





LES CARACTERES DE THEOPHRASTE

TRADUITS DU GREC

AVEC

LES CARACTERES

OU

LES MOEURS DE CE SIECLE

I

PARIS. — IMPRIMERIE DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE.
A. BOURDILLIAT, 15, RUE BRÉDA.

LES

CARACTERES DE THEOPHRASTE

TRADUITS DU GREC

AVEC

LES CARACTERES

OU

LES MOEURS DE CE SIECLE

PAR LA BRUYERE

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR LES ÉDITIONS DONNÉES PAR L'AUTEUR

Avec toutes les variantes, une lettre inédite de La Bruyère, une notice nouvelle et des notes littéraires et historiques

PAR ADRIEN DESTAILLEUR

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Ce, EDITEURS

1861

AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION

La réimpression de nos auteurs classiques ne devrait pas être un objet de spéculation, une affaire de librairie, mais un hommage national, digne des illustrations auxquelles il est rendu. Qu'arrive-t-il d'ordinaire ? Les libraires qui honorent le plus leur profession s'adressent à des hommes notables dans les sciences ou dans les lettres pour publier, sous leurs auspices, les éditions qu'ils projettent. Ceux-ci, avares de leur temps, peut-être de leur gloire, qu'ils ne veulent pas sacrifier à celle d'autrui, se bornent à faire un avertissement, une notice, et confient le reste à des subalternes, incapables du soin religieux qu'exige la révision du texte. Voilà ce qui produit les altérations dont on se plaint journellement. Sans doute il est nécessaire qu'une autorité compétente intervienne en de telles entreprises ; mais cette autorité doit être un corps constitué, qui représente les lettres elles-mêmes. J'ai nommé l'Académie française. C'est à elle qu'il appartient de conserver nos monuments littéraires les plus précieux ; c'est à elle que revient le droit et l'obligation de nous rendre dans toute leur pureté primitive les chefs-d'œuvre de

notre langue, et, sinon d'exécuter, au moins de diriger, de surveiller leur reproduction. Elle s'honore déjà en récompensant les éloges qui font apprécier les grands écrivains : rien ne peut mieux les faire apprécier que de bonnes éditions. Qu'elle propose des concours, qu'elle nomme des commissions, qu'elle encourage les hommes qui se vouent à ces travaux pénibles et si souvent ingrats : elle aura rempli sa mission naturelle, bien mérité des lettres et de la patrie.

Sans attendre une telle assistance, nous avons tâché de faire pour La Bruyère ce que nous voudrions qui fût fait pour tous les classiques. Nous lui offrons le tribut de nos soins, de nos études, en retour du plaisir qu'il nous a si souvent procuré.

Chaque fois que nous avons relu les *Caractères*, nous avons été frappé de beautés nouvelles. Il y en a tant dans ce livre, et de tous les genres, que, malgré l'attention la plus soutenue, il en échappe toujours quelques-unes. Elles sont d'ailleurs souvent voilées et comme dissimulées par un artifice de style, qui leur fait produire plus d'effet lorsqu'on les découvre. Il faut donc un examen très-approfondi pour bien connaître La Bruyère et pour le goûter. « Personne presque, dit-il lui-même, par la disposition de son esprit, de son cœur et de sa fortune, n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage. » Il nous a semblé qu'on faciliterait ce plaisir à l'égard du sien, en appelant l'attention sur certains endroits, en signalant un tour, un trait, une expression remarquable, en choisissant quelques *caractères* pour en faire l'analyse, laissant encore un fonds inépuisable d'observations à la sagacité du lecteur. Nous ne prétendons pas donner des décisions, imposer des jugements, mais engager chacun, par notre exemple, à faire un commentaire soi-même. Quant aux notes historiques, nous avons reproduit les interprétations de l'époque qui nous ont paru les plus curieuses et les plus intéressantes, sans en garantir l'exactitude et sans nous assujettir aux clefs systématiques. On ne peut disconvenir que La Bruyère, en peignant l'homme, quelquefois a peint l'individu ; mais affirmer que toujours et pour chacun de ses *caractères* il ait eu en vue un personnage du temps,

et nommer ce personnage, nous semble au moins téméraire. D'ailleurs il ne faut pas oublier que lui-même s'est élevé fortement contre ces listes qui couraient déjà de son vivant et dont on a voulu le rendre complice. « Insolentes listes, dit-il, que je désavoue et que je condamne autant qu'elles le méritent [1]. » On ne saurait donc trop se méfier de pareils renseignements. Nous y avons souvent suppléé par des détails sur les mœurs, puisés dans les mémoires et correspondances du temps, afin d'expliquer et d'appuyer les observations du moraliste. Une troisième sorte de notes présentent des rapprochements avec les penseurs anciens et modernes.

Avant d'exposer nos autres dispositions, il est nécessaire de faire l'historique du livre de La Bruyère.

Huit éditions furent publiées de son vivant, chez le libraire Étienne Michallet. La première, portant la date de 1688, était un mince volume in-12, de 360 pages [2], qui avait pour titre : *Les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, sans nom d'auteur. La traduction était l'objet principal ; le reste semblait un essai d'imitation. Dans le préambule, alors fort court, de cette seconde partie, La Bruyère fait connaître que *ce ne sont point des maximes qu'il a voulu écrire*, mais de simples *remarques*, exprimées de diverses manières, et avec plus ou moins d'étendue. Il entend par

[1] Il ajoute : « J'ai peint d'après nature ; mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-la. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblants, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables et ne parussent feints ou imaginés : me rendant plus difficile, je suis allé plus loin ; j'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre ; et de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables. » (Préface du discours à l'Académie, t. II, p. 257). — Voilà, en effet, le procédé de l'art qui veut idéaliser la nature. Nul homme n'étant complet, il faut emprunter de plusieurs pour présenter des types frappants de vertus ou de vices.

[2] Y compris le *Discours sur Théophraste*, qui n'est point paginé. La traduction des *Caractères de Théophraste* commence à la page 52.

caractères les articles présentant un sens complet, divisés ou non en plusieurs paragraphes, et il les distingue par cette marque ¶. Les paragraphes ne sont séparés que par des alinéa [1]. Cette première édition contient 418 *caractères* (l'épilogue compris). Il y avait déjà de quoi exciter vivement l'attention publique : d'excellents articles critiques, des allusions vives et frappantes, malignes ou délicates, sur les écrivains et les artistes de l'époque : la comparaison si remarquable de Corneille et de Racine ; la satire des partisans, celle de la cour et des faux dévots, que le bel éloge du monarque et le chapitre des *Esprits forts* devaient faire passer. La Bruyère avait alors 42 ans suivant les uns, 44 ou 49 ans suivant les autres : car on n'est pas d'accord sur l'époque de sa naissance.

La seconde et la troisième édition, à peu près semblables à la première, parurent en cette même année 1688 ; puis successivement, d'année en année, la quatrième en 1689, la cinquième en 1690, la sixième en 1691, et la septième en 1692 ; la huitième, deux ans après, en 1694.

Dans la quatrième, annoncée *corrigée et augmentée*, l'ouvrage était presque doublé et entièrement refondu [2]. Le succès, enhardissant l'auteur, donnait plus d'essor à son talent pour la critique et pour la louange. Cependant il protestait contre *toute maligne interprétation, toute fausse application* [3]. C'est pour se prémunir à cet égard qu'il adopta dès lors l'épigraphe tirée

[1] Mais, dans le cours des éditions, l'auteur a souvent changé cette disposition : il a converti des *caractères* en paragraphes, et des paragraphes en *caractères*.

[2] Le volume ne paraît pas grossi proportionnellement aux augmentations. Cela provient de ce que les caractères typographiques sont plus fins et les marges moins grandes que dans les précédentes éditions. Il y a une faute de pagination : l'imprimeur, en commençant la feuille L, au lieu de 249, a mis 279, et marqué les pages suivantes d'après ce dernier chiffre ; de sorte que la 4e édition, qui annonce 425 pages, n'en a réellement que 395, sans compter toutefois le *Discours sur Théophraste*, non paginé.

[3] Voyez le préambule, page 125.

d'Érasme. On trouve dans la quatrième édition 762 articles complets ou *caractères*, et, parmi les nouveaux, la touchante histoire d'*Émire*, la définition très-détaillée du plénipotentiaire, de charmantes observations sur les enfants, et cette figure admirable sous laquelle est présentée la dure condition des laboureurs.

La cinquième édition, *augmentée de plusieurs remarques*, dit le titre, présente 925 *caractères*, et, pour la première fois, d'ingénieux rapprochements entre les anciens écrivains français, avec une juste appréciation de leurs diverses qualités; la peinture d'une petite ville; des censures éloquentes du luxe, de l'orgueil et de l'inhumanité des riches: des allusions satiriques au prince d'Orange... L'auteur prévient, dans le préambule, qu'il a distingué la seconde augmentation, ainsi que la première (celle de la quatrième édition), par des marques particulières [1]; *et, comme l'on pourroit craindre que le progrès de ses caractères n'allât à l'infini, il ajoute à toutes ces exactitudes une promesse sincère de ne plus rien hasarder en ce genre.*

Néanmoins, dans la sixième édition, il *hasardait* encore d'assez nombreuses additions, et s'excusait en disant qu'*il avoit moins pensé à faire lire quelque chose de nouveau qu'à laisser un ouvrage plus complet, plus fini et plus régulier, à la postérité.* En même temps, afin de dissimuler autant que possible l'accroissement du volume, il faisait imprimer en types très-fins la traduction de Théophraste, qui était devenue l'objet secondaire, s'abstenait de mettre sur le titre *corrigée et augmentée*, puis confondait les articles nouveaux avec les anciens, en ne laissant subsister que la seule marque primitive ¶, qui désignait 997 *caractères*. Parmi les nouveaux se trouvait un grand nombre de portraits : ceux si connus du riche et du pauvre, du distrait, de l'hypocrite; ceux de La Fontaine, de Corneille, de Santeul, des hommes à manies; de nouvelles et vives

[1] Ces marques sont : (¶) pour la 4e édition, (¶) pour la 5e. Elles sont quelquefois inexactes.

attaques contre le prince d'Orange. Mais, en augmentant ses *caractères*, La Bruyère supprimait, au dixième chapitre (*du Souverain ou de la République*), celui du favori disgracié, composé de deux paragraphes, dont le premier, déjà inséré dans la première édition, avait été réimprimé avec le second dans les quatrième et cinquième éditions [1].

La septième édition porte sur le titre : *revue et corrigée* ; on aurait dû mettre aussi *augmentée*. A la fin du volume, une table fait connaître les articles ajoutés [2], dont les principaux sont : *Émile*, ou le parfait modèle de l'homme de guerre ; *Roscius*, ou les hommes publics, que se disputaient certaines femmes de la cour ; plusieurs portraits de coquettes, de prudes, de dévotes ; l'image poétique d'un bon prince dans le berger qui soigne et défend son troupeau ; une suite d'arguments aussi forts que bien déduits, au dernier chapitre, pour démontrer l'existence de Dieu. Il y avait dans la septième édition 1073 *caractères*. L'auteur avait encore supprimé un des anciens, celui du vrai dévot (chapitre *de la Mode*), et en avait reporté une partie à l'article du faux dévot [3].

La huitième édition, *revue, corrigée et augmentée*, présentait, à la suite des *Caractères*, le Discours de réception à l'Académie française, accompagné d'une longue préface apologétique. Une main figurée en marge indiquait les nouveaux articles, et, au-dessous de la première main, on lisait : *Marque que l'on a exigée de moi pendant le cours de cette édition*. Il paraît que la censure exigeait ces marques distinctives pour faciliter son examen. Les additions étaient moins nombreuses que dans la précédente édition, mais encore très-remarquables. C'étaient *Cydias*, le bel esprit, où l'on crut reconnaître Fontenelle ; *Clitiphon*, l'homme d'affaires inabordable, opposé au philosophe accessible et bienveillant ; le bel apologue de *Zénobie* ;

[1] Voyez tome II, pages 15 et 16, où ce *caractère* est reproduit dans les variantes.

[2] Cette table est inexacte et incomplète.

[3] Voyez tome II, page 154, Var.

le courtisan ambitieux; le plaideur *Antagoras*; le charlatan *Carro Carri*; le délicieux portrait d'*Arténice*, en forme de fragment...

On voit qu'à partir de la quatrième édition, l'auteur avait continuellement amélioré son ouvrage, tourmenté, comme le sont tous les esprits supérieurs, du besoin de la perfection Non content de corriger, il ajoutait sans cesse; de sorte que le livre, à son origine, de 360 pages et 418 *caractères*, était devenu un fort volume de 800 pages, qui contenait 1119 *caractères*. Il faut observer aussi que, dans chaque nouvelle édition, la plupart des articles composant les chapitres se trouvaient transposés; et qu'à la huitième édition, bien peu conservaient leur place primitive. Ces transpositions fréquentes prouvent que La Bruyère voulait donner à sa composition une sorte d'enchaînement logique, qui se conciliât avec la variété. Quelquefois un *caractère* précède et fait naître une réflexion morale, quelquefois il en est la conséquence, et l'auteur met en action ce qu'il vient d'établir en maxime. C'est la *suite insensible* dont il parle dans son préambule (page 125). Un tel soin pour assortir tant de fragments divers vaut bien, à notre avis, la difficulté des transitions, dont Boileau, prétend-on, lui reprochait de s'être affranchi [1].

La Bruyère mourut au commencement de 1696. Son libraire, Michallet, qui avait privilége pour vingt ans, publia la neuvième édition, que l'auteur put encore revoir, car elle parut peu de jours après sa mort [2], suivant l'*Histoire des ouvrages des savants*, de Bayle (Rotterdam, 1696). Elle ne différait de la huitième que par quelques légères variantes, qui attestaient néan-

[1] Nous avons donné, à la fin de l'ouvrage, des tables où l'on trouvera les augmentations et transpositions faites dans chacune des éditions originales qui ont suivi la première.

[2] Elle porte pour millésime MDCCXVI, au lieu de MDCXCVI. C'est une faute d'impression, provenant de la transposition d'un chiffre romain. — Il résulte de ce que nous venons d'exposer que la huitième édition est la dernière qui ait paru du vivant de La Bruyère.

moins l'intention de l'auteur. Elle était donc encore *revue et corrigée*, ainsi que le portait le titre, mais non plus *augmentée*. La Bruyère avait considéré son livre comme complet et terminé.

La dixième édition, de 1699, est la dernière donnée par Michallet, qui mourut lui-même peu de temps après. Elle était conforme à la précédente. Il existe une contrefaçon de cette édition; mais elle se reconnaît aisément à l'infériorité du papier et de l'impression.

Thomas Amaulry, libraire à Lyon, réimprimait les éditions des *Caractères* à mesure qu'elles étaient mises au jour par Michallet. M. Walckenaër dit qu'il y avait un accord fait entre eux à ce sujet, et il parle de la seconde édition ainsi réimprimée page pour page. Nous avons vu nous-même deux de ces réimpressions. Elles portaient la même date, 1693, et, chose singulière, reproduisaient également la sixième de Michallet, quoique l'une fut intitulée *Septième édition*.

Ensuite parurent les contrefaçons, les éditions de Hollande, où l'auteur était nommé pour la première fois, et où l'on avait joint à son œuvre des *Suites*, qui n'en étaient que de faibles imitations. On y trouvait aussi *la clef des caractères*, faite d'après des listes qui avaient été composées de noms écrits à la main sur plusieurs exemplaires. M Walckenaër cite deux contrefaçons publiées en 1700, sous le nom de Michallet, qui n'existait plus. « Toutes deux, dit-il, étaient en deux volumes. Il y avait, en tête du premier, un extrait du discours de l'abbé Fleury lorsqu'il fut reçu à l'Académie française à la place de La Bruyère, et de la réponse que lui fit l'abbé Regnier, directeur de l'Académie. Ces extraits étaient intitulés : *Éloge de M. de la Bruyère*...... Les noms qui formaient la *clef*, inscrits en marge de chacun des *caractères*, étaient ensuite réunis dans une table alphabétique... » Nous avons eu entre les mains l'une de ces contrefaçons; mais elle était en trois volumes, c'est-à-dire qu'on avait joint aux deux premiers, contenant l'œuvre complète de La Bruyère, un autre volume du même format, et paraissant sortir des mêmes presses, publié un an auparavant sous le titre de *Suite des Caractères de Théophraste et des Pensées de*

Pascal, Paris, chez Étienne Michallet, 1699. Michallet était tout à fait étranger à cette publication. Le livre qu'il avait préparé avant sa mort, et que sa veuve mit au jour en 1700, était la *Suite des Caractères de Théophraste et des mœurs de ce siècle* [1]. Du reste, les auteurs de ces deux *Suites* sont restés inconnus.

Les critiques ne manquèrent pas plus à notre auteur que les imitations pour attester son succès. Attaqué violemment dans les *Mélanges d'histoire et de littérature* (Rouen 1699), il le fut en meilleurs termes, mais avec non moins de malveillance, dans les *Sentiments critiques sur les Caractères* (Paris, Michel Brunet, 1701). Le premier ouvrage était du chartreux Bonaventure d'Argonne, qui se cachait sous le pseudonyme de Vigneul-Marville. On le réfuta sérieusement, trop sérieusement peut-être, dans la *Défense de la Bruyère*, qui parut d'abord anonyme, et ensuite sous le nom de Coste. Le second ouvrage, dont on n'a pu découvrir l'auteur, censurait tout à la fois le livre de La Bruyère et une imitation qui était de Brillon : *Le Théophraste moderne, ou nouveaux Caractères des mœurs* [2]. Brillon, dans son *Apologie de la Bruyère* [3], eut le bon esprit de ne pas se défendre lui-même. Cette polémique a peu de valeur aujourd'hui ; cependant nous avons quelquefois cité, dans notre commentaire, les détracteurs du moraliste, pour faire juger de leur goût et de leur discernement. Il y a, d'ailleurs, quelques observations justes dans les *Sentiments critiques*, quoique minutieuses et subtiles.

Les héritiers d'Étienne Michallet n'ayant point fait usage du dernier privilége qui prorogeait leur droit de publier exclusivement les *Caractères* jusqu'en 1714 [4], ce ne fut que dans cette

[1] En tête se trouve un portrait de La Bruyère, gravé par Drevet, d'après Saint-Jean.

[2] Paris, Michel Brunet, 1699.

[3] Publiée l'année même qu'avaient paru les *Sentiments critiques*, 1701, chez J.-B. Delespine.

[4] Michallet avait obtenu trois priviléges : le premier, de 1687, pour dix ans ; le second, joint à la 8e édition, pour dix ans aussi ;

même année qu'un autre imprimeur-libraire, J. B. Delespine [1], muni d'un nouveau privilége, put mettre en vente, chez Michel-Étienne David, la onzième édition, qui était la reproduction de la dixième, mais en deux volumes, avec la *Suite*, qu'avait projeté d'exécuter Michallet, et que sa veuve avait donnée en 1700.

Nouvelle interruption à Paris. Les presses de Hollande continuèrent d'exploiter le livre. Les frères Wetsteins, d'Amsterdam, produisirent, en 1720, une édition véritable, en trois volumes, dont le premier contient l'ouvrage de La Bruyère, les deux autres des *Suites*, la *Défense des Caractères*, par Coste, et la *clef*, avec des notes explicatives. Cette édition n'empêcha pas une contrefaçon de paraître encore en Hollande, l'année 1724, sous le nom d'Étienne Michallet. Elle est en trois volumes, et dans le dernier se trouve la *Suite des Caractères et des Pensées de Pascal*, que Michallet n'imprima jamais. Celle qui était sortie de sa maison, après sa mort, se reproduisit dans une édition de 1726, réimprimée en 1729, avec le nom de David Mortier. Il y a une table alphabétique et analytique des matières, ainsi que la *clef* [2].

Mais la meilleure des éditions hollandaises est celle de Coste. Publiée à Amsterdam en 1731, elle fut réimprimée à Paris en 1733, 1739-40, 1750, et à Amsterdam en 1759. Elle eut, comme l'on voit, un grand succès, et fit autorité, quoique le texte ait été souvent altéré. Aucune *Suite* n'y est jointe; mais on y trouve des notes de l'éditeur, sa *Défense de La Bruyère* contre Vigneul-Marville, et la *clef*, telle qu'elle est dans l'édition de 1720 des frères Wetsteins.

En France comme en Hollande, on se mit à copier l'édition de

et le troisième pour huit autres années, à compter de novembre 1699 Ce dernier privilége avait été imprimé à la fin du volume qui contenait la *Suite*, dont nous avons parlé; et, dans l'avertissement, on annonçait l'intention de donner une 11e édition.

[1] Le même qui avait publié *l'Apologie de La Bruyère*.

[2] Sur le titre, le nom de l'auteur est écrit *La Bruiere*.

Coste. On semblait ne pas se douter qu'il y eût des éditions originales. Il serait fastidieux de passer en revue toutes ces reproductions, plus ou moins fautives [1]. Nous en mentionnerons deux, à cause des noms qui y sont attachés : celle d'Alexis Eymery, 1812, avec les notes de Coste, une Notice sur La Bruyère et de *Nouvelles notes critiques, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, par Mme de Genlis. Elle ne contient ni la traduction de Théophraste ni le Discours à l'Académie française. L'autre, faisant partie des classiques du libraire Lefèvre, 1823, a été dirigée par Auger, secrétaire perpétuel de l'Académie, et eût été excellente si elle avait tenu les promesses de l'avertissement. Que ne devait-on pas attendre d'un éditeur qui s'exprime ainsi ? « C'est un sujet continuel de scandale et de chagrin pour ceux qui aiment les bons livres et les livres bien faits, que de voir avec quelle négligence les auteurs classiques se réimpriment journellement. L'ignorance, l'étourderie, ou le faux jugement des divers éditeurs, y ont successivement introduit des fautes et des altérations de texte que l'on répète avec une désolante fidélité. » — Puis Auger observe que La Bruyère, écrivain original et hardi, s'étant souvent permis des expressions qu'un usage universel n'avait pas encore consacrées, avait eu la prudente attention de les souligner pour avertir le lecteur de ses témérités, et que les nouveaux typographes, par aversion pour les lettres italiques, avaient imprimé ces mêmes mots en caractères ordinaires. « Ce changement, ajoute-t-il, qui semble être sans conséquence, fait disparaître chaque fois la trace d'un fait qui n'est pas sans utilité pour l'histoire de notre langue; il empêche de connaître à quelle époque tel mot, employé aujourd'hui sans scrupule, n'était encore qu'un néologisme plus ou moins audacieux. » Auger

[1] M. Walckenaër distingue une édition publiée à Paris en 1769, par le libraire Prault, avec les préfaces de Coste et un portrait de l'auteur. « Elle devint, dit-il, la souche des éditions françaises qui suivirent. » La seule édition de Prault que nous connaissions est de 1768, et n'a point de portrait.

a rectifié cette infidélité; mais, il est triste de le dire, il a laissé subsister presque toutes les autres.

Depuis l'édition de Coste, la plus importante, sans contredit, est celle que l'on doit à M. Walckenaër [1]. Le savant bibliographe a compris qu'à défaut du manuscrit, qui malheureusement n'est pas resté, l'on ne pouvait s'en rapporter qu'aux éditions originales, et, en les faisant connaître avec détail dans une *Étude* approfondie *sur La Bruyère et son livre*, il a indiqué le seul moyen d'obtenir un texte tout à fait irréprochable.

M. Walckenaër a remarqué avec raison que la suppression de la marque ¶, dans la plupart des éditions modernes, confondait les articles principaux avec leurs subdivisions. Coste avait adopté pour les premiers une étoile. M. Walckenaër a préféré un chiffre romain, *qui, placé en vedette, sépare mieux*, dit-il, *les caractères*. Il nous a semblé que c'était trop les séparer, et détruire cette *suite insensible* que La Bruyère a voulu conserver : nous avons rétabli la marque primitive. Ainsi que notre prédécesseur, nous avons indiqué, à la fin de chaque article ou paragraphe, l'édition originale où il a paru pour la première fois. M. Walckenaër a intitulé la sienne, un peu fastueusement peut-être, *Première édition complète*, parce qu'il a réintégré dans le texte les deux *caractères* supprimés par La Bruyère [2]. A notre avis, il fallait les comprendre dans les variantes seulement, afin de ne pas contrevenir aux intentions de l'auteur; et si les précédents éditeurs n'en ont pas fait mention, c'est par la raison bien simple qu'ils n'ont pas donné les variantes. M. Walckenaër en a donné un certain nombre, mais il en a omis de fort

[1] Firmin-Didot frères, 1845. — M. Simonin en avait donné une en 1829, chez Emler frères. M. Walckenaër en fait la critique (voyez page 50 de son *Étude sur La Bruyère*).

[2] M. Walckenaër en annonce quatre (*Étude sur La Bruyère*, p. 32). Cette inadvertance a été relevée, ainsi que quelques autres, dans un article très-spirituel de M. J. d'Ortigue (*La Bruyère et M. Walckenaër*), publié dans la *Revue indépendante* du 25 février 1848, et *tiré à part*.

importantes : nous nous sommes attaché à les rapporter toutes, car toutes sont utiles pour apprécier le travail du moraliste. Il nous a semblé aussi que, dans cette édition, l'on s'est trop fié aux leçons des huitième et neuvième, où il y a des fautes d'impression, et, à vrai dire, il y en a dans toutes les éditions originales, que l'auteur ne revoyait pas avec assez de soin. Il faut donc les consulter et les comparer toutes, parce qu'elles se rectifient les unes les autres. Nous pouvons citer des exemples.

Ainsi, au chapitre *De l'Homme*, les quatre dernières éditions portent : « Le monde est plein de gens qui, faisant *extérieurement* la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, etc. » Dans les cinq éditions précédentes, il y a *intérieurement*, qui est le mot propre. Nous l'avons rétabli dans le texte. (Voy. t. II, p. 55.) — Chapitre *De quelques Usages* : « Il est impunément dans sa province tout *ce qui* lui plaît d'être. » Faute d'impression des huitième et neuvième éditions. On lit dans les autres *ce qu'il*... (Voy. t. II, p. 183-4.) — Au chapitre *Des Esprits forts*, il y a, dans la neuvième édition : *Quelle innocence de vertus!* Nous avons préféré *Quelle innocence de mœurs!* qui se trouve dans toutes les éditions antérieures. (Voy. t. II, p 223.) M. Walckenaër n'a point été de notre avis ; et, de même, il a reproduit les autres leçons que nous avons rejetées. Pourquoi cela ? Parce qu'il s'en est rapporté exclusivement aux dernières éditions.

Autre exemple assez piquant :

La neuvième édition porte (chapitre *De la Société et de la Conversation*, p. 151) : « Motif pressant et indispensable de fuir à l'orient quand le fat est à l'occident, pour éviter de partager avec lui le même *ton*. » L'auteur des *Sentiments critiques* fait la remarque suivante : « On ne sait pas ce que veut dire *partager le même ton* ; outre que c'est mal parler, un ton ne se partage point (p. 227). » Brillon, dans l'*Apologie*, répond avec embarras : « Quand M. de La Bruyère dit *partager le même ton*, il ne prétend pas s'en tenir à la signification propre de ce mot ; il se sert d'une allégorie ingénieuse pour nous faire comprendre qu'il ne veut pas être confondu par la même condamnation avec le fat. » (*Apologie*, etc., lettre 8ᵉ.)

— Voilà un débat qui s'élève sur une faute d'impression. Si les deux antagonistes avaient consulté les éditions antérieures à la neuvième, ils auraient trouvé *tort* au lieu de *ton*, et auraient évité eux-mêmes de *partager le même tort.*

M. Walckenaër a voulu donner à son édition un caractère tout historique. Il fait grand usage des *clefs* manuscrites et imprimées, et tance sévèrement ceux de ses prédécesseurs qui les ont rejetées. Il se plaît à en rapporter toutes les indications, qu'il discute et rectifie fort souvent. Cela fait honneur à son érudition; mais il ne s'est pas aperçu qu'il discréditait précisément ce qu'il recommandait : car il prouve très-bien lui-même, que la plupart des applications faites à tel ou tel personnage sont fausses ou incertaines [1]. C'est pourquoi, ainsi qu'il a été dit précédemment, nous n'avons admis que ce qui nous a paru digne de confiance ou d'intérêt.

La dernière édition remarquable que nous connaissions, est celle publiée en 1849, chez Désobry, avec un commentaire littéraire et historique, par M. Hémardinquer. L'avertissement annonce, qu'elle est *spécialement destinée aux jeunes gens*. Elle offre un travail savant et consciencieux, des notes curieuses sur la langue de La Bruyère : mais les variantes manquent, et l'on s'est trop assujetti peut-être au texte de M. Walckenaër.

On nous avait conseillé de reproduire l'orthographe des éditions originales. Nous ne l'avons point fait, et voici nos raisons.

Les éditions dont il s'agit, ont été publiées en huit années. Dans cet espace de temps, l'orthographe a changé ; de sorte que celle de la dernière édition n'est plus celle de la première. Le libraire ou l'imprimeur se conformait aux modifications introduites par l'usage ; mais il est peu probable que La Bruyère lui-même ait changé sa manière d'écrire. Il tenait même pour l'archaïsme, et a voulu qu'on imprimât certains mots selon la

[1] Souvent le même nom est appliqué à plusieurs *caractères* tout à fait dissemblables, ou bien l'on cite plusieurs noms pour un même *caractère*.

mode ancienne. Sauf ces cas assez rares (que nous n'avons pas manqué d'indiquer), il paraît qu'il intervenait peu dans le travail matériel de ses éditions, et nous en avons pour preuve, les nombreuses fautes d'impression qui s'y trouvent. Il voulait qu'on se laissât *habiller par son tailleur* [1] : apparemment il avait la même confiance en son imprimeur, et lui abandonnait le soin d'habiller ses mots.

Or, l'orthographe de l'une ou de l'autre des éditions originales ne donne réellement pas celle de l'auteur.

Sans doute, la forme du langage doit être respectée dans un grand écrivain : en la modifiant, on altère sa physionomie ; mais ce n'est pas la construction variable des mots, ce sont les mots eux-mêmes, les expressions, les tours, qui constituent le langage, qui forment son originalité et son caractère propre. Voilà ce que nous nous sommes attaché à conserver dans notre auteur, et à quoi il attachait lui-même le plus d'importance. On cite Rabelais, Montaigne, Amyot. Là, il s'agit d'une langue particulière, du vieux français, qui exigeait nécessairement la vieille orthographe. Mais le style de La Bruyère est encore celui d'aujourd'hui ; il doit rester modèle, et ce serait peut-être en affaiblir l'autorité que de lui laisser des fautes apparentes. L'orthographe, aux quinzième et seizième siècles, était originale; au dix-septième, elle n'était qu'imparfaite : les mêmes mots s'écrivaient diversement, quelquefois dans la même page et à la même ligne ; l'accentuation et la ponctuation ne variaient pas moins ; rien de fixe et de régulier ; la langue était formée, l'orthographe ne l'était pas. Il reste aux curieux, pour vérifier ce fait lui-même, les éditions originales, qui auront toujours leur prix, et qu'aucune édition moderne ne saurait remplacer à leur égard. L'essentiel, pour la plupart des lecteurs, est d'avoir un texte pur et fidèle, qui rende parfaitement toutes les intentions de l'auteur : lui-même, s'il pouvait être consulté, ne réclamerait pas davantage. On exécute la musique ancienne, non avec les instruments de

[1] Voy. chap. *De la Mode*, t. II, p. 148.

l'époque, mais avec ceux que l'art a perfectionnés et qui sont en usage actuellement. Nous souhaitons que ces explications justifient le parti que nous avons pris.

Au surplus, voici une lettre de La Bruyère, qui fera connaître sa propre orthographe, différente en plusieurs mots de celle des éditions originales. Cette lettre inédite, fort curieuse, provient de la vente faite après le décès de M. Tarbé, à Sens. M. le comte d'Hunolstein, qui possède une rare collection d'autographes, en a fait l'acquisition et a bien voulu nous permettre d'en donner communication au public. Il a eu même l'obligeance délicate de nous délivrer le fac-simile de la signature.

LETTRE DE LA BRUYÈRE

En réponse à une critique sur son ouvrage.

Περί ἀδολεσχίας, Περί λαλιᾶς, Περί λογοποιίας.

« Ces trois chapitres des caracteres de Theophraste paroissent dabord rentrer les uns dans les autres, et ne laissent pas au fond d etre tres differens. J'ay traduit le premier titre *Du diseur de rien*; le second *Du grand parleur* ou *Du babil;* et le troisieme *Du debit des nouvelles.* Il est vray Monsieur que dans la traduction que j ay faite du second de ces trois chapitres intitulé *Du babil* je n ay fait aucune mention des dyonisiaques [1] parcequ'il n'en est pas dit un seul mot dans le texte; j en parle dans celui du *Diseur de rien*, en grec Περί ἀδολεσχίας ou ma traduction si vous prenéz la peine de la lire doit vous paroitre conforme à l'original, car etant certain que les grandes bacchanales ou les dyonisiaques [2] se célebroient au commencement du printemps qui est le temps propre pour se mettre en mer, il me semble que j ay pu traduire, *Il dit qu'au printemps ou commencent les bacchanales la mer devient navigable*, dautant plus que ces mots τὴν θάλατταν ἐκ Διονυσίων πλώϊμον εἶναι peuvent fort bien signiffier que la mer s'ouvroit non pas immediatement aprés que les dionisiaques [3] etoient pas-

i y
[1] Dyonisiaques.

i y
[2] Dyonisiaques.

y
[3] Dionisiaques.

sées, mais aprés qu'elles etoient commencées, et je crois lire ce meme sens dans le commentaire de Casaubon et dans quelques autres scholiastes; de sorte Monsieur, que je crois vous faire icy un long verbiage ou tomber moy meme dans le babil, et que vous vous etes deja apperceü que le chapitre ou vous avés lû pour titre *du babil ou du grand parleur* et que vous avés pris pour celuy Περί ἀδολεσχίας a fait toute la meprise.

Pour ce qui regarde Socrate [1] je n'ay trouvé nulle part qu'on ait dit de luy en propres termes que c etoit un fou tout plein d'esprit; façon de parler à mon avis impertinente et pourtant en usage que j ay essayé de decrediter en la faisant servir pour Socrate, comme l on s'en sert aujourd huy pour diffamer les personnes les plus sages, mais qui s'elevant au dessus d'une morale basse et servile qui regne depuis si longtemps se distinguent dans leurs ouvrages par la hardiesse et la vivacité de leur traits et par la beauté de leur imagination. Ainsi *Socrate* ici n'est pas *Socrate* c est un nom qui en cache un autre; il est vray neamoins, qu'ayant lû l'endroit de Diogene que vous cités et l'ayant entendu de la maniere que vous dites vous meme que vous l'avéz expliqué d'abord, et ayant encor dans la vie de Socrate du meme Diogene Laerce observé ces mots *Πολλάκις δὲ βιαιότερον ἐν ταῖς ζητήσεσι διαλεγόμενον κονδυλίζεσθαι καὶ παρατίλλεσθαι, τὸ πλέον τε γελᾶσθαι καταφρονούμενον*, et ayant joint ces deux endroits avec cet autre *Ἦν δ' ἱκανὸς καὶ τῶν σκωπτόντων αὐτὸν ὑπερορᾷν*, j'ay inferé de la que Socrate passoit du moins dans l esprit de bien des gens pour un homme assés extraordinaire, que quelques uns alloient meme jusqu'à s'en moquer, ainsi qu'Aristophane l'a fait publiquement et presqu'ouvertement dans ses Nuées; et que je pouvois par ces raisons faire servir le nom de Socrate à mon dessein, voila Monsieur tout le mistère [2], ou je vous prie surtout de convenir que selon même votre observa-

[1] Voyez, au chapitre *Des Jugements*, l'article : — ¶ On a dit de *Socrate*, etc., t. II.

[2] Mistère.

tion quoique tres belle, le μαινόμενος reste toujours un peu equivoque, puisque le grec dit ou que Diogene etoit comme Socrate qui deviendroit fou, ou comme Socrate lorsqu'il n'est pas en son bon sens, et cette derniere traduction me seroit favorable. Voila Monsieur toute la réponce que je sçai faire a votre critique, dont je vous remercie comme d'un honneur singulier que vous avés fait a mon ouvrage des caracteres : monsieur l'abbé Reynier a qui je dois l'avantage d'etre connu de vous a bien voulu se charger de vous dire la raison qui m'a empeché de vous faire plutost cette repoñce ; il vous aura dit aussi combien j ay ete sensible aux termes civils et obligeans dont vous avés accompagné vos observations comme au plaisir de connoitre que jay sceü par mon livre me concilier l'estime d'une personne de votre reputation, je tacherai de plus en plus de m'en rendre digne et de la conserver cherement et j'attend avec impatience l'occasion de mon retour à Paris, pour aller chéz vous Monsieur, vous continuer mes tres humbles respects.

Vendredy au soir à Versailles
(*d'une écriture différente*), en 1690 ou 1691,
vers le mois de septembre.

Cette lettre a été trouvée chez M. Tarbé, parmi des papiers de Ménage, ce qui a fait présumer qu'elle lui était adressée. — Les lettres de correction qui se remarquent au-dessus des mots *dyonisiaque* et *mistere*, tels que nous les avons reproduits en note, ne paraissent pas de la main de La Bruyère.

NOTICE SUR LA BRUYÈRE

Nous ne nous proposions pas d'écrire une notice sur l'auteur des *Caractères*, parce que, à notre avis, il en existe d'excellentes. Nous avons reproduit celle de Suard dans notre précédente édition, avec des notes biographiques pour la rendre plus complète. On nous a fait le reproche plus ou moins bienveillant de n'avoir pas osé davantage. Nous ne demandons pas mieux aujourd'hui que de répondre à cet appel, si c'est un moyen de prouver notre dévouement à La Bruyère. Dans le commentaire, nous nous sommes occupé de l'écrivain : ici nous nous occuperons particulièrement de l'homme.

Un manuscrit d'Adry (*Histoire de l'Oratoire*), conservé aux archives de l'empire, cite des Mémoires écrits en 1720 par le P. Bougerel ou le P. Lelong [1], dans lesquels il est dit que Mme la marquise de Belleforière, *dont La Bruyère était fort l'ami*,

[1] Ces Mémoires ne se trouvent point aux archives de l'empire, où le manuscrit d'Adry est déposé.

pourrait donner des renseignements sur sa vie et ses écrits. Malheureusement, cette dame n'a rien laissé. Combien d'auteurs donnent leur biographie ou la font faire de leur vivant, et s'efforcent de transmettre à la postérité des détails personnels qui ne parviennent pas à leur adresse ! La Bruyère n'a songé qu'à son ouvrage, et sa discrétion sur lui-même fait le désespoir de ses nombreux admirateurs. Néanmoins, en le lisant attentivement, on surprend des aveux involontaires ou déguisés sur ce qu'il a senti, éprouvé. Nous rechercherons ces demi-confidences, nous nous appliquerons à les mettre en lumière, et peut-être parviendrons-nous à découvrir en partie la figure voilée du moraliste.

Jean de La Bruyère naquit près de Dourdan, dans un village dont on ignore le nom. La date de sa naissance est douteuse. D'Olivet, dans son *Histoire de l'Académie françoise*, indique 1644, lorsqu'il dit qu'il est mort en 1696, âgé de *cinquante-deux ans*. Voltaire, dans le catalogue qui précède le *Siècle de Louis XIV*, a adopté cette date, qui paraît la plus exacte. Suard n'a pu prendre le chiffre de 1639 que sur un portrait ornant l'édition hollandaise de 1720 ; mais ce qui prouve que La Bruyère est né plus tard, c'est qu'il dit lui-même, chapitre *Des Esprits forts* : « Il y a quarante ans que je n'étois point. » Or, il écrivait cela en 1686 ou au commencement de 1687, puisque le premier privilége accordé pour son livre est d'octobre 1687. D'autre part, son acte de décès retrouvé récemment, énonce qu'il était âgé de *cinquante ans ou environ* ; et comme cet acte est signé d'un frère de La Bruyère, il paraît que ses parents même étaient incertains sur l'époque de sa naissance.

Son père, aussi nommé Jean de La Bruyère, était *conseiller secrétaire du roi et de ses finances*, suivant des quittances signées de lui qui se trouvent au dépôt de la Bibliothèque impériale.

Il a été impossible de vérifier si, comme l'a dit d'Olivet, La Bruyère descendait d'un fameux ligueur du même nom, qui exerça la charge de lieutenant civil, et dont il est beaucoup parlé dans les mémoires du temps. (Voir la *Satyre Ménippée*, édit. Leduchat, 1752, t. II, p. 338.)

L'auteur des *Caractères* avait deux frères et une sœur. On a prétendu, d'après les Mémoires ci-dessus mentionnés [1], qu'il avait été de la congrégation de l'Oratoire ; mais ce fait n'a pu être constaté, et les listes d'admission de tous les novices ne présentent pas le nom de La Bruyère , quoiqu'on y trouve celui de La Fontaine.

Né dans un village, il est probable qu'il y a passé ses premières années, d'où lui est venu ce goût de la campagne qu'il manifeste en plusieurs endroits de son livre : « La nature, dit-il, n'est que pour ceux qui habitent la campagne ; eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent [2]. » Et voyez comme il traite ceux qui méprisent les *choses rurales et champêtres!* « Ne parlez à un grand nombre de bourgeois ni de guérets, ni de baliveaux... si vous voulez être entendu ; ces termes pour eux ne sont pas françois... Ils ignorent la nature, ses commencements, ses progrès, ses dons et ses largesses... Il n'y a si vil praticien qui, au fond de son étude sombre et enfumée, et l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, et qui fait de riches moissons [3]. »

La Bruyère a dû ensuite résider en province, dont il représente très-fidèlement les mœurs, les divisions, les querelles pour des misères, les caquets, les médisances, les sottes sus-

[1] Ceux du P. Bougerel, cités par Adry.

[2] Chap. *Des Jugements*. — « Le monde est, etc. »

[3] Chap. *De la Ville*. — « On s'élève, etc. »

ceptibilités. On dirait qu'il a séjourné trop longtemps dans cette petite ville, si bien située, si agréable à voir, mais *où l'on n'a pas couché deux nuits qu'on voudroit en sortir*[1].

Il venait d'acheter une charge de trésorier de France à Caen, lorsque Bossuet le fit venir à Paris pour enseigner l'histoire au duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé ; et il resta jusqu'à la fin de sa vie attaché au prince en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension. « Si l'on suppose, dit le P. Adry, que M. le duc pouvait avoir alors douze ans, ce devait être en 1680, étant mort en 1710, à quarante-deux ans, et La Bruyère aurait eu trente-six ans. » On ignore quelle a été sa véritable position jusqu'à cet âge ; on ne sait pas non plus comment il eut des relations avec Bossuet et obtint sa protection. On est fondé à penser qu'il rencontra de grandes difficultés pour percer, d'après ces paroles, qui ressemblent à des plaintes personnelles : « Quelle horrible peine a un homme qui est sans prôneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit ! » Il voyait avec amertume et une sorte d'indignation que, déjà avancé dans la vie, il était entièrement inconnu : « Personne presque, ajoute-t-il, ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre. — Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres ; de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie l'on peut être longtemps ignoré[2]. » Et par modestie, le moraliste n'entend pas l'humilité *cette vertu surnaturelle*, comme il le dit ailleurs[3], *qui avilit l'homme à ses propres yeux*, mais la pudeur du mérite, qui

[1] Chap. *De la Société*. — « J'approche, etc. »
[2] Chap. *Du Mérite personnel.*
[3] Chap. *De l'Homme*. — « La modestie, etc. »

l'empêche de se montrer, de se proclamer, qui se concilie avec la dignité, avec la fierté même. Or, La Bruyère était tout à la fois fier et modeste dans ce sens. Il regrettait la gloire dont il se sentait digne, mais qu'il ne voulait pas devoir à des intrigues, à des cabales. Quant à la fortune, il va nous apprendre comment elle pouvait agir sur lui : « Un homme d'esprit, et qui est né fier, ne perd rien de sa fierté et de sa roideur pour se trouver pauvre : si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus sociable, c'est un peu de prospérité [1]. » Les mauvais et les bons procédés devaient produire les mêmes effets sur cette âme énergique et noble.

Un contemporain, qui lui est sottement hostile [2], prétend qu'avant d'entrer à l'hôtel de Condé, son logement ne consistait qu'en *une chambre proche du ciel, séparée en deux par une légère tapisserie, qui, soulevée par le vent, laissoit voir le philosophe, le visage riant...* La haine est bien aveugle, et surtout bien maladroite, car en voulant faire une critique, elle fait un éloge, elle s'applique à justifier le titre de *philosophe* qu'elle a donné par moquerie. Pourquoi La Bruyère paraissait-il alors content et gai? C'est qu'il pouvait se livrer à l'étude, sans sujétion, sans contrainte, c'est qu'il disposait de lui-même, et qu'il aimait passionnément la liberté, qui, pour lui, n'était pas *l'oisiveté,* mais *l'usage libre du temps, le choix du travail et de l'exercice* [3]. — *Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne,* voilà ce qu'il appelle *l'âge d'or, l'état le plus naturel de l'homme* [4].

[1] Chap *De la Société et de la Conversation.*

[2] Le chartreux Bonaventure d'Argonne, qui a publié sous le nom de Vigneul-Marville des *Mélanges d'histoire et de littérature.* (Voy. t. I, p. 403, 4e édition).

[3] Chap. *Des Jugements.* — « La liberté n'est pas, etc. »

[4] Chap. *Des Jugements.*

On doit présumer qu'à l'hôtel de Condé il regretta plus d'une fois sa *chambre voisine du ciel*. Il avait pour patrons des princes qui n'étaient pas d'un commerce facile. Nous n'entendons pas parler du grand Condé, que La Bruyère put connaître, puisqu'il n'est mort qu'en 1686. Il en a fait un beau portrait sous le nom d'*Émile* [1]. Saint-Simon s'est chargé de tracer les portraits des autres (son fils et son petit-fils), et certes ils ne sont pas flattés. Tous deux avaient beaucoup d'esprit, ils étaient charmants même quand ils voulaient; *mais ils le vouloient très-rarement*: tous deux aussi étaient emportés, violents, prêts à se livrer aux derniers excès pour des bagatelles. M. le prince *tenoit tout chez lui dans le tremblement*. Défiant, ingrat, artificieux, il n'avait point d'amis, et il était incapable d'en avoir. M. le duc (l'élève de La Bruyère), était *si fier et si audacieux, qu'on avoit peine à s'accoutumer à lui. Ses amis n'étoient jamais en sûreté*, exposés tantôt à des *insultes grossières*, tantôt à des *plaisanteries cruelles*. (*Mémoires*, t. VII, p. 139 et t. VIII, p. 122-3, in-8°, Hachette.) On juge qu'il y avait danger à être commensal de tels princes. La Bruyère prit ses précautions. Il nous les fait connaître dans un curieux article, où il donne aux grands une utile et sévère leçon: « Quelque profonds que soient les grands de la cour, dit-il, et quelque art qu'ils aient pour paroître ce qu'ils ne sont pas et pour ne point paroître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire aux dépens d'autrui, et à jeter un ridicule souvent où il n'y en peut avoir. Ces beaux talents se découvrent en eux du premier coup d'œil; admirables sans doute pour envelopper une dupe et rendre sot celui qui l'est déjà, mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sauroit se tourner et se plier en mille ma-

[1] Chap. *Du Mérite personnel.*

nières agréables et réjouissantes, si le dangereux caractère de courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenue. Il lui oppose un caractère sérieux, dans lequel il se retranche ; et il fait si bien que les railleurs, avec des intentions si mauvaises, manquent d'occasions de se jouer de lui [1]. »

Ainsi la sage conduite du moraliste, qui ne *perdoit rien de sa fierté et de sa roideur* dans une position subordonnée, le préserva de toute atteinte chez des princes si portés à rire aux dépens d'autrui. Il paraît même qu'il sut se faire apprécier et considérer, car ce n'était pas le discernement qui leur manquait. Ils se bornèrent à se jouer de Santeul, leur familier, qui, à la vérité, y prêtait autant par ses bouffonneries que par ses ingénuités. La Bruyère, en le peignant dans le *caractère* de *Théodas*, dit que c'est *un enfant en cheveux gris* [2]. Il le lui dit à lui-même dans la lettre suivante (Santeul craignait qu'on ne l'eût desservi auprès du prince et de la princesse de Condé) : « Voulez-vous que je vous dise la vérité, mon cher monsieur? Je vous ai fort bien défini la première fois. Vous êtes le plus beau génie du monde et la plus fertile imagination qu'il soit possible de concevoir ; mais, pour les mœurs et les manières, vous êtes un enfant de douze ans. A quoi pensez-vous de fonder sur une méprise, ou sur un oubli, ou peut-être encore sur un malentendu, des soupçons injustes et qui ne convenoient point aux personnes de qui vous les avez contés? (Croyez [3]) que M. le prince et M[me] la princesse sont très-contents de vous ; qu'ils sont très-incapables d'écouter les moindres rapports ; qu'on ne leur en a point fait, qu'on n'a pas dû leur en faire sur votre sujet, puisque vous n'en avez point

[1] Chap. *Des Grands.*

[2] *Des Jugements.* — « Voulez-vous, etc. »

[3] Ici et plus loin nous suppléons aux mots qui manquent évidemment.

fourni de prétexte ; que la première chose qu'ils auroient faite auroit été de condamner les rapporteurs. Voilà leur conduite. (Croyez encore) que tout le monde est fort content de vous, vous loue, vous estime, vous admire ; et vous reconnoîtrez que je vous dis vrai. La circonstance du pâté est foible contre les assurances que je vous donne avec plaisir, et avec une estime infinie, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, De la Bruyère. » (*Mélanges de littérature, à M. de Santeul sur ses ouvrages*, t. II, p. 44. Cologne, MDCCXLII.) Cette lettre prouve que La Bruyère possédait également la confiance des princes et celle de Santeul, à qui il disait franchement ses vérités. Celui-ci l'aimait beaucoup, et il a fait des vers latins à sa louange. (Voy. Santolii *Opera poetica*, p. 254.)

A en croire Saint-Simon, le pauvre *Théodas*, aurait payé bien cher le triste avantage d'amuser des princes : il serait mort empoisonné par du tabac que M. le duc *trouva plaisant* de lui verser dans un verre de vin de Champagne. (*Mémoires*, t. II, p. 41-2, in 8°, Hachette.) Cet événement eut lieu en 1697. La Bruyère n'existait plus [1].

Quand un homme est appelé à une mission, il semble que les circonstances s'appliquent à la lui faciliter. On doit reconnaître que La Bruyère, chez les princes de Condé, se trouvait

[1] On trouve dans le *Santoliana* deux lettres relatives à la mort du célèbre chanoine de Saint-Victor, lesquelles ne font nulle mention de la circonstance dont il s'agit. L'une dit même : « Le samedi 3, il soupa avec nous à la table de M. le duc, *qui n'y étoit pas*, parce qu'il soupoit chez M. l'intendant. » (*Santoliana*, par Dinouart, 1764, p. 20 à 30.) Un pamphlet du temps attribue la détestable plaisanterie non à M. le duc, mais à des *dames de la première qualité* ; et au bas, en note, on nomme Mme la duchesse. (Voy. *Pluton maltotier*, Cologne, 1708, p. 84.) M. Sainte-Beuve observe en outre que La Monnoie, qui a fait le récit détaillé de la mort de Santeul, ne dit pas un mot de l'empoisonnement, et ne le laisse pas soupçonner. (*Portrait de La Bruyère.*)

dans la position la plus favorable pour un ouvrage de mœurs. Il voyait là tout ce que la cour et la ville avaient de plus marquant. Les vices, les travers, les ridicules lui apparaissaient sous les formes les plus diverses et les plus saillantes. Sans payer de sa personne, il assistait à de brillantes réunions, à des fêtes magnifiques : il scrutait dans de piquantes conversations des sujets de portraits et de satires ; il mettait à profit jusqu'à la malignité de ses hôtes, qui ont pu lui indiquer bien des modèles et les faire poser devant lui. Déjà La Bruyère était philosophe : il devint peintre ; et c'est avec ce double caractère qu'il se présente à la postérité.

Il faut remarquer aussi l'opportunité du moment. Le règne de Louis XIV avait commencé par des troubles civils qui mirent en jeu tous les intérêts, prenant souvent le masque des vertus. C'est ce qui inspira à La Rochefoucauld son système de morale, fondé sur l'intérêt. Le milieu du règne, resplendissant de succès, de gloire, de prospérités, fut l'époque des panégyristes et des poëtes. Mais à la fin du siècle et du règne, il y eut décadence en tout. Les revers politiques et militaires ayant épuisé les finances, forcèrent aux expédients, et livrèrent le peuple aux exactions des traitants. Le monarque, éprouvé par la maladie et les malheurs publics, se réfugia dans la religion : il voulut la mettre en faveur, et ne rendit *dévots* que ceux qui, *sous un roi athée*, eussent été *athées* [1]. Les mêmes gens qu'il avait comblés de biens et d'honneurs, qu'il admettait dans ses palais, qu'il associait à ses plaisirs, après l'avoir adulé bassement, lui devenaient contraires, critiquaient ses soins généreux et tout ce qu'il faisait [2]. La littérature elle-même était en péril ; elle avait aussi ses ingrats. « On se nourrissoit des anciens et des habiles

[1] Chap. *De la Mode.* — « Un dévot, etc. »
[2] Voy. chap. *De l'Homme.* — « Qui oseroit, etc. »

modernes; on les *pressoit*, on en tiroit le plus que l'on pouvoit, on en *renfloit* ses ouvrages ; et quand enfin l'on étoit auteur, on s'élevoit contre eux, on les maltraitoit, semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice [1]. » — Voilà le champ qui s'offrait au nouveau moraliste, où il croyait modestement n'avoir *qu'à glaner* [2], et où il sut recueillir une si riche moisson.

La Bruyère, en publiant son livre, donna de nouvelles preuves de sa prudence et de son habileté. Il se couvrit du nom de Théophraste, sans jamais citer le sien, trop inconnu d'abord, trop connu ensuite pour qu'il fût nécessaire de l'inscrire. La traduction de l'auteur grec avait la première place et une impression plus grosse [3]. Ce qui suivait ne semblait qu'un essai d'imitation, sur lequel on voulait consulter le public, avant de se livrer à de plus grands développements. Puis, comme l'on craignait la comparaison avec Pascal et La Rochefoucauld, on prévenait qu'on n'avait pas eu l'intention d'écrire des *maximes*, qui doivent être *courtes et concises*, mais de simples *remarques*, où l'on s'était donné toute liberté de rédaction. Enfin l'on prenait une précaution importante : pour faire passer de grandes hardiesses, on avait recours à de grandes louanges. Mais, dans les mœurs monarchiques du temps, ces sortes de flatteries, à dessein très-exagérées, ne tiraient point à conséquence ; on les considérait comme des formalités de bienséance, ou comme les passe-ports obligés de trop fortes vérités. Les auteurs les plus indépendants même usaient de ce moyen pour donner au pouvoir de sévères leçons, qu'on ne se permettrait peut-être pas aujourd'hui.

[1] Chap. *Des Ouvrages de l'esprit.*

[2] *Ibid.* — « Tout est dit, etc. »

[3] Dans la première édition. Dans les autres, cet ordre fut renversé.

Ainsi, quand La Bruyère dit les *enfants des Dieux* pour les enfants des princes, quand il avance qu'ils *naissent instruits*, et qu'*ils sont plus tôt parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance*[1]; quand il écrit en grosses lettres que le Dauphin, par ses *divines qualités* est *plus grand que ses aïeux*, et qu'il le fait *donner du ciel pour prolonger la félicité de la terre*[2], l'hyperbole est poussée si loin que personne ne peut se méprendre : cela n'est pas sérieux.

Mais voici ce qui l'est : « Dire qu'un prince est maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori, qui se dédira à l'agonie. — Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? (Poser la question, c'est la résoudre.) — Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries..... Que sert tant d'or à son troupeau? — Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instants l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes! Quel dangereux poste que celui qui expose à tous moments un homme à nuire à un million d'hommes!..... — Que sert au bien des peuples et à la douceur de leurs jours que le prince place les bornes de son empire au delà des terres de ses ennemis; qu'il fasse de leurs souverainetés des provinces de son royaume; qu'il leur soit également supérieur par les siéges et par les batailles[3]?..... » La leçon ici, par un ingénieux artifice, se glisse sous l'éloge; car l'auteur démontre ensuite que le monarque dont il entend parler, possède, avec ses qualités brillantes, *la science des détails*, qui

[1] Chap. *Du Mérite personnel.*
[2] Chap. *Des Jugements.* — « Un jeune prince, etc. »
[3] Chap. *Du Souverain et de la République.* — « Il y a un commerce, etc. » — « Quand vous voyez, etc. » — « La science des détails, etc. »

sert précisément *au bien des peuples et à la douceur de leurs jours.*

L'hypocrisie des courtisans lui donne encore l'occasion d'un éloge et d'un conseil. Il suppose très-adroitement qu'on tient la conduite qu'il se propose d'inspirer : « C'est une chose délicate à un prince religieux, dit-il, de réformer la cour et de la rendre pieuse : instruit jusques où le courtisan veut lui plaire, et aux dépens de quoi il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolère, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie ou le sacrilége ; il attend plus de Dieu et du temps que de son zèle et de son industrie [1]. »

Le caractère d'*Onuphre*, quoique conçu différemment que celui de *Tartufe*, est tout aussi odieux, et n'est pas moins hardiment tracé : mais La Bruyère avait soin de peindre le vrai dévot avant le faux [2]. D'ailleurs, il se mettait en mesure contre toute inculpation malveillante, en réfutant, à la fin de l'ouvrage, les *Esprits forts* et les athées, morceau qui ne fait pas moins d'honneur à sa dialectique qu'à ses sentiments.

En traitant des *Grands*, il pouvait se trouver *contraint dans la satire* [3], à cause de sa position chez des princes. Nullement : il semble même qu'il puise dans cette position de quoi se venger des mortifications auxquelles elle l'expose. Peut-être venait-il d'en éprouver, lorsqu'il écrivait : « L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit. Je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur

[1] Chap. *De la Mode.*

[2] Chap. *De la Mode.* — « Quand un courtisan, etc. »

[3] Expressions de l'auteur. (Voy. chap. *Des Ouvrages de l'esprit.* — « Un homme né chrétien, etc. »)

service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois [1]. » On voit avec quelle fierté l'homme de mérite sait marquer sa place au niveau des grands qu'il sert, et même au-dessus d'eux.

La Bruyère ne paraît pas avoir connu tout le prix de son œuvre, ni en avoir pressenti le prodigieux succès, si l'on en juge par l'anecdote rapportée dans un discours de Formey à l'Académie de Berlin [2] : « M. de La Bruyère, dit-il, venoit presque journellement s'asseoir chez un libraire nommé Michallet, où il feuilletoit les nouveautés, et s'amusoit avec un enfant fort gentil, fille du libraire, qu'il avoit pris en amitié. Un jour, il tire un manuscrit de sa poche, et dit à Michallet : « Voulez-vous im-
» primer ceci (c'étoit les *Caractères*)? Je ne sais si vous y
» trouverez votre compte; mais, en cas de succès, le produit
» sera pour ma petite amie. » Le libraire entreprit l'édition. A peine l'eut-il mise en vente, qu'elle fut enlevée, et qu'il fut obligé de réimprimer plusieurs fois ce livre, qui lui valut deux ou trois cent mille francs. Telle fut la dot imprévue de sa fille, qui fit, dans la suite, le mariage le plus avantageux, et que M. de Maupertuis avoit connue [3]. »

Ainsi, La Bruyère abandonna généreusement les produits de son travail, qui auraient pu faire sa fortune, et il se contenta de la modeste pension qu'il recevait de la maison de Condé. Il résulte des pièces trouvées aux archives du Châtelet par M. Mon-

[1] Chap. *Des Grands.*

[2] Séance du 27 août 1787. — Voy. *Recueil des Mémoires de l'Académie de Berlin*, in-4° 1792, p. 19.

[3] C'est de Maupertuis lui-même que Formey disait tenir le fait. — M. Edouard Fournier, si habile investigateur, a découvert dans le livre déjà cité, *Pluton maltotier*, que Mlle Michallet avait épousé un riche financier, nommé *Remi de Juli ou de Juilly*, auquel elle avait apporté en dot plus de *cent mille livres argent comptant.* (Voy. *Revue française*, des 10 et 20 janvier 1857.)

merqué, que l'auteur des *Caractères* ne possédait, au moment de son décès, qu'un tiers dans un petit bien situé à Sceaux d'une valeur de 4,400 francs; et cela vient à l'appui du récit de Formey.

M. de Malezieu, à qui La Bruyère communiqua son livre avant de le publier, lui dit : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis [1]. »

Un de ces derniers, de Visé, dans son *Mercure galant* (juin 1693, p. 265-6), rend compte ainsi de l'effet produit par l'apparition des *Caractères*, et, contre son gré, il en constate le succès : « Je me trouvai à la cour le premier jour que les *Caractères* parurent, et je remarquai de tous côtés des pelotons où l'on éclatoit de rire. Les uns disoient : *Ce portrait est outré*; les autres : *En voilà un qui l'est encore davantage. On dit telle chose de madame une telle*, disoit un autre; *et monsieur un tel, quoique le plus honnête homme du monde, est très maltraité dans un autre endroit.* Enfin, la conclusion étoit qu'il falloit acheter au plus tôt ce livre, pour voir les portraits dont il est rempli, de crainte que le libraire n'eût ordre d'en retrancher la meilleure partie. »

On conçoit bien cette curiosité, cet empressement à lire un tel ouvrage, mais en même temps la circonspection à l'approuver; on craignait de se compromettre, de se rendre complice de l'auteur; on voulait être couvert par le succès. C'est ce qu'il reproche amèrement, peut-être à des amis : « Bien des gens vont jusques à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur, jusques à ce qu'ils aient vu le cours qu'il aura dans le monde par l'impression, ou quel sera son sort parmi les habiles : ils ne hasardent point leurs suffrages, et ils veulent être *portés par la foule et entraînés par*

[1] Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. 32.

la multitude. Ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis. — Ces gens laissent échapper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité et des lumières, qu'ils savent juger, trouver bon ce qui est bon, et meilleur ce qui est meilleur. Un bel ouvrage tombe entre leurs mains : c'est un premier ouvrage, l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur; il ne s'agit point de faire sa cour ou de flatter les grands en applaudissant à ses écrits; on ne vous demande pas, *Zélotes*, de vous récrier : *C'est un chef-d'œuvre de l'esprit*..... Que ne disiez-vous seulement : Voilà un bon livre? Vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les étrangers comme avec vos compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe, et qu'il est traduit en plusieurs langues : il n'est plus temps [1]. »

Il y eut cependant des suffrages qui ne se firent pas attendre et qui devancèrent l'opinion publique. Bussy-Rabutin écrivit au marquis de Termes, qui lui avait envoyé un exemplaire du nouveau livre avant la publication (10 mars 1688) : « ... La Bruyère est entré plus avant que Théophraste dans le cœur de l'homme; il y est même entré plus délicatement et par des expressions

[1] Chap. *Des Ouvrages de l'esprit*. — Remarquons que le premier paragraphe, où il est parlé de la *lecture d'un manuscrit*, est de la première édition, et que le second est de la sixième, lorsque le livre était *imprimé par toute l'Europe*. — Il y a eu grandes contestations au sujet des traductions. L'auteur des *Sentiments critiques* avance que les *Caractères* ont été traduits en autant de langues qu'il y a eu d'éditions (p. 33.) Coste dit la même chose, dans sa *Défense de La Bruyère*, et il parle d'une traduction anglaise, déjà citée dans l'édition des frères Wetsteins, Amsterdam, 1720. Brillon, en répondant aux *Sentiments critiques* par l'*Apologie*, prétend qu'on ne pourrait citer une seule traduction (p. 5). Suard est pour les traductions, et Auger contre. Quoi qu'il en soit, il en existe aujourd'hui : nous en connaissons en allemand, en polonais, etc.

plus fines. Ce ne sont pas des portraits de fantaisie qu'il nous a donnés : il a travaillé d'après nature[1], et il n'y a pas une description sur laquelle il n'ait eu quelqu'un en vue. Pour moi, qui ai le malheur d'une longue expérience du monde, j'ai trouvé à tous les portraits qu'il m'a faits des ressemblances peut-être aussi justes que ses propres originaux[2]. Au reste, monsieur, je suis de votre avis sur la destinée de cet ouvrage, que, dès qu'il paroîtra, il plaira fort aux gens qui ont de l'esprit, mais qu'à la longue il plaira encore davantage. Comme il y a un beau sens enveloppé sous des tours fins, la révision en fera sentir toute la délicatesse. Tout ce que je viens de vous dire vous fait voir combien je vous suis obligé du présent que vous m'avez fait, et m'engage à vous demander ensuite la connoissance de M. de la Bruyère. Quoique tous ceux qui écrivent bien ne soient pas toujours de fort honnêtes gens, celui-ci me paroît avoir dans l'esprit un tour qui m'en donne bonne opinion et qui me fait souhaiter de le connoître. » (*Nouvelles Lettres de messire Roger de Rabutin, comte de Bussy*, t. VI, p. 273.)

D'après son désir, Bussy fut mis en rapport avec La Bruyère, qui, dans sa quatrième édition, le signala comme un des meilleurs écrivains : — « *Capys* s'érige en juge du beau style et croit écrire comme Rabutin, etc. » (*Des Ouvrages de l'esprit.*)

Probablement la lettre de Bussy a été montrée à La Bruyère, qui en aura été flatté, car il regardait comme une *espèce de fé-*

[1] C'est ce que La Bruyère dit lui-même, dans la préface de son Discours à l'Académie. Seulement il n'a pas *songé à peindre précisément celui-ci ou celle-là ;* il a pris *un trait d'un côté et un trait d'un autre*, pour être plus vrai.

[2] Ainsi Bussy se garde bien d'affirmer, comme les faiseurs de *clefs*, que les personnages auxquels il trouve des ressemblances sont les véritables originaux des *Caractères*. Nous aussi, nous avons trouvé des ressemblances, et nous les avons notées dans le commentaire, mais sans prétendre avoir découvert le secret de l'auteur.

rocité de rejeter indifféremment toutes sortes de louanges; il pensait qu'on devait être *sensible à celles qui louent en nous sincèrement des choses louables*[1]. Il désirait être connu, apprécié; il voulait plaire et parvenir, mais par des voies dignes de lui. « Il faut avoir de l'esprit, dit-il, pour être homme de cabale: l'on peut cependant en avoir à un certain point, que l'on est au-dessus de l'intrigue et de la cabale, et qu'on ne sauroit s'y assujettir; l'on va alors à une grande fortune ou à une haute réputation par d'autres chemins[2]. » Et si ces chemins ne le mènent point au but, voyez comme il prend noblement son parti: « Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même; il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur... Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure et toute simple; mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe[3]. »

Voici encore une citation qui fera connaître notre auteur et l'objet qu'il se proposait: « Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule. S'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre et qu'il y a de l'esprit; mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée: il demande aux hommes un plus grand et un plus rare succès que les

[1] Chap. *De la Société et de la Conversation.* — « Il y auroit une espèce, etc. »
[2] Chap. *De la Cour.*
[3] Chap. *Du Mérite personnel.*

louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs[1]. »

C'est bien là celui qu'on a dépeint à l'abbé d'Olivet « comme un philosophe qui ne songeoit qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres ; faisant un bon choix des uns et des autres ; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir ; toujours disposé à une joie modeste, et ingénieux à la faire naître ; poli dans ses manières et sage dans ses discours ; craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit. » (*Histoire de l'Académie françoise.*)

Comme Montaigne, La Bruyère aimait *une sagesse gaye et civile, non rebarbatifve*[2]... Il se défiait de la gravité *qui ne rit point, qui ne badine jamais, qui ne tire aucun fruit de la bagatelle*[3]. Cependant il ne se contenait pas toujours dans *une joie modeste*, et s'abandonnait parfois à des accès de gaieté tout à fait excentriques. C'est ce qu'attestent des témoignages contemporains. M. Phélypeaux de Pontchartrain, avec lequel il entretenait un commerce familier, lui écrit, le 5 juillet 1694 : « Si vous faites encore plusieurs voyages à Chantilly, je ne doute pas qu'il soit un an qu'on ne vous mène haranguer aux Petites-Maisons : ce seroit une fin assez bizarre pour le Théophraste de ce siècle... » Et le 28 août suivant : « Si, par hasard, vous avez, monsieur, quelqu'un de vos amis qui vous connoisse assez peu pour vous croire sage, je vous prie de me le marquer par nom et par surnom, afin que je le détrompe à ne pouvoir douter un moment du contraire, je n'aurois pour cela qu'à lui montrer vos lettres... Je n'ai pu encore bien discerner si c'est la qualité d'académicien ou *les honneurs que vous recevez à Chantilly*

[1] Chap. *Des Ouvrages de l'esprit.*
[2] *Essais*, liv. 3, chap. 5.
[3] Chap. *De l'Homme.* — « Un homme qui n'a de l'esprit, etc. »

qui vous ont fait tourner la cervelle. Quoi qu'il en soit, je vous assure que c'est dommage, car vous étiez un fort joli garçon qui donniez beaucoup d'espérances. Si j'arrive devant vous à Paris, je ne manquerai pas de vous faire préparer une petite chambre bien commode à l'Académie du faubourg Saint-Germain (les Petites-Maisons)... En attendant, vous pouvez penser, faire et écrire autant d'extravagances que vous voudrez : elles ne feront que me réjouir ; car les folies, quand elles sont aussi agréables que les vôtres, divertissent toujours et délassent du grand travail dont je suis accablé[1]. » Le séjour de Chantilly mettait, à ce qu'il paraît, le philosophe en bonne humeur, sans doute parce qu'il y était très-honorablement accueilli. Mais sa faveur auprès des princes pouvait lui attirer la jalousie de leur domesticité, et avoir dicté un autre témoignage qui nous est transmis par Galand dans son *journal inédit*[2]. On y lit : « *Mercredi* 12 *septembre* 1714. — M. Fougères, officier de la maison de Condé depuis plus de trente ans, disoit que M. de la Bruyère n'étoit pas un homme de conversation, et qu'il lui prenoit des saillies de danser et de chanter, mais fort désagréablement. » Cette assertion, suspecte de malveillance et d'exagération, est néanmoins d'accord pour le fond avec les lettres tout amicales de Pontchartrain. Dès lors elle ne peut que confirmer le fait, qui, au surplus, n'est nullement invraisemblable ; car les caractères les plus sérieux, lorsqu'ils s'émancipent, ne connaissent plus de bornes, et comme le dit spirituellement M. Édouard Fournier, à qui nous devons

[1] Lettres retrouvées par M. Depping, insérées dans le *Bulletin des Comités historiques des monuments écrits de l'histoire de France.* (Histoire, t. II, p. 55.) Ces lettres sont de Pontchartrain fils, secrétaire d'État pour la marine.

[2] Publié par la *Nouvelle Revue encyclopédique,* mars 1847, p. 486.

ces renseignements, ils justifient l'axiome de l'*avare en dépense.*

Craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit; et d'Olivet ajoute : « Il ne laisse pas d'en montrer beaucoup dans son livre des *Caractères*; peut-être qu'il y en montre trop. » Dans une de nos dernières citations de La Bruyère, il avoue lui-même qu'il a cherché à donner *quelque tour à ses pensées*. Il a dit encore : « Si l'on affecte, dans certains écrits, *une finesse de tour*, et quelquefois une *trop grande délicatesse*, ce n'est que par la bonne opinion que l'on a de ses lecteurs [1]. » Il est hors de doute que La Bruyère a eu l'intention de montrer de l'esprit, en écrivant; qu'il recherche même les effets de style: mais comme ces effets sont presque toujours heureux et pour le plaisir du lecteur, on ne saurait lui en faire un reproche. La même recherche paraissait-elle dans sa conversation ? Un mot de Boileau semblerait l'indiquer. Il écrit à Racine (19 mai 1687) : — « Maximilien m'est venu voir à Auteuil (Pourquoi ce nom de *Maximilien* donné à Jean de La Bruyère [2] ?), et m'a lu quelque chose de son *Théophraste*. C'est un fort honnête homme, et à qui il ne manqueroit rien, si la nature l'avoit fait aussi agréable qu'il a *envie de l'être*. Du reste il a de l'esprit, du savoir et du mérite. » L'autorité et la renommée de Despréaux pouvaient imposer à La Bruyère, qui aura fait effort pour lui plaire ; mais généralement les contemporains s'accordent sur la simplicité du moraliste dans les relations du monde. On lit dans le *Ménagiana* : « Il n'y a pas longtemps que M. de la Bruyère m'a fait l'honneur de me venir voir. Je ne l'ai pas vu

[1] Chap. *Des Ouvrages de l'esprit.* — « Si l'on jette, etc. »

[2] Peut-être, par une sorte de jeu de mots, parce qu'il faisait des *maximes*. On a donné une autre explication, dont nous parlerons plus loin.

assez de temps pour le bien connoître. Il m'a paru que ce n'étoit pas un *grand parleur.* » (T. III p. 382.) Et Ménage dit vrai : un observateur tel que La Bruyère ne pouvait être *grand parleur* ; il gagnait trop à écouter.

Quoi que l'on puisse conclure du mot de Boileau, ce grand poëte appréciait l'auteur des *Caractères*. Il l'a cité avantageusement dans sa satire des femmes [1], et il a fait pour son portrait le quatrain suivant :

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se voit guéri,
Et dans mon livre si chéri
Apprend à se haïr lui-même.

On voit encore dans sa correspondance que La Bruyère était également lié avec Racine, auquel Boileau écrit, de Bourbon, le 9 août 1687 : « Je vous envoie un compliment pour M. de la Bruyère. »

En 1691, après la publication de la sixième édition des *Caractères*, l'auteur se présenta pour l'Académie. Ses ennemis lui firent préférer Pavillon. Ayant su que Bussy lui avait donné sa voix, il lui adressa cette lettre :

« Paris, ce 9 décembre 1691.

» Si vous ne vous cachiez pas de vos bienfaits, monsieur, vous auriez plus tôt mon remerciement. Je vous le dis sans compliment, la manière dont vous venez de m'obliger, m'engage pour toute ma vie à la plus vive reconnoissance dont je puisse être capable. Vous aurez bien de la peine à me fermer la bouche ;

[1] Voilà le sexe peint d'une noble manière ;
Et Théophraste même, aidé de la Bruyère,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
(Satire 10.)

je ne puis me taire sur cette circonstance, qui me dédommage de n'avoir pas été reçu dans un corps à qui vous faites tant d'honneur. Les Altesses à qui je suis seront informées de tout ce que vous avez fait pour moi, monsieur. Les sept voix qui ont été pour moi, je ne les ai pas mendiées, elles sont gratuites; mais il y a quelque chose à la vôtre qui me flatte plus sensiblement que les autres. — Je vous envoie, monsieur, un de mes livres de *Caractères*, fort augmenté [1], et je suis, avec toute sorte de respect et de gratitude, etc. »

Le comte de Bussy répondit :

« Chaseu, ce 16 decembre 1691.

« Quand je vous ai voulu faire plaisir sans me faire de fête, monsieur, ce n'est pas que j'eusse honte de vous servir, mais c'est qu'il m'a paru qu'un service annoncé avant qu'il soit rendu a perdu de son mérite. Les voix que vous avez eues n'ont regardé que vous; vous avez un mérite qui pourroit se passer de la protection des Altesses, et la protection de ces Altesses pourroit bien, à mon avis, faire recevoir l'homme du monde le moins recommandable. Jugez combien vous auriez paru avec elles et avec vous-même, si vous les aviez employées. Pour moi, je vous trouve digne de l'estime de tout le monde, et c'est aussi sur ce pied-là que je suis votre ami sincère, et votre, etc. » (*Nouvelles Lettre de messire Roger de Rabutin*, 1727, t. VII, p. 342 à 344.)

Le courtisan disgracié, gardant sa dignité, ne répond pas à l'offre un peu indiscrète de la faveur des princes, et il fait sentir à l'homme de lettres, avec beaucoup de convenance, que lui-

[1] La 6e édition.

même n'a pas besoin de cette faveur pour être estimé tout son prix.

Bussy ne put être utile à son ami, même par sa mort; il fut remplacé par un autre à l'Académie. Mais deux ans après, une nouvelle occasion s'étant présentée, La Bruyère fut nommé. Il dit positivement, dans son Discours de réception, qu'il n'a employé aucune protection : « J'ai mis votre choix à un tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation. » Nous venons de lire dans la lettre à Bussy, lorsqu'il échoua la première fois, qu'il n'avait pas *mendié de voix*, qu'elles étaient *gratuites*. Cette conduite est digne de La Bruyère, et tout à fait conforme à son caractère. Mais on a pu le servir, sinon à son insu, du moins sans provocation de sa part. C'est ce qu'a fait Bussy; c'est aussi probablement ce qu'aura fait Pontchartrain, dont on a retrouvé la lettre suivante, adressée à l'abbé Renaudot [1] : « Comme j'ai toujours beaucoup compté sur l'amitié que vous m'avez si souvent témoignée, j'ai cru, monsieur, que vous voudriez bien faire quelque chose à ma recommandation, et me permettre de vous solliciter en faveur de M. l'abbé Bignon et de M. de la Bruyère pour remplir les deux places vacantes à l'Académie françoise. Comme l'esprit et le mérite de ces deux messieurs ne vous sont pas inconnus, et que vous en êtes beaucoup meilleur juge que moi, je ne ferai point ici leur éloge. J'ose me flatter que vous aurez quelque égard à ma recommandation et que vous me donnerez votre voix. Je vous serai infiniment obligé. Je suis, etc. Pontchartrain. — Versailles, 18 avril 1693. »

C'est Charpentier qui reçut La Bruyère (15 juin 1693). Il lui fit un singulier compliment, en le comparant au moraliste grec.

[1] *Athenæum*, 3 décembre 1853. — *Questions et Réponses.*

« Vos portraits, lui dit-il, ressemblent à de certaines personnes, et souvent on les devine. Ceux de Théophraste ne ressemblent qu'à l'homme. Cela est cause qu'ils ressembleront toujours ; mais il est à craindre que les vôtres ne perdent quelque chose de ce vif et de ce brillant qu'on y remarque, quand on ne pourra plus les comparer, avec ceux sur qui vous les avez tirés [1]. »

La malveillance paraissait d'autant plus que dans le même discours, Charpentier, traitant la question des anciens et des modernes, se prononçait en faveur des derniers, et La Bruyère n'était excepté de la préférence que parce qu'il soutenait le parti contraire, avec ceux qui, comme lui, y avaient le moins d'intérêt [2].

L'élection de la Bruyère fit grand bruit. Ceux qui s'étaient

[1] *Recueil des Harangues prononcées par MM. de l'Académie françoise*, 1714, t. II, p. 437-38.

[2] Boileau a signalé Charpentier parmi les détracteurs passionnés des anciens dans cette épigramme :

> Ne blâmez pas Perrault de condamner Homère,
> Virgile, Aristote, Platon.
> Il a pour lui monsieur son frère,
> G... N..., Lavau, Caligula, Néron,
> Et le gros Charpentier, dit-on.

Ce académicien, d'un esprit contradicteur et dénigrant, était plein de suffisance. Il avait fait une pièce ridicule intitulée : *Louis, églogue royale*, où, dit le satirique :

> Il mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
> Les louanges d'un fat à celles d'un heros.
>
> (*Discours au Roi.*)

Et Boileau, si difficile sur ses propres ouvrages, écrit à Racine (juin 1693) :

« Oh ! qu'heureux est M. Charpentier, qui, raillé et quelquefois bafoué sur les siens, se maintient toujours parfaitement tranquille et demeure invinciblement persuadé de l'excellence de son esprit ! »

ligués pour l'empêcher, se liguèrent pour diffamer le récipiendaire et sa harangue. Libelles, épigrammes, chansons, tout fut mis en œuvre.

On lit dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque impériale :

L'Académie a reçu la Bruyère,
Elle pourra s'en repentir.
Toutefois il est bon que, pour nous divertir,
Elle ait toujours un Furetière.

L'épigramme est ainsi annotée : « Cet homme étoit fort caustique, et son livre des *Caractères* ou des mœurs du siècle n'étoit que des portraits satiriques de tout ce qu'il y a de considérable à la cour et à la ville, de l'un et de l'autre sexe. Cela avoit donné un si grand débit à ce livre, qu'on l'avoit imprimé pour la septième fois en 1693. »

Dernier couplet d'une chanson annotée aussi :

La Bruyere l'a promis,
Il mordra ses ennemis.
Mais chacun lui fait la guerre:
Mordra-t-il toute la terre?

Note. — Personne n'aime la Bruyère, et chacun trouve à redire aux portraits de son livre, où une infinité de gens sont tournés en ridicule, et reconnus, quoique sous de faux noms [1].

Boursault, un de ceux-là, qu'on avait reconnu sous le nom de *Capys* (chap. *Des Ouvrages de l'esprit*), annonce en ces termes à l'évêque de Langres l'événement du jour [2] :

« Enfin, Monseigneur, on a reçu lundi à l'Académie françoise monsieur ***, qui brignoit cette place depuis si longtemps. Vous savez combien il a été obligé de franchir de difficultés avant que

[1] *Recueil manuscrit des chansons historiques.* (Bibliothèque impériale, t. VII. p. 431.

[2] *Lettres nouvelles de Boursault*, 1703, in-12, t. II. p. 173.

d'y arriver, et de quelle autorité il a fallu se servir. Comme il est d'un pays où la clameur de *haro* est en usage [1], on dit que, deux heures avant sa réception, messieurs de l'Académie françoise trouvèrent cette épigramme sur leur table :

Quand pour s'unir à vous, Alcipe se presente,
Pourquoi tant crier *haro* ?
Dans le nombre de quarante,
Ne faut-il pas un zéro [2] ?

La Bruyère, outré de toutes ces cabales, fit insérer son Discours dans la huitième édition de son livre, avec une préface apologétique et vengeresse. On lui reprochait d'avoir fait des portraits, parce qu'il avait admirablement caractarisé La Foutaine, Boileau, Racine, Bossuet, Fénelon. Il répond fièrement que *tout écrivain est peintre, et tout excellent écrivain excellent peintre*; que si, contre la coutume, il a loué des académiciens encore vivants, des hommes illustres, c'est pour s'écarter des *lieux communs*, des *phrases proverbiales usées* ; qu'au surplus *il n'a pas espéré que l'Académie pût jamais être plus belle à peindre, et qu'il s'est servi de l'occasion*. Puis il dénonce les manœuvres d'un *Théobalde* et de ses pareils, qui ont *lâché sur lui deux auteurs associés à une même gazette pour lui dire des injures grossières et personnelles*. Mais il ne *doute point que le public ne soit enfin fatigué d'entendre de vieux cor-*

[1] La Normandie, parce que La Bruyère avait été trésorier de France à Caen.

[2] Suard donne cette variante de l'épigramme :

Quand La Bruyère se presente,
Pourquoi faut-il crier haro ?
Pour faire un nombre de quarante
Ne fallait-il pas un zéro ?

Et il ajoute : « Cette plaisanterie a été trouvée si bonne, qu'on l'a renouvelée depuis à la réception de plusieurs académiciens. »

be... croasser autour de ceux qui, d'un vol libre et d'une plume légère, se sont *élevés à quelque gloire par leurs écrits.*

Nous ignorons quel est le *Théobalde*. Quant aux *deux associés à une même gazette*, l'abbé d'Olivet les nomme dans une lettre inédite au président Bouhier [1] : « Il est vrai, dit-il, que le discours de la Bruyère déplut beaucoup [2]. Ceux mêmes qu'il avoit le plus loués s'en plaignirent par considération pour ceux qu'il avoit laissés dans l'oubli. Th. Corneille, associé avec de Visé pour le *Mercure galant*, donna des griffes à la Bruyère. » L'abbé Trublet avoue de son côté que le discours fut trouvé *médiocre et même mauvais*. « Je suis bien éloigné, ajoute-t-il, de penser ainsi. Je n'en connois guère d'aussi beaux, et je n'ai pas craint de le dire plus d'une fois à M. de Fontenelle lui-même. J'avoue qu'il n'a pas été de mon avis, mais il avoit ses raisons ou plutôt ses motifs [3]. »

Le sieur de Visé, rédacteur du *Mercure*, avait ses motifs aussi. *Mis immédiatement au-dessous de rien* par l'auteur des *Caractères* (*Des ouvrages de l'esprit*), on juge qu'il se signala par ses clameurs en cette circonstance. — « L'ouvrage de M. de la Bruyère, écrit-il (juin 1693), n'est qu'un amas de pièces détachées... Rien n'est plus aisé que de faire trois ou quatre pages d'un portrait qui ne demande pas d'ordre... Il n'y a pas lieu de croire qu'un pareil recueil, qui choque les bonnes mœurs, ait fait obtenir à M. de la Bruyère la place qu'il a dans

[1] *Catalogue des autographes de M. Parison*, p. 66, n° 491.

[2] Suivant l'auteur des *Sentiments critiques*, l'Académie adopta un nouveau statut, portant que l'on ne pourrait prononcer aucun discours qu'il n'eût été lu et examiné par deux membres nommés à cet effet. (*Sent. crit.*, p. 559.)

[3] *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*, p. 223-4.)

l'Académie. Il a peint les autres dans son amas d'invectives, et, dans le discours qu'il a prononcé, il s'est peint lui-même..... Il exagère son mérite, etc. » Le journaliste, s'efforçant de rendre le trait qui l'a blessé, conclut très-sensément que ce discours est *au-dessous de rien*. Il n'y a là que sottise et rage impuissante ; mais voici qui est odieux : « Ceux qui s'attachent à ce genre d'écrire, devroient être persuadés qu'il fait souffrir la piété du roi, et faire réflexion que l'on n'a jamais entendu ce monarque rien dire de désobligeant à personne. La satire n'étoit pas du goût de madame la Dauphine, et j'avois commencé une réponse aux *Caractères de mœurs*, du vivant de cette princesse, qu'elle avoit approuvée, parce qu'elle repoussoit la médisance. » On croirait entendre Tartufe.

C'est dans la préface de son discours que La Bruyère désavoue énergiquement toutes les listes qu'on faisait courir sous le nom de *Clefs* : « Fausses *clefs*, dit-il, qui ne peuvent servir à une même entrée, étant presque toutes différentes entre elles. » Il promettait d'autres ouvrages, s'il avait *un peu de santé avec quelques années de vie*. Malheureusement, ces conditions manquèrent. Il ne put même voir la publication de la neuvième édition de son livre.

La *Revue rétrospective* (octobre 1836) nous a donné l'acte de décès de La Bruyère, ainsi conçu :

« Extrait du registre des actes de décès de la paroisse Notre-Dame de Versailles.

« Ce douzième de mai mil six cent quatre-vingt-seize, Jean de la Bruyère, écuyer, gentilhomme de monseigneur le Duc, âgé de cinquante ans ou environ, est décédé à l'hôtel de Condé, le onzième du mois et an que dessus, et inhumé le lendemain dans la vieille église de la paroisse, par moi soussigné, prêtre de la mission, faisant les fonctions curiales, en présence de Robert-Pierre de la Bruyère, son frère, et de M. Charles La Boreys de Boshèze, aumônier de Son Altesse la duchesse, qui

ont signé, et de M. Huguet, concierge de l'hôtel, qui a signé. »

Tous ceux qui avaient connu le moraliste déplorèrent sa perte. Citons d'abord l'évêque de Meaux, qui avait été son premier protecteur. Il écrit à son neveu, l'abbé Bossuet, le 28 mai 1696 : « Ç'a été pour vous une bien fâcheuse nouvelle que celle de la mort de M. de la Bruyère. Toute la cour l'a regretté, et M. le Prince plus que tous les autres. »

Puis le 30 juin : « Nous vous avons écrit la mort du pauvre M. de la Bruyère, et cependant nous voyons que vous l'avez apprise par d'autres endroits. »

Probablement par la lettre suivante, en date du 21 mai 1696 [1].

« Je viens à regret à la triste nouvelle du pauvre M. de la Bruyère, que nous perdîmes le jeudi 10 de ce mois [2], par une apoplexie, en deux ou trois heures, à Versailles. J'avois soupé avec lui le mardi : il étoit gai et ne s'étoit jamais mieux porté. Le mercredi et le jeudi même, jusqu'à neuf heures du soir, se passèrent en visites et en promenades, sans aucun pressentiment. Il soupa avec appétit, et tout d'un coup il perdit la parole, sa bouche se tourna. M. Fagon, M. Félix, et toute la médecine de la cour, vinrent à son secours. Il montroit sa tête comme le siége de son mal ; il eut quelque connoissance. Saignée, émétique, lavement de tabac, rien n'y fit. Il fut assisté jusqu'à la fin de M. Gaïon, que M. Fagon y laissa, et d'un aumônier de M. le Prince. Il m'avoit fait boire à votre santé deux jours auparavant. Il m'avoit lu des *Dialogues* qu'il avoit composés sur le *Quiétisme*, non pas à l'imitation des *Lettres provinciales*,

[1] Cette lettre d'un anonyme a été publiée par M. Monmerqué dans la *Revue rétrospective*, octobre 1836. (*Documents sur la Bruyère*, p. 6 et 7.)

[2] L'acte de décès dit le 11, parce que l'événement eut lieu après minuit.

car il étoit toujours original, mais des dialogues de sa façon. Il disoit que vous seriez bien étonné quand vous le verriez à Rome ; enfin, il parloit toujours de cœur. C'est une perte pour nous tous : nous le regrettons sensiblement. »

L'abbé d'Olivet rend compte aussi de ses derniers moments : « Quatre jours auparavant, il étoit à Paris, dans une compagnie de gens qui me l'ont conté, où tout à coup il s'aperçut qu'il devenoit sourd, mais absolument sourd. Point de douleur cependant. Il s'en retourna à Versailles, où il avoit son logement à l'hôtel de Condé ; et une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta, n'étant âgé que de cinquante-deux ans. On trouva parmi ses papiers des *Dialogues sur le Quiétisme*, qu'il n'avoit qu'ébauchés, et dont M. du Pin, docteur de Sorbonne, procura l'édition [1]. » (*Histoire de l'Académie françoise*, t. II, art. *La Bruyère.*)

Ces dialogues ébauchés par La Bruyère auront été perdus sans doute. « Nous pouvons assurer, dit l'auteur des *Sentiments critiques*, que ceux qui ont paru après sa mort ont été faits depuis [2]. » Brillon, qui s'attache à réfuter en tout l'auteur des *Sentiments critiques*, est d'accord avec lui au sujet des *Dialogues sur le Quiétisme*, Il s'indigne même qu'on les ait mis sous le nom de La Bruyère, et dit que « c'est abuser de la réputation des habiles gens [3]. » On n'y trouve, en effet, aucune trace du talent du célèbre moraliste. M. Walckenaer les attribue au docteur du Pin lui-même [4].

[1] *Dialogues sur le Quiétisme*, Paris, 1699, in-12.

Sentiments critiques sur les Caractères de M. de la Bruyère, chez Michel Brunet, 1701, p. 447.

[3] *Apologie de M. de la Bruyère*, chez J. B. Delespine 1701, p. 357.

[4] *Études sur la Bruyère*, p. 77, dans l'édition des *Caractères* par M Walckenaer, Didot frères, 1845.

Saint-Simon, qui n'est pas prodigue de louanges, mentionne la mort de La Bruyère en ces termes: « Le public perdit bientôt après (1696), un homme illustre par son esprit, par son style et par la connoissance des hommes, je veux dire la Bruyère, qui mourut d'apoplexie à Versailles, après avoir surpassé Théophraste, en travaillant d'après lui, et avoir peint les hommes de notre temps dans ses nouveaux *Caractères* d'une manière inimitable. C'étoit d'ailleurs un fort honnête homme, de très-bonne compagnie, simple, sans rien de pédant, et fort désintéressé. Je l'avois assez connu pour le regretter, et les ouvrages que son âge et sa santé pouvoient faire espérer de lui. » (*Mémoires*, t. I, p. 323, in-8°, Hachette.)

Les mêmes regrets sont exprimés par Pontchartrain, dans une lettre à l'abbé Renaudot (22 juin 1696) [1]. Après avoir parlé de l'événement qui a enlevé La Bruyère, il ajoute: « J'en suis, je vous assure, fort touché, car, outre qu'il avoit beaucoup d'esprit, il étoit fort honnête homme. » — Toujours l'éloge de l'homme joint à celui de l'écrivain.

Cependant la mort de La Bruyère n'avait fait qu'exciter l'animosité de ses ennemis. L'un d'eux, aussi absurde qu'injuste, Vigneul-Marville (Bonaventure d'Argonne), déclare dans ses *Mélanges*, que l'auteur des *Caractères n'a point de style formé, écrivant au hasard... qu'il strapassonne ses figures, et en fait des grotesques et des monstres*[2]*... qu'il obscurcit par son jargon les bonnes choses qu'il a prises des bons auteurs*, etc., etc. Il conclut que *tous ceux qui approuvent les Caractères sont des gens qui lisent superficiellement*, et il cite ce jugement de Ménage : « M. de la Bruyère peut passer parmi

[1] *Bulletin des comités des monuments écrits de l'histoire de France*. t. II, p. 8. — (*Documents historiques.*)

[2] Au surplus, il fait le même reproche à Molière. (Voy. t. III, p. 363.)

» nous pour auteur d'une manière d'écrire toute nouvelle. Per» sonne avant lui n'avoit trouvé la force et la justesse d'expres» sion qui se rencontrent dans son livre. Il dit en un mot ce » qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six... Je doute » fort que cette manière d'écrire soit suivie. » — « Et pourquoi non? demande le censeur. Combien de pauvres peintres copient tous les jours de méchants originaux! Néanmoins, poursuit-il, j'accorde à M. Ménage que jamais personne de bon goût n'imitera le méchant style de M. de la Bruyère. » Assurément, ce ne sera pas M. Vigneul-Marville. Ménage avait ajouté: « Ses *caractères* sont un peu chargés; mais ils ne laissent pas d'être naturels. » (*Ménagiana*, t. IV, p. 218.) — « Ménage, observe t-on agréablement, fait la petite bouche, et n'ose dire (comme il est vrai), que ses portraits sont trop chargés, et si peu naturels, que la plupart ne conviennent à personne. » (*Mélanges d'histoire et de littérature*, 4e édition, p. 410 à 426.)

Coste a réfuté un peu longuement Vigneul-Marville. Dans sa *Defense de la Bruyère*, il attribue au même auteur les *Sentiments critiques*: mais la différence de ton prouve que ce dernier ouvrage est d'une autre main. Là on se possède, on n'est hostile qu'avec bienséance et circonspection, on commence même par des éloges, pour donner plus de poids aux critiques. On avoue que « la Bruyère est un incomparable écrivain... son ouvrage est beau: est-il parfait? est-il régulier? Lui-même doute qu'*il s'en soit encore trouvé de ce dernier genre.* » (P. 33, 36-37.) Puis l'on avance qu'il « n'étoit point né pour les grands sujets; que les *caractères* auxquels il a donné une certaine étendue languissent et perdent le sel qu'il a semé dans les plus courtes réflexions (p. 38)...; que la négligence qui règne dans son style persuade qu'il n'avoit pas naturellement le talent de bien écrire. » (P. 54.) — Ce qui n'empêche pas apparemment d'être *un incomparable écrivain.*

On voit suffisamment pourquoi nous plaçons l'auteur inconnu des *Sentiments critiques* parmi les ennemis du moraliste. Nous avons dit que Brillon avait répondu par l'*Apologie*. Des deux parts, l'on est minutieux et systématique; l'on attaque et l'on défend jusqu'à des fautes d'impression.

Mais avec les critiques se multipliaient les imitations. On lit dans les *Mémoires de Trévoux* (mars et avril 1701), à propos des *Sentiments critiques:* « Depuis que les *Caractères* de M. de la Bruyère ont été donnés au public, outre les traductions en diverses langues, et les dix éditions qu'on en a faites en douze ans, il a paru plus de trente volumes à peu près dans ce style : *Ouvrage dans le goût des Caractères*; *Théophraste moderne ou nouveaux caractères des mœurs*[1]; *Suite des Caractères de Théophraste et des mœurs de ce siècle*[2]; *les Différents Caractères des femmes du siècle*; *Caractères tirés de l'Écriture sainte et appliqués aux mœurs du siècle*; *Caractères naturels des hommes, en forme de dialogues*; *Portraits sérieux et critiques*; *Caractères des vertus et des vices*[3]. Enfin, tout le pays des lettres a été inondé de *Caractères*.

D'Olivet, qui a si bien exposé le caractère honorable de La Bruyère, ne lui rend pas la même justice comme écrivain. Le comparant au moraliste grec : « Théophraste, dit-il, décrit les mœurs de son temps, mœurs bien simples auprès des nôtres, et

[1] Ces deux ouvrages sont attribués à Brillon, le même qui a fait l'*Apologie de la Bruyère*.

[2] Paris, chez la veuve d'Etienne Michallet, 1700, in-12. Il y a quelques idées justes et fines, mais sans talent d'expression.

[3] On peut ajouter à cette liste: *Suite des Caractères de Théophraste et des Pensées de Pascal*, 1699 (qu'il ne faut pas confondre avec la *Suite* ci-dessus citée); *Réflexions sur la politesse, sur le ridicule et sur la manière de l'éviter*, par l'abbé de Bellegarde ; *Réflexions sur les défauts d'autrui, et Réflexions sur les égarements des hommes,* par l'abbé de Villiers.

il les décrit avec simplicité. Aujourd'hui tout est fardé, tout est masqué ; le discours se ressent des mœurs... Mais pourquoi les *Caractères* de M. de la Bruyère, que nous avons vus si fort en vogue durant quinze ou vingt ans, commencent-ils à n'être plus si recherchés ? Ce n'est pas que le public se lasse enfin de tout, puisque aujourd'hui la Fontaine, Racine, Despréaux, ne sont pas moins lus qu'autrefois. Pourquoi, dis-je, M. de la Bruyère n'a-t-il pas tout à fait le même avantage? Prenons-nous-en, du moins en partie, à la malignité du cœur humain. Tant qu'on a cru voir dans ce livre les portraits de gens vivants, on l'a dévoré, pour se nourrir du triste plaisir que donne la satire personnelle; mais à mesure que ces gens-là ont disparu, il a cessé de plaire si fort par la matière; et peut-être aussi que la forme n'a pas suffi pour le sauver. » Et en note : « M. de la Bruyère, quant au style précisément, ne doit pas être lu sans défiance, parce qu'il a donné, mais pourtant avec une modération qui, de nos jours, tiendroit lieu de mérite, dans ce stylle affecté, guindé, entortillé, qu'on peut regarder comme un mal épidémique parmi nos beaux esprits, depuis trente ou quarante ans. Je ne reprends que cela dans M. de la Bruyère [1]. » — C'est bien assez.

Si pendant un certain temps il y a eu refroidissement à l'égard de La Bruyère, c'est que ses ennemis étaient parvenus à le discréditer. Fontenelle qui eut, comme on le sait, une grande influence sur le dix-huitième siècle, ne le disposa pas sans doute en faveur de l'auteur des *Caractères*, parmi lesquels on avait reconnu le sien [2]. D'ailleurs ce siècle, préoccupé d'innovations, de paradoxes, n'était pas très-propre à goûter un moraliste, qui, en attaquant les vices et les ridicules, avait respecté

[1] *Histoire de l'Académie françoise*, 3e édit. 1743, t. II. p. 336 à 340.
[2] *Cydias*. Voy. chap. *De la Société et de la Conversation*.

les croyances et les institutions. Pour plaire à un public qui prétendait se régénérer, il fallait encourager ses penchants, flatter ses passions, le remplir de confiance en soi, réhabiliter l'espèce humaine. Vauvenargues fut le moraliste de cette époque; mais il vécut trop peu pour recueillir sa gloire. Voltaire le loua beaucoup aux dépens de Pascal, et ne rendit qu'une justice incomplète à La Bruyère. Lui aussi il a dit que *son livre avait baissé dans l'esprit des hommes, après la génération qu'il avait attaquée.* (Voy. *Siècle de Louis XIV*, chap. 32, *Des beaux arts.*)

Nous convenons que la malignité n'a pas été étrangère à la première vogue des *Caractères*. Mais un examen attentif a fait reconnaître que le mérite réel du livre était indépendant de toute circonstance passagère : on a découvert mille beautés qu'on n'avait pu saisir d'abord; on en découvre chaque jour de nouvelles; et La Bruyère aujourd'hui, est peut-être plus lu qu'autrefois, du moins il est mieux lu, mieux compris, mieux senti. D'où l'on doit conclure que ce qui contribue le plus à faire naître le succès d'un ouvrage, est souvent ce qui sert le moins à l'affermir. Le temps a donc justifié l'opinion de Bussy-Rabutin, démenti celle de Charpentier et de d'Olivet.

Quant à la comparaison avec le moraliste grec, en voici une encore qui a sa valeur; elle est de Vauvenargues :

« L'éloquence de La Bruyère, ce coup de pinceau si mâle et si fort, ces tours singuliers et hardis, ce caractère toujours original, ne sont pas des beautés où l'imitation puisse atteindre. Théophraste est moins délicat, moins orné, moins pathétique, moins sublime; ses portraits sont nus et quelquefois un peu traînants; mais il plaît malgré ses longueurs, et sa négligence même est aimable... Si j'osais reprocher quelque chose à La Bruyère, ce serait d'avoir trop tourné et trop travaillé ses ouvrages. Un peu plus de simplicité et de négligence aurait donné

peut-être plus d'essor à son génie, et marqué davantage les endroits où il s'élève. Théophraste a d'autres défauts : son style me paraît moins varié que celui du peintre moderne, et il n'en a ni la hardiesse, ni la précision, ni l'énergie... » (*Préface des Caractères* de Vauvenargues, édit. Gilbert.)

On reconnaît que Vauvenargues a lu d'Olivet, qui était alors autorité, et peut-être a-t-il été influencé par son opinion ; mais en la modifiant il la rend judicieuse [1]. Le plus grand honneur du moraliste grec, à notre avis, est d'avoir servi de modèle et d'introducteur, pour ainsi dire, à La Bruyère. Dans une traduction, il paraît bien pâle, et perd beaucoup de ses avantages. Tel qu'il nous est resté, incomplet et altéré, il n'offre plus guère qu'un intérêt de curiosité : c'est une médaille à consulter. Le moraliste français est tout à notre usage : il peint les mœurs d'hier et d'aujourd'hui ; il nous parle de nos voisins et de nous-même ; il est plein de vie et de mouvement. On parcourt les *Caractères* de Théophraste ; mais ce sont ceux de La Bruyère que l'on veut lire et qu'on relit sans cesse.

La comparaison à été faite encore avec La Rochefoucauld, et il est curieux de remarquer que Voltaire et La Harpe, à ce sujet, sont en opposition.

Selon le premier, « La Bruyère paraît un homme supérieur toutes les fois qu'il s'agit de démêler ou de peindre les faiblesses du cœur humain et les petitesses de l'amour-propre. Alors il approche de La Rochefoucauld, quoique moins original et moins profond dans les idées, et moins naturel dans l'expression. Mais lorsque La Bruyère veut s'élever au dessus de ces observations de détail, il tombe au-dessous du médiocre. » (*Politique et Législation*, t. I, *Observations sur le commerce*. — Note). Il est

[1] Voyez un autre jugement du même sur l'auteur des *Caractères*. — *Fragments* 2, t. I. p. 271, édit. Gilbert.

vrai que Voltaire est ici de mauvaise humeur, parce que La Bruyère a parlé contre le luxe, qu'il préconise.

» Le défaut général de l'ouvrage de La Rochefoucauld, dit La Harpe, c'est que la morale n'y est presque jamais que de la satire. Malheureusement, l'auteur avait vécu dans toute la corruption et toute la folie de la Fronde... On conçoit aisément que la philosophie d'un écrivain nourri à cette école n'ait guère été que de la misanthropie.

» La Bruyère est meilleur moraliste, et surtout bien plus grand écrivain. Il y a peu de livres, en aucune langue, où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. La satire est chez lui bien mieux entendue que dans La Rochefoucauld : presque toujours elle est particularisée, et remplit le titre du livre : ce sont des *Caractères*; mais ils sont peints supérieurement. » (*Cours de littérature*, livre 2, chap. 3, art. 2.)

Nous donnons pleine raison à La Harpe.

Un autre critique, Suard, prétend que La Bruyère paraît moins remarquable par la profondeur que par la sagacité : « La Rochefoucauld, dit-il, présente l'homme sous un rapport plus général, en rapportant à un seul principe le ressort de toutes les actions humaines... Montaigne [1] et La Rochefoucauld ont peint

[1] Quant à Montaigne, on nous saura gré de citer ces charmantes paroles de M. de Sacy : « La sagesse de Montaigne est une sagesse trop humaine et trop facile. Nous en serions quittes à trop bon marché si la vraie philosophie s'apprenait à pareille école. Montaigne est un écrivain admirable; c'est un dangereux moraliste. Il chatouille dans notre cœur ce fonds secret de mollesse et d'égoïsme d'où découlent toutes nos faiblesses. Jamais homme n'a donné de plus magnifiques éloges à la vertu et n'a eu en même temps plus d'indulgence pour le vice : moyen admirable de nous flatter à la fois dans notre orgueil et dans nos penchants naturels... Montaigne, hélas! c'est nous-mêmes. En se peignant, il nous a peints; en cherchant le secret de son âme, il a surpris le secret de la nôtre. Comment ne pas

l'homme de tous les temps et de tous les lieux. La Bruyère a peint le courtisan, l'homme de robe, le financier, le bourgeois du siècle de Louis XIV... Peut-être que son esprit avait plus de pénétration que d'étendue. » (*Mélanges de littérature*, t. II.)

Ces distinctions nous paraissent plus subtiles que vraies et justes. C'est comme si l'on disait que Molière, qui a représenté, lui aussi, le *courtisan et le bourgeois du siècle de Louis XIV*, n'a pas *peint l'homme de tous les temps et de tous les lieux*. Un excellent artiste travaille sur des modèles particuliers ; mais il donne à ses figures tant de naturel et de vérité qu'il en fait des types. Ainsi, dans les courtisans du grand roi, on retrouve les flatteurs, les adorateurs de tout pouvoir quelconque ; dans les *partisans* de la même époque, les parvenus, les hommes d'argent d'aujourd'hui même. Et combien de *caractères* dont la ressemblance se rencontre chaque jour ! *Giton*, le riche, à l'*œil fixe*, à la *démarche ferme et délibérée*, qui *parle avec confiance*, *se fait écouter*, *interrompt et redresse les autres* ; *Phédon*, le pauvre, si *complaisant* et si *timide*, qui *marche les yeux baissés*, *croit peser a ceux auxquels il parle, tousse et se mouche sous son chapeau, et attend qu'il soit seul pour éternuer* ; le fat *Menippe*, qui *croit que tout le monde se relaye pour le contempler ;* le pédant *Hermagoras*, peu soucieux de ce qui se passe en son temps, mais fort *instruit de la guerre des géants* ; *Gnathon*, l'égoïste, *ne vivant que pour soi*, *ne connoissant de maux que les siens*, et *n'appréhendant que sa mort, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du genre*

l'aimer ? Comment lui en vouloir d'un relâchement moral qui est notre propre excuse?... Aimons donc Montaigne ; mais ne nous en vantons pas, et ne donnons pas pour une preuve de sagesse et de philosophie ce qui n'est tout au plus qu'une marque de bon goût. » Dans le même article, l'éminent critique apprécie La Bruyère avec autant de justesse et de bonheur. (Voy. *Journal des Débats* du 19 janvier 1855.)

humain; *Cliton*, qui *ne semble né que pour la digestion, possédant si bien le langage des cuisines qu'il fait envie de manger à une bonne table où il ne soit pas*; le jovial *Ruffin*, qui *perd son fils unique, et remet à d'autres le soin de le pleurer*; le plaideur *Antagoras*, dont *le nom fait pour remplir la bouche de l'avocat, s'accorde avec le demandeur et le défendeur comme le substantif et l'adjectif*; le moribond, tout occupé de planter et de bâtir pour sa vieillesse; *Basilide* l'optimiste; *Démophile* le pessimiste; les amateurs maniaques de curiosités... Ces *caractères* et tant d'autres ne sont-ils pas de *tous les temps et de tous les lieux*[1]?

Sans doute La Bruyère n'a pas été dominé par un système, et nous l'en louons; il n'a point, comme La Rochefoucauld, *rapporté à un seul principe le ressort de toutes les actions humaines*, il nous en paraît plus vrai; car, qu'est-ce qu'un système en morale, sinon une vérité forcée ou incomplète, qui fait naître ordinairement une doctrine contraire? La Bruyère était trop sage pour prendre cette contre-partie du système de son devancier; mais nous allons voir qu'un autre l'a prise. La Rochefoucauld n'a examiné l'homme que d'un côté, celui qui lui est défavorable. Disciple de l'école janséniste, il n'a vu que notre nature déchue et corrompue, sans la grâce; et, en nous humiliant, il court risque de nous décourager[2]. Plus tard, il y eut

[1] C'est au surplus ce que Vigneul-Marville reconnaît lui-même et ce qu'il reproche à l'auteur aussi maladroitement que brutalement : « Il devoit, dit-il, s'en tenir aux *caractères* de ce siècle, sans *extravaguer* parmi cent choses qui ne distinguent point notre siècle des autres, mais qui sont *de tous les temps*. » (*Mélanges*, etc., p. 418, 4e édit.)

[2] Je ne parle pas de Pascal, qui a le remède tout prêt, la religion, et qui ne veut nous faire renoncer à nous-même que pour nous donner à Dieu : « Le bonheur, dit-il, n'est ni hors de nous, ni en nous, il est en Dieu. »

réaction. « L'homme est maintenant en disgrâce chez les philosophes, a dit Vauvenargues ; c'est à qui le chargera de plus de vices ; mais il est sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus. » Le jeune moraliste, séduit par les idées de son siècle et par ses propres illusions, n'a vu que ce qui est favorable à notre nature ; et, en nous démontrant toutes nos ressources, il court risque de nous enorgueillir. — Deux systèmes opposés, deux excès et deux dangers. La morale de La Bruyère nous semble intermédiaire, c'est-à-dire la droite raison, la raison impartiale et juste. Il a envisagé, il a étudié l'homme de face et dans son ensemble, avec tous ses défauts, avec tous ses vices, mais avec tous ses moyens pour se corriger. Voilà certes de *l'étendue d'esprit*. Il est ferme sans austérité, tolérant sans complaisance ni mollesse. La bonté toute simple lui paraît préférable aux plus brillantes qualités, au plus éclatant mérite. Après une heureuse distinction entre le héros et le grand homme, « l'un et l'autre mis ensemble, dit-il excellemment, ne pèsent pas un homme de bien [1]. » Et ailleurs : « Je vois un homme entouré et suivi ; mais il est en place : j'en vois un autre que tout le monde aborde ; mais il est en faveur. Celui-ci est embrassé et caressé, *même des grands ;* mais il est riche. Celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt ; mais il est savant et éloquent. J'en découvre un que personne n'oublie de saluer ; mais il est méchant. Je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, et qui soit recherché [2]. » Quand la bonté coûte des sacrifices, il en fait une sorte de philosophie, celle du cœur, et l'on sent que c'est la sienne. « Il y a une philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale, que dis-je ? qui nous place plus haut que

[1] Chap. *Du Mérite personnel.*
[2] Chap. *De la Cour.*

les riches, que les grands et que les puissants; qui nous fait négliger les postes et ceux qui les procurent; qui nous exempte de désirer, de demander, de solliciter, d'importuner, et qui nous sauve même l'émotion et l'excessive joie d'être exaucés. Il y a une autre philosophie qui nous soumet et nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches et de nos amis : c'est la meilleure [1]. » Pas de doute qu'il s'est peint lui-même dans l'homme de lettres accessible et bienveillant, qui *ne peut être important et ne le veut point être*, heureux de *quitter ses livres, ses études, son ouvrage, la ligne qu'il a commencée* pour saisir la *précieuse occasion d'être utile* [2]. On admire La Bruyère pour son talent; on l'estime, on l'aime pour son caractère.

Comme écrivain, il n'a pas la netteté de La Rochefoucauld, ni la simplicité de Vauvenargues. Son style, artistement travaillé pour produire de l'effet, n'est pas toujours exempt de recherche, même de mauvais goût; il est inégal et souvent incorrect. Mais quel feu, quelle verve, quelle inépuisable variété! Avec quel art il sait ménager et soutenir l'attention, surprendre et frapper par des rapports ou des contrastes inattendus, animer son sujet, l'égayer même! Il entremêle ses leçons de récits, de peintures, de scènes vives et piquantes. Tantôt il nous intéresse par l'histoire d'une jeune fille, qui paye trop cher son insensibilité; tantôt il n'a d'autre intention que de nous divertir par les extravagances d'un distrait; il nous charme par le ravissant portrait d'une femme aimable; il nous passionne par une apostrophe véhémente, ou nous instruit par un ingénieux apologue. Il embrasse tous les sujets, il prend toutes les formes : poëte comique, il met en jeu ses personnages de mille manières; peintre original, il met en relief tous les traits et rend ses ima-

[1] Chap. *Des Jugements.*
[2] Chap. *Des Biens de fortune.* — « Je vais, Clitiphon, etc. »

ges vivantes. il est tour à tour critique judicieux, orateur éloquent, profond politique. La Rochefoucauld, avec son merveilleux esprit, n'a qu'un ton et qu'une pensée. Cette pensée, qui donne un mauvais principe à toutes nos actions, est triste et désolante ; ce ton, toujours sentencieux, est fatigant et monotone à la longue, malgré la vivacité des traits. Il nous éblouit sans jamais nous émouvoir. La Bruyère, aussi fin, aussi caustique, sait être encore touchant et consolant comme Vauvenargues ; mais il a plus de maturité que celui-ci et n'a pas la misanthropie du premier. Il veut du bien aux hommes ; il n'aspire, nous l'avons vu, qu'à leur être utile, qu'à les rendre meilleurs et heureux. Il plaint leurs maux, et avec quel accent !

« Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. Il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre[1]. »

« Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères[2]. »

Il aime la nature, la campagne ; mais il n'en parle pas en déclamateur : il loue moins ses beautés que ses *largesses ;* il y place les vrais biens : la liberté, la santé. Il aime les enfants : il nous décrit avec autant de complaisance que de sagacité leurs jeux, leur caractère, leur intelligence. Il connaît leurs défauts ; mais il veut qu'on soit juste et indulgent pour eux. « C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants, et leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères[3]. » Il veut aussi qu'on ne soit pas *chagrin et austère* avec les jeunes gens : *c'est*

[1] Chap. *Des Biens de fortune.*
[2] Chap. *De l'Homme.*
[3] Chap. *De l'Homme.*

les effaroucher, les faire penser mal de la vertu[1]. Il conçoit même l'avarice dans les vieillards, *à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes*[2]; et il ne cherche à les guérir de celle-là que parce qu'elle les rend malheureux. Enfin, comme La Rochefoucauld, il démontre les vices de notre nature, et, comme Vauvenargues, il nous engage à les pardonner. — « Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère[3]. — Ne nous emportons point contre les hommes, en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, etc.; ils sont ainsi faits : c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève. — Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter les torts des parents et des amis, que la réflexion qu'il fait combien il est pénible aux hommes d'être constants, généreux, fidèles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connoit leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénètrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils aient de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a si peu de vertu; mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés, et il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence[4]. » Est-il une philosophie plus sociable[5]?

[1] *Des Jugements.* — « Un homme de talent, etc. » — La Bruyère, ainsi que Vauvenargues, n'aime pas la sévérité, l'austérité; mais il ne va pas aussi loin que le jeune moraliste, qui, entraîné par l'esprit de système, préfère le vice. (Voy. *Réflexions sur divers sujets. — Tolérance.*)

[2] Chap. *De l'Homme.* — « Ce n'est pas le besoin, etc. »

[3] Chap. *De la Société et de la Conversation.*

[4] Chap. *De l'Homme.*

[5] La Bruyère n'attribue point aux hommes des vertus qu'ils n'ont pas. Il convient qu'ils se portent aisément au mal, difficilement au bien : mais *ils sont ainsi faits;* on doit les excuser. Conclusion morale qu'on ne trouve pas dans La Rochefoucauld. Il faut *aimer même*

Le même caractère de modération, de sagesse, se montre dans tous les jugements et raisonnements de La Bruyère. S'il pèche par excès, ce n'est que dans son style, dans l'expression. Il a tant d'énergie, que parfois peut-être il abuse de la métaphore et de l'hyperbole.

Plein de générosité et de loyauté, il se déclare toujours pour le faible contre le fort et le puissant. Après une comparaison entre les grands et les petits, tout à l'avantage des derniers : « *Faut-il opter?* se demande-t-il, *je ne balance pas, je veux être peuple* [1]. » Avec quelle vigueur il poursuit ces riches partisans, qui *ont l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles*, ou qui, *au sortir d'un long repas, signent un ordre qui ôterait le pain à toute une province, si l'on n'y remédioit*; ces riches bénéficiers, qui jouissent d'*une si belle santé et de six vingt mille livres de revenu*, tandis qu'*ailleurs six vingt familles*, dans le plus grand dénûment, meurent de faim et de froid [2]. *Les saisies de terre et les enlèvements de meubles, les prisons, les supplices* lui serrent le cœur et lui arrachent ces paroles compatissantes : « Justice, lois et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes [3]. » Il avait dit précédemment : « Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie [4]. »

ceux dont nous avons à nous plaindre, *par des motifs plus relevés*. Quels sont ces motifs? La foi religieuse, la charité chrétienne. Voilà ce qui manque dans Vauvenargues.

[1] Chap. *Des Grands*. — « Si je compare, etc. »

[2] Chap. *Des Biens de fortune*. — « Il y a des misères, etc. » — « Champagne, etc. » — « Ce garçon, etc. »

[3] Chap. *De l'Homme*. — « Il faut des saisies, etc. »

[4] Chap. *Des Biens de fortune*.

L'on connaît la sublime peinture des paysans d'autrefois, espèce *d'animaux farouches*, qui *se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines*, qui *épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer, de recueillir, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé*[1].

Et pourtant n'allez pas faire du moraliste un *révolutionnaire*. Il remplit sa mission en protégeant le peuple, qui alors était le faible, en s'élevant avec force et courage contre l'inhumanité des riches et des grands. C'est ce que faisaient également les orateurs de la chaire, les Bourdaloue, les Massillon. Mais La Bruyère sait dire aussi la vérité au peuple et lui donner de salutaires avis. Voyez à la fin du livre comme il établit la nécessité de l'inégalité dans les conditions et les fortunes pour maintenir l'ordre[2]. On croirait cet article écrit d'hier. On lit ailleurs : « Nous avons pour les grands et pour les gens en place une jalousie stérile ou une haine impuissante qui ne nous venge point de leur splendeur et de leur élévation, et qui ne fait qu'ajouter à notre propre misère le poids insupportable du bonheur d'autrui. — Nous devons honorer les grands, parce qu'ils sont grands et que nous sommes petits, et qu'il y en a d'autres plus petits qui nous honorent. » Puis il se plaint de l'injustice, de l'ingratitude qu'éprouvent ceux qui s'occupent du bien public, et il ajoute : « Blâmons le peuple où il seroit ridicule de vouloir l'excuser. Son chagrin et sa jalousie, regardés des grands ou des puissants comme inévitables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien, et à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en faire même une règle de politique[3]. »

Ainsi La Bruyère, sans aucun esprit de parti, blâme ce qui

[1] Chap. *De l'Homme*. — « L'on voit, etc. »
[2] Chap. *Des Esprits forts*.
[3] Chap. *Des Grands*.

est répréhensible dans les grands, dans les petits ; dans les riches, dans les pauvres : il attaque également les faux dévots et les prétendus esprits forts. Son langage est toujours celui de la justice et de la vérité ; c'est ce qu'on reconnaît à chaque page en le lisant.

Pour nous rendre compte de son caractère, de sa vie même, nous avons appelé tous les témoignages, nous avons surtout interrogé ses propres écrits. Nous allons les interroger encore sur un point qui intéresse la curiosité, car on voudrait tout connaître de ce qui se rapporte à La Bruyère. On se demande pourquoi il ne s'est pas marié. Il répond : « Un homme libre, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde et aller de pair avec les plus honnêtes gens (c'est-à-dire les gens de la meilleure compagnie). Cela est moins facile à celui qui est engagé[1]. — Une femme et des enfants, dans certaines conditions de fortune, sont souvent une violente tentation à la fraude, aux gains illicites. On se trouve alors entre la friponnerie et l'indigence[2]. » Et vantant les avantages de la philosophie : « Elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec laquelle nous vivons[3]. » Voilà ce qui explique suffisamment le célibat de La Bruyère. Néanmoins nous soupçonnons une raison plus particulière et plus intime. Cherchons bien, feuilletons le livre, peut-être nous la découvrirons. Dans le chapitre *Des Femmes* et dans celui *Du Cœur* où l'auteur donne si bonne opinion du sien, nous nous arrêtons à ces deux pensées :

« L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir et à leur parler. »

[1] Chap. *Du Mérite personnel*.
[2] Chap. *Des Biens de fortune*. — « Le mariage, etc. »
[3] Chap. *De l'Homme*. — « Bien loin, etc. »

« Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu. »

Si nous réunissons à ces demi-confidences un délicieux portrait de femme sous le nom d'*Arténice* (chap. *Des Jugements*), nous ne douterons presque pas que ce qui empêchait La Bruyère de se marier était un de ces *tendres engagements* dont *les charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu*[1].

Mais quel en était l'objet?

On a nommé pour le modèle du portrait d'*Arténice* une dame d'Aligre de Boislandry, affichée pour ses galanteries, maîtresse de Chaulieu, de M. de Lassay (père ou fils), et de bien d'autres, flétrie par un procès scandaleux avec son mari, et par des chansons non moins scandaleuses... Peut-on reconnaître en elle celle qui, *trop modeste pour songer à plaire, ne croit avoir que des amis*; qui, *avec une bonne conduite*, *a des principes sûrs*, du goût pour la *lecture* et pour la *retraite*[2]; ou bien la femme d'*un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elle ne peut couvrir de toute sa modestie*[3]; ou bien encore une de *ces beautés d'un mérite si*

[1] La Rochefoucauld, en parlant de l'amour, laisse entrevoir aussi celui qu'il a éprouvé : « Dans l'âme, dit-il, c'est une passion de régner, et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée de posséder ce qu'on aime, après beaucoup de mystères. — Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'aimer quand ils ne s'aiment plus. » La Rochefoucauld garde le ressentiment d'un amour déçu : La Bruyère conserve le souvenir charmant d'un amour rêvé, sacrifié à la vertu. Voilà ce qui fait la différence de leur langage, et ce qui peut-être a contribué à la différence de leur morale.

[2] Chap. *Des Jugements*.

[3] Chap. *Des Femmes*. — « Il y a dans quelques femmes, etc. »

éclatant, qu'on se borne à les voir et à leur parler[1] ? car c'est toujours la même femme que La Bruyère semble se proposer pour modèle, et celle-là seule a pu le charmer.

Nous avons vu que, dans des Mémoires cités par Adry et attribués au P. Bougerel, il est dit que La Bruyère était *fort l'ami de Mme la marquise de Belleforière* (ou de Soyecour). Nous avons vu aussi que Boileau, écrivant à Racine, désignait le moraliste sous le nom de *Maximilien*. M. Édouard Fournier a découvert que le mari de cette dame s'appelait ainsi. Or, il en conclut que le satirique avait une intention maligne, fort bien comprise de son correspondant[2]. Cette explication du nom de *Maximilien* est ingénieuse et piquante ; mais, nous en demandons pardon à M. Fournier, elle ne nous semble pas *décisive*. D'abord, Mme de Belleforière n'était plus jeune alors : elle avait deux filles établies, et deux fils, qui périrent à la bataille de Fleurus. M. Walckenaër pense même que la mention rapportée par Adry s'applique à l'une des filles, mariée à M. Seiglière de Bois-Franc, laquelle, après la mort de ses frères (et probablement aussi de sa mère), avait pris le nom de Belleforière. Ensuite, pour que Despréaux fît allusion aux relations dont il s'agit, il faudrait que la nature de ces relations fût notoirement incriminée. Jamais les mœurs de La Bruyère n'ont été attaquées, même par ses plus violents ennemis, et l'on ne se prévaut ici que du mot d'un bon oratorien, qui ne pouvait guère entendre malice comme Boileau et Racine.

Enfin l'on cite Mlle de Saillans du Terrail, mariée plus tard à M. de Saurois, trésorier de l'extraordinaire des guerres, et dont la fille épousa le duc de Brissac. « On avait cru, disent les

[1] *Des Femmes.* — « L'on peut être touché, etc. »

[2] Art. *La Bruyère*, *Revue française*, nos des 10 et 20 janvier 1857.

Mémoires de Maurepas, cette demoiselle mariée avec M. de la Bruyère, qui a fait les *Caractères de Théophraste*, et qui étoit un homme de beaucoup d'esprit; mais, à sa mort, il ne se trouva pas de contrat de mariage. » (T. II, p. 223). On voit qu'il ne s'agit là que d'un commérage.

C'est donc en vain qu'on cherche à découvrir celle qui a pu inspirer au moraliste un sentiment vif et profond. Il a gardé son secret sur ce point comme sur les vrais modèles de la plupart de ses *caractères*.

Nous terminerons par l'extrait des discours prononcés à l'Académie française, lors du remplacement de La Bruyère.

Voici comment s'exprima l'abbé Fleury, récipiendaire, au sujet du livre des *Caractères* et de son auteur :

« Le public fait tôt ou tard justice aux auteurs; et un livre lu de tout le monde, et souvent redemandé, ne peut être sans mérite. Tel est l'ouvrage de cet ami dont nous regrettons la perte si prompte, si surprenante, et dont vous avez bien voulu que j'eusse l'honneur de tenir la place; ouvrage singulier en son genre, et, au jugement de quelques-uns, au-dessus du grand original que l'auteur s'étoit d'abord proposé. En faisant les *caractères* des autres, il a parfaitement exprimé le sien : on y voit une forte méditation et de profondes réflexions sur les esprits et sur les mœurs; on y entrevoit cette érudition qui se remarquoit, aux occasions, dans ses conversations particulières : car il n'étoit étranger en aucun genre de doctrine; il savoit les langues mortes et les vivantes. On trouve dans ses *Caractères* une sévère critique, des expressions vives, des tours ingénieux, des peintures quelquefois chargées exprès, pour ne les pas faire trop ressemblantes. La hardiesse et la force n'en excluent ni le jeu ni la délicatesse. Partout y règne une haine implacable du vice et un amour déclaré de la vertu. Enfin, ce qui couronne l'ouvrage, et dont nous, qui avons connu l'auteur de plus près,

pouvons rendre un témoignage certain, on y voit une religion sincère. Cet ouvrage sera donc du nombre de ceux que vous avez en quelque manière adoptés, en recevant les auteurs parmi vous; du nombre de tant d'ouvrages si beaux, si utiles, que vous avez consacrés à l'immortalité, de tant de fidèles traductions, qui découvrent les trésors de l'antiquité à ceux qui ne savent que notre langue, etc. [1] »

L'abbé Régnier répondit .

« ..... La perte que nous avons faite de l'excellent académicien à qui vous succédez est grande. C'étoit un génie extraordinaire : il sembloit que la nature eût pris plaisir à lui révéler les plus secrets mystères de l'intérieur des hommes, et qu'elle exposât continuellement à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions, avec quelles couleurs ne les a-t-il pas dépeints! Écrivain plein de traits et de feu, qui, par un tour fin et singulier, donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles-mêmes; peintre hardi et heureux, qui, dans tout ce qu'il peignoit, en faisoit toujours plus entendre qu'il n'en faisoit voir [2]. » (*Recueil des harangues prononcées par messieurs de l'Académie françoise*, 1714, t. III, p. 71, 72, 79 et 80.)

[1] Bossuet à son neveu (9 juillet 1696) : — « Je revins hier de Versailles pour assister à la réception de M. l'abbé Fleury, et à sa harangue à l'Académie. Il a la place de notre pauvre ami, que je regrette tous les jours de plus en plus. »

[2] L'abbé Régnier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, était fort lié avec La Bruyère, comme on le voit dans la lettre autographe que nous avons transcrite à la fin de notre *Avertissement*. Il avait appuyé vivement sa nomination à l'Académie, ce qu'on lui reprocha dans une épigramme contre le nouvel élu :

Oui, c'est, hélas! à ses soins, à ses ruses,
Qu'on doit ce choix odieux et fatal.

DISCOURS SUR THÉOPHRASTE

Je n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain et plus chimérique que de prétendre, en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échapper à toute sorte de critique, et enlever les suffrages de tous ses lecteurs.

Car, sans m'étendre sur la différence des esprits des hommes, aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de spéculation, et aux autres celles de pratique ; qui fait que quelques-uns cherchent dans les livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement ; qu'entre ceux qui lisent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonstration, et ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raisonnements et des conjectures ; je me renferme seulement dans cette science qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, et qui développe leurs caractères ; et j'ose dire que sur les ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si

près, et où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques savants ne goûtent que les apophthegmes des anciens, et les exemples tirés des Romains, des Grecs, des Perses, des Égyptiens; l'histoire du monde présent leur est insipide; ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent et avec qui ils vivent, et ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes, au contraire, les gens de la cour, et tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifférents pour toutes les choses qui les ont précédés, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux, et qui sont comme sous leur main : il les examinent, ils les discernent; ils ne perdent pas de vue les personnes qui les entourent, si charmés des descriptions et des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent, et à qui ils ne croient pas ressembler, que jusque dans la chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Évangile pour les prendre par leur foible, et les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût et de leur portée.

La cour, ou ne connoit pas la ville, ou, par le mépris qu'elle a pour elle, néglige d'en relever le ridicule, et n'est point frappée des images qu'il peut fournir; et si, au contraire, l'on peint la cour, comme c'est toujours avec les ménagements qui lui sont dus, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité, et se faire une juste idée d'un pays où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part, il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, et où ils se reconnoissent eux-mêmes : ils se tirent d'embarras en le condamnant; et tels n'approuvent la satire que lorsque, commençant à lâcher prise et à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin, quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si différents des hommes par un seul ouvrage de morale? Les uns cherchent des définitions, des divisions, des tables, et de la méthode ; il veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en général, et cette vertu en particulier; quelle différence se trouve entre la valeur, la force, et la magnanimité; les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée, et duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres, contents que l'on réduise les mœurs aux passions, et que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang, par celui des fibres et des artères, quittent un auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisième ordre, qui, persuadés que toute doctrine des mœurs doit tendre à les réformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, et à démêler dans les hommes ce ce qu'il y a de vain, de foible et de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain et de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres, qui, supposant les principes physiques et moraux rebattus par les anciens et les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images de choses qui leur sont si familières, et dont, néanmoins, ils ne s'avisoient pas de tirer leur instruction.

Tel est le traité des Caractères des mœurs que nous a laissé Théophraste. Il l'a puisé dans les Éthiques et dans les grandes Morales d'Aristote, dont il fut le disciple. Les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre sont établies sur les idées et sur les principes de ce grand philosophe, et le fond des caractères qui y sont décrits est pris de la même source. Il est vrai qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, et par la satire ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, et surtout des Athéniens.

Ce livre ne peut guère passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Théophraste avoit entrepris. Le projet de ce philosophe, comme vous le remarquerez dans sa préface, étoit de traiter de toutes les vertus et de tous les vices. Et comme il assure lui-même dans cet endroit qu'il commence un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à sa perfection. J'avoue que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit poussé sa vie au delà de cent ans ; et Saint-Jérôme, dans une lettre qu'il écrit à Népotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis : de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur, ou dans les chiffres grecs qui ont servi de règle à Diogène Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt quinze années [1], ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet historien, s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet auteur se donne dans cette préface se lisent également dans quatre manuscrits de la bibliothèque palatine, où l'on a aussi trouvé [2] les cinq derniers chapitres des Caractères de Théophraste qui manquoient aux anciennes impressions, et où [3] l'on a vu deux titres, l'un *Du goût qu'on a pour les vicieux*, et l'autre *Du gain sordide*, qui sont seuls et dénués de leurs chapitres [4].

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment, mais cependant un reste précieux de l'antiquité, et un monument de la vivacité de l'esprit et du jugement ferme et solide de ce philosophe dans un âge si avancé. En effet, il a toujours été lu

[1] Diogène Laërce dit 85 ans, et non 95.

[2] Var. *C'est là que l'on a trouvé*, dans les trois premières éditions.

[3] Var. *Et que*, dans les trois premières éditions.

[4] Depuis, ces chapitres ont été découverts dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, et on les trouvera à la suite des autres.

comme un chef-d'œuvre dans son genre : il ne se voit rien où le goût attique se fasse mieux remarquer, et où l'élégance grecque éclate davantage : on l'a appelé un livre d'or. Les savants faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées, et à la manière naïve dont tous les caractères y sont exprimés, et la comparant d'ailleurs avec celle du poëte Ménandre, disciple de Théophraste, et qui servit ensuite de modèle à Térence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit ouvrage la première source de tout le comique; je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, et qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages et les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce traité des Caractères, et en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur auteur. Il étoit d'Érèse, ville de Lesbos, fils d'un foulon; il eut pour premier maître dans son pays un certain Leucippe [1], qui étoit de la même ville que lui; de là il passa à l'école de Platon, et s'arrêra ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui étoit Tyrtame, en celui d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien ; et, ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron ait entré dans les sentiments de ce philosophe, lorsque, dans le livre qu'il intitule *Brutus* ou *des orateurs illustres*, il parle ainsi : « Qui est plus fécond et plus abondant que Platon, plus

[1] Un autre que Leucippe, philosophe célèbre, et disciple de Zénon. (*Note de l'auteur.*)

solide et plus ferme qu'Aristote, plus agréable et plus doux que Théophraste? » Et dans quelques-unes de ses épîtres à Atticus, on voit que, parlant du même Théophraste, il l'appelle son ami, que la lecture de ses livres lui étoit familière, et qu'il en faisoit ses délices.

Aristote disoit de lui et de Callisthène, un autre de ses disciples, ce que Platon avoit dit la première fois d'Aristote même et de Xénocrate, que Callisthène étoit lent à concevoir et avoit l'esprit tardif, et que Théophraste, au contraire, l'avoit si vif, si perçant, si pénétrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu ; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité, et qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celui-ci sur toutes choses un caractère de douceur qui regnoit également dans ses mœurs et dans son style. L'on raconte que les disciples d'Aristote, voyant leur maître avancé en âge et d'une santé fort affoiblie, le prièrent de leur nommer un successeur ; que, comme il avoit deux hommes dans son école sur qui seuls ce choix pouvoit tomber, Ménédème [1] le Rhodien, et Théophraste d'Érèse, par un esprit de ménagement pour celui qu'il vouloit exclure, il se déclara de cette manière : il feignit, peu de temps après que ses disciples lui eurent fait cette prière, et en leur présence, que le vin dont il faisoit un usage ordinaire lui étoit nuisible ; il se fit apporter des vins de Rhodes et de Lesbos ; il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, et que chacun dans son genre étoit excellent ; que le premier avoit de la force, mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur, et qu'il lui donnoit la préférence. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on lit dans Aulu-Gelle, il est

[1] Il y en a deux autres de même nom ; l'un philosophe cynique, l'autre disciple de Platon. (*Note de l'auteur.*)

certain que lorsqu'Aristote, accusé par Eurymédon, prêtre de Cérès, d'avoir mal parlé des dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athènes, et se retirer à Chalcis, ville d'Eubée, il abandonna son école au Lesbien, lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets ; et c'est par Théophraste que sont venus jusques à nous les ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint si célèbre par toute la Grèce, que, successeur d'Aristote, il put compter bientôt dans l'école qu'il lui avait laissée jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de Sophocle[1], fils d'Amphiclide, et qui pour lors étoit préteur : celui-ci, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police, et d'empêcher les assemblées, fit une loi qui défendait, sur peine de la vie, à aucun philosophe, d'enseigner dans les écoles. Ils obéirent ; mais l'année suivante, Philon ayant succédé à Sophocle, qui étoit sorti de charge, le peuple d'Athènes abrogea cette loi odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talents, rétablit Théophraste et le reste des philosophes.

Plus heureux qu'Aristote, qui avoit été contraint de céder à Eurymédon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété : tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour lui, et qu'il méritoit par sa vertu.

En effet, on lui rend ce témoignage, qu'il avoit une singulière prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi, au rapport de Plutarque, lorsque Érèse fut accablée de tyrans qui avoient usurpé la domination de leur pays, il se joignit à Phydias[2], son compatriote, contribua avec lui de ses biens pour armer les bannis, qui rentrèrent dans

[1] Un autre que le poëte tragique. (*Note de l'auteur.*)
[2] Un autre que le fameux sculpteur. (*Note de l'auteur.*)

leur ville, en chassèrent les traîtres, et rendirent à toute l'île de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des rois. Il fut ami de Cassandre, qui avoit succédé à Aridée, frère d'Alexandre le Grand, au royaume de Macédoine ; et Ptolomée, fils de Lagus et premier roi d'Égypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce philosophe. Il mourut enfin accablé d'années et de fatigues, et il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. Toute la Grèce le pleura, et tout le peuple athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui que, dans son extrême vieillesse, ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit porter en litière par la ville, où il étoit vu du peuple, à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses disciples, qui entouroient son lit lorsqu'il mourut, lui ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander, il leur tint ce discours : « La vie nous séduit, elle nous promet de grands plaisirs dans la possession de la gloire ; mais à peine commence-t-on à vivre, qu'il faut mourir. Il n'y a souvent rien de plus stérile que l'amour de la réputation. Cependant, mes disciples, contentez-vous : si vous négligez l'estime des hommes, vous vous épargnez à vous-mêmes de grands travaux ; s'ils ne rebutent point votre courage, il peut arriver que la gloire sera votre récompense. Souvenez-vous seulement qu'il y a dans la vie beaucoup de choses inutiles, et qu'il y en a peu qui mènent à une fin solide. Ce n'est point à moi à délibérer sur le parti que je dois prendre, il n'est plus temps : pour vous, qui avez à me survivre, vous ne sauriez peser trop mûrement ce que vous devez faire. » Et ce furent là ses dernières paroles.

Cicéron, dans le troisième livre des *Tusculanes*, dit que Théophraste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue et qui leur

est si inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre longtemps ; que si l'âge des hommes eût pu s'étendre à un plus grand nombre d'années, il seroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une doctrine universelle, et qu'il n'y auroit eu dans le monde ni art ni science qui n'eût atteint sa perfection. Et saint Jérôme, dans l'endroit déjà cité, assure que Théophraste, à l'âge de cent sept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un temps où il ne faisoit que commencer à être sage.

Il avoit coutume de dire qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent être communs entre les frères, comme tout est commun entre les amis; que l'on devoit plutôt se fier à un cheval sans frein qu'à celui qui parle sans jugement; que la plus forte dépense que l'on puisse faire est celle du temps. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table dans un festin : « Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; mais s'il n'est pas ainsi, tu en sais beaucoup. » Voilà quelques-unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis, et nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Théophraste. Diogène Laërce fait l'énumération de plus de deux cents traités différents, et sur toutes sortes de sujets, qu'il a composés. La plus grande partie s'est perdue par le malheur des temps, et l'autre se réduit à vingt traités, qui sont recueillis dans le volume de ses œuvres. L'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes, six livres de leurs causes. Il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluie, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets

à l'envie, des caractères des mœurs. Voilà ce qui nous reste de ses écrits, entre lesquels ce dernier seul, dont on donne la traduction, peut répondre non-seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissoient pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voient, qui sont du temps auquel il a été écrit, et qui ne sont point selon leurs mœurs, que peuvent-ils faire de plus utile et de plus agréable pour eux que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes et leurs manières, qui, sans autre discussion, non-seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, et qui les prive [1], dans la lecture des livres des anciens, du plaisir et de l'instruction qu'ils en doivent attendre [2]?

Nous, qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siècles [3]. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges, c'est-à-dire le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, et de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptants comme une métairie; la splendeur des partisans, gens si méprisés chez les Hébreux et chez les Grecs. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphithéâtres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui étoit pourtant une ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de

[1] Var. *Et les prive*, première édition.

[2] Un critique contemporain a remarqué quatorze *qui* et *que* dans cette phrase, qu'il trouve longue et obscure. (Voy. *Sentiments critiques*, p. 52.)

[3] « Telles cacophonies, *sommes*, *si*, *serons*, *anciens*, *siècles*, sont trop fréquentes chez M. de la Bruyère. » (*Sentiments critiques*, p. 54.)

la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison pour aller se renfermer dans celle d'un autre; que d'honnêtes femmes, qui n'étoient ni marchandes, ni hôtelières, avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer; que l'on avoit à choisir des dés [1], des cartes, et de tous les jeux; que l'on mangeoit dans ces maisons, et qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on saura que le peuple ne paroissoit dans la ville que pour y passer avec précipitation : nul entretien, nulle familiarité; que tout y étoit farouche et comme alarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, et qui s'abandonnoient au milieu des rues, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix, et dans une tranquillité publique, des citoyens entroient dans les temples, alloient voir des femmes, ou visitoient leurs amis, avec des armes offensives, et qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous, rebutés par des mœurs si étranges et si différentes des leurs, se dégoûtent par là de nos mémoires, de nos poésies, de notre comique et de nos satires, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes, par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillés, si réguliers, et de la connoissance du plus beau règne dont jamais l'histoire ait été embellie.

Ayons donc pour les livres des anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles; qu'elles changent avec les temps; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, et trop proches de celles qui règnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement. Alors,

[1] Var. *du dé*, première édition.

ni ce que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence, ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montroit en eux dans toute sa pureté et sa dignité, et n'étoit point encore souillée par la vanité, par le luxe, et par la sotte ambition. Un homme n'étoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu; il n'étoit point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfants et ses serviteurs; sa nourriture étoit saine et naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux et de ses brebis; ses vêtements simples et uniformes, leurs laines, leurs toisons; ses plaisirs innocents, une grande récolte, le mariage de ses enfants, l'union avec ses voisins, la paix dans sa famille. Rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses; mais l'éloignement des temps nous les fait goûter, ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou les livres de voyages nous apprennent des pays lointains et des nations étrangères.

Ils racontent une religion, une police, une manière de se nourrir, de s'habiller, de bâtir et de faire la guerre, qu'on ne savoit point, des mœurs que l'on ignoroit. Celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent; mais toutes nous amusent. Moins rebutés par la barbarie des manières et des coutumes de peuples si éloignés, qu'instruits et même réjouis par leur nouveauté, il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Nègres ou Abyssins.

Or ceux dont Théophraste nous peint les mœurs dans ses Caractères étoient Athéniens, et nous sommes François; et si nous

joignons à la diversité des lieux et du climat le long intervalle des temps, et que nous considérions que ce livre a pu être écrit la dernière année de la cent quinzième olympiade, trois cent quatorze ans avant l'ère chrétienne, et qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, et que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles soit si entière. En effet, les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les passions; ils sont encore tels qu'ils étoient alors et qu'ils sont marqués dans Théophraste : vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défiants, médisants, querelleux [1], superstitieux.

Il est vrai, Athènes étoit libre, c'étoit le centre d'une république; ses citoyens étoient égaux; ils ne rougissoient point l'un de l'autre; ils marchoient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible et spacieuse, entroient dans les boutiques et dans les marchés, achetoient eux-mêmes les choses nécessaires, l'émulation d'une cour ne les faisoit point sortir d'une vie commune; ils réservoient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service intérieur des maisons, pour les voyages; ils passoient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphithéâtres, sur un port, sous des portiques, et au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres. Là, le peuple s'assembloit pour délibérer [2] des affaires publiques; ici, il s'entretenoit avec les étrangers; ailleurs, les philosophes tantôt enseignoient leur doctrine, tantôt conféroient avec leurs disciples : ces lieux étoient tout à la fois la scène des plaisirs et des

[1] *Querelleurs,* dans la plupart des éditions modernes.

[2] Var. *Pour parler ou pour délibérer*, dans les cinq premières éditions.

affaires. Il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple et de populaire, et qui ressemble peu aux nôtres, je l'avoue; mais cependant quels hommes, en général, que les Athéniens, et quelle ville qu'Athènes! quelles lois! quelle police! quelle valeur! quelle discipline! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage! Théophraste, le même Théophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses, ce parleur agréable, cet homme qui s'exprimoit divinement, fut reconnu étranger et appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetoit des herbes au marché, et qui reconnut, par je ne sais quoi d'attique qui lui manquoit, et que les Romains ont depuis appelé urbanité, qu'il n'étoit pas Athénien : et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage attique, et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pu donner ce que le simple peuple avoit naturellement et sans nulle peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois, dans ce traité des Caractères, de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, et qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Théophraste, qu'il les a regardées [1] comme des vices, dont il a fait une peinture naïve qui fit honte aux Athéniens, et qui servit à les corriger.

Enfin, dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers et aux anciens, et qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoute à cet ouvrage. L'on a cru pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce philosophe, soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, surtout si c'est d'un ancien ou d'un auteur d'une grande réputation; soit encore parce que cette unique figure qu'on ap-

[1] Var. *Qui les a regardées*, dans les sept premières éditions.

pelle description ou énumération, employée avec tant de succès dans ces vingt-huit chapitres des Caractères, pourroit en avoir un beaucoup moindre, si elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophraste.

Au contraire, se ressouvenant que, parmi le grand nombre des traités de ce philosophe rapportés par Diogène Laërce, il s'en trouve un sous le titre de *Proverbes*, c'est-à-dire de pièces détachées, comme des réflexions ou des remarques; que le premier et le plus grand livre de morale qui ait été fait porte ce même nom dans les divines Écritures, on s'est trouvé excité, par de si grands modèles, à suivre, selon ses forces, une semblable manière d'écrire des mœurs [1]; et l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont [2] dans les mains de tout le monde, et d'où, faute d'attention, ou par un esprit de critique, quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un, par l'engagement de son auteur [3], fait servir la métaphysique à la religion, fait connoître l'âme, ses passions, ses vices; traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu, et veut rendre l'homme chrétien. L'autre, qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde [4], et dont la délicatesse étoit égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche, quelque part où il le trouve; et cette unique pensée, comme multipliée en mille manières différentes [5], a toujours,

[1] L'on entend cette manière coupée dont Salomon a écrit ses Proverbes, et nullement les choses (Var. *le fond des choses*, dans les cinq premières éditions), qui sont divines et hors de toute comparaison. (*Note de l'auteur.*)

[2] Var. *Qui sont encore*, dans les cinq premières éditions.

[3] Pascal.

[4] La Rochefoucauld.

[5] Var. *En mille autres*, dans les six premières éditions.

par le choix des mots et par la variété de l'expression, la grâce de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des Caractères; il est tout différent des deux autres que je viens de toucher : moins sublime que le premier, et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes, et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode, et selon que les divers chapitres y conduisent, par les âges, les sexes et les conditions, et par les vices, les foibles et le ridicule qui y sont attachés.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur, et à tout l'intérieur de l'homme, que n'a fait Théophraste; et l'on peut dire que, comme ses Caractères, par mille choses extérieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ses actions, ses paroles et ses démarches, apprennent quel est son fond, et font remonter jusques à la source de son déréglement, tout au contraire, les nouveaux Caractères, déployant d'abord les pensées, les sentiments et les mouvements des hommes, découvrent le principe de leur malice et de leurs foiblesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, et qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embarras s'est trouvé presque égal. Pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres : mais à l'égard des titres des Caractères de Théophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui. Il a fallu suivre l'esprit de l'auteur, et les traduire selon le sens le plus proche de la diction grecque, et en même temps selon la plus exacte conformité avec leurs chapitres; ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la si-

gnification d'un terme grec, traduit en françois mot pour mot, n'est plus la même dans notre langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie [1] dans la conversation, ou une figure de rhétorique; et chez Théophraste, c'est quelque chose entre la fourberie et la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'un ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez différents pour exprimer des choses qui le sont aussi, et que nous ne saurions guère rendre que par un seul mot : cette pauvreté embarrasse. En effet, l'on remarque dans cet ouvrage grec trois espèces d'avarice, deux sortes d'importuns, des flatteurs de deux manières, et autant de grands parleurs; de sorte que les caractères de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres, au désavantage du titre; ils ne sont pas aussi toujours suivis et parfaitement conformes, parce que Théophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changements par le caractère [2] et les mœurs du personnage qu'il peint, ou dont il fait la satire.

Les définitions qui sont au commencement de chaque chapitre ont eu leurs difficultés. Elles sont courtes et concises dans Théophraste, selon la force du grec et le style d'Aristote, qui lui en a fourni les premières idées : on les a étendues dans la traduction, pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi dans ce traité des phrases qui ne sont pas achevées, et qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le véritable; il s'y trouve de différentes leçons, quelques endroits tout à fait interrompus, et qui pouvoient recevoir diverses explications; et pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleures interprètes.

[1] Var. *Ou une raillerie*, dans les quatre premières éditions.
[2] Var. *Par le caractère seul*, dans les six premières éditions.

Enfin, comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, et qu'il vise moins à les rendre savants qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues et curieuses observations, ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité. L'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a cru le mériter, afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, et à qui il ne manque que d'avoir lu beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut, ne puissent être arrêtés dans la lecture des Caractères, et douter un moment du sens de Théophraste [1].

[1] On lit dans le *Ménagiana* (t. IV, p. 219) : « La traduction des Caractères de Théophraste est belle et bien françoise, et montre que son auteur entend parfaitement le grec. Je puis dire que j'y ai vu bien des choses que, peut-être faute d'attention, je n'avois pas vues dans le grec. » — Ménage, qui a commenté Diogène Laërce, semble ici une autorité respectable. Cependant, depuis, il a été fait de grands travaux sur Théophraste. On a découvert un manuscrit nouveau; on s'est appliqué à éclaircir des passages obscurs, à faire disparaître des altérations et des erreurs de copistes; ce qui a donné lieu à beaucoup de controverses entre les savants. Ne pouvant reproduire les diverses interprétations, nous nous bornerons à quelques rectifications, d'après M. Coray. Au surplus, nous renvoyons à sa traduction et à ses excellentes notes.

LES CARACTÈRES

DE

THÉOPHRASTE

Traduits du grec.

J'AI *admiré souvent, et j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi, toute la Grèce étant placée sous un même ciel, et les Grecs nourris et élevés de la même manière* [1], *il se trouve néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Polyclès, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ai assez vécu* [2] *pour connoître les hommes; que j'ai vu d'ailleurs, pendant le cours de ma vie, toutes sortes de personnes et de divers tempéraments, et que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices, il semble que j'ai dû marquer les caractères des uns et des*

[1] Par rapport aux barbares, dont les mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Var. *J'ai peut-être assez vécu,* dans les deux premières éditions.

autres[1], *et ne me pas contenter de peindre les Grecs en général, mais même de toucher ce qui est personnel, et ce que plusieurs d'entre eux paroissent avoir de plus familier. J'espère, mon cher Polyclès, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous : il leur tracera des modèles qu'ils pourront suivre; il leur apprendra*[2] *à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, et dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse et leurs vertus*[3]. *Ainsi je vais entrer en matière : c'est à vous de pénétrer dans mon sens, et d'examiner avec attention si la vérité se trouve dans mes paroles. Et, sans faire une plus longue préface, je parlerai d'abord de la dissimulation; je définirai ce vice; je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé, je décrirai ses mœurs; et je traiterai ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ai fait.*

1 Théophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices. (*Note de La Bruyère.*)

2 Var. *Il leur trace des modèles qu'ils peuvent suivre; il leur apprend*, dans les deux premières éditions.

3 Var. *Leurs vertus et leur sagesse*, dans les sept premières éditions.

DE LA DISSIMULATION

La dissimulation [1] n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière : il aborde ses ennemis, leur parle, et leur fait croire, par cette démarche, qu'il ne les hait point ; il loue ouvertement et en leur présence ceux à qui il dresse de secrètes embûches, et il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce ; il semble pardonner les discours offensants que l'on lui tient ; il récite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation, et il emploie les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de lui, et qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires, et lui dit de revenir une autre fois. Il cache soigneusement tout ce qu'il fait ; et, à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibère. Il ne parle point indifféremment ; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, et quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer [2] de sa part à une somme que ses amis

[1] L'auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, et que les Grecs appeloient *ironie*. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Cette sorte de contribution étoit fréquente à Athènes, et autorisée par les lois. (*Note de La Bruyère.*)

consentent de lui prêter, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vu si dénué d'argent; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoiqu'en effet il ne vende rien. Souvent, après avoir écouté ce qu'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention; il feint de n'avoir pas aperçu les choses où il vient de jeter les yeux, ou, s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires que cette seule réponse : J'y penserai. Il sait de certaines choses, il en ignore d'autres : Il est saisi d'admiration; d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet événement, et cela selon ses différents intérêts. Son langage le plus ordinaire est celui-ci : Je n'en crois rien, je ne comprends pas que cela puisse être, je ne sais où j'en suis; ou bien : Il me semble que je ne suis pas moi-même; et ensuite : Ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre; voilà une chose merveilleuse et qui passe toute créance; contez cela à d'autres; dois-je vous croire? ou me persuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité [1]? Paroles doubles et artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces manières d'agir ne partent point d'une âme simple et droite, mais d'une mauvaise volonté ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.

DE LA FLATTERIE

La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promène avec quelqu'un dans la place : Remarquez-vous, lui dit-il, comme tout le monde a les yeux sur

[1] Var. *Qu'il ne m'ait pas dit la vérité,* dans les cinq premières éditions.

vous? cela n'arrive qu'à vous seul. Hier il fut bien parlé de vous, et l'on ne tarissoit point sur vos louanges : nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du Portique [1]; et comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommèrent, et il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages. Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'apercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à votre habit, de le prendre et de le souffler à terre. Si par hasard le vent a fait voler quelques petites pailles sur votre barbe ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter, et vous souriant : Il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes blanchi [2] depuis deux jours que je ne vous ai pas vu; et il ajoute : Voilà encore, pour un homme de votre âge [3], assez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flatter prend la parole, il impose silence à tous ceux qui se trouvent présents, et il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance [4], et, dès qu'il a cessé de parler, il se récrie : Cela est dit le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois, s'il lui arrive [5] de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie; et, quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvoit se contenir et qu'il voulût s'empêcher d'éclater; et s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin

[1] Édifice public qui servit depuis à Zénon et à ses disciples de rendez-vous pour leurs disputes : ils en furent appelés stoïciens, car *stoa*, mot grec, signifie portique. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux. (*Note de La Bruyère.*)

[3] Il parle à un jeune homme. (*Note de La Bruyère.*) Alors le sens est ironique. Mais, selon Casaubon, le flatteur parle à un vieillard.

[4] Au lieu de : *et il les force*, etc., *il exalte son mérite.* (Coray.)

[5] Var. *S'il arrive à ce personnage*, dans les trois premières éditions.

de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé. Il achète des fruits, et les porte chez ce [1] citoyen; il les donne à ses enfants en sa présence; il les baise, il les caresse: Voilà, dit-il, de jolis enfants et dignes d'un tel père. S'il sort de sa maison, il le suit; s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers, il lui dit: Votre pied est mieux fait que cela. Il l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plutôt il entre le premier dans leur maison, et leur dit: Un tel me suit et vient vous rendre visite; et, retournant sur ses pas: Je vous ai annoncé, dit-il, et l'on se fait un grand honneur de vous recevoir. Le flatteur se met à tout sans hésiter, se mêle des choses les plus viles et qui ne conviennent qu'à des femmes. S'il est invité à souper, il est le premier des conviés à louer le vin; assis à table, le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répète souvent: En vérité, vous faites une chère délicate; et montrant aux autres l'un des mets [2] qu'il soulève du plat: Cela s'appelle, dit il, un morceau friand. Il a soin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe; et il s'empresse de le mieux couvrir. Il lui parle sans cesse à l'oreille; et si quelqu'un de la compagnie l'interroge, il lui répond négligemment et sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribue, pour les porter à sa place, et l'y faire asseoir plus mollement. J'ai dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison, il en loue l'architecture, se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantés; et s'il aperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui ressemble, et il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien et ne fait rien au hasard; mais il rapporte toutes ses paroles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un, et d'acquérir ses bonnes grâces.

[1] Var. *Chez un*, 9e édition.

[2] Var. *Quelqu'un des mets*, dans les cinq premières éditions. — D'après Coray: « *Vous mangez sans appétit; et il lui sert ensuite un morceau choisi, en disant: Cela vous fera du bien.*

DE L'IMPERTINENT, OU DU DISEUR DE RIEN

La sotte envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion. Un homme qui veut parler, se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vue et qu'il ne connoît point, entre d'abord en matière, l'entretient de sa femme et lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service. Il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le temps présent, et soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères. De là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du blé [1], sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville : il dit qu'au printemps, où commencent les Bacchanales [2], la mer devient navigable ; qu'un peu de pluie seroit utile aux biens de la terre, et feroit espérer une bonne récolte ; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, et qu'il le mettra en valeur ; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès à la fête des Mystères [3] ; il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique [4], quel est le quantième du mois : il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion : et si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui ; il lui an-

[1] Le grec dit : *Sur le bas prix du blé.*

[2] Premières Bacchanales, qui se célébroient dans la ville. (*Note de La Bruyère.*)

[3] Les mystères de Cérès se célébroient la nuit, et il y avoit une émulation entre les Athéniens à qui y apporteroit une plus grande torche. (*Note de La Bruyère.*)

[4] L'Odéon.

noncera comme une chose nouvelle que les Mystères [1] se célèbrent dans le mois d'août, les *Apaturies* [2] au mois d'octobre; et à la campagne, dans le mois de décembre, les Bacchanales [3]. Il n'y a, avec de si grands causeurs, qu'un parti à prendre, qui est de fuir [4], si l'on veut du moins éviter la fièvre: car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir ni le temps de vos affaires?

DE LA RUSTICITÉ

Il semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques et sans réflexion sortir un jour de médecine [5], et se trouver, en cet état, dans un lieu public parmi le monde; ne pas faire la différence de l'odeur forte du thym ou de la marjolaine d'avec les parfums les plus délicieux; être chaussés large et grossièrement; parler haut et ne pouvoir se réduire à un ton de voix

[1] Fête de Cérès. Voy. ci-dessus. (*Note de La Bruyère.*)

[2] En françois, la fête des tromperies. Elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre. (*Note de La Bruyère.*)

[3] Secondes Bacchanales, qui se célébroient en hiver à la campagne. (*Note de La Bruyère.*)

[4] Var. *Qui est de s'enfuir de toute sa force et sans regarder derrière soi,* dans les quatre premières éditions.

[5] Le texte grec nomme une certaine drogue qui rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise. (*Note de La Bruyère.*) — La traduction est plus exacte que la note. Il y a dans le grec: *le jour même qu'ils ont bu du cycéon.* Le *cycéon* étoit une boisson mélangée de miel, de vin, de lait, d'huile et d'orge, qui avoit pour effet de lâcher le ventre.

modéré; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques, jusques à rendre compte à leurs moindres valets de ce qui aura été dit dans une assemblée publique. On les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux et d'une manière indécente. Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaires que l'on rencontre sur les chemins; mais si c'est un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent et ne se lassent point de les contempler. Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin [1], et entrent dans les plus petits détails du domestique. Ils interrompent leur souper, et se lèvent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes de charrue [2] qu'ils ont dans leurs étables. Heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs et curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant: Voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison et de ceux qui sont dedans. Ces gens, épineux dans les paiements qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pièces qu'ils croient légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, et qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit d'une charrue, d'un sac, d'une faux, d'une corbeille, et ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustensiles; et lorsqu'ils marchent par la ville [3]: Combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé? Les fourrures se vendent-elles bien? N'est-ce pas aujourd'hui que les jeux nous ramènent une

[1] Le grec dit: *Qu'ils aident à moudre le blé pour eux et pour leurs gens*. Du temps de Théophraste, on se servoit de moulins à bras pour moudre le blé, ou on le piloit.

[2] Des bœufs. (*Note de La Bruyère*.)

[3] Selon Coray : *Lorsqu'ils retournent à la ville* (car ils sont censés à la campagne).

nouvelle lune[1] ? D'autres fois, ne sachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser, et qu'ils ne sortent que pour cela. Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, et qui, se trouvant tout portés devant la boutique d'Archias[2], achètent eux-mêmes des viandes salées, et les apportent à la main en pleine rue.

DU COMPLAISANT[3]

Pour faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une manière de vivre où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête que ce qui est agréable. Celui qui a cette passion, d'aussi loin qu'il aperçoit un homme dans la place, le salue en s'écriant : Voilà ce qu'on appelle un homme de bien ; l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne lui échappe ; et après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir, et enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son adversaire : comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera également. C'est dans cette vue que, pour se concilier tous les étrangers qui sont dans

[1] Cela est dit rustiquement : un autre diroit que la nouvelle lune ramène les jeux ; et d'ailleurs c'est comme si, le jour de Pâques, quelqu'un disoit : N'est-ce pas aujourd'hui Pâques ? (*Note de La Bruyère.*)

[2] Fameux marchand de chairs salées, nourriture ordinaire du peuple. (*Note de La Bruyère.*)

[3] Ou de l'envie de plaire. (*Note de La Bruyère.*)

la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison et d'équité que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celui qui l'a convié où sont ses enfants ; et dès qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur père, et que deux figues ne se ressemblent pas mieux ; il les fait approcher de lui, il les baise, et, les ayant fait asseoir à ses deux côtés, il badine avec eux : A qui est, dit-il, la petite bouteille ? A qui est la jolie cognée [1] ? Il les prend ensuite sur lui, et les laisse dormir sur son estomac, quoiqu'il en soit incommodé. Celui enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits, et les quitte presque tout neufs ; il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé ; on ne le voit guère dans les salles publiques qu'auprès des comptoirs des banquiers [2] ; et dans les écoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens [3]; et au théâtre [4], les jours de spectacle, que dans les meilleures places et tout proche des préteurs. Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux ; mais ils envoient à Byzance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique, et à Rhodes l'excellent miel du mont Hymette ; et ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des singes et des satyres [5], qu'ils savent nourrir, des pigeons de Sicile, des dés qu'ils font faire d'os de chèvres [6], des fioles pour des parfums, des cannes

[1] Petits jouets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfants. (*Note de La Bruyère.*)

[2] C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville. (*Note de La Bruyère.*) Le grec porte : *dans la place publique* au lieu de *dans les salles publiques*.

[3] Pour être connu d'eux et en être regardé, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient. (*Note de La Bruyère.*)

[4] Var. *Ainsi qu'au théâtre*, dans les sept premières éditions.

[5] Une espèce de singes. (*Note de La Bruyère.*)

[6] D'*os de chevreuils* ou plutôt *de gazelles*, suivant Coray.

torses que l'on fait à Sparte, et des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paume, et une arène propre à s'exercer à la lutte ; et s'ils se promènent par la ville, et qu'ils rencontrent en leur chemin des philosophes, des sophistes [1], des escrimeurs ou des musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifféremment : ils se trouvent présents à ces exercices ; et se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder : A qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison et cette arène si commode ? Vous voyez, ajoutent-ils en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celui qui en est le maître, et qui en peut disposer.

DE L'IMAGE D'UN COQUIN

Un coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire ; qui jure volontiers et fait des serments en justice autant que l'on lui en demande ; qui est perdu de réputation ; que l'on outrage impunément ; qui est un chicaneur de profession, un effronté, et qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre sans masque dans une danse comique [2], et même sans être ivre ; mais de sang-froid il se distingue dans la danse la plus obscène [3] par les postures les plus indécentes. C'est lui qui, dans ces lieux où

[1] Une sorte de philosophes vains et intéressés. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Sur le théâtre avec des farceurs. (*Note de La Bruyère.*)

[3] Cette danse, la plus déréglée de toutes, s'appelle en grec *cordax*, parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures. (*Note de La Bruyère.*)—Ou plutôt parce qu'on s'y donnoit la main en formant *la chaîne*.

l'on voit des prestiges [1], s'ingère de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, et qui fait querelle à ceux qui, étant entrés par billets, croient ne devoir rien payer [2]. Il est d'ailleurs de tous métiers ; tantôt il tient une taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infâme, une autre fois partisan : il n'y a point de sale commerce [3] où il ne soit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuisinier ou brelandier [4] : tout lui est propre. S'il a une mère, il la laisse mourir de faim. Il est sujet au larcin et à se voir traîner par la ville dans une prison, sa demeure ordinaire, et où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeler ceux qui passent et se plaindre à eux avec une voix forte et enrouée, insulter ceux qui les contredisent. Les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres, contents de les avoir vus, se dégagent et poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter : mais ces effrontés continuent de parler ; ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre ; à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit ; et vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablés de procès, que l'on intente contre eux ou qu'ils ont intentés à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux serments, comme de ceux qui les obligent de comparoître, ils n'oublient jamais de porter leur boîte [5] dans leur sein, et une liasse de papiers entre leurs mains. Vous les voyez dominer parmi de vils praticiens, à qui ils prêtent à usure, retirant chaque jour une obole et demie

[1] Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires. (*Note de La Bruyère.*)

[2] *A ceux qui n'ont pas de billets et veulent jouir du spectacle gratis.* (Coray.)

[3] Var. *De si sale commerce*, dans les trois premières éditions

[4] Le grec dit : *Joueur de dés.*

[5] Une petite boîte de cuivre fort légère, où les plaideurs mettoient leurs titres et les pièces de leurs procès. (*Note de La Bruyère.*)

de chaque drachme [1]; fréquenter [2] les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, et consumer ainsi en bonne chère tout le profit qu'ils tirent de cette espèce de trafic [3]. En un mot, ils sont querelleux et difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, et qu'ils font retentir dans les marchés et dans les boutiques.

DU GRAND PARLEUR [4]

Ce que quelques-uns appellent *babil* est proprement une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit ; j'ai tout su, et si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout. Et si cet autre continue de parler : Vous avez dit cela ; songez, poursuit-il, à ne rien oublier. Fort bien ; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait : voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres. Et ensuite : Mais que veux-je dire ? Ah ! j'oubliois une chose : oui, c'est cela même, et je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui lui parle de respirer. Et lorsqu'il a comme assassiné

[1] Une obole étoit la sixième partie d'une drachme. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Var. *Ensuite fréquenter*, dans les trois premières éditions.

[3] Au lieu de *et consumer*, etc., M. Coray a traduit : *et ils mettent dans leur bouche la monnoie qu'ils retirent de ce trafic.* (Selon l'usage parmi le bas peuple d'Athènes.)

[4] Ou *Du Babil.* (*Note de La Bruyère.*)

de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, et les met en fuite. De là il entre dans les écoles publiques et dans les lieux des exercices [1], où il amuse les maîtres par de vains discours, et empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire : Je m'en vais, celui-ci se met à le suivre, et il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusque dans sa maison. Si, par hasard, il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille qui s'est donnée sous le gouvernement de l'orateur Aristophon [2], comme sur le combat célèbre que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens sous la conduite de Lysandre [3]. Il raconte une autre fois quels applaudissements a eus un discours qu'il a fait dans le public, en répète une grande partie, mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple, pendant que de ceux qui l'écoutent les uns s'endorment, les autres le quittent, et que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger ; il ne permet pas que l'on mange à table ; et s'il se trouve au théâtre, il empêche non-seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs. On lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau, et que, quand on l'accuseroit d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il

[1] C'étoit un crime puni de mort à Athènes par une loi de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé au temps de Théophraste. (*Note de La Bruyère.*)

[2] C'est-à-dire sur la bataille d'Arbelles et la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athènes lorsqu'Aristophon, célèbre orateur, étoit premier magistrat. (*Note de La Bruyère.*)

[3] Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbelles, mais trivial et su de tout le peuple. (*Note de La Bruyère.*)

parle : aussi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui sur ce sujet ; et jusques à ses propres enfants, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil : Faites-nous, lui disent-ils, un conte qui achève de nous endormir.

DU DÉBIT DES NOUVELLES

Un nouvelliste, ou un conteur de fables, est un homme qui arrange, selon son caprice, des discours et des faits [1] remplis de fausseté; qui, lorsqu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, et lui souriant : D'où venez-vous ainsi? lui dit-il; que nous direz-vous de bon? n'y a-t-il rien de nouveau? Et continuant de l'interroger : Quoi donc! n'y a-t-il aucune nouvelle? cependant il y a des choses étonnantes à raconter. Et sans lui donner le loisir de lui répondre : Que dites-vous donc? poursuit-il; n'avez-vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne savez rien, et que je vais vous régaler de grandes nouveautés. Alors, ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joueur de flûte [2], ou Lycon l'ingénieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il sait toutes choses : car il allègue pour témoins de ce qu'il avance des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour le convaincre de fausseté [3]. Il assure donc que ces personnes lui ont dit que le roi [4] et Polysperchon [5] ont gagné la bataille,

[1] Var. *Ou des discours ou des faits*, dans les quatre premières éditions.

[2] L'usage de la flûte, très-ancien dans les troupes. (*Note de La Bruyère.*)

[3] *Car il a soin de choisir des autorités que personne ne puisse récuser.* (Coray.)

[4] Aridée, frère d'Alexandre le Grand. (*Note de La Bruyère.*)

[5] Capitaine du même Alexandre. (*Note de La Bruyère.*)

et que Cassandre, leur ennemi, est tombé vif entre leurs mains [1]. Et lorsque quelqu'un lui dit : Mais, en vérité, cela est-il croyable? il lui réplique que cette nouvelle se crie et se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat, et qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoute qu'il a lu cet événement sur le visage [2] de ceux qui gouvernent ; qu'il y a un homme caché chez l'un de ces magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macédoine, qui a tout vu et qui lui a tout dit. Ensuite, interrompant le fil de sa narration : Que pensez-vous de ce succès? demande-t-il à ceux qui l'écoutent [3]. Pauvre Cassandre! malheureux prince! s'écrie-t-il d'une manière touchante. Voyez ce que c'est que la fortune : car enfin Cassandre étoit puissant, et il avoit avec lui de grandes forces. Ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul ; pendant qu'il court par toute la ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration, et que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent; car, pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique. Au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, et à lui conter des nouvelles. Quelques autres, après avoir vaincu sur mer et sur terre dans le Portique [4], ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée. Enfin, il s'en est trouvé qui, le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux

[1] C'étoit un faux bruit; et Cassandre, fils d'Antipater, disputant à Aridée et à Polysperchon la tutelle des enfants d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux. (*Note de La Bruyère.*)

[2] *Sur le visage tout changé*, etc. (Coray.)

[3] Au lieu de *Ensuite*, etc. : *quelquefois il accompagne son récit d'exclamations si douloureuses et si touchantes, qu'on seroit tenté de le croire.* (Coray.)

[4] Voy. le chapitre de la Flatterie. (*Note de La Bruyère.*)

discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes : car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public, où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges?

DE L'EFFRONTERIE CAUSÉE PAR L'AVARICE

Pour faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà, et qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux dieux, au lieu de manger religieusement chez-soi une partie des viandes consacrées [1], il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, et va souper chez l'un de ses amis; et là, à table, à la vue de tout le monde, il appelle son valet, qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte; et, lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain : Tenez, mon ami, lui dit-il, faites bonne chère. Il va lui-même au marché acheter des viandes cuites [2]; et, avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du marchand, il le fait [3] ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes, et il en entasse le plus qu'il peut : s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelques os dans la balance : si elle peut tout

[1] C'étoit la coutume des Grecs. Voy. le chapitre du Contre-temps. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Comme le menu peuple, qui achetoit son souper chez les chaircuitiers. (*Note de La Bruyère.*) — Le grec ne dit pas *des viandes cuites*, mais *des viandes* seulement ou *des provisions*.

[3] Var. *Il lui fait*, neuvième édition. Faute d'impression.

contenir, il est satisfait; sinon, il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sourit, et s'en va. Une autre fois, sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au théâtre, il trouve le secret d'avoir sa place franche [1] du spectacle, et d'y envoyer le lendemain ses enfants et leur précepteur. Tout lui fait envie; il veut profiter des bons marchés, et demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangère, il emprunte jusqu'à l'orge et à la paille; encore faut-il que celui qui les lui prête fasse les frais de les faire porter chez lui [2]. Cet effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain public, et là, en présence du baigneur, qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau, se la répand sur tout le corps [3] : Me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ai besoin, et sans avoir obligation [4] à personne; remet sa robe et disparoît.

DE L'ÉPARGNE SORDIDE

Cette espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns, recevant tous les mois

[1] Var. *Sa part franche*, dans les sept premières éditions, et c'est peut-être la bonne leçon.

[2] Var. *Jusque chez lui*, dans les huit premières éditions. Comme ci-dessus dans la neuvième.

[3] Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins. (*Note de La Bruyère.*)

[4] Var. *Et sans en avoir obligation*, dans les trois premières éditions.

le loyer de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier paiement qu'on leur a fait; que d'autres, faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupés pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion des prémices [1] des viandes que l'on envoie sur l'autel de Diane est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au-dessous de ce qu'elles valent; et de quelque bon marché qu'un autre, en leur rendant compte, veuille se prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture; mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, et chercher dans les recoins les plus cachés. Lorsqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vue, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achète. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier [2], ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voient si l'on n'y a rien changé et si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt [3], et ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis [4]; et on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, et en revenir sans rien acheter. Ne prenez pas

[1] Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics. (*Note de La Bruyère.*)

[2] *Une datte*, selon Coray.

[3] Var. *De l'intérêt même*, dans les six premières éditions.

[4] Le grec dit : *S'il traite les citoyens de sa bourgade, il a soin de ne leur offrir les viandes que coupées en petits morceaux.*

l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre orge, votre farine, ni même du cumin [1], de la marjolaine [2], des gâteaux pour l'autel [3], du coton, de la laine; car ces petits détails ne laissent pas de monter, à la fin d'une année, à une grosse somme. Ces avares, en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, et qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet; ils portent des habits qui leur sont trop courts et trop étroits; les plus petites fioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre; ils ont la tête rasée jusqu'au cuir; se déchaussent vers le milieu du jour [4] pour épargner leurs souliers; vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craie dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins [5].

DE L'IMPUDENT, OU DE CELUI QUI NE ROUGIT DE RIEN

L'impudence [6] est facile à définir : il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce

[1] Une sorte d'herbe. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thym et le laurier. (*Note de La Bruyère.*)

[3] Faits de farine et de miel, et qui servoient aux sacrifices. (*Note de La Bruyère.*)

[4] Parce que dans cette partie du jour le froid, en toute saison, étoit supportable. (*Note de La Bruyère.*)

[5] C'étoit aussi parce que cet apprêt avec de la craie, comme le pire de tous, et qui rendoit les étoffes dures et grossières, étoit celui qui coûtoit le moins. (*Note de La Bruyère.*)

[6] Var. *L'impudent*, dans les huitième et neuvième éditions. Nous avons adopté la leçon de toutes les éditions antérieures, qui nous a paru la meilleure. Dans l'édition Walckenaër, il y a *L'impudent*, sans aucune variante.

qu'il y a de plus honteux et de plus contraire à la bienséance. Celui-là, par exemple, est impudent, qui, voyant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière déshonnête [1]; qui se plaît à battre des mains au théâtre lorsque tout le monde se tait, ou y siffler [2] les acteurs que les autres voient et écoutent avec plaisir; qui, couché sur le dos [3] pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hoquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête et d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achète en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la fruitière, appelle par leurs noms ceux qui passent sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent par la place et qui ont leurs affaires; et, s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille et le félicite [4] sur une cause importante qu'il vient de perdre [5]. Il va lui-même choisir de la viande, et louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte; et, montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumeur, et là [6] annoncer qu'il va faire un grand repas et s'enivrer [7]. Si quelquefois il vend du

[1] Dans le grec, l'impudent ne prend pas de prétexte : *Voyant venir vers lui des femmes honnêtes, il est capable de se retrousser et de montrer sa nudité.*

[2] Var. *Ou à siffler*, dans les sept premières éditions.

[3] *Qui, levant la tête.* (Coray.)

[4] Var. *Et le congratule*, dans les trois premières éditions.

[5] Var. *De plaider*, dans les huitième et neuvième éditions. Faute d'impression que M. Walckenaër a reproduite. Le grec dit *de perdre*, et c'est ce qui se trouve dans toutes les précédentes éditions. Coste, qui n'avoit vu apparemment que les dernières, observe qu'il y a eu inadvertance de la part de La Bruyère.

[6] Il y avoit des gens fainéants et désoccupés qui s'assembloient dans leurs boutiques. (*Note de La Bruyère.*)

[7] Ce qui suit ne semble pas appartenir à ce *caractère*, et convient beaucoup mieux au dernier, celui du *Gain sordide*. Il y aura eu probablement transposition faite par les copistes.

vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfants d'aller à l'amphithéâtre avant que les jeux soient commencés, et lorsque l'on paie pour être placé, mais seulement sur la fin du spectacle, et quand l'architecte [1] néglige les places et les donne pour rien. Étant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soi la somme que le public lui a donnée pour faire les frais de son voyage, et emprunte de l'argent de ses collègues ; sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux au delà de ce qu'il en peut porter, et de lui retrancher cependant de son ordinaire ; et comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des présents aux ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. Vous m'achetez toujours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, et qu'on ne peut supporter : il se sert ensuite de l'huile d'un autre, et épargne la sienne. Il envie à ses propres valets, qui le suivent, la plus petite pièce de monnoie qu'ils auront ramassée dans les rues, et il ne manque point d'en retenir sa part, avec ce mot : *Mercure est commun* [2]. Il fait pis : il distribue à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure dont le fond, creux par-dessous, s'enfonce en dedans et s'élève comme en pyramide ; et quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut... [3]. De même, s'il paie à quelqu'un trente mines [4] qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre drachmes [5], dont il profite. Mais, dans

[1] L'architecte qui avoit bâti l'amphithéâtre, et à qui la république donnait le louage des places en paiement. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Proverbe grec, qui revient à notre *Je retiens part.* (*Note de La Bruyère.*)

[3] Quelque chose manque ici dans le texte. (*Note de La Bruyère.*) — Le manuscrit découvert au Vatican complète ce passage, et dit : *Il abuse de la complaisance de ses amis pour se faire céder à bon marché des objets qu'il revend ensuite avec profit.*

[4] Mine se doit prendre ici pour une pièce de monnoie. (*Note de La Bruyère.*)

[5] Drachmes, petites pièces de monnoie, dont il en falloit cent à Athènes pour faire une mine. (*Note de La Bruyère.*)

ces grands repas où il faut traiter toute une tribu [1], il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte : il seroit fâché de leur laisser une rave à demi mangée.

DU CONTRE-TEMPS

Cette ignorance du temps et de l'occasion est une manière d'aborder les gens, ou d'agir avec eux, toujours incommode et embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes; qui va souper [2] chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre; qui, voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre, pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui; qui comparoît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger; qui prend le temps des noces où il est invité, pour se déchaîner contre les femmes; qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage, et qui n'aspirent qu'à se reposer; fort capable d'amener des marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut, après qu'elle est vendue [3]; de se lever au milieu d'une assemblée pour reprendre un fait dès ses commencements, et en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebattues et qui le

[1] Athènes étoit partagée en plusieurs tribus. Voy. le chapitre de la Médisance. (*Note de La Bruyère.*) — Le grec dit *sa curie*. La Bruyère a omis : *Il demande sur le service commun une part pour ses enfants.*

[2] Le grec dit : *qui va donner une sérénade.*

[3] *Qui offrent un meilleur prix des objets que vous venez de vendre.* (Coray.)

savent mieux que lui : souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui, ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin après avoir sacrifié [1], il va lui demander une portion des viandes qu'il a préparées. Une autre fois, s'il voit qu'un maître châtie devant lui son esclave : J'ai perdu, dit-il, un des miens dans une pareille occasion ; je le fis fouetter, il se désespéra, et s'alla pendre. Enfin, il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur différend. C'est encore une action qui lui convient fort, que d'aller prendre au milieu du repas, pour danser [2], un homme qui est de sang-froid, et qui n'a bu que modérément.

DE L'AIR EMPRESSÉ [3]

Il semble que le trop grand empressement est une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles et par toute sa conduite. Les manières d'un homme empressé sont de prendre sur soi l'événement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, et dont il ne sauroit sortir avec honneur ; et, dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, et où il ne se trouve pas la

[1] Les Grecs, le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoyoient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre-temps de demander sa part prématurément et lorsque le festin étoit résolu, auquel on pouvoit même être invité. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas, et lorsque les tables étoient enlevées. (*Note de La Bruyère.*)

[3] *Du faux empressement.* (Coray.)

moindre difficulté, d'insister longtemps sur une légère circonstance, pour être ensuite de l'avis des autres; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire; d'entrer dans une querelle où il se trouve présent, d'une manière à l'échauffer davantage [1]. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, et dont il ne peut ensuite trouver l'issue ; venir vers son général, et lui demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, et s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain; une autre fois s'approcher de son père: Ma mère, lui dit-il mystérieusement, vient de se coucher, et ne commence qu'à s'endormir: s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son médecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal, et le soutenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingère de faire son épitaphe ; il y fait graver son nom, celui de son mari, de son père, de sa mère, son pays, son origine, avec cet éloge : *Ils avoient tous de la vertu* [2]. S'il est quelquefois obligé de jurer devant des juges qui exigent son serment : Ce n'est pas, dit-il en perçant la foule pour paroître à l'audience, la première fois que cela m'est arrivé.

DE LA STUPIDITÉ

La stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions et nos discours. Un homme stupide, ayant lui-même calculé avec des jetons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoi elle se monte. S'il est obligé de

[1] *De séparer des gens qui se querellent.* (Coray.)
[2] Formule d'épitaphe. (*Note de La Bruyère.*)

paroître dans un jour prescrit devant ses juges, pour se défendre dans un procès que l'on lui fait, il l'oublie entièrement, et part pour la campagne. Il s'endort à un spectacle, et il ne se réveille que longtemps après qu'il est fini, et que le peuple s'est retiré. Après s'être rempli de viandes le soir, il se lève la nuit pour une indigestion, va dans la rue se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, et qu'il a mis lui-même dans quelque endroit où souvent il ne peut le retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis, afin qu'il assiste à ses funérailles, il s'attriste, il pleure, il se désespère; et, prenant une façon de parler pour une autre : A la bonne heure, ajoute-t il ; ou une pareille sottise. Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoins [1] de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hiver, pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfants à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur et hors d'haleine. Il va cueillir lui-même des lentilles, les fait cuir; et, oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluie incommode, et dont tout le monde se plaint, il lui échappera de dire que l'eau du ciel est une chose délicieuse [2] ; et si on lui demande par hasard combien il a vu emporter de morts par la porte sacrée [3] : Autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je voudrois que vous et moi en pussions avoir.

[1] Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs, dans les paiements et dans tous les actes. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Selon Coray : *Il dira : Voilà un ciel bien étoilé. Il trouvera qu'il sent bon où les autres trouveront une odeur de goudron.*

[3] Pour être enterrés hors de la ville, suivant la loi de Solon. (*Note de La Bruyère.*)

DE LA BRUTALITÉ

La brutalité est une certaine dureté, et j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir, et qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal : Qu'est devenu un tel? il vous répond durement : Ne me rompez point la tête. Si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut. Si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas ; mais il dit fièrement à celui qui la marchande : Qu'y trouvez-vous a dire [1] ? Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les temples aux jours d'une grande célébrité : Si leurs prières, dit-il, vont jusqu'aux dieux, et s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés, et que ce n'est pas un présent du ciel [2]. Il est inexorable à celui qui, sans dessein, l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pied ; c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent, c'est qu'il ne lui en prêtera point : il va le trouver ensuite, et le lui donne de mauvaise grâce, ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne ; et, si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité [3]; il ne veut ni chanter à son tour, ni réciter dans un repas, ni

[1] *Combien en donnez-vous?* (Coray.)

[2] Var. *Et qu'ils ne leur sont pas donnés pour rien*, dans les six premières éditions, au lieu de : *et que ce n'est pas*, etc. — Ce passage a été interprété diversement.

[3] Ces mots ne sont pas dans le grec.

même danser avec les autres [1]. En un mot, on ne le voit guère dans les temples importuner les dieux, et leur faire des vœux ou des sacrifices.

DE LA SUPERSTITION

La superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la divinité. Un homme superstitieux, après avoir lavé ses mains et s'être purifié avec de l'eau lustrale [2], sort du temple, et se promène une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belette, il s'arrête tout court, et il ne continue pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jeté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. En quelque endroit de sa maison qu'il ait aperçu un serpent, il ne diffère pas d'y élever un autel, et dès qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la dévotion du peuple y a consacrées, il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa fiole, plie les genoux devant-elles, et les adore. Si un rat lui a rongé un sac de farine, il court au devin, qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une pièce ; mais, bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac, et s'en défait. Son foible encore est de puri-

[1] Les Grecs récitoient à table quelques beaux endroits de leurs poëtes, et dansoient ensemble après le repas. Voy. le chapitre du Contretemps. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'autel où l'on brûloit la victime : elle étoit dans une chaudière à la porte du temple : l'on s'en lavoit soi-même, ou l'on s'en faisoit laver par les prêtres. (*Note de La Bruyère.*)

fier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter [1] de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche [2]; et lorsqu'il lui arrive d'avoir, pendant son sommeil, quelque vision, il va trouver les interprètes des songes, les devins et les augures, pour savoir d'eux à quel dieu ou à quelle déesse il doit sacrifier. Il est fort exact à visiter, sur la fin de chaque mois, les prêtres d'Orphée, pour se faire initier dans ses mystères [3]; il y mène sa femme; ou, si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfants par une nourrice. Lorsqu'il marche par la ville, il ne manque guère de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places : quelquefois il a recours à des prêtresses, qui le purifient d'une autre manière, en liant et étendant autour de son corps un petit chien, ou de la squille [4]. Enfin, s'il voit un homme frappé d'épilepsie [5], saisi d'horreur, il crache dans son propre sein, comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

[1] Le manuscrit du Vatican ajoute : « *Sous prétexte qu'Hécate y a exercé une influence maligne. S'il rencontre une chouette, il en est effrayé et n'ose continuer son chemin qu'après avoir prononcé ces mots: Que Minerve ait le dessus. Il évite, etc.* »

[2] Le manuscrit du Vatican ajoute : « *Les quatrième et cinquième jours de chaque mois il fait cuire du vin, sort lui-même pour aller acheter des branches de myrte et de l'encens; et de retour, il passe toute la journée à couronner les statues de Vénus et de Minerve.* »

[3] Instruire de ses mystères. (*Note de La Bruyère.*)

[4] Espèce d'oignons marins. (*Note de La Bruyère.*)

[5] *Ou dont l'esprit est aliéné.* (Coray.)

DE L'ESPRIT CHAGRIN

L'esprit chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, et que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, et qu'il se souvienne d'envoyer un plat [1] à un homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remercîment que le reproche d'avoir été oublié : Je n'étois pas digne, dit cet esprit querelleux, de boire de son vin, ni de manger à sa table. Tout lui est suspect, jusques aux caresses que lui fait sa maîtresse : Je doute fort, lui dit-il, que vous soyez sincère, et que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. Après une grande sécheresse, venant [2] à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plus tôt. Si le hasard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline : Il y a des gens, ajoute-t-il, qui ont du bonheur ; pour moi, je n'ai jamais eu celui de trouver un trésor. Une autre fois, ayant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix ; et dès que celui-ci, vaincu par ses importunités, le lui a vendu [3], il se repent de l'avoir acheté : Ne suis-je pas trompé ? demande-t-il, et exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans défaut ? A ceux qui lui font les compliments ordinaires sur la naissance d'un fils et sur l'augmentation de sa famille : Ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin, après avoir eu de ses juges ce qu'il demandoit, et l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les

[1] Ç'a été la coutume des Juifs et d'autres peuples orientaux, des Grecs et des Romains. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Var. *Venant enfin*, dans les cinq premières éditions.

[3] Le grec ajoute : *à très-bas prix*.

meilleurs moyens de sa cause : ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en félicite, et le convie à mieux espérer de la fortune : Comment, lui répond-il, puis-je être sensible à la moindre joie, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, et n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait?

DE LA DÉFIANCE

L'esprit de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre, qui doit lui rapporter fidèlement combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voyage, il le calcule à chaque stade[1] qu'il fait, pour voir s'il a son compte. Une autre fois, étant couché avec sa femme, il lui demande si elle a remarqué que son coffre-fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours scellée, et si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule ; et, bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquiétude le prend, il se lève du lit, va en chemise et les pieds nus, avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison ; et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mène avec lui des témoins quand il va demander ses arrérages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de lui dénier sa dette. Ce n'est point chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier qu'il envoie teindre sa robe, mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quel-

[1] Six cents pas. (*Note de La Bruyère.*)

qu'un se hasarde de lui emprunter quelques vases [1], il les lui refuse souvent ; ou s'il les accorde, * il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés : il fait suivre celui qui les emporte, et envoie dès le lendemain prier qu'on les lui renvoie * [2]. A-t-il un esclave qu'il affectionne et qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant lui, de peur que, s'il le perdait de vue, il ne lui échappât et ne prît la fuite. A un homme qui, emportant de chez lui quelque chose que ce soit, lui diroit : Estimez cela, et mettez-le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, et qu'il a d'autres affaires que celle de courir après son argent.

D'UN VILAIN HOMME

Ce caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté, et une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès et qui blesse ceux qui s'en aperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lèpre, avec des ongles longs et malpropres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, et croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, et que son père et son aïeul y étoient sujets [3]. Il a aux jambes des ul-

[1] D'or ou d'argent. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Ce qui se lit entre les deux étoiles n'est pas dans le grec, où le sens est interrompu ; mais il est suppléé par quelques interprètes. (*Note de La Bruyère.*) — C'est Casaubon qui avoit suppléé à cette phrase incomplète. Depuis, on a découvert le manuscrit du Vatican, qui rétablit ainsi le passage : *Il les refuse la plupart du temps ; mais s'ils sont demandés par un ami ou par un parent, il est tenté de les essayer et de les peser, et exige presque une caution avant de les prêter.*

[3] Le manuscrit du Vatican ajoute : *Et qu'elle préserve sa race d'un mélange étranger.*

cères. On lui voit aux mains des poireaux et d'autres saletés, qu'il néglige de faire guérir ; ou s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal, aigri par le temps, est devenu incurable. Il est hérissé de poil sous les aisselles et par tout le corps, comme une bête fauve : il a les dents noires, rongées, et telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout : il crache ou il se mouche en mangeant ; il parle la bouche pleine ; fait, en buvant, des choses contre la bienséance [1] ; il ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais, et ne paroît guère dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe, et toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mère chez les devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais augure[2]. Une autre fois, dans le temple et en faisant des libations[3], il lui échappera des mains une coupe ou quelque autre vase ; et il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sait point écouter un concert ou d'excellents joueurs de flûte ; il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouent : il s'ennuie de la symphonie, et demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin si, étant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derrière lui pour donner [4] à boire.

[1] Le manuscrit du Vatican ajoute : *Il est couché à table sous la même couverture que sa femme, et prend avec elle des libertés déplacées.*

[2] Les anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proférées, même par hasard, par ceux qui venoient consulter les devins et les augures, prier ou sacrifier dans les temples. (*Note de La Bruyère.*)

[3] Cérémonies où l'on répandoit du vin ou du lait, dans les sacrifices. (*Note de La Bruyère.*)

[4] Var. *Lui donner*, neuvième édition seule.

D'UN HOMME INCOMMODE

Ce qu'on appelle un fâcheux est celui qui, sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup ; qui, entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours ; qui, se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est près de partir et de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, l'engage [1] insensiblement à se promener avec lui sur le rivage ; qui, arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le caresse, et lui parle d'une voix contrefaite ; qui choisit le temps du repas, et que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours, il est allé par haut et par bas, et qu'une bile noire et recuite étoit mêlée dans ses déjections ; qui, devant toute une assemblée, s'avise de demander à sa mère quel jour elle a accouché de lui ; qui, ne sachant que dire, apprend que l'eau de sa citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bonnes légumes [2], ou que sa maison est ouverte a tout le monde comme une hôtellerie [3] ; qui s'empresse de faire connoître à ses hôtes un parasite [4] qu'il a chez lui ; qui l'invite à table, à se mettre en bonne humeur, et à réjouir la compagnie.

[1] Var. *Et l'engage*, dans les sept premières éditions. — M. Coray a traduit : *Qui prêt à s'embarquer, se promène sur le rivage, et empêche qu'on ne mette à la voile.*

[2] *Légumes* au féminin dans toutes les anciennes éditions, et même dans celle de Coste. Cependant le dictionnaire de Richelet, 1680, et celui de l'Académie, de 1694, font le mot masculin.

[3] Le manuscrit du Vatican ajoute : *et que ses amis ressemblent au tonneau de la fable, puisqu'on ne peut les satisfaire.*

[4] Mot grec, qui signifie celui qui ne mange que chez autrui. (*Note de La Bruyère.*)

DE LA SOTTE VANITÉ

La sotte vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom et de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié : il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître ; et, dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes, lui coupe les cheveux, et les dépose dans le temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli[1]. Il aime à se faire suivre par un Maure[2]. S'il fait un paiement, il affecte que se soit dans une monnoie toute neuve, et qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque autel, il se fait réserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans et de fleurs, et l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vue de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois, au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoie chez soi par un valet tout son équipage, et ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, et qu'il traîne le reste du jour dans la place publique. S'il lui meurt un petit chien[3], il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec

[1] Le peuple d'Athènes, ou les personnes plus modestes, se contentoient d'assembler leurs parents, de couper en leur présence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, et de le consacrer ensuite à Hercule (Var. *de les consacrer* dans les quatre premières éditions), ou à quelque autre divinité qui avoit un temple dans la ville. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Var. Dans les sept premières éditions : *Maure*, qui est l'orthographe la plus usitée aujourd'hui ; dans les deux dernières éditions : *More*.

[3] Var. *Le moindre petit chien*, dans les trois premières éditions.

ces mots : *Il étoit de race de Malte* [1]. Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs [2]. Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa magistrature ; et, sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre et de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors, revêtu d'une robe blanche, et couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple : Nous pouvons, dit-il, vous assurer, ô Athéniens ! que pendant le temps de notre gouvernement nous avons sacrifié à Cybèle, et que nous lui avons rendu des honneurs tels que le mérite de nous la mère des dieux : espérez donc toutes choses heureuses de cette déesse. Après avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long récit à sa femme de la manière dont tout lui a réussi au delà même de ses souhaits [3].

DE L'AVARICE

Ce vice est dans l'homme un oubli de l'honneur et de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un homme

[1] Cette île portoit de petits chiens fort estimés. (*Note de La Bruyère.*) — Le grec dit : *et lui dresse un monument avec cette inscription*, etc.

[2] Selon le manuscrit du Vatican : *A force d'y suspendre des fleurs et d'y verser de l'huile.* M. Coray traduit ainsi ce qui suit : *S'il est du nombre de ceux qui président au sénat* (c'est-à-dire des *prytanes*), *il sollicite de ses collègues l'honneur d'annoncer au peuple l'état des entrailles de la victime. Alors vêtu d'une robe blanche, et la tête ornée d'une couronne, il s'avance vers le peuple, et lui adresse ces paroles :* « *Athéniens, la victime que* » *nous prytanes venons d'immoler à la mère des dieux est dans* » *le meilleur état. Espérez donc*, etc. »

[3] Var. *De la manière dont toutes choses se sont passées, et comme elles lui ont réussi au delà de ses souhaits*, dans les trois premières éditions.

a remporté le prix de la tragédie [1], il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois, et il fait graver son nom sur un présent si magnifique. Quelquefois, dans les temps difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la république ; alors il se lève et garde le silence [2], ou le plus souvent il fend la presse et se retire. Lorsqu'il marie sa fille, et qu'il sacrifie selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties seules qui doivent être brûlées sur l'autel [3] ; il réserve les autres pour les vendre ; et comme il manque de domestiques pour servir à table et être chargés du soin des noces, il loue des gens pour tout le temps de la fête, qui se nourrissent à leurs dépens, et à qui il donne une certaine somme. S'il est capitaine de galère, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son pilote [4]. Vous verrez une autre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes sortes d'herbes, et les porter hardiment dans son sein et sous sa robe : s'il l'a un jour envoyée chez le teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il sait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demander, comme aux autres, quelques se-

[1] Qu'il a faite ou récitée. (*Note de La Bruyère.*) — Il faudroit : *Si un homme avare*... L'omission du mot *avare* existe dans toutes les éditions originales.

[2] Ceux qui vouloient donner se levoient et offroient une somme ; ceux qui ne vouloient rien donner se levoient et se taisoient. (*Note de La Bruyère.*)

[3] C'étoient les cuisses et les intestins. (*Note de La Bruyère.*)

[4] Le grec dit : *il fait étendre les couvertures du pilote sur le pont, et il s'y couche pour ménager les siennes.* Le manuscrit du Vatican ajoute : *Il est capable de ne pas envoyer ses enfants à l'école vers le temps où il est d'usage de faire des présents au maître, et de dire qu'ils sont malades, afin de s'épargner cette dépense.*

cours [1] ; il se détourne de lui, et reprend le chemin de sa maison. Il ne donne point de servantes à sa femme [2], content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin, ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui balie [3] le matin sa chambre, qui fasse son lit et le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé, sale et tout couvert de taches ; qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.

DE L'OSTENTATION

Je n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pirée [4] où les marchands étalent, et où se trouve un plus grand nombre d'étrangers ; il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup

[1] Par forme de contribution. Voy. les chap. de la Dissimulation et de l'Esprit chagrin. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Le manuscrit du Vatican ajoute : *qui lui a porté une dot considérable. Mais il se contente de louer une jeune fille pour la suivre dans ses sorties. Il fait mettre de grosses semelles à ses souliers; et il s'en vante en disant qu'ils sont aussi durs que de la corne.*

[3] *Balier* et *balayer* étoient en usage du temps de La Bruyère. Dans Nicot, on trouve *balier*, p. 65. — Dans Richelet (1680), *balier, balaïer; balier*, plus en usage comme plus doux. — Dans le dictionnaire de l'Académie de 1694, *balayer*. — Dans le dictionnaire de Trévoux, *balayer*. Ménage, dans ses *Observations sur la langue françoise*, 1675, p. 280, prétend que *balier* ne se dit plus qu'en province, et qu'à Paris l'on dit *balayer*.

[4] Port à Athènes fort célèbre. (*Note de La Bruyère.*)

d'argent sur la mer; il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, et de ceux surtout que lui qui leur parle y a faits [1]. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie, et lui dit bientôt qu'il a servi sous Alexandre [2], quels beaux vases et tout enrichis de pierreries il a rapportés de l'Asie, quels excellents ouvriers s'y rencontrent, et combien ceux de l'Europe leur sont inférieurs [3]. Il se vante, dans une autre occasion, d'une lettre qu'il a reçue d'Antipater [4], qui apprend que lui troisième est entré dans la Macédoine. Il dit une autre fois que, bien que les magistrats lui aient permis tels transports de bois [5] qu'il lui plairoit sans payer de tribut, pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilége. Il ajoute que, pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athènes jusqu'à la somme de cinq talents [6]; et s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, et dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jetons, compter le nombre de ceux à qui il a fait [7] ces largesses; et, quoiqu'il monte à plus de six cents personnes, il leur donne à

[1] Le manuscrit du Vatican ajoute : *ainsi que des pertes; et, en se vantant de la sorte, il envoie son esclave à un comptoir où il n'a qu'une drachme à toucher.*

[2] Le manuscrit du Vatican porte *Évandre* au lieu d'*Alexandre*. Il ajoute : *et comment il étoit avec lui.*

[3] C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grèce. (*Note de La Bruyère.*)

[4] L'un des capitaines d'Alexandre le Grand, et dont la famille régna quelque temps dans la Macédoine. (*Note de La Bruyère.*)

[5] Parce que les pins, les sapins, les cyprès et tout autre bois propre à construire des vaisseaux, étoient rares dans le pays attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pays qu'en payant un fort gros tribut. (*Note de La Bruyère.*)

[6] Un talent attique, dont il s'agit, valoit soixante mines attiques; une mine, cent drachmes; une drachme, six oboles. Le talent attique valoit quelque six cents écus de notre monnoie. (*Note de La Bruyère.*) — Le manuscrit du Vatican ajoute : *car, dit-il, je ne sais ce que c'est que de refuser.*

[7] Var. *A qui il fait,* neuvième édition seule.

tous des noms convenables; et après avoir supputé les sommes particulières qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit, et que dix talents y sont employés, sans compter, poursuit-il, les galères que j'ai armées à mes dépens, et les charges publiques que j'ai exercées à mes frais et sans récompense. Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux et les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter. De même il visite les foires les plus célèbres, entre sous les tentes des marchands, se fait déployer une riche robe, et qui vaut jusqu'à deux talents; et il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter de l'or sur lui [1] pour les besoins où l'on se trouve. Enfin, s'il habite une maison dont il paie le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille, et qu'il a héritée de son père; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire chez lui [2].

DE L'ORGUEIL

Il faut définir l'orgueil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier et superbe n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelque affaire; mais sans s'arrêter, et se faisant suivre quelque temps, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper [3]. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en

[1] Coutume des anciens. (*Note de La Bruyère.*)
[2] Par droit d'hospitalité. (*Note de La Bruyère.*)
[3] Le grec dit : *qu'on ne peut le voir qu'à la promenade, après souper.*

perde jamais le souvenir ; il le reprochera en pleine rue, à la vue de tout le monde [1]. N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous et qu'il vous parle le premier : de même, au lieu d'expédier sur-le-champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, et à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont et viennent [2]. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table et manger avec eux, et il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne, sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir [3]. On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se parfume [4]. Il ne se donne pas la peine de régler lui-même des parties ; mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, et les passer à compte. Il ne sait point écrire dans une lettre : Je vous prie de me faire ce plaisir ou de me rendre ce service, mais : J'entends que cela soit ainsi ; j'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle chose ; je ne veux pas que l'affaire se passe autrement ; faites ce que je vous dis promptement et sans différer. Voilà son style.

[1] Le manuscrit du Vatican ajoute : *Si on le choisit pour arbitre, il juge la cause en marchant dans les rues ; s'il est élu pour quelque magistrature, il la refuse en affirmant par serment qu'il n'a pas le temps de s'en charger.*

[2] Le manuscrit du Vatican ajoute : *ou bien il lève la tête avec hauteur.*

[3] Voy. le chapitre de la Flatterie. (*Note de La Bruyère.*)

[4] Avec des huiles de senteur. (*Note de La Bruyère.*)

DE LA PEUR, OU DU DÉFAUT DE COURAGE

Cette crainte est un mouvement de l'âme qui s'ébranle, ou qui cède [1] en vue d'un péril vrai ou imaginaire; et l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer, et s'il aperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est le débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte [2]; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'élève; et il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent [3] avec lui sont initiés [4]. S'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, et si les dieux sont propices [5]. Après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit, dont il est encore tout épouvanté, et qu'il prend pour un mauvais présage.

[1] Var. *Et qui cède*, dans les sept premières éditions.

[2] Le grec dit: *S'il voyage sur mer, il prend des promontoires pour des galères de pirates.*

[3] *Naviger*, dans le Dictionnaire de l'Académie française de 1694. Selon Vaugelas et Ménage, les marins seuls disaient *naviguer*. — Le Dictionnaire de Richelet (1680 et 1710) et celui de Trévoux (1775) admettent les deux mots; mais ils observent que *naviguer* devient plus en usage. Boileau a dit :

> *Naviger* à souhait, tout dire et tout entendre.
>
> (*Satire* 10.)

[4] Les anciens navigeoient rarement avec ceux qui passoient pour impies, et ils se faisoient initier avant de partir, c'est-à-dire instruire des mystères de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. Voy. le chap. de la Superstition. (*Note de La Bruyère.*)

[5] Ils consultoient les dieux par les sacrifices, ou par les augures, c'est-à-dire par le vol, le chant et le manger des oiseaux, et encore par les entrailles des bêtes. (*Note de La Bruyère.*)

Ensuite, ses frayeurs venant à croître, il se déshabille et ôte jusques à sa chemise, pour pouvoir mieux se sauver à la nage; et après cette précaution, il ne laisse pas de prier les nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible, dans une expédition militaire où il s'est engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, et que les coureurs n'ont pu discerner si ce qu'ils ont découvert à la campagne, sont amis ou ennemis : mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, et s'il a vu lui-même de loin le commencement du combat, et que quelques hommes aient paru tomber à ses yeux [1], alors feignant que la précipitation et le tumulte lui ont fait oublier ses armes, il court les quérir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, et emploie beaucoup de temps à la chercher, pendant que, d'un autre côté, son valet va, par ses ordres, savoir des nouvelles des ennemis, observer quelle route ils ont prise, et où en sont les affaires : et dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le console et l'encourage, étanche le sang qui coule de sa plaie, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours, et se mêle de tout, excepté de combattre. Si, pendant le temps qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vue, il entend la trompette qui sonne la charge : Ah ! dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu [2], maudit sonneur, qui cornes incessamment, et fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir ! Il arrive même que, tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur lui de la plaie du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat [3], qu'il a couru

[1] Var. *A ses pieds*, dans la 9e édit. ; mais ce doit être une faute d'impression : toutes les autres éditions portent *à ses yeux*, ce qui nous a paru plus d'accord avec le sens. M. Walckenaër a préféré la leçon de la 9e édit.

[2] Le grec dit : *puisses-tu devenir la pâture des corbeaux.*

[3] Le texte porte : *il va au devant de ceux qui reviennent du combat, et leur dit*, etc.

un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami : il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ses parents, ou parce qu'ils sont d'un même pays ; et là il ne rougit pas de leur raconter quand et de quelle manière il a tiré cet homme des ennemis [1], et l'a apporté dans sa tente.

DES GRANDS D'UNE RÉPUBLIQUE

La plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un État populaire, n'est pas le désir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir et de se fonder, s'il se pouvoit, une souveraine puissance sur celle du peuple [2]. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux, et tel que je viens de le définir, se lève, demande cet emploi, et proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs [3] ; et de tous les vers d'Homère il n'a retenu que celui-ci :

Les peuples sont heureux quand un seul les gouverne [4].

[1] Var. *Des mains des ennemis*, dans les trois premières éditions.

[2] Var. *Sur la ruine de celle du peuple*, dans les trois premières éditions.— Selon le man. du Vatican : *Les partisans de l'oligarchie joignent à l'ambition de dominer, le désir de s'enrichir.*

[3] M. Coray, d'après le manuscrit du Vatican, a traduit ainsi : *Le partisan de l'oligarchie se présente pour demander qu'on accorde un pouvoir illimité à ceux qu'on va nommer, et si l'on propose des citoyens pour remplir cette fonction, il dit qu'un seul suffit.*

[4] Hom., *Iliade*, II, 204, 205.

Son langage le plus ordinaire est tel : Retirons-nous de cette multitude qui nous environne ; tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis ; essayons même de lui fermer le chemin à la magistrature. Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croie avoir reçu quelque injure : Cela, dit-il, ne se peut souffrir, et il faut que lui ou moi abandonnions la ville. Vous le voyez se promener dans la place, sur le milieu du jour, avec les ongles propres, la barbe et les cheveux en bon ordre [1], repousser fièrement ceux qui se trouvent sur ses pas, dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre, que la ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre [2] ; qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ni supporter plus longtemps les longueurs, les crieries et les mensonges des avocats ; qu'il commence à avoir honte de se trouver assis, dans une assemblée publique ou sur les tribunaux, auprès d'un homme mal habillé, sale et qui dégoûte ; et qu'il n'y a pas un seul de ces orateurs dévoués au peuple qui ne lui soit insupportable [3]. Il ajoute que c'est Thésée [4] qu'on peut appeler le premier auteur de tous ces maux [5] ; et il fait de pareils discours aux étrangers qui arrivent dans la ville, comme à ceux avec qui il sympathise de mœurs et de sentiments.

[1] Le manuscrit du Vat. ajoute : *le manteau jeté sur les épaules.*

[2] Le manuscrit du Vatican ajoute : *à cause des délateurs.*

[3] Le man. du Vatican dit ensuite : *Quand cesserons-nous d'être ruinés par des charges onéreuses qu'il faut supporter, et des galères qu'il faut équiper ?*

[4] Thésée avoit jeté les fondements de la république d'Athènes en établissant l'égalité entre les citoyens. (*Note de La Bruyère.*)

[5] Le manuscrit du Vatican ajoute : *car c'est lui qui a réuni les douze villes, et qui a aboli la royauté ; mais aussi, par une juste punition, il en fut la première victime.*

D'UNE TARDIVE INSTRUCTION

Il s'agit de décrire quelques inconvénients où tombent ceux qui, ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences et les exercices, veulent réparer cette négligence dans un âge avancé, par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur, et de les réciter à table dans un festin [1], où, la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit ou à gauche, le maniement des armes, et quel est l'usage, à la guerre, de la lance et du bouclier [2]. S'il monte un cheval [3] que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier, et, lui faisant faire des voltes ou des caracoles, il tombe lourdement et se casse la tête. On le voit tantôt, pour s'exercer au javelot, le lancer tout un jour contre l'homme de bois [4], tantôt tirer de l'arc et disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans

[1] Voy. le chap. *de la Brutalité*. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Le manuscrit du Vatican ajoute : *Il se joint à des jeunes gens pour faire une course avec des flambeaux en l'honneur de quelque héros. S'il est invité à un sacrifice fait à Hercule, il jette son manteau, et saisit le taureau pour le terrasser ; et puis il entre dans la palestre pour s'y livrer encore à d'autres exercices. Dans ces petits théâtres des places publiques, où l'on répète plusieurs fois de suite le même spectacle, il assiste à trois ou quatre représentations consécutives pour apprendre les airs par cœur. Dans les mystères de Sabasius* (*de Bacchus*), *il cherche à être distingué particulièrement par le prêtre. Il aime des courtisanes, enfonce leurs portes, et plaide pour avoir été battu par un rival.*

[3] Le grec porte : *S'il va à la campagne avec un cheval*. etc.

[4] Une grande statue de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder. (*Note de La Bruyère.*)

un blanc avec des flèches ; vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire et à le corriger comme s'il étoit le plus habile. Enfin, se voyant tout nu au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur ; et, par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grâce, et il s'agite d'une manière ridicule [1].

DE LA MÉDISANCE

Je définis ainsi la médisance : une pente secrète de l'âme à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles. Et pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs : si on l'interroge sur quelque autre, et que l'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie : Son père, dit-il, s'appeloit Sosie [2], que l'on a connu, dans le service et parmi les troupes, sous le nom de Sosistrate ; il a été affranchi depuis ce temps, et reçu dans l'une des tribus de la ville [3] : pour sa mère, c'étoit une noble Thracienne ; car les femmes de Thrace, ajoute-t-il, se piquent la plupart d'une ancienne noblesse [4] : celui-ci, né de si honnêtes gens, est un scélérat et qui ne mérite que le gibet. Et retournant à la mère de cet homme, qu'il peint avec

[1] Var. *Et s'exerce d'une manière ridicule*, dans la première édition. — Le manuscrit du Vatican ajoute : *afin de paroître instruit. Quand il se trouve avec des femmes, il se met à danser en chantant entre les dents pour marquer la cadence.*

[2] C'étoit, chez les Grecs, un nom de valet ou d'esclave. (*Note de La Bruyère.*)

[3] Le peuple d'Athènes étoit partagé en diverses tribus. (*Note de La Bruyère.*)

[4] Cela est dit par dérision des Thraciennes, qui venoient dans la Grèce pour être servantes, et quelque chose de pis. (*Note de La Bruyère.*)

de si belles couleurs : Elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins[1] les jeunes gens au passage, et qui, pour ainsi dire, les enlèvent et les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation : Je suis, lui dit-il, de votre sentiment; cet homme m'est odieux, et je ne le puis souffrir. Qu'il est insupportable par sa physionomie! Y a-t-il un plus grand fripon et des manières plus extravagantes? Savez-vous combien il donne à sa femme[2] pour la dépense de chaque repas? Trois oboles[3], et rien davantage; et croiriez-vous que, dans les rigueurs de l'hiver et au mois de décembre, il l'oblige de se laver avec de l'eau froide? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se lève et se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes. Nul de ses plus familiers[4] n'est épargné; les morts même dans le tombeau ne trouvent pas un asile contre sa mauvaise langue[5].

[1] Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics, où elles se mêloient d'infâmes commerces. (*Note de La Bruyère.*)

[2] Le manuscrit du Vatican ajoute : *qui lui a apporté plusieurs talents en dot, et qui lui a donné un enfant.*

[3] Il y avoit au-dessous de cette monnoie d'autres encore de moindre prix. (*Note de La Bruyère.*) Aussi le grec parle-t-il de trois petites pièces de cuivre dont huit font une obole.

[4] Var. *Familiers amis*, dans les cinq premières éditions.

[5] Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts, par une loi de Solon, leur législateur. (*Note de La Bruyère.*) — Le manuscrit du Vatican ajoute : *Et ce vice, il l'appelle franchise, esprit démocratique, liberté, et en fait la plus douce occupation de sa vie.*

DU GOUT QU'ON A POUR LES VICIEUX[1]

Le goût que l'on a pour les vicieux décèle la propension au vice. Celui que ce mauvais penchant domine fréquente les condamnés politiques, espérant par leur commerce se rendre plus habile et plus redoutable. Si l'on cite devant lui quelques gens de bien : Ils sont comme tant d'autres, dit-il, nul n'est vertueux; tous les hommes se ressemblent. Il blâme et persécute les bons citoyens, et il appelle *homme libre* celui qu'on regarde comme un scélérat. Avouant une partie du mal qu'on en dit, il prétend ignorer le reste. D'ailleurs, ajoute-t-il, il a de l'esprit, un excellent cœur, un grand crédit, et je déclare que je n'ai jamais vu d'homme plus capable. Favorable à l'accusé traduit devant le peuple ou devant un tribunal, il s'assied près de lui, et s'écrie : Jugez non la personne, mais le fait. Celui qu'on accuse est le défenseur du peuple; c'est son chien vigilant, il le garde contre les oppresseurs, et les éloigne. Qui voudra partager avec nous le fardeau des affaires, si nous abandonnons de pareils citoyens à la persécution? Ainsi, chef et patron de tous les malfaiteurs, il conspire avec eux jusque dans les tribunaux; et s'il est juge lui-même, il interprète les plaidoiries d'une manière perfide. Or, l'affection pour les scélérats est sœur de la scélératesse, et le proverbe dit vrai : *Qui se ressemble s'assemble.*

[1] La Bruyère n'a connu que le titre de ce chapitre, qu'il a cité dans son Discours sur Théophraste. Le chapitre lui-même a été découvert, ainsi que le suivant, à la bibliothèque du Vatican, par Prosper Petroni, en 1742, et tous deux publiés à Parme en 1786, par l'abbé Amaduzzi.

DU GAIN SORDIDE [1]

L'homme qui recherche le gain sordide a recours aux moyens les plus vils pour satisfaire sa passion. Il épargne le pain dans les repas ; il emprunte de l'argent à l'étranger, devenu son hôte par droit d'hospitalité. S'il sert à table : Il est juste, dit-il, que le distributeur ait une portion double ; et il se l'adjuge [2]. . .

. . . .

. . . .

Quand il donne son manteau à nettoyer, il emprunte celui d'un autre, et s'en sert jusqu'à ce qu'on le redemande..... Il achète secrètement l'objet que convoite un ami, pour le lui revendre avec profit..... Si ses enfants ont été indisposés, et ont passé quelques jours sans aller à l'école, il diminue le salaire du maître à proportion ; et, pendant le mois Anthestérion, il ne les y envoie pas du tout, pour ne pas être obligé de payer un mois dont une grande partie se passe en fêtes [3]. S'il reçoit une rétribution en monnoie de cuivre pour un esclave dont il a loué le travail, il exige un droit de change [4]. Il en use de même envers l'éco-

[1] Titre traduit par La Bruyère, et cité avec celui du chapitre précédent dans le Discours sur Théophraste. Il a traduit aussi une partie de ce *caractère*, qui avait été transportée à tort par les copistes dans le chapitre *de l'Impudent*.

[2] Ici se place le fragment que La Bruyère a traduit dans le chapitre *de l'Impudent*. Nous jugeons inutile de le répéter ; on le retrouvera ci-dessus, p. 90 à 92, depuis ces mots : *Si quelquefois il vend du vin*, jusqu'à la fin du chapitre.

[3] Les Anthestéries, qui avaient donné leur nom à ce mois, étaient des fêtes consacrées à Bacchus. On avait coutume de payer les honoraires des maîtres, et de leur envoyer des présents, le second jour du mois Anthestérion, qui correspondait à notre mois de janvier.

[4] Pour la perte que cette monnaie devait éprouver relativement à l'argent.

nome qui lui rend ses comptes..... Dans un voyage qu'il fait en compagnie, il emploie les esclaves des autres, et loue le sien, sans donner part au profit qu'il en retire. S'il se fait chez lui un pique-nique, il soustrait une partie des provisions qu'on lui apporte, telles que bois, lentilles, vinaigre, sel, huile de lampe. Si un de ses amis se marie, ou marie sa fille, il prétexte un voyage, afin d'éviter le présent de noces. Enfin, il emprunte à ses connoissances de ces choses qu'on ne redemande pas, et que même on refuse de reprendre.

LES CARACTÈRES

OU

LES MŒURS DE CE SIÈCLE

Admonere voluimus, non mordere : prodesse, non lædere : consulere moribus hominum, non officere.

Erasm.

LES CARACTÈRES

OU

LES MŒURS DE CE SIÈCLE

Je *rends au public ce qu'il m'a prêté : j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage ; il est juste que, l'ayant achevé avec toute l'attention pour la vérité dont je suis capable, et qu'il mérite de moi, je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature ; et s'il se connoît quelques uns des défauts que je touche, s'en corriger* [1]. *C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant, et le succès aussi que l'on doit moins se promettre. Mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi se lasser de leur reprocher* [2] :

[1] Var. Dans les trois premières éditions, le préambule est fort court. Après ces mots, *s'en corriger*, viennent immédiatement ceux-ci : *Ce ne sont point des maximes*, etc., p. 128. Ce qui commence par *C'est l'unique fin*, et se termine par *que je décris*, p. 124, est une addition de la 4e édition.

[2] Ainsi dans toutes les éditions originales. L'auteur des *Sentiments critiques* a relevé l'incorrection (p. 99). Coste et plusieurs éditeurs modernes ont mis : *de le leur reprocher*. Mais anciennement le verbe *reprocher* avait le sens complet, *faire des reproches*, et il suffisait du régime indirect, *à quelqu'un*. Voyez Nicot, p. 580.

ils seroient peut-être pires, s'ils venoient à manquer de censeurs ou de critiques; c'est ce qui fait que l'on prêche et que l'on écrit. L'orateur et l'écrivain ne sauroient vaincre la joie qu'ils ont d'être applaudis; mais ils devroient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avoient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges; outre que l'approbation la plus sûre et la moins équivoque est le changement de mœurs et la réformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction; et s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer et à faire recevoir les vérités qui doivent instruire. Quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques réflexions qui n'ont ni le feu, ni le tour, ni la vivacité des autres, bien qu'elles semblent y être admises pour la variété, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus présent et plus attentif à ce qui va suivre, à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familières, instructives, accommodées au simple peuple, qu'il n'est pas permis de négliger, le lecteur peut les condamner, et l'auteur les doit proscrire: voilà la règle. Il y en a une autre, et que j'ai intérêt que l'on veuille suivre, qui est de ne pas perdre mon titre de vue, et de penser toujours, et dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les caractères ou les mœurs de ce siècle que je décris[1] *: car, bien que je les tire souvent de la cour de France et des hommes de ma nation, on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule cour ni les renfermer en un seul pays, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue et de son utilité, ne s'écarte du plan*

[1] Var. *Du siècle que je décris*, dans la 4e édition. Les mots *de ce siècle*, dans les 5e, 6e et 7e, sont en italique. Ce qui commence par *car, bien que*, et se termine par *qui les composent*, est une addition de la 8e édition.

que je me suis fait d'y peindre les hommes en général, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres et dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent. Après cette précaution si nécessaire [1], *et dont on pénètre assez les conséquences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application* [2] *et toute censure, contre les froids plaisants et les lecteurs mal intentionnés* [3]. *Il faut savoir lire, et ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu, et ni plus ni moins que ce qu'on a lu ; et, si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le vouloir faire : sans ces conditions, qu'un auteur exact et scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique récompense de son travail, je doute qu'il doive continuer d'écrire, s'il préfère du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs et au zèle de la vérité. J'avoue d'ailleurs que j'ai balancé*

[1] Var. *Après cette seule précaution*, dans la 4e édition seulement, où ces mots suivent immédiatement ceux plus haut, *que je décris*.

[2] Molière aussi s'est défendu des *fausses applications*. Il fait dire dans l'*Impromptu de Versailles* « que rien ne lui donnoit du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que son dessein est de peindre les mœurs, sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie ; et que, si quelque chose étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit la ressemblance qu'on y vouloit toujours trouver, et dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. » (*Scène* 3.)

[3] Var. Cette phrase qui commence par *Après*, etc., est une addition de la 4e édition ; et les mots *mal intentionnés* sont suivis de : *Ce ne sont point au reste des maximes*, etc. (p. 128). Ce qui commence ici par : *Il faut savoir lire*, et se termine par : *ne plus rien hasarder en ce genre* (p. 127), a été ajouté dans la 5e édition.

dès l'année MDCLXXXX, *et avant la cinquième édition*[1], *entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur et une meilleure forme par de nouveaux caractères*[2], *et la crainte de faire dire à quelques-uns : Ne finiront-ils point ces Caractères, et ne verrons-nous jamais autre chose de cet écrivain ? Des gens sages me disoient, d'une part : La matière est solide, utile, agréable, inépuisable ; vivez longtemps et traitez-la sans interruption pendant que vous vivrez : que pourriez-vous faire de mieux ? il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume. D'autres, avec beaucoup de raison, me faisoient redouter*[3] *les caprices de la multitude et la légèreté du public, de qui j'ai néanmoins de si grands sujets d'être content, et ne manquoient pas*[4] *de me suggérer que, personne presque depuis trente années ne lisant plus que pour lire, il falloit aux hommes, pour les amuser, de nouveaux chapitres et un nouveau titre ; que cette indolence avoit rempli les boutiques et peuplé le monde, depuis tout ce temps, de livres froids et ennuyeux, d'un mauvais style et de nulle ressource, sans règles et sans la moindre justesse, contraires aux mœurs et aux bienséances, écrits avec précipitation et lus de même, seulement par leur nouveauté ; et que, si je ne savois qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvois faire étoit de me reposer. Je pris alors quelque chose*

[1] Var. *J'avoue d'ailleurs que j'ai balancé quelque temps*, dans la 5e édition. *Que j'ai balancé dès l'année dernière et avant la cinquième édition*, dans la 6e. Comme ci-dessus, dans les suivantes.

[2] Var. *Toute sa rondeur et toute sa forme par ces nouveaux et derniers caractères*, dans la 5e édition. *Plus de rondeur et plus de forme par de nouveaux caractères*, dans les 6e et 7e éditions. Comme ci-dessus dans les suivantes.

[3] Var. *M'ont fait redouter*, 5e édition.

[4] Var. *Et n'ont pas manqué*, 5e édition.

de ces deux avis si opposés, et je gardai un tempérament qui les rapprochoit : je ne feignis point d'ajouter[1] *quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déjà grossi du double la première édition de mon ouvrage ; mais, afin que le public ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau, et qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avoit seulement envie de lire, je pris soin*[2] *de lui désigner cette seconde augmentation par une marque particulière*[3] : *je crus aussi*[4] *qu'il ne seroit pas inutile de lui distinguer la première augmentation par une autre marque plus simple*[5], *qui servît à lui montrer le progrès de mes Caractères, et à aider son choix dans la lecture qu'il en voudroit faire ; et, comme il pouvoit craindre que ce progrès n'allât à l'infini, j'ajoutois*[6] *à toutes ces exactitudes une promesse sincère de ne plus rien hasarder en ce genre*[7]. *Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué a ma parole, en insérant dans les trois éditions qui ont suivi un*

[1] Var. *Je prends quelque chose de ces deux avis si opposés, et je garde un tempérament qui les rapproche : je ne feins point d'ajouter ici*, etc., 5e édition.

[2] Var. *Mais afin que le public ne soit point obligé de parcourir ce qui est ancien pour passer à ce qu'il y a de nouveau, et qu'il trouve sous ses yeux ce qu'il a seulement envie de lire, j'ai pris soin*, etc., 5e édition.

[3] ((¶)).

[4] Var. Après ces mots : *une marque particulière*, il y a dans la 5e édition : *et telle qu'elle se voit par apostille : j'ai cru aussi*, etc.

[5] (¶).— Ainsi qu'on le voit, ces marques ont paru pour la première fois dans la 5e édition.

[6] Var. *Et, comme il pourroit craindre que ce progrès n'allât à l'infini, j'ajoute*, etc., 5e édition.

[7] Var. Ce qui suit ces derniers mots : *en ce genre*, et se termine par : *à la postérité* , page suivante, a été ajouté dans la 6e édition.

assez grand nombre[1] *de nouvelles remarques*[2], *il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes par la suppression entière de ces différences, qui se voient par apostille*[3], *j'ai moins pensé à lui faire lire rien de nouveau, qu'à laisser peut-être un ouvrage de mœurs plus complet, plus fini et plus régulier, à la postérité. Ce ne sont point, au reste, des maximes*[4] *que j'ai voulu écrire : elles sont comme des lois dans la morale ; et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité, ni assez de génie pour faire le législateur. Je sais même que j'aurois péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises. Quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étendues : on pense les choses d'une manière différente, et on les explique par un tour aussi tout différent, par une sentence*[5], *par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait*[6], *par une*

[1] Var. *Dans cette sixième édition un très-petit nombre,* 6e édition. *Dans une sixième édition un petit nombre,* 7e édition.

[2] Var. Après ces mots : *de nouvelles remarques*, il y a dans les 6e et 7e éditions ceux-ci : *que j'avoue ingénument n'avoir pas eu la force de supprimer.*

[3] C'est dans la 6e édition qu'il a fait cette suppression ; mais dans la 7e on trouve, à la fin de l'ouvrage, une table qui présente les nouvelles augmentations. Dans la 8e, elles sont indiquées par une main figurée en marge. Après la mort de l'auteur, dans la 9e et dans la 10e édition, données encore par Michallet, il n'est resté que le signe distinctif des articles, ¶.

[4] Var. *Ce ne sont point des maximes*, dans les trois premières éditions.

[5] Var. *Par une définition, par une sentence*, dans les trois premières éditions.

[6] Var. *Par une simple comparaison, par un trait*, dans les quatre premières éditions. *Par un fait tout entier* a été ajouté dans la 5e.

description, par une peinture : de là procède la longueur ou la brièveté de mes réflexions [1]. *Ceux enfin* [2] *qui font des maximes veulent être crus : je consens, au contraire, que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux* [3].

[1] Var. *De mes remarques*, dans les cinq premières éditions.

[2] Var. *Ceux d'ailleurs*, dans les quatre premières éditions.

[3] Ce qui frappe principalement dans cet Avertissement est l'espèce de scrupule que La Bruyère se faisait de grossir et d'améliorer incessamment son livre. *J'avoue*, dit-il, *que j'ai balancé dès l'année* 1690, *et avant la cinquième édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur et une meilleure forme par de nouveaux caractères, et la crainte de faire dire à quelques-uns : Ne finiront-ils pas, ces Caractères...?* Il prit un terme moyen, *un tempérament :* il continua les augmentations ; mais il eut soin de les désigner par des marques particulières, *afin que le public ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau, et qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avoit seulement envie de lire*. De telles précautions doivent sembler étranges aujourd'hui ; elles prouvent tout le respect que les auteurs avaient alors pour le public.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes. —*Édit.* 1.

¶ Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments; c'est une trop grande entreprise. — 1.

¶ C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule. Il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Un magistrat alloit par son mérite à la première dignité, il étoit homme délié et pratique dans les affaires : il a fait imprimer un ouvrage moral, qui est rare par le ridicule [1]. — 1.

¶ Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis. — 1.

¶ Un ouvrage satirique ou qui contient [2] des faits, qui est donné en feuilles sous le manteau aux conditions d'être rendu de même, s'il est médiocre, passe pour merveilleux; l'impression est l'écueil. — 1.

¶ Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de morale l'avertis-

[1] La *clef* cite Poncet de la Rivière, conseiller au parlement de Paris, qui avait fait un mauvais livre sur les avantages de la vieillesse. Il aspirait à être chancelier.

[2] Var. *Ou qui a,* dans les deux premières éditions.

sement au lecteur, l'épître dédicatoire, la préface, la table, les approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre. — 1.

¶ Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public. — 1.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers [1] avec toute l'emphase d'un mauvais poëte ! — 1.

¶ Certains poëtes sont sujets, dans le dramatique, à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevés, et remplis de grands sentiments. Le peuple écoute avidement, les yeux élevés et la bouche ouverte, croit que cela lui plaît, et à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage [2] ; il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celui de se récrier et d'applaudir. J'ai cru autrefois, et dans ma première jeunesse, que ces endroits étoient clairs et intelligibles pour les acteurs, pour le parterre et l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendoient eux-mêmes, et qu'avec toute l'attention que je donnois à leur récit, j'avois tort de n'y rien entendre ; je suis détrompé [3]. — 5.

¶ L'on n'a guère vu jusques à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs : Homère a fait l'Iliade, Virgile l'Énéide, Tite-Live ses Décades, et l'Orateur romain ses Oraisons. — 1.

¶ Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui

[1] Var. Les mots *déclamer pompeusement un froid discours, ou*... ont été ajoutés dans la quatrième édition ; et cet article, qui se trouvait avant le précédent, a été mis après, en devenant un simple paragraphe.

[2] Lucas. — Ça est si biau que je n'y entends goutte.

(Molière, *le Médecin malgré lui*, 6e scène, 2e acte.)

[3] Voltaire prétend que La Bruyère a voulu désigner dans cet article Corneille lui-même. (Voy. *Dict. phil.*, art. *Esprit*, sect. 2.)

l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement [1]. — 1.

¶ Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse. — 1.

¶ La vie des héros a enrichi l'histoire, et l'histoire a embelli les actions des héros : ainsi je ne sais qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'histoire à ceux qui leur en ont fourni une si noble matière, ou ces grands hommes à leurs historiens. — 1.

¶ Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter [2]. — 1.

¶ Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. MOÏSE [3], HOMÈRE, PLATON, VIRGILE, HORACE, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images : il faut exprimer le vrai, pour écrire naturellement, fortement, délicatement. — 1.

¶ On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture : on a entièrement abandonné l'ordre gothique, que la barbarie avait introduit pour les palais et pour les temples ; on

[1] « On dit qu'il ne faut pas disputer des goûts; et on a raison quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts : comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne, et un mauvais goût qui les ignore, et l'on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers. » (Voltaire, *Dict. phil.*, art. *Goût.*)

[2] « Le nom d'un homme qui a fait de grandes choses impose plus de respect que toutes les épithètes. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. 13.)

[3] Quand même on ne le considère que comme un homme qui a écrit. (*Note de l'auteur.*)

a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien : ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même on ne sauroit, en écrivant, rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens, que par leur imitation. — 5.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, aient pu revenir au goût des anciens, et reprendre enfin le simple et le naturel ! — 1.

On se nourrit des anciens et des habiles modernes ; on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages ; et quand enfin l'on est auteur, et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants *drus* et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice [1]. — 4.

Un auteur moderne prouve ordinairement que les anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison et par exemple : il tire la raison de son goût particulier, et l'exemde ses ouvrages. — 4.

Il avoue que les anciens, quelque inégaux et peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits ; il les cite ; et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique [2]. — 4.

Quelques habiles prononcent en faveur des anciens contre les modernes ; mais ils sont suspects, et semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité : on les récuse [3]. — 4.

[1] On a cru reconnaître dans cet article Fontenelle et Saint-Evremond.

[2] Il est probable que l'auteur désigne ici Perrault de l'Académie française, lequel venait de faire paraître son *Parallèle des anciens et des modernes*.

[3] Quelle délicatesse dans la louange ! La Bruyère pensait déjà à l'Académie, et c'était s'assurer bien habilement l'appui de Boileau et de Racine.

¶ L'on devroit aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en savent assez pour les corriger et les estimer. — 1.

Ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son ouvrage est un pédantisme. — 4.

Il faut qu'un auteur reçoive avec une égale modestie les éloges et la critique que l'on fait de ses ouvrages. — 4.

¶ Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant: il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est foible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre. — 1.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis longtemps sans la connoître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui étoit la plus simple, la plus naturelle, qui sembloit devoir se présenter d'abord et sans effort [1]. — 1.

Ceux qui écrivent par humeur sont sujets à retoucher à leurs ouvrages; comme elle n'est pas toujours fixe, et qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bientôt pour les expressions et les termes qu'ils ont le plus aimés [2]. — 1.

¶ La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues. — 1.

[1] La Rochefoucauld a dit : « Il arrive souvent que des choses se présentent plus achevées à notre esprit qu'il ne les pourroit faire avec beaucoup d'art. » (Max. Cl, édit. Jannet, 1853.) — Var. Ce paragraphe était marqué ¶ dans les trois premières éditions.

[2] Nous croyons que La Bruyère parle ici d'après sa propre expérience. Il devait retoucher très-souvent son style, qui, lorsqu'on l'étudie, paraît savamment travaillé. En général, les grands écrivains de l'école classique revoyaient leurs ouvrages selon leurs diverses dispositions. Voilà pourquoi ces ouvrages répondent à toutes les dispositions et satisfont complétement. — Var. Ce paragraphe était marqué ¶ dans les trois premières éditions.

Un esprit médiocre croit écrire divinement; un bon esprit croit écrire raisonnablement. — 1.

¶ L'on m'a engagé, dit *Ariste*, à lire mes ouvrages à *Zoïle* [1] : je l'ai fait. Ils l'ont saisi d'abord, et, avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais, il les a loués modestement en ma présence, et il ne les a pas loués depuis devant personne. Je l'excuse, et je n'en demande pas davantage à un auteur; je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites. — 1.

Ceux qui, par leur condition, se trouvent exempts de la jalousie d'auteur, ont ou des passions ou des besoins qui les distraient et les rendent froids sur les conceptions d'autrui : personne presque, par la disposition de son esprit, de son cœur et de sa fortune, n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage. — 1.

¶ Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très-belles choses [2]. — 1.

¶ Bien des gens vont jusques à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur, jusques à ce qu'ils aient vu le cours qu'il aura dans le monde par l'impression, ou quel sera son sort parmi les habiles : ils ne hasardent point leurs suffrages, et ils veulent être portés par la foule et entraînés par la multitude [3]. Ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis. — 1.

Ces gens laissent échapper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité et des lumières, qu'ils savent juger, trouver bon ce qui est bon, et meilleur

[1] Var. *Zélotes*, dans les quatre premières éditions.

[2] « Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir. » (Molière, *Critique de l'École des femmes*, sc. 7.)

[3] « Le talent de La Bruyère, dit Suard dans sa Notice, se fait surtout remarquer par un choix d'expressions vives, figurées, pittoresques. »

ce qui est meilleur. Un bel ouvrage tombe entre leurs mains : c'est un premier ouvrage, l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur ; il ne s'agit point de faire sa cour ou de flatter les grands en applaudissant à ses écrits ; on ne vous demande pas, *Zélotes*, de vous récrier : *C'est un chef-d'œuvre de l'esprit ; l'humanité ne va pas plus loin ; c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever*[1] ; *on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette pièce*[2] : phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'abbaye, nuisibles à cela même qui est louable et qu'on veut louer. Que ne disiez-vous seulement : Voilà un bon livre? Vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les étrangers comme avec vos compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe, et qu'il est traduit en plusieurs langues : il n'est plus temps. — 6.

¶ Quelques-uns de ceux qui ont lu un ouvrage en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, et qu'ils altèrent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur ; et ces traits ainsi corrompus et défigurés, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées et leurs expressions, ils les exposent à la censure, soutiennent qu'ils sont mauvais, et tout le monde convient qu'ils sont mauvais : mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient citer, et qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire[3]. — 4.

[1] Var. Ce qui se trouve entre les mots *plus loin* et *on ne jugera* a été ajouté dans la 8e édition.

[2] Mme de Sévigné a dit, en parlant de la tragédie d'*Esther* : « La mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. » (Lettre du 21 février 1689.)

[3] Cette réflexion satirique rappelle l'épigramme suivante de Boileau :

D'où vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,
Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots?
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

8.

¶ Que dites-vous du livre d'*Hermodore*[1]? Qu'il est mauvais, répond *Anthime*. Qu'il est mauvais? Qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. Mais l'avez-vous lu? Non, dit Anthime. Que n'ajoute-t-il que *Fulvie* et *Mélanie* l'ont condamné sans l'avoir lu, et qu'il est ami de Fulvie et de Mélanie? — 4.

¶ *Arsène*, du plus haut de son esprit, contemple les hommes; et, dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse: loué, exalté, et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir, et qu'il n'aura jamais: occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles: élevé par son caractère au-dessus des jugements humains, il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme, et il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent; eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire; il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde, et si universellement goûté des honnêtes gens[2], je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire: incapable d'être corrigé par cette peinture, qu'il ne lira point[3]. — 4.

¶ *Théocrine* sait des choses assez inutiles; il a des sen-

[1] La Bruyère emploie souvent la forme de l'apostrophe et du dialogue, ce qui donne beaucoup de mouvement et de vivacité à son style.

[2] *Honnêtes gens, honnête homme*, mot qui avait alors diverses significations. On doit l'entendre ici selon la définition qu'en a donnée Pascal: « Les vrais honnêtes gens, dit-il, ne veulent point d'enseigne... Ils ne sont appelés ni poëtes, ni géomètres; mais ils jugent ceux-là. »

[3] La *clef* fait application de ce *caractère* au comte de Tréville (Troisville), bel esprit très-recherché dans le monde. On disait que le mot *parler comme un livre* semblait avoir été fait pour lui. Mme de Coulanges écrit à Mme de Sévigné (13 mai 1695): « M. de

timents toujours singuliers; il est moins profond que méthodique; il n'exerce que sa mémoire; il est abstrait, dédaigneux, et il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hasard fait que je lui lis mon ouvrage, il l'écoute. Est-il lu, il me parle du sien. Et du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il? Je vous l'ai déjà dit, il me parle du sien [1]. — 6.

¶ Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur vouloit en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins. — 4.

¶ C'est une expérience faite, que, s'il se trouve dix per-

Tréville nous a dit avant-hier les plus belles choses du monde sur le Quiétisme, c'est-à-dire en nous l'expliquant. Il n'y a jamais eu un esprit plus lumineux que le sien. » Et dans une autre lettre (24 juin 1695) : « J'attends aujourd'hui M. de Tréville, qui vient lire à deux ou trois personnes un ouvrage qu'il a composé. C'est un précis sur les Pères, qu'on dit être la plus belle chose qui ait jamais été. Cet ouvrage ne verra jamais le jour, et ne sera lu que cette fois seulement. De tout ce qui sera chez moi, je suis la seule indigne de l'entendre. C'est un secret que je vous confie, au moins. » Boileau, dans sa lettre à Perrault, cite Tréville comme un des hommes dont les jugements faisaient autorité. Mais il était difficile et dédaigneux. Peut-être n'a-t-il pas goûté les *Caractères*, ce qui aura engagé La Bruyère à faire le sien, dans sa 4e édition, s'il est vrai qu'il l'ait eu en vue. Les *inconstances* dont il est parlé peuvent se rapporter à ce personnage, que Saint-Simon nous représente tour à tour courtisan et dévot : « Sa vie, dit-il, dégénéra en haut et bas de haute dévotion, de mollesse et de liberté, qui se succédèrent par quartier. » (*Mém.* t. IV, p. 283 et t. VI, p. 421, in-8°, éd. Hachette.) Selon Mme de Sévigné, Bourdaloue *fit trois points de la retraite de Tréville.* (Lettre du jour de Noël 1671. Voyez aussi celles des 13 mars 1671, 17 nov. et 6 déc. 1688, et le sermon de Bourdaloue sur la *Sévérité évangélique*.)

[1] Appliqué à l'abbé de Dangeau (frère du marquis) : « Académicien, grammairien, pédant, dit Saint-Simon ; le meilleur homme du monde, mais fort ridicule... Les bagatelles de l'orthographe et de ce qu'on entend par la matière des rudiments furent l'occupation et le travail sérieux de toute sa vie. (*Mém.* t. VIII, p. 115, et t. XVIII, p. 64.)

sonnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les réclame : ceux-ci s'écrient : Pourquoi supprimer cette pensée ? elle est neuve, elle est belle, et le tour en est admirable ; et ceux-là affirment, au contraire, ou qu'ils auroient négligé cette pensée, ou qu'ils lui auroient donné un autre tour. Il y a un terme, disent les uns, dans votre ouvrage, qui est rencontré, et qui peint la chose au naturel ; il y a un mot, disent les autres, qui est hasardé, et qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre : et c'est du même trait et du même mot que tous ces gens [1] s'expliquent ainsi, et tous sont connoisseurs et passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur, que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ? — 4.

¶ Un auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, et de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, et encore moins de les supprimer [2]. Il est convaincu que, quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisants est un mal inévitable, et que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise [3]. — 4.

¶ [4] Si certains esprits vifs et décisifs étoient crus, ce se-

[1] Var. *Que ces gens*, 4e et 5e édit. — Molière, dans la *Critique de l'École des femmes*, fait dire à l'un de ses personnages : « J'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus. » (sc. 4).

[2] Var. *De quelque endroit de son ouvrage, et encore moins de le supprimer*, dans les 4e et 5e éditions.

[3] Ces réflexions sensées sont relevées par le trait qui les termine. Il s'agit ici des *Caractères*, et l'auteur s'irrite des fausses applications qu'on en faisait déjà.

[4] En marge de cet article, dans la 8e édition, est une main figurée, au-dessous de laquelle on lit : *Marque qu'on a exigée de moi pendant le cours de cette édition*. La même marque se reproduit à tous les articles nouveaux insérés dans la 8e édition.

roit encore trop que les termes pour exprimer les sentiments; il faudroit leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre. Quelque soin que l'on apporte à être serré et concis, et quelque réputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus. Il faut leur laisser tout à suppléer, et n'écrire que pour eux seuls : ils conçoivent une période par le mot qui la commence, et par une période tout un chapitre : leur avez-vous lu un seul endroit de l'ouvrage, c'est assez, ils sont dans le fait et entendent l'ouvrage. Un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante; et c'est une perte pour eux que ce style estropié qui les enlève soit rare, et que peu d'écrivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un fleuve dont le cours, quoique rapide, est égal et uniforme, ou d'un embrasement qui, poussé par les vents, s'épand au loin dans une forêt où il consume les chênes et les pins, ne leur fournissent aucune idée de l'éloquence. Montrez-leur un feu grégeois qui les surprenne, ou un éclair qui les éblouisse, ils vous quittent du bon et du beau. — 8.

¶ Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou régulier! Je ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime, que d'éviter toutes sortes de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration ; il s'est vu plus fort que l'autorité et la politique [1], qui ont tenté vainement de le détruire ; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentiments, les

[1] Cette pièce excita la jalousie du cardinal de Richelieu, qui la fit critiquer par l'Académie.

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

(Boileau, *Sat.* 9.)

grands et le peuple : ils s'accordent tous à le savoir de mémoire, et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. Le Cid enfin est l'un des plus beaux poëmes que l'on puisse faire ; et l'une des meilleures critiques qui ait[1] été faite sur aucun sujet, est celle du Cid[2]. — 4.

¶ Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon, et fait de main d'ouvrier[3]. — 8.

¶ *Capys*, qui s'érige en juge du beau style et qui croit écrire comme BOUHOURS et RABUTIN[4], résiste à la voix du peuple, et dit tout seul que *Damis* n'est pas un bon auteur[5]. Damis cède à la multitude, et dit ingénument avec le public que Capys est froid écrivain[6]. — 4.

¶ Le devoir du nouvelliste est de dire : Il y a un tel livre qui court, et qui est imprimé chez Cramoisy, en tel caractère ; il est bien relié, et en beau papier ; il se vend tant. Il doit savoir jusques à l'enseigne du libraire qui le débite : sa folie est d'en vouloir faire la critique. — 4.

Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique. — 4.

Le nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une

[1] Var. Plusieurs éditeurs ont corrigé, en mettant *qui aient été faites*.

[2] *Sentiments de l'Académie sur le Cid.*

[3] La Bruyère peut hardiment proposer une telle règle pour juger son propre ouvrage.

[4] Var. *Comme Bussy*, dans la 4e édition. *Comme Bouhours et Rabutin*, dans la 5e et les suivantes.

[5] Var. *Un bon écrivain*, 4e édition.

[6] Var. *Est un froid auteur*, 4e éd. — Le nom de *Capys* a été appliqué à Boursault, et celui de *Damis* à Boileau. On sait qu'ils se sont réconciliés aux eaux de Bourbon, où Boursault alla visiter Boileau, et lui fit des offres de service. (Voy. lettre de Boileau à Racine, du 19 août 1687.) Boursault vécut assez pour se voir désigné par les *clefs*.

nouvelle qui se corrompt la nuit, et qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil. — 4.

¶ Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule. S'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il y a de l'esprit : mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs [1]. — 4.

¶ Les sots lisent un livre, et ne l'entendent point : les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement : les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier ; ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair : les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, et ne pas entendre ce qui est fort intelligible. — 4.

¶ Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments [2], rien ne leur est nouveau ; ils admirent peu, ils approuvent. — 4.

¶ Je ne sais si l'on pourra jamais mettre dans des lettres

[1] Dans ce chapitre, La Bruyère a presque toujours en vue lui-même et son ouvrage, et il en parle très-dignement.

[2] Il semble que c'est précisément pour cette raison qu'ils sont plus capables d'admiration, parce qu'on éprouve un plaisir très-vif en voyant ses opinions et ses sentiments parfaitement rendus et développés. Mais des ouvrages tels que celui de La Bruyère sont plutôt admirés de la postérité que des contemporains.

plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément et plus de style que l'on en voit dans celles de BALZAC et de VOITURE. Elles sont vides de sentiments, qui n'ont régné que depuis leur temps, et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste, que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont [1] un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étoient toujours correctes, j'oserois dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seroient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit [2]. — 4.

[1] Var. *Elles ont sur tout*, dans les éditions antérieures à la huitième.

[2] « Tout ce passage semblerait avoir été inspiré par la lecture des lettres de Mme de Sévigné, et en serait le plus bel éloge. Le recueil n'en fut cependant publié que longtemps après la mort de La Bruyère ; mais peut-être en avait-il eu connaissance pendant qu'elles circulaient manuscrites. Au reste, Mme de Sévigné n'était pas la seule femme de cette époque qui écrivît des lettres avec un abandon plein de grâce et une piquante originalité de style. » (Auger.) — « Les lettres de Balzac et de Voiture, dit Voltaire, eurent en leur temps beaucoup de réputation ; mais on voit bien qu'elles avaient été écrites pour être publiques, et cela seul, en les privant nécessairement du naturel, devait à la longue les discréditer... Les meilleures de Voiture sont étudiées. On sent qu'il se fatigue pour trouver ce qui se présente si naturellement à Mme de Sévigné, et à tant d'autres dames, qui écrivent sans effort ces bagatelles mieux que Voiture ne les écrivait avec peine... A l'égard de Balzac, personne ne le lit aujourd'hui. Ses lettres ne serviraient qu'à former un pédant. » (*Mélanges littéraires.* — *Lettres familières.*)

¶ Il n'a manqué à TÉRENCE que d'être moins froid : quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle élégance, quels caractères! Il n'a manqué à MOLIÈRE que d'éviter le jargon et le barbarisme[1], et d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, et quel fléau du ridicule! Mais quel homme on auroit pu faire de ces deux comiques[2] ! — 4.

¶ J'ai lu MALHERBE et THÉOPHILE. Ils ont tous deux connu la nature, avec cette différence que le premier, d'un style plein et uniforme, montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple; il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre, sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails; il fait une anatomie: tantôt il feint, il exagère, il passe le vrai dans la nature; il en fait le roman. — 5.

¶ RONSARD et BALZAC ont eu, chacun dans leur genre, assez de bon et de mauvais pour former après eux de très-grands hommes en vers et en prose. — 5.

¶ MAROT, par son tour et par son style, semble avoir écrit depuis RONSARD : il n'y a guère, entre ce premier et nous, que la différence de quelques mots. — 5.

¶ RONSARD et les auteurs ses contemporains ont plus nui

[1] Var. Ces mots : *et le barbarisme,* sont une addition de la 9e édition. Preuve certaine qu'elle a été revue par l'auteur, quoiqu'elle ait paru après sa mort.

[2] On a beaucoup reproché à La Bruyère cette légère critique de Molière, malgré tous les éloges qui l'accompagnent. Sans doute les écarts où s'est laissé entraîner le grand comique ne doivent être attribués qu'à sa position, et les intérêts de son théâtre s'opposaient quelquefois aux intérêts de sa gloire; mais voilà ce qu'on peut regretter. Il ne faudrait pas que l'admiration devînt du fanatisme. Boileau et Fénelon se sont permis les mêmes critiques à l'égard de Molière, et l'on a toujours distingué ses chefs-d'œuvre de ses farces, où il y a néanmoins d'excellentes choses.

au style qu'ils ne lui ont servi : ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection ; ils l'ont exposé à la manquer pour toujours, et à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de Marot, si naturels et si faciles, n'aient su faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve et d'enthousiasme, un plus grand poëte que Ronsard et que Marot ; et, au contraire, que Belleau, Jodelle, et du Bartas[1], aient été sitôt suivis d'un RACAN et d'un MALHERBE, et que notre langue, à peine corrompue, se soit vue réparée. — 5.

¶ MAROT et RABELAIS sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avoient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible ; son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable ; c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme ; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse, et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats. — 5.

¶ Deux écrivains dans leurs ouvrages ont blâmé MONTAGNE, que je ne crois pas, aussi bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup ; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles[2]. — 5.

¶ Un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin. On

[1] Var. Dans les éditions antérieures à la neuvième (de 1696), on lit *Saint-Gelais* au lieu de *du Bartas*.

[2] Nicole et le P. Mallebranche, suivant la *clef*. Le premier est celui qui *ne pense pas assez*, et le second celui qui *pense trop subtilement*. M. Sainte-Beuve, dans son histoire de *Port-Royal*, désigne Balzac au lieu de Nicole (t. II, p. 390, note).

lit AMYOT et COEFFETEAU[1] : lequel lit-on de leurs contemporains? BALZAC, pour les termes et pour l'expression, est moins vieux que VOITURE ; mais si ce dernier, pour le tour, pour l'esprit et pour le naturel[2], n'est pas moderne, et ne ressemble en rien à nos écrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter, et que le petit nombre de ceux qui courent après lui ne peut l'atteindre[3]. — 5.

¶ Le H** G** est immédiatement au-dessous du rien[4]. Il y a bien d'autres ouvrages qui lui ressemblent. Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre, qu'il y a de sottise à l'acheter : c'est ignorer le goût du peuple, que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaises. — 1.

¶ L'on voit bien que l'*Opéra* est l'ébauche d'un grand spectacle ; il en donne l'idée. — 1.

Je ne sais pas comment l'*Opéra*, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer. — 1.

Il y a des endroits dans l'*Opéra* qui laissent en désirer d'autres ; il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout

[1] Coeffeteau, dominicain, nommé évêque de Marseille en 1621. Il a traduit Florus, et publié plusieurs ouvrages sur la morale et la politique, estimés dans leur temps. (Voyez Niceron, t. III.) — Boileau, dans sa 8e satire, parlant des passions, a dit :

> Laissons-en discourir La Chambre et Coeffeteau,
> Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.

[2] Var. *Pour le tour, l'esprit et le naturel*, 5e édit.

[3] C'est la seconde fois que La Bruyère fait l'éloge de Voiture, sans signaler son principal défaut, l'affectation. Il lui attribue même ici la qualité opposée, *le naturel*. Boileau aussi a loué Voiture, et Mme de Sévigné a vanté son *esprit libre, badin et charmant* (L. du 24 novembre 1679). C'est apparemment cet agréable badinage, ce ton libre et familier, qui le faisait alors paraître *naturel*.

[4] Var. de *rien*, 9e édition seule. — Il s'agit du *Mercure galant*, recueil périodique, rédigé par de Visé, alors très-protégé. — La 6e et la 7e édition portent M** G** ; les précédentes et les suivantes H** G**, ce qui déguisait davantage les intentions de l'auteur.

le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action, et de choses qui intéressent[1]. — 1.

L'*Opéra*, jusques à ce jour, n'est pas un poëme, ce sont des vers ; ni un spectacle, depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'*Amphion* et de sa race[2] ; c'est un concert, ou ce sont des voix soutenues par des instruments. C'est prendre le change, et cultiver un mauvais goût, que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfants, et qui ne convient qu'aux marionnettes ; elle augmente et embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du théâtre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changements, aux Bérénices et à Pénélope[3] ; il en faut aux *opéras* ; et le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement. — 4.

¶ Ils ont fait le théâtre, ces empressés[4], les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, jusqu'à la salle où s'est donné le spectacle, j'entends le toit et les quatre murs dès leurs fondements. Qui doute que la chasse

[1] Saint-Evremont, écrivant au duc de Buckingham, s'exprime à peu près en mêmes termes au sujet de l'Opéra : « J'avoue, dit-il, que le tout ensemble paroit merveilleux ; mais il faut aussi m'avouer que ces merveilles deviennent bientôt *ennuyeuses*, car, où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent et se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets ; la lassitude devient si grande, qu'on ne songe qu'à sortir, et le seul plaisir qui reste à des spectateurs languissants, c'est l'*espérance de voir bientôt finir le spectacle qu'on leur donne.* »

[2] Lulli et ses fils, son école.

[3] La *Bérénice* de Corneille et celle de Racine ; la *Pénélope* de l'abbé Genest, représentée en 1684.

[4] Il s'agit d'une fête magnifique que M. le Prince, fils du grand Condé, donna au dauphin à Chantilly, en 1688, et qui dura huit jours.

sur l'eau[1], l'enchantement de la table[2], la merveille du labyrinthe[3], ne soient encore de leur invention ? J'en juge par le mouvement qu'ils se donnent, et par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succès. Si je me trompe, et qu'ils n'aient contribué en rien à cette fête si superbe, si galante, si long-temps soutenue, et où un seul a suffi pour le projet et pour la dépense, j'admire deux choses : la tranquillité et le flegme de celui qui a tout remué, comme l'embarras et l'action de ceux qui n'ont rien fait[4]. — 4.

¶ Les connoisseurs, ou ceux qui se croient[5] tels, se donnent voix délibérative et décisive sur les spectacles, se cantonnent aussi, et se divisent en des partis contraires, dont chacun, poussé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité, admire un certain poëme ou une certaine musique, et siffle toute autre. Ils nuisent également, par cette chaleur à défendre leurs préventions, et à la faction opposée, et à leur propre cabale ; ils découragent par mille contradictions les poëtes et les musiciens, retardent le progrès des sciences et des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation et de la liberté qu'auroient

[1] Divertissement donné aux dames. On fit jeter dans un étang des sangliers, des cerfs, des biches, au son des hautbois et des trompettes. Les dames, embarquées dans des bateaux couverts de feuillages, prenaient les cerfs au moyen de nœuds coulants, puis s'amusaient à les remettre en liberté.

[2] Rendez-vous de chasse dans la forêt de Chantilly. (*Note de l'auteur.*)

[3] Collation très-ingénieuse donnée dans le labyrinthe de Chantilly. (*Note de l'auteur.*)

[4] Le *Mercure Galant*, dans la description qu'il fit de cette fête (septembre 1688), avait tout attribué à Jean Berain, architecte, à Le Camus et Bréaar, chargés du service des tables. La Bruyère reporte sur le prince lui-même le mérite des préparatifs. « Personne, dit Saint-Simon, n'a jamais porté si loin l'invention, l'exécution, l'industrie, les agréments ni la magnificence des fêtes dont il savoit surprendre et enchanter. » (*Mém.* t. VII, p. 130, in-8°, édit. Hachette.)

[5] Var. *Se croyant*, 4e, 5e, 6e et 7e édit.

plusieurs excellents maîtres de faire, chacun dans leur genre et selon leur génie, de très beaux ouvrages. — 4.

¶ D'où vient que l'on rit si librement au théâtre, et que l'on a honte d'y pleurer? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable que d'éclater sur le ridicule? Est-ce l'altération des traits qui nous retient? Elle est plus grande dans un ris immodéré que dans la plus amère douleur; et l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer en la présence des grands et de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, et à marquer quelque foiblesse, surtout en un sujet faux, et dont il semble que l'on soit la dupe? Mais, sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du foible dans un ris excessif comme dans les pleurs, et qui se les défendent [1] également, qu'attend-on d'une scène tragique? Qu'elle fasse rire? Et d'ailleurs, la vérité n'y règne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique? l'âme ne va-t-elle pas jusqu'au vrai dans l'un et l'autre genre avant que de s'émouvoir? est-elle même si aisée à contenter? ne lui faut-il pas encore le vraisemblable? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un amphithéâtre un ris universel sur quelque endroit d'une comédie, et que cela suppose au contraire qu'il est plaisant et très naïvement exécuté, aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes, et les mauvais ris dont on veut les couvrir, prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique seroit de pleurer tous franchement et de concert à la vue l'un de l'autre, et sans autre embarras que d'essuyer ses larmes: outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théâtre que de s'y morfondre. — 4.

¶ Le poëme tragique vous serre le cœur dès son com-

[1] Var. *Et se les défendent*, 4e et 5e éd.

mencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer et le temps de vous remettre ; ou, s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes et dans de nouvelles alarmes. Il vous conduit à la terreur par la pitié, ou, réciproquement, à la pitié par le terrible ; vous mène par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises et par l'horreur, jusqu'à la catastrophe. Ce n'est donc pas un tissu de jolis sentiments, de déclarations tendres, d'entretiens galants, de portraits agréables, de mots *doucereux*, ou quelquefois assez plaisants pour faire rire, suivi à la vérité d'une dernière scène [1] où les mutins n'entendent aucune raison [2], et où, pour la bienséance, il y a enfin du sang répandu, et quelque malheureux à qui il en coûte la vie [3]. — 6.

¶ Ce n'est point assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes et instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas et si grossier, ou même si fade et si indifférent, qu'il n'est ni permis au poëte d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le paysan ou l'ivrogne fournit quelques scènes à un farceur ; il n'entre qu'à peine dans le vrai comique : comment pourroit-il faire le fond ou l'action principale de la comédie ? Ces caractères, dit-on, sont naturels. Ainsi, par cette règle, on occupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle, d'un malade dans sa garderobe, d'un

[1] Sédition, dénoûment vulgaire des tragédies. (*Note de l'auteur.*)

[2] Var. Le mot *mutins* est en italique dans les 6e et 7e éd.

[3] Il est probable que l'auteur veut parler des tragédies de Quinault, et particulièrement de l'*Astrate*, qui se termine par une sédition. Boileau aussi a critiqué les *entretiens galants*, les *mots doucereux* dont ces pièces sont remplies :

Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement,
Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.
. . . .
. . . . Avez-vous vu l'Astrate ?

(*Satire 3.*)

homme ivre qui dort ou qui vomit : y a-t-il rien de plus naturel ? C'est le propre d'un efféminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets et d'y faire réponse : mettez ce rôle sur la scène ; plus long-temps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel et conforme à son original ; mais plus aussi il sera froid et insipide [1]. — 5.

¶ Il semble que le roman et la comédie pourroient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles. L'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse et de désintéressement, de si beaux et de si parfaits caractères, que, quand une jeune personne jette de là sa vue sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes et fort au dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse [2]. — 1.

¶ CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle : il a pour lors un caractère original et inimitable ; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissoient pas espérer qu'il dût ensuite [3] aller si loin ; comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les

[1] Applicable au genre de littérature qu'on a voulu établir de nos jours, lequel admet tout ce qui est dans la nature. On ne peut douter qu'à la fin du morceau, La Bruyère n'ait eu en vue *l'Homme à bonnes fortunes*, comédie de Baron.

[2] Ce qui devrait rendre le roman et la comédie utiles aux jeunes personnes, selon La Bruyère, est précisément ce qui les rend nuisibles : car, manquant d'expérience, elles jugent le monde d'après ces images fantastiques de vertu et de perfection qu'elles voient représentées ; et, au lieu d'en faire une juste différence à ce qui les entoure, elles en font une fausse application qui les expose aux plus grands dangers.

[3] Var. *Jamais ensuite*, dans les trois premières éditions ; et le second membre de la phrase, *comme ses dernières*, etc., ne s'y trouve pas.

mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénoûments : car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité ; il a aimé au contraire à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès ; admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent [1] un peu plus à une même chose ; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature ; soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse : exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action ; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid, dans Polyeucte et dans les Horaces? Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus ? Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimoient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poëtes. Oreste, dans l'Andromaque de Racine, et Phèdre du même auteur, comme Œdipe et les Horaces de Corneille, en sont la preuve. Si

[1] Var. On lit dans toutes les éditions données par l'auteur : *et qui tendent*. C'est évidemment une faute d'impression qu'il a oublié de corriger.

cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison et [1] les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourroit parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres [2] ; celui-là peint les hommes comme ils devroient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier ; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes ; et dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite SOPHOCLE, et que l'autre doit plus à EURIPIDE [3]. — 1.

¶ Le peuple appelle éloquence la facilité que quelques uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, et à la force des poumons. Les pédants ne l'admettent aussi que dans le discours ora-

[1] Var. La plupart des éditeurs modernes ont rectifié et ajouté *de*.

[2] Var. *Racine descend jusques aux nôtres*, dans les trois premières édit.

[3] Ce parallèle de Corneille et de Racine, si juste et si bien fait, mit en rumeur tous les admirateurs exclusifs du premier, particulièrement Fontenelle et Thomas Corneille, qui eurent des motifs plus personnels pour se déclarer ennemis de La Bruyere. — Mme de Genlis s'étonne avec raison de voir un aussi bon juge placer sur la même ligne l'*Œdipe* de Corneille et ses *Horaces*. (*Les Caractères de La Bruyère, avec des notes critiques par madame de Genlis, chez Eymery*, 1812.)

toire, et ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots, et de la rondeur des périodes. — 1.

Il semble que la logique est l'art de convaincre de quelque vérité; et l'éloquence un don de l'âme, lequel nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres ; qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît. — 1.

L'éloquence peut se trouver dans les entretiens et dans tout genre d'écrire. Elle est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point. — 1.

L'éloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie. — 4.

Qu'est-ce que le sublime? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini. Est-ce une figure? Naît-il des figures, ou du moins de quelques figures? Tout genre d'écrire reçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables? Peut-il briller autre chose dans l'églogue qu'un beau naturel, et dans les lettres familières comme dans les conversations qu'une grande délicatesse? ou plutôt le naturel et le délicat [1] ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection? Qu'est-ce que le sublime? Où entre le sublime [2]? — 4.

Les synonymes sont plusieurs dictions ou plusieurs phrases différentes qui signifient une même chose. L'anti-

[1] Var. *Ou plutôt le naïf et le délicat*, 4e 5e et 6e édit.

[2] La Harpe répond ainsi à ces questions : « Le sublime n'est point une figure, et n'a nul besoin de figures. Cent exemples le prouvent. A l'égard des genres d'écrire qui peuvent le recevoir, c'est au bon sens à décider, en suivant la grande règle des convenances. Il serait facile de dire quels sont les genres où il entre le plus naturellement, mais pas si aisé de dire ceux qui l'excluent absolument... Qui empêche que dans la conversation ou dans une lettre on ne place un mot sublime?... Mais je ne crois pas que la perfection des petites choses puisse jamais s'appeler le sublime. » (*Cours de littérature*, liv. I, chap. 2.)

thèse est une opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre. La métaphore ou la comparaison emprunte d'une chose étrangère une image sensible et naturelle d'une vérité. L'hyperbole exprime au delà de la vérité pour ramener l'esprit à la mieux connoître. Le sublime ne peint que la vérité, mais en un sujet noble; il la peint tout entière, dans sa cause et dans son effet; il est l'expression ou l'image la plus digne de cette vérité. Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, et usent de synonymes. Les jeunes gens sont éblouis de l'éclat de l'antithèse, et s'en servent. Les esprits justes, et qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison et la métaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, et qu'une vaste imagination emporte hors des règles et de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands génies que les plus élevés qui en soient capables [1]. — 4.

¶ Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur auroit soumis à sa critique; et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parcequ'on est en effet intelligible. — 7.

¶ L'on n'écrit que pour être entendu; mais il faut du moins, en écrivant, faire entendre de belles choses. L'on doit avoir une diction pure, et user de termes qui soient propres, il est vrai; mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, et qui ren-

[1] « Oui, dit encore La Harpe, pour le sublime soutenu, pour ce que nous appelons style sublime... mais pour le sublime de trait, il est tellement indépendant de l'art, qu'il peut se rencontrer dans des personnes qui n'ont aucune idée de l'art. Quiconque est fortement passionné peut trouver un mot sublime... Celui-là ne peut être ni défini ni analysé. » Longin à dit: « Le sublime est le son que rend une grande âme. »

ferment un très beau sens. C'est faire de la pureté et de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté. Que sert aux lecteurs de comprendre aisément et sans peine des choses frivoles et puériles, quelquefois fades et communes, et d'être moins incertains de la pensée d'un auteur, qu'ennuyés de son ouvrage ? — 4.

Si l'on jette quelque profondeur [1] dans certains écrits; si l'on affecte une finesse de tour, et quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs [2]? — 4.

¶ L'on a cette incommodité à essuyer dans la lecture des livres faits par des gens de parti et de cabale, que l'on n'y voit pas toujours la vérité. Les faits y sont déguisés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude; et, ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs et injurieux que se disent des hommes graves, qui, d'un point de doctrine ou d'un fait contesté, se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier, qu'ils ne méritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain temps, ni le profond oubli où ils tombent lorsque, le feu et la division venant à s'éteindre, ils deviennent des almanachs de l'autre année [3]. — 4.

[1] On a trouvé peu exacte cette expression : *jeter de la profondeur*.

[2] L'auteur semble prévoir le reproche qu'on lui fera d'avoir mis trop d'art dans son style, et il s'en justifie adroitement en flattant ses lecteurs. Le fait est qu'une noble simplicité ne suffisait plus aux lecteurs de la fin du dix-septième siècle.

[3] « On ne sait si La Bruyère a voulu désigner les jésuites et les jansénistes ; mais on peut en dire autant de tous les livres écrits, dans quelque temps que ce soit, par des gens de partis opposés. » — Cette note dont nous ignorons l'auteur, nous a paru bonne à conserver.

¶ La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire ; et de quelques autres, c'est de n'écrire point. — 7.

¶ L'on écrit régulièrement depuis vingt années ; l'on est esclave de la construction ; l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoué le joug du latinisme, et réduit le style à la phrase purement françoise ; l'on a presque retrouvé le nombre que MALHERBE et BALZAC avoient les premiers rencontré, et que tant d'auteurs depuis eux ont laissé perdre. L'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable. Cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit [1]. — 4.

¶ Il y a des artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'art et la science [2] qu'ils professent ; ils lui rendent avec avantage, par le génie et par l'invention, ce qu'ils tiennent d'elle et de ses principes : ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des règles si elles ne les conduisent pas au grand et au sublime : ils marchent seuls et sans compagnie ; mais ils vont fort haut et pénètrent fort loin, toujours sûrs et confirmés par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irrégularité. Les esprits justes, doux, modérés, non seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, et voudroient encore moins les imiter. Ils demeurent tranquilles dans l'étendue de leur sphère, vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité et de leurs lumières ; ils ne vont pas plus loin, parcequ'ils ne voient rien au delà. Ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe, et exceller dans le médiocre. — 4.

¶ Il y a des esprits, si je l'ose dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre, ou le magasin de toutes les productions des autres

[1] Voilà pourquoi La Bruyère *a mis de l'esprit* dans ses écrits. Il y était *conduit insensiblement* par la force des choses. Cela marque le passage du dix-septième siècle au dix-huitième.

[2] Var. *L'art ou la science*, 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ, et 7ᵉ édit.

génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs : ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé [1]; et comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, et qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses, que d'excellentes choses : ils n'ont rien d'original et qui soit à eux ; ils ne savent que ce qu'ils ont appris, et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine, aride, dénuée d'agrément et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnoie qui n'a point de cours. On est tout à la fois étonné de leur lecture et ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux [2] que les grands et le vulgaire confondent avec les savants, et que les sages renvoient au pédantisme [3]. — 5.

¶ La critique souvent n'est pas une science ; c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. Si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture, et qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt et les lecteurs et l'écrivain. — 7.

[1] Var. Ce qui est entre le mot *compilateurs* et ceux *et comme* a été ajouté dans la 7e édition.

[2] Var. *Ce sont eux*, 5e, 6e et 7e éditions.

[3] Ce portrait a paru celui de Ménage ; mais il est peu probable que l'auteur l'ait eu en vue, parce qu'ils étaient fort bien ensemble ; et Ménage dit lui-même : « Dans les Caractères du siècle, je n'y ai pas encore trouvé le mien. » (*Ménagiana*, tome III, p. 245.) Au surplus, voici l'opinion de Montaigne sur le même sujet : « Il fauldroit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant... Je n'aime point cette suffisance relative et mendiée... Ceulx cy (les pédants), pour se vouloir eslever et gendarmer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empestraut sans cesse... Ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entièrement creux. . A quoy faire la science, si l'entendement n'y est?... Il ne fault pas attacher le sçavoir à l'âme, il l'y fault incorporer ; il ne l'y fault pas arrouser, il l'en fault teindre. » (*Essais*, liv. 1er, chap. 24.)

¶ Je conseille à un auteur né copiste, et qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche, et il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes et les figures, et qui tirent, pour ainsi dire, de leurs entrailles, tout ce qu'ils expriment sur le papier [1]; dangereux modèles et tout propres à faire tomber dans le froid, dans le bas et dans le ridicule, ceux qui s'ingèrent de les suivre. En effet, je rirois d'un homme qui voudroit sérieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage. — 6.

¶ Un homme né chrétien et François se trouve contraint [2] dans la satire ; les grands sujets lui sont défendus : il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style [3]. — 1.

¶ Il faut éviter le style vain et puéril, de peur de ressembler à *Dorilas* et *Handburg* [4]. L'on peut au contraire en

[1] C'est de lui-même sans doute que La Bruyère parle avec tant d'énergie, en démontrant combien il était dangereux de l'imiter. Plusieurs copies ou plates ou ridicules qui avaient déjà paru de son livre rendaient nécessaire cet avertissement, dans la 6e édition. On l'a appliqué particulièrement à l'abbé de Villiers, auteur des *Réflexions sur les défauts d'autrui*. Il s'était aussi efforcé d'imiter Boileau dans des ouvrages en vers.

[2] Var. *Est embarrassé*, 1re, 2e, 3e et 4e éditions.

[3] Il est probable que c'est encore à lui-même que l'auteur fait allusion, où à Boileau.

[4] Par *Dorilas* il faut entendre Varillas, historien peu exact, dont le nom est à peine déguisé. Quant à *Handburg*, il est clair que c'est Maimbourg dont il s'agit, puisque *hand*, en allemand et en anglais, signifie *main*. Mme de Sévigné est d'accord avec La Bruyère sur cet écrivain. « L'histoire des croisades, écrit-elle, est fort belle; mais le

une sorte d'écrits hasarder de certaines expressions, user de termes transposés et qui peignent vivement, et plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre [1]. — 1.

¶ Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle songe plus à sa personne qu'à ses écrits. Il faut toujours tendre à la perfection ; et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre [2]. — 1.

¶ Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point ; c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres. Mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce, et d'une manière qui plaise et qui instruise. — 1.

¶ HORACE ou DESPRÉAUX l'a dit avant vous. Je le crois sur votre parole ; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi [3] ? — 1.

style du P. Maimbourg me déplaît fort ; il sent l'auteur qui a ramassé le délicat des mauvaises ruelles. » (Lettre du 14 septembre 1675. Voy. aussi celles des 17 septembre, 3 novembre et 1er décembre 1675.)

[1] Veut-on juger du bon goût d'un critique contemporain ? « M. de la Bruyère, dit Vigneul-Marville, se chatouille ici pour se faire rire. Certes, il faut être bien bon pour s'imaginer du plaisir où il n'y a que des duretés à essuyer : car qu'y a-t-il de plus dur que de transposer ses termes ? » (*Mélanges d'histoire et de littérature*, 4e édition, 1725, p. 408.)

[2] Cela prouve bien que La Bruyère n'écrivait pas pour satisfaire la malignité du moment, mais pour mériter l'estime et les suffrages de la postérité.

[3] « La vérité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premierement qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puisque luy et moy l'entendons et voyons de mesme. » (MONTAIGNE, *Essais*, liv. 1er, ch. 25.)

DU MÉRITE PERSONNEL

Qui peut, avec les plus rares talents et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer ? — 1.

¶ De bien des gens il n'y a que le nom qui vale [1] quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien : de loin, ils imposent. — 1.

¶ Tout persuadé que je suis [2] que ceux que l'on choisit pour de différents emplois, chacun selon son génie et sa profession, font bien, je me hasarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes, connues ou inconnues, que l'on n'emploie pas, qui feroient très-bien ; et je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succès de certaines gens que le hasard seul a placés, et de qui jusques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choses. — 6.

Combien d'hommes admirables, et qui avoient de très-beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore dont on ne parle point, et dont on ne parlera jamais [3] ! — 1.

¶ Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs

[1] *Vale*, dans toutes les éditions originales. L'auteur des *Sentiments critiques* dit à ce sujet, p. 142 : « Je n'ai vu que dans la Bruyère *vale* pour *vaille*. » Et il cite le P. Bouhours, qui faisait autorité.

[2] Var. *Que je sois*, 6e et 7e éditions.

[3] Cette réflexion aura été inspirée à La Bruyère par son propre exemple : car il écrivait fort tard, après quarante ans ; il sentait qu'il aurait pu ne pas écrire, manquer la renommée, et n'en valoir pas moins. — Var. Ce paragraphe était un *caractère*, c'est-à-dire était marqué ¶ dans les cinq premières éditions.

et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir [1] au niveau d'un fat qui est en crédit [2] ! — 1.

¶ Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre. — 1.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres [3] : de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie l'on peut être longtemps ignoré. — 1.

¶ Le génie et les grands talents manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auroient fait [4]. — 1.

¶ Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres, et le mettent à quelque usage. — 4.

¶ Il y a plus d'outils que d'ouvriers, et de ces derniers plus de mauvais que d'excellents : que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, et qui prend sa scie pour raboter ? — 6.

¶ Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom ; la vie s'achève que l'on a à peine ébauché son ouvrage. — 1.

¶ Que faire d'*Egésippe*, qui demande un emploi ? Le mettra-t-on dans les finances, ou dans les troupes ? Cela est

[1] Var. *Et venir*, dans les deux premières éditions.

[2] Ces mots si fortement frappés terminent bien la pensée, qui est d'une amère vérité. On peut y reconnaître le ressentiment d'une fierté personnelle.

[3] Vauvenargues a reproduit cette pensée : « Nous sommes trop inattentifs, ou trop occupés de nous-mêmes, pour nous approfondir les uns les autres. » — Var. Ce paragraphe était marqué ¶ dans les trois premières éditions.

[4] « La nature fait le mérite, et la fortune le met en œuvre. » (La Rochefoucauld.)

indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide ; car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes. Il est propre à tout, disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou, en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi, la plupart des hommes, occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement, dans un âge plus avancé, qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la république soit engagée à les placer ou à les secourir ; et ils profitent rarement de cette leçon si importante, que les hommes devroient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et par leur travail, que la république elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumières ; qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir. — 5.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi : le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres. — 5.

❡ Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable et d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux foibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos ; pernicieuse pour les grands : qui diminueroit leur cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves ; qui feroit tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, et les réduiroit presque à leurs entremets et à leurs équipages ; qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre et à ne pas donner ; qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vue, et à anéantir le mérite quand il leur arrive de le discerner ; qui banniroit des cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la

flatterie, la fourberie [1]; qui feroit d'une cour orageuse, pleine de mouvements et d'intrigues, comme une pièce comique ou même tragique, dont les sages ne seroient que les spectateurs; qui remettroit de la dignité dans les différentes conditions des hommes, de la sérénité sur leur visage; qui étendroit leur liberté; qui réveilleroit en eux, avec les talents naturels, l'habitude du travail et de l'exercice; qui les exciteroit à l'émulation, au désir de la gloire, à l'amour de la vertu; qui, au lieu de courtisans vils, inquiets, inutiles, souvent onéreux à la république, en feroit ou de sages économes, ou d'excellents pères de famille, ou des juges intègres, ou de bons officiers, ou de grands capitaines, ou des orateurs, ou des philosophes; et qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvénient que celui peut-être de laisser à leurs héritiers moins de trésors que de bons exemples. — 7.

¶ Il faut en France beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi, et à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom; et que méditer, parler, lire, et être tranquille, s'appelât travailler [2]. — 1.

[1] Cette *maxime inestimable,* La Bruyère l'a pratiquée toute sa vie: il n'a cherché à *se faire valoir* que par son seul mérite; il n'a sollicité ni pour sa fortune, qui a toujours été médiocre, ni même pour entrer à l'Académie (il l'a osé dire à la séance de réception). Sa position chez des princes ne l'empêche pas, comme l'on voit, d'adresser aux grands d'assez rudes vérités. C'est donc à bon droit qu'il peut flétrir les intrigues, les flatteries et toutes les bassesses de cour.

[2] Vauvenargues semble avoir voulu contester cette pensée: « Quelque mérite, a-t-il dit, qu'il puisse y avoir à négliger les grandes places, il y en a peut-être plus à les bien remplir. — La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté. » Il est facile de s'expliquer un tel dissentiment entre les deux moralistes. La Bruyère

¶ Un homme de mérite, et qui est en place, n'est jamais incommode par sa vanité; il s'étourdit moins du poste qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, et dont il se croit digne : plus capable d'inquiétude que de fierté ou de mépris pour les autres, il ne pèse qu'à soi-même. — 1.

¶ Il coûte à un homme de mérite de faire assidûment sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire : il n'est point tel sans une grande modestie qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux princes s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux, et leur montre son visage; il est plus proche de se persuader qu'il les importune, et il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage et de son devoir pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, et que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir, et il fait sa cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer que les grands dont il est vu pensent autrement de sa personne qu'il fait lui-même [1]. — 4.

¶ Un honnête homme se paie par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnoissance, qui lui manquent quelquefois [2]. — 1.

était un homme d'intérieur et d'étude : Vauvenargues était un homme d'action et d'ambition. Il avait été militaire, il voulait être diplomate, et il n'a tenté la gloire des lettres que vaincu par la maladie et le malheur.

[1] C'est dans le même sens qu'on a dit : « L'on est peu prévenant dans le monde, ou par trop de présomption, ou par trop de modestie, parce qu'on estime trop ses avances, ou parce qu'on ne les estime pas assez. » (*Observations morales*, etc. Paris, 1830.) — « Beaucoup de gens qui ne conçoivent pas que la modestie puisse s'allier au mérite prennent pour de la hauteur ou du mépris la réserve de l'homme supérieur. Dirai-je qu'ils ne lui font injustice que parce qu'ils se font justice ? » (*Idem.*)

[2] On sent, en lisant cette belle pensée, que l'auteur était honnête homme lui-même.

¶ Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout à fait inégales, je dirois qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs à peu près comme le couvreur songe à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril ; la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle [1]. Le premier aussi n'est guère plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait. — 1.

¶ La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief [2]. — 8.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires, il est taillé pour eux et sur leur mesure ; mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante. — 8.

Certains hommes, contents d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant ouï dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples et les naturels ; semblables à ces gens d'une taille médiocre qui

[1] Avec cette différence toutefois que l'un brave la mort par honneur, l'autre par habitude. Le P. Bouhours, dans ses *Pensées ingénieuses*, p. 179, fait l'observation suivante : « Il y a des comparaisons basses d'elles-mêmes, qui deviennent nobles en quelque façon par le lieu où on les place et par la manière dont on les tourne. Le correctif que l'auteur met d'abord en disant : *Si j'osois faire une comparaison,* adoucit celle qu'il fait ; et ce qu'il considère dans le couvreur tient si peu à la bassesse du métier, que la comparaison n'a rien de choquant. »

[2] On a dit encore : « La modestie est au mérite ce que la pudeur est à la beauté. » (*Observations morales*, 1830.

se baissent aux portes, de peur de se heurter [1]. — 8.

¶ Votre fils est bègue : ne le faites pas monter sur la tribune. Votre fille est née pour le monde : ne l'enfermez pas parmi les vestales. *Xantus*, votre affranchi, est foible et timide : ne différez pas, retirez-le des légions et de la milice. Je veux l'avancer, dites-vous : comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres et de possessions [2]; servez-vous du temps; nous vivons dans un siècle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu. Il m'en coûteroit trop, ajoutez-vous. Parlez-vous sérieusement, *Crassus?* Songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir Xantus que vous aimez, et pour prévenir les honteuses suites [3] d'un engagement où il n'est pas propre [4] ? — 6.

¶ Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune; et, quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver hardiment et avec confiance jusque dans leur plus grande prospérité [5]. — 4.

¶ S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu ? — 4.

¶ S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez. — 4.

¶ Il apparoît de temps en temps sur la surface [6] de la

[1] *Osent être modestes* est une bien heureuse alliance de mots ; et tout le monde sera frappé de la comparaison qui termine.

[2] Var. *De terres et de possessions*, 6e édition seule.

[3] Var. *Les mauvaises suites*, 6e édition seule.

[4] Selon la *Clef*, le *fils bègue* serait de Harlay, avocat général, fils du premier président ; *la fille née pour le monde*, Mme de Harlay, fille du même, religieuse à Sainte-Elisabeth, où elle fut mise à cause de ses liaisons avec un musicien de l'Opéra ; *Xantus* serait de Courtenvaux, commandant des Cent-Suisses, fils de Louvois ; et *Crassus*, Louvois lui-même. (Voy. Saint-Simon.)

[5] La maxime est neuve, noble et ferme.

[6] Var. *Sur la face*, dans les éditions antérieures à la 9e, et c'est peut-être la bonne leçon.

terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, et dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ni aïeuls ni descendants ; ils composent seuls toute leur race [1]. — 5.

¶ Le bon esprit nous découvre nôtre devoir, notre engagement à le faire, et s'il y a du péril, avec péril : il inspire le courage, ou il y supplée. — 4.

¶ Quand on excelle dans son art, et qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque manière, et l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé. V** est un peintre, C** un musicien, et l'auteur de Pyrame est un poëte [2]; mais MIGNARD est MIGNARD, LULLI est LULLI, et CORNEILLE est CORNEILLE. — 1.

¶ Un homme libre, et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, et aller de pair avec les plus honnêtes gens [3], Cela est moins facile à celui qui est engagé : il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre. — 1.

¶ Après le mérite personnel, il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignités et les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction et plus d'éclat ; et qui ne sait être un ERASME doit penser à être évêque. Quelques-uns, pour étendre leur renommée, entassent sur leurs personnes des pairies, des colliers d'ordre, des primaties, la pourpre, et ils auroient besoin d'une tiare ; mais quel besoin a *Trophime* d'être cardinal [4] ? — 4.

[1] Appliqué au cardinal de Richelieu.

[2] Les initiales V et C ont désigné aux contemporains Vignon et Colasse, ce dernier, gendre de Lulli. Quant à l'auteur de *Pyrame*, c'est Pradon.

[3] Les gens honorables et *comme il faut*. (Voy. la note 2 de la page 138.)

[4] Var. Depuis la mort de l'auteur, on a substitué *Bénigne* à *Trophime*, dans la plupart des éditions, pour mieux désigner Bossuet, que

¶ L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Philémon :* il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des plus belles étoffes : le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce ? Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre ; la garde de son épée est un onyx [1] ; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, et qui est parfait ; il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage, et il ne se plaint [2] non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité ; il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon ; je vous quitte de la personne. — 5.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : l'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat [3]. — 1.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortége, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit : il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent [4]. — 1.

tout le monde avait reconnu. Il ne pouvait être loué d'une manière plus ingénieuse et plus heureuse.

[1] Agate. (*Note de l'auteur.*)

[2] *Se plaindre* s'employait alors dans le sens de *s'épargner*.

[3] Apostrophe pleine d'énergie et de mouvement. Le mot *fat*, si fortement frappé à la fin de la phrase, semble résonner comme un coup de fouet. — Var. Ce paragraphe était placé, ainsi que le suivant, dans les quatre premières éditions, au chapitre des *Biens de fortune;* il était marqué ¶, et le nom de *Philémon* ne s'y trouvait pas.

[4] La Bruyère fait double justice : après avoir châtié le fat, il ne feint de lui pardonner que pour accuser les sots qui l'admirent.

¶ Un homme à la cour, et souvent à la ville, qui a un long manteau de soie ou de drap de Hollande [1], une ceinture large et placée haut sur l'estomac, le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait et bien empesé, les cheveux arrangés et le teint vermeil, qui avec cela se souvient de quelques distinctions métaphysiques, explique ce que c'est que la lumière de gloire, et sait précisément comment l'on voit Dieu, cela s'appelle un docteur. Une personne humble, qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte [2]. — 1.

¶ Chez nous, le soldat est brave, et l'homme de robe est savant; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains, l'homme de robe étoit brave, et le soldat étoit savant : un Romain étoit tout ensemble et le soldat et l'homme de robe. — 1.

¶ Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre ; et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un et l'autre mis ensemble ne pèsent pas un homme de bien [3]. — 1.

¶ Dans la guerre, la distinction entre le héros et le grand

[1] Var. Dans la 1re édition. ici et ailleurs, il y a *d'Hollande*.

[2] Pour le docteur, on a nommé l'abbé Boileau ; pour l'homme docte, le P. Mabillon. Le docteur mondain était à la mode, du temps de La Bruyère, comme l'avait été précédemment le bel esprit galant; et les controverses sur la religion avaient succédé aux controverses sur l'amour. C'est un docteur qu'une femme choisissait ordinairement pour directeur : voilà pourquoi il soignait tant son extérieur. La Bruyère marque assez le cas qu'il fait d'un tel personnage par ces mots : *Cela s'appelle un docteur*, et en lui opposant *l'homme docte*.

[3] Cette dernière réflexion est non seulement d'un bon moraliste, mais d'un homme de cœur. Dans les mots *ne pèsent pas*, on reconnaît l'énergie de l'auteur. C'est le même sentiment qui a inspiré cette belle pensée de Vauvenargues : « On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur. »

homme est délicate : toutes les vertus militaires font l'un et l'autre ; il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide ; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité, et par une longue expérience [1]. Peut-être qu'ALEXANDRE n'étoit qu'un héros, et que CÉSAR étoit un grand homme [2].— I.

¶ *Æmile* étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditation et d'exercice. Il n'a eu dans ses premières années qu'à remplir des talents qui étoient naturels, et qu'à se livrer à son génie. Il a fait, il a agi, avant que de savoir, ou plutôt il a su ce qu'il n'avoit jamais appris [3]. Dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires ? Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience seroit illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dès sa jeunesse [4]. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées ; et celles qui n'étoient pas, sa vertu et son étoile les ont fait naître : admirable même et par les choses qu'il a faites, et par celles qu'il auroit pu faire. On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles ; comme une âme du premier ordre, pleine de ressources et de lumières, et qui voyoit encore où personne ne voyoit plus ;

[1] Var. *Par un grands sens, une vaste prévoyance, une haute capacité et une longue expérience,* dans les cinq premières éditions.

[2] On aura remarqué : *n'étoit qu'un héros.*

[3] Voiture écrivait au grand Condé : « Vous avez fait voir que l'expérience n'est nécessaire qu'aux âmes ordinaires ; que la vertu des héros vient par d'autres chemins, qu'elle ne monte pas par degrés, et que les ouvrages du ciel sont en leur perfection dès le commencement. »

[4] « C'en seroit assez pour illustrer une autre vie que la sienne ; mais pour lui c'est le premier pas de sa course. » (Bossuet, *Or. fun.*)

comme celui qui, à la tête des légions, étoit pour ellesun présage de la victoire, et qui valoit seul plusieurs légions; qui étoit grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire : la levée d'un siége, une retraite, l'ont plus ennobli que ses triomphes, l'on ne met qu'après les batailles gagnées et les villes prises; qui étoit rempli de gloire et de modestie; on lui a entendu dire : *Je fuyois*, avec la même grâce qu'il disoit : *Nous les battîmes* [1]; un homme dévoué à l'Etat, à sa famille, au chef de sa famille; sincère pour Dieu et pour les hommes, autant admirateur du mérite que s'il lui eût été moins propre et moins familier; un homme vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus [2]. — 7.

¶ Les enfants des dieux [3], pour ainsi dire, se tirent des règles de la nature, et en sont comme l'exception : ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont plus tôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance [4]. — 1.

[1] « Il parloit, lorsqu'il le falloit, et de ses victoires et de ses désavantages... Aussi éloigné dans ses récits, du faste de la modestie que de celui de l'orgueil. » (Mascaron, *Or. funèbre de Turenne.*)

[2] Dans sa préface du Discours à l'Académie, La Bruyère, repoussant les fausses applications, dit qu'il *peignoit d'après nature, sans songer à peindre précisément celui-ci ou celui-là...; qu'il prenoit un trait d'un côté et un trait de l'autre.* C'est ce qu'il a fait pour présenter le modèle du grand capitaine, de l'homme de guerre accompli; et voilà pourquoi on reconnaît à la fois Condé et Turenne dans le *caractère d'Emile.*

[3] Fils, petit-fils, issus de rois. (*Note de l'auteur.*)

[4] L'auteur ne fait que généraliser ici ce, qu'il vient de dire dans le *caractère* précédent : *Emile étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force d'études... Il a su ce qu'il n'avoit jamais appris.* Et cela était vrai à l'égard de Condé. Mais le préjugé existait alors pour tous les princes de sang royal. On lit dans les Mémoires de Choisy : « Le prince de Conti eut le commandement de l'armée de Catalogne, quoiqu'il n'eût jamais servi. « *Les enfants des rois, comme ceux des dieux naissent instruits de*

¶ Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talents que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide; où ils croient découvrir les grâces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'âme, la profondeur, la réflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de SOCRATE qu'il ait dansé [1]. — 5.

¶ Il n'y a guère d'homme, si accompli et si nécessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter [2]. — 5.

¶ Un homme d'esprit et d'un caractère simple et droit peut tomber dans quelque piége; il ne pense pas que personne veuille lui en dresser, et le choisir pour être sa dupe : cette confiance le rend moins précautionné, et les mauvais plaisants l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendroient à une seconde charge : il n'est trompé qu'une fois. — 1.

J'éviterai avec soin d'offenser personne, si je suis équitable; mais sur toutes choses un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts. — 1.

tout. » (Livre 8, p. 373, coll. Petitot.) Cette hyperbole, encore plus généralisée, devient une épigramme dans la bouche de Mascarille des *Précieuses ridicules* : « Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris. » (Sc. 10.) — Var. L'article dont il s'agit se trouvait au chap. des *Jugements*, dans la 1e édition seule.

[1] Vauvenargues a dit à peu près la même chose : « Des auteurs sublimes n'ont pas dédaigné de primer encore par les agréments... Le public, au lieu d'applaudir à l'universalité de leurs talents, a cru qu'ils étaient incapables de se soutenir dans l'héroïsme. »

[2] Mme de Motteville dit dans ses Mémoires que la reine Anne d'Autriche fut peu regrettée dans sa famille, à laquelle elle avoit prodigué les soins les plus complaisants et les plus dévoués. Elle en recherche les motifs secrets, et ajoute tristement : « Personne ne se doit croire nécessaire dans ce monde, puisque celle-là ne l'a pas été à ses enfants. » (*Collection Petitot*, t. XL, p. 296.)

¶ Il n'y a rien de si délié, de si simple et de si imperceptible, où il n'entre des manières qui nous décèlent. Un sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit [1]. — 1.

¶ Je connois *Mopse* [2] d'une visite qu'il m'a rendue sans me connoître. Il prie des gens qu'il ne connoît point de le mener [3] chez d'autres dont il n'est pas connu : il écrit à des femmes qu'il connoît de vue : il s'insinue dans un cercle de personnes respectables, et qui ne savent quel il est; et là, sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, et souvent, et ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres, ni à soi-même; on l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair; il est là précisément celui dont la multitude rit, et qui seul est grave et ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du roi, il grimpe à la chaire du prédicateur; il regarde le monde indifféremment, sans embarras, sans pudeur; il n'a pas, non plus que le sot, de quoi rougir. — 5.

¶ *Celse* est d'un rang médiocre, mais des grands le souffrent [4]; il n'est pas savant, il a relation avec des savants; il a peu de mérite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup; il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre. C'est un homme né pour les allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour

[1] Madame disait d'un marquis, grand parleur : « Il n'y a pas jusqu'au son de sa voix qui ne soit une sottise. »

[2] La *clef* cite l'abbé de Saint-Pierre, célèbre par ses vues philanthropiques. Nous ignorons si, dans sa vie privée, il avait des travers qui lui rendissent ce *caractère* applicable.

[3] Var. *De les mener*, 7e, 8e et 9e éditions. Faute d'impression.

[4] Le baron de Breteuil, suivant la *clef*. « On le souffroit, dit Saint-Simon, et l'on s'en moquoit. » (*Mém.*, tome II, p. 223, in-8°, Hachette.)

en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission, et en être désavoué ; pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevue ; pour réussir dans une affaire, et en manquer mille ; pour se donner toute la gloire de la réussite, et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès. Il sait les bruits communs, les historiettes de la ville ; il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font ; il est nouvelliste ; il sait même le secret des familles ; il entre dans de plus hauts mystères ; il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, et pourquoi on rappelle cet autre : il connoît le fond et les causes de la brouillerie des deux frères, et de la rupture des deux ministres [1]. N'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence ? N'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne seroit pas longue ? N'étoit-il pas présent à de certaines paroles qui furent dites ? N'entra-t-il pas dans une espèce de négociation ? Le voulut-on croire ? fut-il écouté ? A qui parlez-vous de ces choses ? Qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de cour ? Et si cela n'étoit ainsi, s'il ne l'avoit du moins ou rêvé ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire ? auroit-il l'air important et mystérieux d'un homme revenu d'une ambassade ? — 7.

¶ *Ménippe* est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui. Il ne parle pas, il ne sent pas ; il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et

[1] Allusion à la division qui éclata entre Pelletier, Louvois et Seignelai, au sujet de la protection à donner au roi Jacques. Louvois s'y était opposé, par ressentiment, prétend-on, de ce que ce prince lui avait refusé sa coopération pour faire nommer cardinal son frère, l'archevêque de Reims. Seignelai, au contraire, soutenait qu'il était de l'intérêt et de la gloire de la France de secourir le monarque anglais. Son avis fut suivi. On envoya des troupes en Irlande. Mais le roi Jacques perdit la bataille de la Boigne, le 10 juillet 1690, et se retira en France, où il mourut.

qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter [1]. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnoit, et montre la corde [2]. Lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque ; et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauroient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas ; ceux qui passent le voient ; et il semble [3] toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut, ou non ; et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même [4], l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas. L'on juge, en le voyant, qu'il n'est occupé que de sa personne ; qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie ; qu'il croit que tous les yeux

[1] *Lorsqu'il, que l'écho de quelqu'un qu'il, quitter* : consonnances désagréables.

[2] *Être de mise, montrer la corde*, expressions neuves et hardies.

[3] Var. *Et qu'il semble*, dans toutes les éditions publiées par l'auteur. C'est probablement une faute d'impression qui lui aura échappé. Peut-être a-t-il voulu dire : *voient qu'il se parle... et qu'il semble.* M. Walckenaër, dans son édition, a rectifié, sans faire aucune remarque.

[4] *Il se parle souvent à soi-même..., l'a mis au-dessus de lui-même* : distinction judicieuse des pronoms *soi* et *lui*. Quand le pronom se rapporte au sujet du verbe, La Bruyère emploie *soi* ; dans le cas contraire, il met *lui*. On a tort aujourd'hui de ne plus observer cette distinction, qui se retrouve dans la plupart de nos grands écrivains du dix-septième siècle.

sont ouverts sur lui, et que les hommes se relayent pour le contempler [1]. — 7.

¶ Celui qui, logé chez soi dans un palais, avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui, pour conserver une taille fine, s'abstient du vin et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant; et d'un troisième, qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection [2]. — 4.

¶ La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire; elle se laisse toucher et manier [3], elle ne perd rien à être vue de près; plus on la connoît, plus on l'admire : elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel [4]; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir;

[1] On a reconnu dans ce portrait le maréchal de Villeroi. Saint-Simon a dit de lui : « Il étoit glorieux à l'excès par nature... Sa politesse avoit une hauteur qui repoussoit. » (Tome XII, p. 146-7.)

[2] « Il ne faut pas mesurer les hommes par leurs acions, qui sont trop dépendantes de leur fortune, mais par leurs sentiments et leur génie. » (Vauvenargues, *Réflexions sur divers sujets*, t. I, p. 106, édit. Gilbert.)

[3] Vigneul-Marville observe *très-judicieusement qu'il n'y a que les choses corporelles qui se manient et se touchent.* (*Mélanges*, 4e édition, t. 1er, p. 414.)

[4] Suard, un peu meilleur juge que Vigneul-Marville, dit, en citant ces expressions : « Tout vit et s'anime sous le pinceau de La Bruyère, tout y parle à l'imagination. »

elle rit, joue et badine, mais avec diginité; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. Son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paroissent grands et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits [1]. — 4.

¶ Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même; il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur : il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur, et pour mériter ses soins et ses désirs; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure et toute simple; mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe [2]. — 4.

¶ Celui-là est bon qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon : s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien [3], il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître; et, s'il en meurt, sa vertu ne sauroit aller plus loin : elle est héroïque, elle est parfaite. — 4.

[1] Cette admirable peinture de la vraie grandeur a été appliquée à Turenne : mais l'auteur pouvait avoir en vue son hôte et protecteur le grand Condé, dont Bossuet a dit : « Jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. » (*Oraison funèbre du prince de Condé.*)

[2] Pensée noble et noblement exprimée. — *Mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe...* Ces paroles sont empreintes d'une mélancolique fierté.

[3] Var. *A qui il fait ce bien*, 4e, 5e et 6e éditions.

DES FEMMES

Les hommes et les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme; leurs intérêts sont trop différents. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agréments qu'elles plaisent aux hommes : mille manières, qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion et l'antipathie [1]. — 1.

¶ Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin; un esprit éblouissant qui impose, et que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste et de la démarche, qui a sa source dans le cœur, et qui est comme une suite de leur haute naissance; un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent, et qui se montrent à ceux qui ont des yeux [2]. — 1.

¶ J'ai vu souhaiter d'être fille, et une belle fille, depuis treize ans jusques à vingt-deux, et, après cet âge, de devenir un homme. — 1.

¶ Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur seroit utile de s'y abandonner : elles affoiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et

[1] Var. *Ou l'antipathie*, dans les trois premières éditions.

[2] « *Ce mérite paisible*, dit Suard, offre à l'esprit une combinaison d'idées très-fines, qui doit plaire d'autant plus qu'on a le goût plus délicat et plus exercé... » *Qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent*... Encore très-délicatement touché.

par une mauvaise imitation : leur son de voix et leur démarche sont empruntés; elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel. Ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins [1]. — 4.

¶ Chez les femmes, se parer et se farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée; c'est plus aussi [2] que le travestissement et la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paroît être, mais où l'on pense seulement à se cacher et à se faire ignorer: c'est chercher à imposer aux yeux, et vouloir paroître selon l'extérieur contre la vérité ; c'est une espèce de menterie. — 7.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson, entre queue et tête [3]. — 7.

¶ Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux et se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la manière de s'embellir, dans le choix des ajustements et de la parure, suivre leur goût et leur caprice; mais si c'est aux hommes qu'elles désirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix, et je leur prononce, de la part de tous les hommes ou de la plus grande partie, que le blanc et le rouge les rend affreuses et dégoûtantes; que le

[1] Le mot est fort joli, et termine heureusement le portrait des jeunes personnes affectées et maniérées.

[2] Var. Nous devons signaler un fait bibliographique. Des exemplaires de la 8e édition présentent la leçon ci-dessus, qui est celle des 7e et 9e éditions. D'autres portent : *Se mettre du rouge ou se farder est, je l'avoue, un moindre crime que parler contre sa pensée ; c'est quelque chose aussi de moins innocent*, etc. M. Walckenaër, dans son édition, n'a rapporté ni cette variante, ni cette particularité.

[3] Parce que les femmes portaient de hauts talons et des coiffures très-élevées. La comparaison paraît à Suard d'un goût peu délicat : c'est aussi notre avis.

rouge seul les vieillit et les déguise; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la céruse sur le visage, qu'avec de fausses dents en la bouche, et des boules de cire dans les mâchoires; qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides ; et que, bien loin d'en répondre [1] devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait réservé ce dernier et infaillible moyen de guérir des femmes. — 5.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé [2] qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables. — 4.

¶ Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté : elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres femmes; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage [3] . La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre : elle meurt parée et en rubans de couleur [4]. — 7.

¶ *Lise* entend dire d'une autre coquette qu'elle se moque de se piquer de jeunesse, et de vouloir user d'ajustements qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans. Lise les a accomplis ; mais les années pour elle ont moins de douze mois, et ne la vieillissent point. Elle le croit ainsi ; et,

[1] Var. *D'en devoir répondre*, 5e et 6e éditions.

[2] Var. Ces derniers mots : *et aussi plombé*, ont été ajoutés dans la 6e édition.

[3] « Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus. » (La Rochefoucauld.)

[4] Voilà de ces contrastes frappants où La Bruyère excelle.

pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage et qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que *Clarice*, en effet, avec ses mouches et son rouge, est ridicule. — 7.

¶ Les femmes se préparent pour leurs amants, si elles les attendent ; mais si elles en sont surprises, elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent ; elles ne se voient plus. Elles ont plus de loisir avec les indifférents ; elles sentent le désordre où elles sont, s'ajustent en leur présence, ou disparoissent un moment, et reviennent parées. — 4.

¶ Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; et l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime. — 1.

¶ L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion [1]. — 4.

¶ L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir et à leur parler. — 1.

¶ Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes. — 1.

¶ Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, et qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites. Il n'échappe presque rien aux hommes ; leurs caresses sont volontaires : ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, et persuadent moins. [2] — 1.

[1] Montaigne a dit le contraire : « Il est vraysemblable que nous ne sçavons guères que c'est que beauté en nature et en general, puisque en l'humaine et nostre beauté, nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun comme la chaleur du feu. » (*Essais*, livr. II, chap. 12.)

[2] *Les femmes se préparent*, etc. — *Un beau visage*, etc. — *L'on*

¶ Le caprice est, dans les femmes, tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans ce remède [1]. — 4.

¶ Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs. — 1.

¶ Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusques aux faveurs qu'il a reçues d'elle. — 1.

¶ Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette ; celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette. — 1.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix. — 1.

¶ Un ancien galant tient à si peu de chose, qu'il cède à un nouveau mari ; et celui-ci dure si peu, qu'un nouveau galant qui survient lui rend le change. — 4.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival, selon le caractère de la personne qu'il sert. — 4.

Il ne manque souvent à un ancien galant, auprès d'une femme qui l'attache, que le nom de mari : c'est beaucoup ; et il seroit mille fois perdu sans cette circonstance [2]. — 4.

peut être touché. — *Il échappe à une jeune personne*, etc. Pensées charmantes, pleines de délicatesse et de sentiment. Comment a-t-on pu accuser La Bruyère de manquer de sensibilité ?

[1] Var. Des exemplaires de la 8e édition diffèrent encore ici (voy. la note 2 de la page 181) : dans les uns il y a *sans remède*, ainsi que dans les 4e, 5e, 6e, 7e et 9e éditions ; dans les autres il y a *sans ce remède* : et c'est la leçon que nous avons adoptée, parce qu'elle nous a paru une correction de l'auteur. — On dit *guérir des femmes*, pour *guérir de la passion des femmes*. La Bruyère s'est servi de cette expression elliptique précédemment (page 182) ; mais ici *en* se rapporte à la *beauté*, et *guérir de la beauté* est plus hardi.

[2] Le trait est acéré. On voit que La Bruyère était prévenu contre le mariage.

¶ Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie. Un homme coquet, au contraire, est quelque chose de pire qu'un homme galant. L'homme coquet et la femme galante vont assez de pair. — 4.

¶ Il y a peu de galanteries secrètes. Bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amants. — 1.

¶ Une femme galante veut qu'on l'aime ; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle. Celle-là cherche à engager ; celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre ; la seconde a plusieurs amusements tout à la fois. Ce qui domine dans l'une, c'est la passion et le plaisir ; et dans l'autre, c'est la vanité et la légèreté. La galanterie est un foible du cœur, ou peut-être un vice de la complexion ; la coquetterie est un déréglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre, et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous. — 5.

¶ Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même ; dont le cœur combat la raison ; qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard [1]. — 5.

¶ Une femme inconstante est celle qui n'aime plus ; une légère, celle qui déjà en aime un autre ; une volage, celle qui ne sait si elle aime et ce qu'elle aime ; une indifférente, celle qui n'aime rien. — 5.

¶ La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge [2] de toute la personne : c'est, dans une femme, l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, et quelquefois de met-

[1] Telle était La Vallière : « N'ayant jamais oublié qu'elle faisoit mal, espérant toujours rentrer dans le bon chemin. » (*Mém. de Choisy*, p. 240, Coll. Petitot.)

[2] Var. *Menterie*, 5e, 6e, 7e et 8e éditions. C'est dans la 9e seulement qu'on lit *mensonge*.

tre en œuvre des serments et des promesses, qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer. — 5.

Une femme infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle : s'il la croit fidèle, elle est perfide. — 5.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie. — 5.

¶ Quelques femmes ont, dans le cours de leur vie, un double engagement à soutenir, également difficile à rompre et à dissimuler ; il ne manque à l'un que le contrat, et à l'autre que le cœur. — 1.

¶ A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer. Son choix est fait : c'est un petit monstre, qui manque d'esprit. — 1.

¶ Il y a des femmes déjà flétries, qui, par leur complexion ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille [1]. — 1.

¶ Le rebut de la cour est reçu à la ville dans une ruelle, où il défait le magistrat, même en cravate et en habit gris, ainsi que le bourgeois en baudrier, les écarte et devient maître de la place : il est écouté, il est aimé ; on ne tient guère plus d'un moment contre une écharpe d'or et une plume blanche, contre un homme qui *parle au roi et voit les ministres*. Il fait des jaloux et des jalouses ; on l'ad-

[1] Mme de Sévigné exprime plaisamment sa colère au sujet de ces sortes d'alliances : « Vous me faites peur, écrit-elle à sa fille, de votre vieille veuve qui se marie à un jeune homme : c'est un grand bonheur de n'être point sujette à se coiffer de ces oisons-là ; il vaut mieux les envoyer paître que de les y mener. » (Lettre du 22 décembre 1675.)

mire, il fait envie : à quatre lieues de là, il fait pitié[1]. — 4.

¶ Un homme de la ville est pour une femme de province ce qu'est pour une femme de ville[2] un homme de la cour. — 1.

¶ A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur et mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance, et des autres avec mépris ; impétueux, altier, entreprenant, sans mœurs ni probité[3], de nul jugement et d'une imagination très-libre, il ne lui manque plus, pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits et la taille belle. — 1.

¶ Est-ce en vue du secret, ou par un goût hypocondre, que cette femme aime un valet ; cette autre un moine ; et *Dorinne*[4], son médecin ? — 1.

¶ *Roscius* entre sur la scène de bonne grâce : oui, *Lélie* ; et j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il joue bien, et de longs rôles, et que, pour déclamer parfaitement, il ne lui manque, comme on le dit, que de parler avec la bouche. Mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait ? et ce qu'il fait, est-ce la chose la plus noble et la plus honnête que l'on puisse faire ? Roscius d'ailleurs ne peut être à vous, il est à une autre ; et quand cela ne seroit pas ainsi, il est retenu : *Claudie* attend, pour l'avoir, qu'il se soit dégoûté de *Messaline*[5]. Prenez *Bathylle*,

[1] On a nommé pour ce *caractère* le comte d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon.

[2] Var. *De la ville*, 4e et 5e éditions. *De ville* dans toutes les autres.

[3] Var. Après ce dernier mot, il y a, dans les trois premières éditions, *d'un esprit borné*.

[4] Var. *Corinne*, 1re édition seulement.

[5] *Roscius*, le comédien Baron. Les autres hommes publics sont des danseurs, musiciens et farceurs, alors en vogue auprès de certaines femmes. De celles désignées par les *clefs*, nous ne citerons que la maréchale de la Ferté (*Claudie*), et sa sœur la comtesse d'Olonne (*Messaline*), dont les désordres sont attestés par les mémoires du temps. « Quand elles furent vieilles, dit Saint-Simon, et que personne n'en voulut plus, elles tâchèrent de devenir dévotes... « Ma sœur, se

Lélie. Où trouverez-vous, je ne dis pas dans l'ordre des chevaliers, que vous dédaignez [1], mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'élève si haut en dansant, et qui passe mieux la capriole ? Voudriez-vous le sauteur *Cobus*, qui, jetant ses pieds en avant [2], tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre ? Ignorez-vous qu'il n'est plus jeune ? Pour Bathylle, dites-vous, la presse y est trop grande, et il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée. Mais vous avez *Dracon* le joueur de flûte : nul autre de son métier n'enfle plus décemment ses joues en soufflant dans le hautbois ou le flageolet, car c'est une chose infinie que le nombre des instruments qu'il fait parler : plaisant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfants et aux femmelettes. Qui mange et qui boit mieux que Dracon en un seul repas ? Il enivre toute une compagnie, et il se rend le dernier. Vous soupirez, Lélie : est-ce que Dracon auroit fait un choix, ou que malheureusement on vous auroit prévenue ? Se seroit-il enfin engagé à *Césonie*, qui l'a tant couru, qui lui a sacrifié une si grande foule d'amants, je dirai même toute la fleur des Romains ; à Césonie, qui est d'une famille patricienne, qui est si jeune, si belle, et si sérieuse ? Je vous plains, Lélie, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics, et exposés, par leur condition, à la vue des autres. Que ferez-vous, lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé ? Il reste encore *Bronte*, le questionnaire : le peuple ne parle que de sa force et de son adresse ; c'est un jeune

» dirent-elles au retour d'un sermon, c'est tout de bon, il faut faire » pénitence, ou nous sommes perdues. Mais, ma sœur, que ferons- » nous ? » Après y avoir bien pensé : « Ma sœur, dit Mme d'Olonne, faisons jeûner nos gens. » Elle étoit fort avare, ajoute Saint-Simon, et avec tout son esprit, car elle en avoit beaucoup, elle crut avoir très-bien rencontré. » (*Mém.*, t. X, p. 55, in-8°, Hachette.)

[1] Var. Ces trois derniers mots ont été ajoutés à la huitième édition, et ils sont pleins d'ironie, opposés à ceux qui suivent.

[2] Var. *Jetant ses pieds en avant*, addition aussi de la 8e édit.

homme qui a les épaules larges et la taille ramassée. un nègre d'ailleurs. un homme noir [1]. — 7.

¶ Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier, et un maçon est un maçon; pour quelques autres plus retirées, un maçon est un homme, un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint [2]. — 1.

¶ Quelques femmes donnent aux couvents [3] et à leurs

[1] « De semblables exagérations, dit Mme de Genlis, ne peuvent produire que de monstrueux tableaux, aussi dépourvus de vérité qu'ils sont hideux et dégoûtants. » (*Les Caractères*, Eymery, 1812, note p. 467.) Ces tableaux cependant n'ont pas manqué d'applications du temps de l'auteur, nous osons dire même qu'ils en auraient trouvé du temps de Mme de Genlis; seulement ils devaient paraître moins *monstrueux* lorsque l'anarchie eut encouragé la licence et confondu les rangs. On ne saurait donc flétrir avec trop d'énergie, rendre trop *hideux*, des vices qui se reproduisent; et ce n'est que par une rigoureuse logique que La Bruyère est amené à offrir le *bourreau* aux femmes assez dissolues pour se disputer scandaleusement des *hommes publics*. — Cet article, ajouté à la 7e édition, qui parut deux ans avant la satire *sur les femmes*, était sans doute présent à Boileau lorsqu'il dit :

> Voilà le sexe peint d'une noble manière;
> Et Théophraste même, aidé de La Bruyère,
> Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.

C'est peut-être aussi le même article qui a fait dire à Ménage que, si le livre eût paru de son temps (celui de sa jeunesse), il n'aurait pas eu autant de succès, parce qu'alors les femmes, toutes-puissantes dans la société, décidaient de la destinée de ces sortes d'ouvrages. (*Menagiana*, t, IV, p, 219.)

[2] La Bruyère, signale ici, pour les femmes, le danger de la solitude trop absolue. C'est ce qu'a fait Molière dans *l'École des Femmes* et *l'École des Maris*. — « La solitude, a dit Vauvenargues, tente puissamment la chasteté. »

[3] Var. *Convents*, dans les 7e, 8e et 9e édit.; *couvents*, dans les précédentes. Il est assez singulier que ce soient les premières éditions qui se conforment à l'usage actuel. Mais La Bruyère est revenu au mot ancien, parce qu'en général il avait du goût pour les archaïsme. Selon Vaugelas et le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694, il fallait écrire *convent* et prononcer *couvent*.

amants: galantes et bienfactrices [1], elles ont jusque dans l'enceinte de l'autel des tribunes et des oratoires, où elles lisent des billets tendres, et où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu. — 1.

¶ Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige? Est-ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille et à ses affaires, plus ardente et plus sincère pour ses amis; qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses intérêts; qui aime moins les commodités de la vie; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfants, qui sont [2] déjà riches, mais qui, opulente elle-même et accablée du superflu, leur fournisse le nécessaire, et leur rende au moins la justice qu'elle leur doit; qui soit plus exempte d'amour de soi-même et d'éloignement pour les autres; qui soit plus libre de tous attachements humains? Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste, et je vous demande: Qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige? Je vous entends, c'est une femme qui a un directeur [3]. — 7.

¶ Si le confesseur et le directeur ne conviennent point sur une règle de conduite, qui sera le tiers qu'une femme prendra pour sur-arbitre? — 1.

¶ Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer. — 1.

¶ Si une femme pouvoit dire à son confesseur, avec ses

[1] « Peu se servent aujourd'hui de ces mots *bienfacteur*, *bienfactrice*, dit un critique contemporain. Ceux qui se piquent *de bien parler* prononcent *bienfaiteur* et l'écrivent. » (*Sentiments critiques*, etc., p. 174.) — Ainsi l'on voit que La Bruyère, en fait de langage, résistait aux usages nouveaux. — La *clef* nomme pour ce *caractère* la duchesse d'Aumont.

[2] Var. *Qui seroient*, 7e édit.

[3] Remarquer comme les questions précédentes sont combinées avec art pour faire produire plus d'effet à cette réponse tout à la fois si simple et si satirique : *C'est une femme qui a un directeur*.

autres foiblesses, celles qu'elle a pour son directeur, et le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être lui seroit-il donné pour pénitence d'y renoncer [1]. — 1.

¶ Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints, qui ont été autrefois blessés des femmes : Fuyez les femmes, ne les dirigez point ; laissez à d'autres le soin de leur salut . — 5.

¶ C'est trop contre un mari d'être coquette et dévote : une femme devroit opter. — 1.

¶ J'ai différé à le dire, et j'en ai souffert ; mais enfin il m'échappe, et j'espère même que ma franchise sera utile à celles qui, n'ayant pas assez d'un confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs directeurs. Je ne sors pas d'admiration et d'étonnement à la vue de certains personnages que je ne nomme point. J'ouvre de fort grands yeux sur eux ; je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille ; je m'informe ; on me dit des faits ; je les recueille ; et je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connoissance de l'homme, à la science de la religion et des mœurs, présument que Dieu doive renouveler en nos jours la merveille de l'apostolat, et faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples et petits esprits qu'ils sont, du ministère des âmes, celui de tous le plus délicat et le plus sublime : et si, au contraire, ils se croient nés pour un emploi si relevé, si

1 Mme de Sévigné n'avait point cette faiblesse. Elle écrit à Mme de Guitaut (décembre 1693) qu'elle a choisi pour directeur le père prieur de Sainte-Catherine, qui aime la retraite : « Je ne suis appliquée, dit-elle, qu'à prendre sur moi de ne point abuser de son temps... Je le traite à sa mode, qui est aussi tout à fait la mienne. Car plus je vois de certaines femmes ne parler que de leur directeur, dîner avec lui, et le recevoir en visite, plus la vie retirée de ce père et sa solitude me le font paroître précieux et digne de la bonne opinion que j'en ai toujours eue. »

difficile, et accordé à si peu de personnes, et qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talents naturels et suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins. — 6.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carrosse dans une grande ville, et à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé. et à ménager pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains: je vois bien, encore une fois, que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte du soin des âmes, et semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs [1]. — 6.

¶ La dévotion [2] vient à quelques-uns, et surtout aux femmes. comme une passion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre. Elles comptoient autrefois une semaine par les jours de jeu, de spectacle, de concert, de mascarade, ou d'un joli sermon [3]: elles alloient le lundi perdre leur argent chez *Ismène*, le mardi leur temps chez *Climène*, et le mercredi leur réputation chez *Célimène:* elles savoient, dès la veille, toute la joie qu'elles devoient avoir le jour d'après et le lendemain;

[1] On a observé avec assez de raison que l'épithète *intarissable* ne convient guère à une *pépinière*. (Voy. *Sentiments critiques*, p. 176).

[2] Var. Cet article, dans la 6e édit., se trouve au chapitre *de la Mode*, après le *caractère* d'*Onuphre*. Il y a dans cette 6e édition, après le mot *dévotion*, une note de l'auteur portant *fausse dévotion*.

[3] Var. *Par les jours de jeu, de spectacle, de repas, de promenade, de concert, de mascarade, et d'un joli sermon*. 6e édit.

elles jouissoient tout à la fois du plaisir présent et de celui qui ne leur pouvoit manquer; elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour: c'étoit alors leur unique inquiétude et tout le sujet de leurs distractions; et si elles se trouvoient quelquefois à l'opéra, elles y regrettoient la comédie. Autres temps, autres mœurs: elles outrent l'austérité et la retraite; elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir; elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage; et, chose incroyable! elles parlent peu: elles pensent encore, et assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres [1]. Il y a chez elles une émulation de vertu et de réforme, qui tient quelque chose de la jalousie: elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût. Elles se perdoient gaîment par la galanterie, par la bonne chère et par l'oisiveté; et elles se perdent tristement par la présomption et par l'envie [2]. — 6.

¶ Si j'épouse, *Hermas*, une femme avare, elle ne me ruinera point; si une joueuse, elle pourra s'enrichir; si une savante, elle saura m'instruire; si une prude, elle ne sera point emportée; si une emportée, elle exercera ma patience; si une coquette, elle voudra me plaire; si une galante, elle le

[1] Tout cela est plein d'une raillerie fine et mordante, et le trait qui achève le contraste est surtout excellent: *Elles se perdoient gaîment*, etc.

[2] On a cité: la duchesse d'Aumont, «impérieuse, méchante, difficile à vivre, grande dévote» (voy. Saint-Simon); la comtesse de Lyonne, femme du ministre, qui, après beaucoup de dissipation et de désordres, «vivoit dans l'indigence, dans la hauteur et l'apparent mépris de tout, quoiqu'à la fin dans la piété» (voy. le même, et Mme de Sévigné, lettres des 2 août, 1671 et 17 juillet 1676). On aurait pu citer encore la comtesse de Roucy, qui «ne manquoit pas de grand'messe à la paroisse, et rarement à communier tous les huit jours: envieuse, haineuse, fréquemment en querelle avec quelqu'un.» (Saint-Simon, t. I, p. 361, in-8°, Hachette.)

sera peut-être jusqu'à m'aimer; si une dévote [1], répondez, Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, et qui se trompe elle-même? — 7.

¶ Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine. Un seul même en gouverne plusieurs : il cultive leur esprit et leur mémoire, fixe et détermine leur religion; il entreprend même de régler leur cœur. Elles n'approuvent et ne désapprouvent, ne louent et ne condamnent, qu'après avoir consulté ses yeux et son visage. Il est le dépositaire de leurs joies et de leurs chagrins, de leurs désirs, de leurs jalousies, de leurs haines et de leurs amours: il les fait rompre avec leurs galants; il les brouille et les réconcilie avec leurs maris, et il profite des interrègnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procès, et voit leurs juges: il leur donne son médecin, son marchand, ses ouvriers; il s'ingère de les loger, de les meubler, et il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carrosses, dans les rues d'une ville et aux promenades, ainsi que dans leur banc à un sermon, et dans leur loge à la comédie: il fait avec elles les mêmes visites; il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages: il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité; un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre lui suffit pour la conserver : les enfants, les héritiers, la bru, la nièce, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer; il finit par se faire craindre. Cet ami si ancien, si nécessaire, meurt sans qu'on le pleure; et dix femmes dont il étoit le tyran héritent, par sa mort, de la liberté. — 4.

¶ Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie; et tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation, et qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soi : *On l'auroit prise pour une vestale.* — 5.

[1] Fausse dévote. (*Note de l'auteur.*)

¶ C'est, dans les femmes, une violente preuve [1] d'une réputation bien nette et bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point; et qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications, on ait recours à une tout autre raison de ce commerce, qu'à celle de la convenance des mœurs.— 4.

¶ Un comique outre sur la scène ses personnages; un poëte charge ses descriptions; un peintre qui fait d'après nature force et exagère une passion, un contraste, des attitudes; et celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs et les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original: de même la pruderie est une imitation de la sagesse [2]. — 7.

Il y a une fausse modestie qui est vanité; une fausse gloire qui est légèreté; une fausse grandeur qui est petitesse; une fausse vertu qui est hypocrisie; une fausse sagesse qui est pruderie. — 7.

Une femme prude paie de maintien et de paroles; une femme sage paie de conduite. Celle-là suit son humeur et sa complexion, celle-ci sa raison et son cœur. L'une est sérieuse et austère; l'autre est, dans les diverses rencontres, précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des foibles sous de plausibles dehors; la seconde couvre un riche fonds sous un air libre et naturel. La pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur; souvent elle les suppose: la sagesse, au contraire, pallie les

[1] Var. *C'est une violente preuve dans les femmes*, 4e, 5e et 6e édit

[2] « Il falloit, dit le critique déjà cité, que l'auteur qui compare la pruderie à l'affectation des comiques, à l'emportement des poëtes, à l'exagération des peintres, qui, tous, bien loin d'imiter, sortent du naturel, il falloit qu'il ajoutât : *De même la pruderie est une affectation outrée de la sagesse.* » (*Sentiments critiques*, p. 177.) L'observation nous paraît juste.

défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, et la beauté que plus périlleuse. — 7.

¶ Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la foiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire? Mais, à quelque cause [1] que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins. — 7.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme: elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manége, quoique le mieux instruit du monde. — 7.

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire [2]; et si vous

[1] Var. *A quelque chose*, 9e édition seule. Les 7e et 8e comme ci-dessus.

[2] Plusieurs femmes de l'époque présentaient cette heureuse alliance: mesdames de Maintenon, de La Fayette, de Sévigné, l'abbesse de Fontevrault, sœur de Mme de Montespan, etc. Mme de Caylus dit, en parlant de cette dernière : « On ne pouvoit rassembler dans la même

me dites qu'une femme sage ne songe guère à être savante, ou qu'une femme savante n'est guère sage, vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire, que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-mêmes que moins elles auroient de ces défauts, plus elles seroient sages, et qu'ainsi une femme sage n'en seroit que plus propre à devenir savante, ou qu'une femme savante, n'étant telle que parce qu'elle auroit pu vaincre beaucoup de défauts, n'en est que plus sage [1]. — 7.

¶ La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies, quoiqu'elles aient rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part, est un point difficile : il faut choisir souvent entre elles, ou les perdre toutes deux [2]. — 1.

¶ Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis, et ses amants que son argent. — 1.

personne plus de raison, plus d'esprit et plus de savoir : son savoir fut même un effet de sa raison. Religieuse sans vocation, elle chercha un amusement convenable à son état ; mais ni les sciences ni la lecture ne lui firent rien perdre de ce qu'elle avoit de naturel. » (*Souvenirs de Caylus*, collection Petitot, t. LXVI, p. 400.)

[1] Ce n'est pas toujours *par de certains défauts* que les femmes sont détournées des sciences, puisque, selon ce qui a été dit précédemment, elles peuvent en être détournées par les *soins domestiques*, qui sont des devoirs, des obligations de leur condition. Il y a quelque subtilité dans les raisonnements de l'auteur. Voici l'avis de Montaigne à ce sujet : « Si les dames bien nées me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses : elles cachent et couvrent leurs beautez soubs des beautez estrangières (les savantes) : c'est grande simplesse d'estouffer sa clarté, pour luire d'une lumière empruntée : elles sont enterrées et ensepvelies soubs l'art. C'est qu'elles ne se cognoissent point assez : le monde n'a rien de plus beau ; c'est à elles d'honorer les arts, et de farder le fard. Que leur fault-il, que vivre aimées et honorées ? elles n'ont et ne sçavent que trop pour cela... Bast (il suffit) qu'elles peuvent, sans nous, renger la grâce de leurs yeulx à la gayeté, à la severité et à la doulceur... Avecques cette science, elles commandent à baguette, et regentent les regents de l'eschole. » (*Essais*, t. IV, liv. 3, chap. 3.)

[2] Var. Après cet article, dans les trois premières éditions, se trouvait celui-ci : *Quand l'on a assez fait auprès d'une femme pour*

¶ Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition et le jeu: de telles femmes rendent les hommes chastes; elles n'ont de leur sexe que les habits [1]. — 1.

¶ Les femmes sont extrêmes; elles sont meilleures ou pires que les hommes [2]. — 1.

¶ La plupart des femmes n'ont guère de principes; elles se conduisent par le cœur, et dépendent, pour leurs mœurs, de ceux qu'elles aiment [3]. — 1.

¶ Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié. — 4.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point. — 4.

¶ Il y a du péril à contrefaire. *Lise*, déjà vieille, veut rendre une jeune femme ridicule, et elle-même devient difforme; elle me fait peur. Elle use, pour l'imiter, de grima-

devoir l'engager, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire; c'est alors qu'elle vous rappelle. Dans la 4e édition, cet article, ne s'appliquant plus à une femme et rendu plus général, a été transposé au chapitre *du Cœur.* M. Walckenaër n'a pas fait mention de cette variante importante.

[1] La *clef* est muette ici. On pouvait citer, pour l'ambition, les héroïnes de la Fronde, qui, la plupart, ne firent de l'amour qu'un moyen : pour le jeu, la maréchale de Clérembault, laquelle, dit Saint-Simon, *n'interrompoit les cartes que le temps des repas.* (t. III, p. 384-5, in-8° Hachette); la princesse d'Harcourt, qui *communioit fort ordinairement après avoir joué jusqu'à quatre heures du matin* (t. IV, p. 54); la duchesse d'Aumont, *grande joueuse, grande dévote à directeurs* (t. IX, p. 99.) — Nous ne voulons pas faire une nouvelle *clef*, mais montrer que La Bruyère ne manquait pas de modèles.

[2] Sénèque avait déjà dit: « Les femmes portent toutes les passions à l'extrême. »

[3] « Généralement, les affections des hommes dépendent de leur caractère, et le caractère des femmes dépend de leurs affections. » (*Observations morales*, etc., 1830.)

ces et de contorsions: la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se moque. — 5.

¶ On veut à la ville que bien des idiots et des idiotes aient de l'esprit. On veut à la cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup; et, entre les personnes de ce dernier genre [1], une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes. — 7.

¶ Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre: une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui [2]. — 1.

¶ Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose [3]. — 1.

¶ Il y a un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti; elles n'en laissent guère [4] échapper les premières occasions sans se préparer un long repentir: il semble que la réputation des biens diminue en elles avec celle de leur beauté. Tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable. — 1.

¶ Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune! — 1.

¶ Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amants qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris. — 7.

¶ La plupart des femmes jugent du mérite et de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'ils font sur elles,

[1] Var. *Et entre ceux-ci*, 7e édit.

[2] Très-bien observé. Mais on pourrait dire que les femmes n'ont pas *gardé leur secret* pour La Bruyère.

[3] Pensée dans le genre de celles de La Rochefoucauld.

[4] Var. *Elles ne laissent guère*, 1re, 2e, 3e et 4e éditions.

et n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien [1]. — 4.

¶ Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, et le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école ! — 4.

¶ Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose. — 4.

¶ Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent. — 5.

¶ Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que, de son côté, il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas. — 1.

¶ L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudroit persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas ; et l'on demande s'il ne lui seroit pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé qu'à celle qui ne l'aime point. — 1.

¶ Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable. — 1.

¶ Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console : une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, et demeure longtemps inconsolable [2]. — 1.

¶ Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour. — 1.

La paresse, au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour. — 4.

¶ Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée ; il est moins clair qu'elle soit touchée.

[1] « Les femmes et les jeunes gens ne séparent pas leur estime de leur goût. » (Vauvenargues.)

[2] On ne peut mieux exposer la différente manière de sentir d'un homme et d'une femme.

Il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse ; et que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime que de s'assurer si elle est aimée[1]. — 4.

¶ *Glycère* n'aime pas les femmes ; elle hait leur commerce et leurs visites, se fait céler pour elles, et souvent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est sévère, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre[2] rien de ce qui passe l'amitié ; elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, et semble chercher à s'en défaire. Elle est solitaire et farouche dans sa maison : sa porte est mieux gardée, et sa chambre plus inaccessible que celles de *Monthoron* et d'*Hémery*[3]. Une seule, *Corinne*, y est attendue, y est reçue, et à toutes les heures : on l'embrasse à plusieurs reprises ; on croit l'aimer ; on lui parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules ; on a soi-même plus de deux oreilles pour l'écouter ; on se plaint à elle de tout autre que d'elle ; on lui dit toutes choses, et on ne lui apprend rien ; elle a la confiance de tous les deux. L'on voit Glycère en partie carrée au bal, au théâtre, dans les jardins publics, sur le chemin de *Venouze*[4], où l'on mange les premiers fruits ; quelquefois seule en litière sur la route du grand faubourg où elle a un verger délicieux, ou à la porte de *Canidie*[5], qui a de si beaux secrets, qui

[1] C'est connaître parfaitement le cœur des femmes ; c'est penser comme elles sentent.

[2] Var. *Elle leur est sévère, les resserre dans leur ordre, et ne leur permet*, etc., 7e édition.

[3] Riches financiers. Le premier était trésorier de l'Épargne. Corneille lui dédia sa tragédie de *Cinna*. L'autre, fils d'un paysan de Sienne, devint, par la protection de Mazarin, surintendant des finances.

[4] Vincennes.

[5] La Voisin, tireuse de cartes, que toute la cour allait consulter. Elle fut accusée de vendre des poisons qu'on appelait *poudre de succession*, et brûlée en place de Grève en 1680. On essaya de compro-

promet aux jeunes femmes de secondes noces, qui en dit le temps et les circonstances. Elle paroît ordinairement avec une coiffure plate et négligée, en simple déshabillé, sans corps et avec des mules: elle est belle en cet équipage, et il ne lui manque que de la fraîcheur. On remarque néanmoins sur elle une riche attache, qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari. Elle le flatte, elle le caresse ; elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms ; elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher époux, et elle ne veut pas découcher. Le matin, elle se partage entre sa toilette et quelques billets qu'il faut écrire. Un affranchi vient lui parler en secret ; c'est *Parmenon*, qui est favori, qu'elle soutient contre l'antipathie du maître et la jalousie des domestiques. Qui, à la vérité, fait mieux connoître des intentions, et rapporte mieux une réponse que Parmenon? qui parle moins de ce qu'il faut taire? qui sait ouvrir une porte secrète avec moins de bruit? qui conduit plus adroitement par le petit escalier? qui fait mieux sortir par où l'on est entré? — 7.

¶ Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, et se montre au contraire par ses mauvais endroits ; qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie [1]. — 1.

mettre dans son procès la comtesse de Soissons et le maréchal de Luxembourg. (Voy. Lettres de Mme de Sévigné des 24, 26 et 31 janvier ; 2, 21 et 23 février (1680).

[1] Bonne et rude leçon pour les maris. La Bruyère a tout observé ; comme l'a dit Victorin Fabre, « il pourroit suppléer à l'expérience, et il nous apprend à l'acquérir. » (*Éloge de La Bruyère*, couronné par l'Académie.)

¶ Un mari n'a guère un rival qui ne soit de sa main, et comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme. Il le loue devant elle de ses belles dents et de sa belle tête ; il agrée ses soins; il reçoit ses visites; et, après ce qui lui vient de son crû, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier et les truffes que cet ami lui envoie. Il donne à souper, et il dit aux conviés : Goûtez bien cela; il est de *Léandre*, et il ne me coûte qu'un *grand merci*. — 7.

¶ [1] Il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son mari, au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore? ne vit-il plus? on en doute. Il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide et d'une parfaite soumission. Il ne lui est dû ni douaire ni conventions; mais à cela près, et qu'il n'accouche pas [2], il est la femme, et elle est le mari. Ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer [3]; ils est vrai seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paie le rôtisseur et le cuisinier, et c'est toujours chez madame qu'on a soupé. Ils n'ont souvent rien de commun, ni le lit, ni la table, pas même le nom : ils vivent à la romaine ou à la grecque; chacun a le sien ; et ce n'est qu'avec le temps, et après qu'on est initié au jargon d'une ville, qu'on sait enfin que M. B... est publiquement, depuis vingt années, le mari de madame L... [4]. — 6.

¶ Telle autre femme, à qui le désordre manque pour mortifier son mari, y revient par sa noblesse et ses alliances,

[1] Var. Cet article a été transposé. Dans la 6e édition, il se trouve au chapitre de *Quelques usages*.

[2] Mot très-plaisant.

[3] Var. Le reste de la phrase, jusqu'à *Monsieur*, a été jouté dans la 7e édition.

[4] La Bruyère dit lui-même qu'il employait des initiales *d'une signification vaine et incertaine pour dépayser ses lecteurs et les dégoûter des applications*. Cela n'a pas empêché qu'on ait appliqué cet article au président de Bocquemare et à sa femme, qui avait conservé le nom de d'Osembray.

par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son mérite, par ce que quelques-uns appellent vertu. — 7.

¶ Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point [1]. — 7.

¶ Les douleurs muettes et stupides sont hors d'usage : on pleure, on récite, on répète, on est si touchée de la mort de son mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance [2]. — 4.

¶ Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ? — 1.

¶ Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer. — 4.

Il y avoit à *Smyrne* une très-belle fille qu'on appeloit *Emire*, et qui étoit moins connue dans toute la ville par sa beauté que par la sévérité de ses mœurs, et surtout par l'indifférence qu'elle conservoit pour tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun péril, et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou pour ses frères. Elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps ; et celles qu'elle avoit vues elle-même, elle ne les pouvoit comprendre : elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune et charmante personne, à qui elle devoit cette expérience, la lui avoit rendue si douce, qu'elle ne

[1] La satire, qui semble ici dirigée contre les femmes, tombe réellement sur les hommes : car pourquoi exigeraient-ils, dans le mariage, une perfection qu'ils ne sauraient présenter eux-mêmes ; et, quand on a consenti à vivre ensemble, ne devrait-on pas se pardonner réciproquement ses petits défauts ? Sans doute La Bruyère n'a voulu montrer dans cette pensée que la difficulté pour l'homme d'être heureux. — La Rochefoucauld a dit : « Il y a de bons mariages, mais il n'y en a pas de délicieux. »

[2] Voilà encore de ces traits pleins de finesse et de malice.

pensoit qu'à la faire durer, et n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance, dont elle étoit si contente. Elle ne parloit que d'*Euphrosine*: c'étoit le nom de cette fidèle amie; et tout Smyrne ne parloit que d'elle et d'Euphrosine: leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux frères qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étoient éprises; et il est vrai qu'elle les aima toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de *Jupiter* qui avoit accès dans la maison de son père, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer, et ne s'attira que du mépris. Un vieillard, qui, se confiant en sa naissance et en ses grands biens, avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit cependant; et c'étoit jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard, qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le Ciel voulût l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, et qu'à l'affermir dans la réputation [1] d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amants que ses charmes lui acquirent successivement, et dont elle ne craignit pas de voir toute la passion [2], le premier, dans un transport amoureux, se perça le sein à ses pieds; le second, plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crète*; et le troisième mourut de langueur et d'insomnie. Celui qui les devoit venger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard, qui avoit été si malheureux dans ses amours, s'en étoit guéri par des réflexions sur son âge et sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire: il désira de continuer de la voir, et elle

[1] Var. *Et qu'à affermir la réputation où elle s'étoit établie*, 4e édition.

[2] Var. *Lui acquirent malgré toutes ses rigueurs, et qui se succédèrent l'un à l'autre*, 4e édition. — *Et dont elle ne craignit pas*, ajouté dans la 5e édition, avec le changement de rédaction ci-dessus.

le souffrit. Il lui amena un jour son fils, qui étoit jeune, d'une physionomie agréable, et qui avoit une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt; et comme il se tut beaucoup en la présence de son père, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, et désira qu'il en eût eu davantage. Il la vit seul, parla assez, et avec esprit; mais comme il la regarda peu, et qu'il parla encore moins d'elle et de sa beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie, qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosine: il lui dit qu'elle étoit belle; et Emire, si indifférente, devenue jalouse, comprit que *Ctésiphon* étoit persuadé de ce qu'il disoit, et que non-seulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie [1]. Elle désira de les voir ensemble une seconde fois, pour être plus éclaircie; et une seconde entrevue lui fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir, et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne lui connoît plus le mérite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation: elle ne l'aime plus; et ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctésiphon et Euphrosine se voient tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la ville; et l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend, et s'en désespère. Elle ressent tout son amour: elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse; il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil, et ne veut plus manger: elle

[1] Var. On lit ensuite, dans les 4e, 5e et 6e éditions : *Et avec ce nouvel amant de son amie.*

s'affoiblit; son esprit s'égare; elle prend son frère pour Ctésiphon, et elle lui parle comme à un amant. Elle se détrompe, rougit de son égarement : elle retombe bientôt dans de plus grands, et n'en rougit plus; elle ne les connoît plus. Alors elle craint les hommes, mais trop tard; c'est sa folie. Elle a des intervalles [1] où sa raison lui revient, et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne, qui l'a vue si fière et si insensible, trouve que les dieux l'ont trop punie [2]. — 4.

[1] Var. *Elle n'en rougit point, elle ne les connoît point, et tout le monde alors s'en aperçoit. On la resserre, elle ne paroît plus. Elle a des intervalles,* etc. 4e édition.

[2] Cette petite histoire est complète et pleine d'intérêt; elle a son exposition, son action, son dénoûment. C'est un chef-d'œuvre de narration. Il est curieux d'observer la délicatesse des détails et l'art infini avec lequel les sentiments sont gradués. D'abord *Emire* voit *avec intérêt* celui qu'elle doit aimer; *et comme il parle peu, elle trouve qu'il n'a pas assez d'esprit, et lui en souhaiteroit davantage.* A une seconde visite, *il parle assez et avec esprit; mais comme il la regarde peu,* et qu'il ne lui fait aucun compliment, *elle est surprise et presque indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne soit pas galant.* Puis, l'ayant entendu louer son amie *Euphrosine*, qu'elle lui a fait connaître elle-même, *elle devient jalouse, et comprend que non seulement il est galant, mais qu'il est tendre,* etc. — Que de passion dans ce passage : *Elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon!* Ainsi Emire, dans son désespoir, est réduite à se rendre témoin du bonheur de sa rivale, pour voir encore celui qu'elle aime. — Et comme cette fin est touchante : *La jeunesse de Smyrne, qui l'a vue si fière et si insensible, trouve que les dieux l'ont trop punie!*

DU CŒUR

Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres. — 1.

¶ L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes, exempte même de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; et réciproquement, un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure ; elle fait une classe à part. — 1.

¶ L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par foiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié, au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main ! — 1.

¶ Le temps, qui fortifie les amitiés, affoiblit l'amour.—4.

¶ Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie [1]. L'amitié, au contraire, a besoin de secours ; elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance.— 4.

¶ Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié [2].— 4.

[1] Un poëte latin, Publius Syrus, a dit : « Un amant est semblable à un flambeau : plus on l'agite, plus il s'enflamme. » Et La Rochefoucauld : « L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel, et il cesse de vivre, dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre. »

[2] « Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est moins que la véritable amitié. » (La Rochefoucauld.)

¶ L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre. — 4.

¶ Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié [1]; et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour. — 4.

¶ L'amour commence par l'amour; et l'on ne sauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible. — 4.

¶ Rien ne ressemble mieux à une vive amitié que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.— 4.

¶ L'on n'aime bien qu'une seule fois; c'est la première: les amours qui suivent sont moins involontaires [2]. — 4.

¶ L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.— 4.

¶ L'amour qui croît peu à peu, et par degrés, ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente. — 4.

¶ Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit. — 4.

¶ Si j'accorde que, dans la violence d'une grande passion, on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés [3] ? — 4.

¶ Les hommes souvent veulent aimer, et ne sauroient y réussir; ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer; et, si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres. — 1.

¶ Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion contribuent bientôt chacun de leur part à s'aimer moins, et ensuite à ne s'aimer plus. Qui, d'un homme ou d'une femme, met davantage du sien dans cette rupture, il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les hommes d'être volages, et les hommes disent qu'elles sont légères.— 4.

[1] « L'amitié, a dit encore La Rochefoucauld, est fade quand on a senti l'amour. »

[2] Et moins désintéressés.

[3] C'est exprimer avec une délicatesse exquise tout ce qu'il y a d'enchanteur dans l'amour.

¶ Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié. — 4.

¶ C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup de faire, par tout son procédé, d'une personne ingrate une très-ingrate[1]. — 4.

¶ Il est triste d'aimer sans une grande fortune, et qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire. — 4.

¶ S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion, et qui ait été indifférente, quelques importants[2] services qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat. — 4.

¶ Une grande reconnoissance emporte avec soi beaucoup de goût et d'amitié pour la personne qui nous oblige. — 4.

¶ Être avec des gens[3] qu'on aime, cela suffit; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal[4]. — 4.

¶ Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié que de l'antipathie. — 4.

¶ Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié. — 4.

[1] *C'est une vengeance douce*, etc.; *Il est triste d'aimer*, etc.; et plus bas: *Être avec des gens qu'on aime*, etc. : pensées délicieuses, qui apprennent comment La Bruyère savait aimer. On n'a plus besoin de connaître sa vie, on connaît son cœur.

[2] Var. Coste et plusieurs éditeurs modernes ont mis : *Quelque important service*.

[3] Var. *Être avec les gens*, dans les éditions antérieures à la 8e.

[4] « La conversation des amis ne tarit jamais, dit-on. Il est vrai, la langue fournit un babil facile aux attachements médiocres : mais l'amitié... l'amitié ! sentiment vif et céleste, quels discours sont dignes de toi ? quelle langue ose être ton interprète ? Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir tout ce qu'on sent à ses côtés ? » (Rousseau, *la Nouvelle Héloïse*, part. 5, lettre 3.)

¶ L'on confie son secret dans l'amitié; mais il échappe dans l'amour [1]. — 4.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur. Celui qui a le cœur n'a pas besoin [2] de révélation ou de confiance; tout lui est ouvert. — 4.

¶ L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime que ceux dont on souffre soi-même [3]. — 4.

¶ Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage. — 1.

¶ Il semble que, s'il y a un soupçon injuste, bizarre et sans fondement, qu'on ait une fois appelé jalousie, cette autre jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison et sur l'expérience, mériteroit un autre nom [4]. — 4.

Le tempérament a beaucoup de part à la jalousie, et elle ne suppose pas toujours une grande passion. C'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse [5]. — 4.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse. L'on souffre de la jalousie, et l'on fait souffrir les autres. — 4.

Celles qui ne nous ménagent sur rien, et ne nous épargnent nulles occasions de jalousie, ne mériteroient de nous aucune jalousie, si l'on se régloit plus par leurs sentiments et leur conduite que par son cœur [6]. — 4.

[1] *Confier son secret* est un acte volontaire et réfléchi; *laisser échapper son secret* est souvent une faiblesse. Turenne livra à sa maîtresse le secret de l'État.

[2] Var. *N'a plus besoin*, dans les éditions antérieures à la 8e.

[3] Distinction fine et vraie, qui prouve l'égoïsme de l'amour.

[4] Celui de délicatesse.

[5] « Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie. » (La Rochefoucauld.)

[6] « Les infidélités devroient éteindre l'amour, et il ne faudroit pas être jaloux quand on a sujet de l'être : il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles. » (La Rochefoucauld.)

¶ Les froideurs et les relâchements dans l'amitié ont leurs causes. En amour, il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés. — 4.

¶ L'on n'est pas plus maître de toujours aimer, qu'on l'a été de ne pas aimer [1]. — 4.

¶ Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre [2]. — 4.

¶ Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls [3]. — 4.

¶ Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, et que le cœur a ses limites [4]. — 4.

C'est foiblesse que d'aimer; c'est souvent une autre foiblesse que de guérir. — 4.

On guérit comme on se console; on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours aimer [5]. — 4.

¶ Il devroit y avoir dans le cœur des sources [6] inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amèrement, et l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si foible, ou si léger, que l'on se console [7]. — 1.

[1] Autre rapport avec La Rochefoucauld, qui a dit : « Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant. »

[2] Cela nous semble du bel esprit, peu digne de La Bruyère.

[3] Mais l'un est un embarras mêlé de plaisir, l'autre un embarras mêlé d'ennui.

[4] Pensée d'une touchante mélancolie.

[5] « Il n'y a point de perte, a dit Vauvenargues, que l'on sente si vivement et si peu de temps que celle d'une femme aimée. »

[6] Var. *Des fonds*, dans les trois premières éditions, où cet article se trouvait au chapitre *de l'Homme*.

[7] Et la Rochefoucauld; « Nous nous consolons souvent par foiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler. » — Les deux moralistes reconnaissent également la faiblesse de l'homme dans son impuissance même à s'affliger longtemps; mais La

¶ Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument ; car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que ceux de la beauté [1]. — 4.

¶ L'on est encore longtemps à se voir par habitude, et à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus [2]. — 4.

¶ Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions et les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affoiblir. — 1.

¶ L'on veut faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime [3]. — 4.

¶ Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait. — 1.

¶ Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, et avoir la générosité de recevoir [4]. — 4.

Bruyère s'en plaint, et voudrait qu'on fût inconsolable *pour de certaines pertes*. Cela prouve qu'il savait aussi bien regretter qu'il savait aimer.

1 On sait l'attachement du dauphin pour Mlle Choin, qui était fort laide, et qu'on croit qu'il épousa.

2 « On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus. » (La Rochefoucauld.)

3 « Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour, et l'on est souvent plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien. » — « Si l'on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. » (La Rochefoucauld.)

4 *La générosité de recevoir*, alliance de mots bien heureuse. — « Si, en l'amitié de quoy je parle, dit Montaigne, l'un pouvoit donner à l'aultre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfait qui obligeroit son compaignon ; car cherchant l'un et l'aultre, plus que toute aultre chose, de s'entre bien faire, celuy qui en preste la matière et l'occasion est celuy-là qui faict le libéral, donnant ce contentement à son

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner. — 4.

¶ Donner, c'est agir ; ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent. — 5.

¶ Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive [1], il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits. — 4.

¶ On a dit en latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer ; ou, si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine. Il est vrai qu'on est dispensé de donner à ses ennemis ; mais ne coûte-t-il rien de s'en venger? Ou, s'il est doux et naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime? Ne seroit-il pas dur et pénible de ne lui [2] en point faire? — 5.

¶ Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner [3]. — 1.

¶ Je ne sais si un bienfait qui tombe sur un ingrat, et ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, et s'il méritoit plus de reconnoissance [4]. — 5.

amy d'effectuer en son endroict ce qu'il désire le plus. » (*Essais*, livre 1er, ch. 27.) — Il semble que La Bruyère ait senti l'amitié aussi bien que Montaigne.

[1] Var. *Qui arrive*, dans les 4e et 5e éditions.

[2] Var. *Leur*, dans les quatre dernières éditions. *Lui*, dans la 5e, nous a paru la bonne leçon.

[3] Cela est ravissant. Les pensées qui précèdent sont aussi pleines de sentiment et de grâce. On ne saurait rendre la bienfaisance plus aimable. Le cœur se montre partout dans ce chapitre, qui en porte le titre.

[4] On n'est pas moins bienfaisant pour avoir obligé des ingrats, et l'on ne peut être assuré de n'en jamais rencontrer. Celui qui n'obligerait qu'avec cette assurance serait certainement moins digne de louange. Heureusement que La Bruyère s'est réfuté lui-même par l'une des pensées suivantes : *Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude*, etc. Voici des maximes de Sénèque qui sont dans le sens de

¶ La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos [1]. — 7.

¶ S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères? — 5.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. — 5.

¶ L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice. — 5.

¶ Un homme dur au travail et à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison [2]. — 5.

¶ Quelque désagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre sujétion: de même, la joie que l'on reçoit de l'élévation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous ou s'égaler à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soi-même; car l'on veut des dépendants, et qu'il n'en coûte rien: l'on veut aussi le bien de ses amis; et, s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en réjouir que l'on commence. — 5.

¶ On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien et ses services; rien ne coûte qu'à tenir parole. — 7.

¶ C'est assez pour soi d'un fidèle ami; c'est même beau-

cette dernière : « Perdez force bienfaits pour en bien placer un. — La découverte d'un cœur reconnaissant n'est pas trop payée par un essai sur quelques ingrats. — Quel mérite y aurait-il a être bienfaisant si l'on n'était jamais trompé? — Il vaut mieux faire du bien aux méchants en faveur des bons, que de priver les bons à cause des méchants. »

[1] « Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner. » (La Rochefoucauld.)

[2] *Que par un effort de raison* nous semblerait plus exact.

coup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres. — 4.

¶ Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire [1]. — 1 et 4.

¶ Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié; ce n'est point une maxime morale, mais politique[2]. — 5.

¶ On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui, mieux connus, pourroient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité, que, venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme ennemis [3]. — 5.

¶ Il est doux de voir ses amis par goût et par estime; il est pénible de les cultiver par intérêt: c'est *solliciter*. — 4.

¶ Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien [4]. — 7.

[1] Var. Cet article, rédigé différemment dans les trois premières éditions, faisait partie du chapitre *des Femmes*. (Voir la note 2, p. 197.)

[2] « Ce précepte, qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires et coustumières, à l'endroict desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit très-familier : O mes amys! il n'y a nul amy. » (Montaigne, *Essais*, liv. 1er, chap. 27.)

[3] Var. *Comme nos ennemis*, 7e et 8e éditions. *Comme ennemis*. 5e, 6e et 9e éditions.

[4] « Cette maxime, dit La Harpe, fait voir que La Bruyère n'est pas toujours exempt d'obscurité. On peut soupçonner ce qu'il a voulu dire : il faut se donner plus de soins pour se faire pardonner le bien qu'on fait que pour obtenir celui qu'on espère. Mais, le dit-il? » — La méprise de La Harpe est singulière. Voici, ce nous semble, le sens de la pensée, qui est aussi claire que morale : Il faut briguer la faveur de ceux que l'on aime, que l'on estime assez pour leur vouloir du

¶ On ne vole point des mêmes ailes pour sa fortune que l'on fait pour des choses frivoles et de fantaisie [1]. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices, et tout au contraire de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup et d'y travailler peu, de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché. — 4.

¶ Celui qui sait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se désespérer s'il ne lui arrive pas ; et celui au contraire qui désire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès. — 5.

¶ Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment et si déterminément une certaine chose, que, de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer. — 7.

¶ Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir. — 4.

¶ Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri. — 4.

¶ La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable ; puisque, si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois [2]. — 1.

¶ Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ! — 1.

bien, plutôt que de ceux qui pourraient en faire ; ou bien, comme l'a dit Sénèque : « Ne recevez que de ceux à qui vous voudriez donner. »

[1] *Fortune*, *fait*, *frivole*, *fantaisie*, accumulation d'*f* remarquée par l'auteur des *Sentiments critiques*, fort attentif à ces légères incorrections (p. 199).

[2] Ces pensées sont tristes, parce que la morale, fondée sur l'expérience, est triste elle-même. Mais La Bruyère sait adoucir l'amertume du sujet par l'originalité du tour ou la délicatesse de l'expression.

¶ On ne pourroit se défendre de quelque joie à voir périr un méchant homme; l'on jouiroit alors du fruit de sa haine, et l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en réjouir : il meurt trop tôt ou trop tard. — 5.

¶ Il est pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le surprend en faute, et qui se plaint de lui avec raison : sa fierté ne s'adoucit que lorsqu'il reprend ses avantages, et qu'il met l'autre dans son tort. — 4.

¶ Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés. — 1

¶ Il est également difficile d'étouffer dans les commencements le sentiment[1] des injures, et de le conserver après un certain nombre d'années. — 1.

¶ C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi, et que l'on songe à s'en venger; et c'est par paresse que l'on s'apaise, et qu'on ne se venge point[2]. — 7.

¶ Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner[3].— 5.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un

[1] Var. *Les sentiments*, dans les deux premières éditions; et dans les trois premières, cet article se trouvait au chapitre *de l'Homme*.

[2] Dans cette pensée et la précédente, La Bruyère s'est rencontré avec La Rochefoucauld, qui a dit : « La réconciliation avec nos ennemis n'est que le désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre, et une crainte de quelque mauvais événement. » — Et encore : « Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des injures, ils cessent de haïr ceux qui les ont outragés. L'application de se venger du mal leur paroît une servitude à laquelle ils ont peine à se soumettre. » — Vauvenargues a dit aussi : « La haine n'est pas moins volage que l'amitié. »

[3] Var. Ce premier paragraphe de l'article, dans les 5e et 6e éditions, se trouve au chapitre *de l'Homme*.

coup, et sans autre préparation, dans une affaire importante, et qui seroit capitale à lui ou aux siens; il sentiroit d'abord l'empire et l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, et il secoueroit le joug par honte ou par caprice : il faut tenter auprès de lui les petites choses, et de là le progrès jusqu'aux plus grandes est immanquable. Tel ne pouvoit au plus dans les commencements qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament, où il réduit son fils à la légitime. — 7.

Pour gouverner quelqu'un longtemps et absolument, il faut avoir la main légère, et ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance. — 7.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point, qui au delà sont intraitables et ne se gouvernent plus : on perd tout à coup la route de leur cœur et de leur esprit; ni hauteur ni souplesse, ni force ni industrie, ne les peuvent dompter; avec cette différence que quelques-uns sont ainsi faits par raison et avec fondement, et quelques autres par tempérament et par humeur. — 7.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison ni les bons conseils, et qui s'égarent volontairement, par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés. — 7.

D'autres consentent d'être gouvernés par leurs amis en des choses presque indifférentes, et s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves et de conséquence. — 7.

Drance[1] veut passer pour gouverner son maître, qui n'en croit rien, non plus que le public: parler sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux et en des temps où il convient le moins, lui parler à l'oreille ou en des termes

[1] Le comte de Tonnerre, suivant la *clef*, premier gentilhomme de la chambre de Monsieur, de la maison des comtes de Tonnerre-Clermont; personnage très-décrié. (Voy. Saint-Simon, t. I. p. 220, et t. V. p. 68, in-8°.)

mystérieux, rire jusqu'à éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui et ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori [1]. — 7.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche [2] à gouverner les autres ; il veut que la raison gouverne seule, et toujours. — 6.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, et d'en être gouverné en toutes choses, et absolument, et toujours : je serois sûr de bien faire, sans avoir le soin de délibérer ; je jouirois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison. — 7.

¶ Toutes les passions sont menteuses ; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qui ne s'en aide [3]. — 5.

¶ On ouvre [4] un livre de dévotion, et il touche ; on en ouvre un autre qui est galant, et il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, et admet les incompatibles ? — 4.

¶ Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de

[1] Saint-Simon dit de Mansard (neveu du grand architecte), qui s'était rendu ridiculement familier à la cour : « Il tiroit un fils de France par la manche, et frappoit sur l'épaule d'un prince du sang. » (*Mém.*, t. VI, p. 243.)

[2] Var. *Ni cherche*, 6e édition, où cet article se trouve au chapitre *des Jugements*.

[3] Var. *Et qu'il ne s'en aide*, dans toutes les éditions originales. Ce doit être une faute d'impression, qui se sera répétée.

[4] Var. *On trouve*, dans les 8e et 9e éditions. Toutes les précédentes comme ci-dessus, et nous croyons que c'est la bonne leçon.

leurs foiblesses et de leur vanité. Tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vue que de la cacher[1]. — 5.

¶ Le cas n'arrive guère où l'on puisse dire : J'étois ambitieux ; ou on ne l'est point, ou on l'est toujours : mais le temps vient où l'on avoue que l'on a aimé. — 5.

¶ Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition[2], et ne se trouvent souvent dans une assiette plus tranquille que lorsqu'ils meurent. — 5.

¶ Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison ; son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt. — 4.

¶ L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit[3]. — 1.

¶ Il y a de certains grands sentiments, de certaines actions nobles et élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit qu'à la bonté de notre naturel[4]. — 1.

¶ Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance. — 1.

¶ Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité, n'en font pas trouver. — 4.

¶ Il y a des lieux que l'on admire : il y en a d'autres qui touchent, et où l'on aimeroit à vivre[5]. — 1.

[1] « On affiche des vices effectifs, et si de certaines faiblesses pardonnables venaient à paraître, on s'en trouverait accablé. » (Vauvenargues, *Conseils à un jeune homme*, t. I, p. 125, édit. Gilbert).

[2] Ils finissent plutôt par l'avarice, qui est la passion de la vieillesse.

[3] « La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit. » (La Rochefoucauld.) — « L'on est encore bien éloigné de plaire quand on n'a que de l'esprit. » (Vauvenargues.)

[4] Le maréchal de Boufflers, qui s'est illustré par la défense de Lille, avait peu d'esprit et de lumières : « Il tiroit tout, dit Saint-Simon, de son amour du bien et de l'excellente droiture de ses intentions. » (*Mém.*, t. IX, p. 423, in-8°, Hachette.)

[5] On peut aussi dire cela des personnes : il y en a que l'on admire ; il y en a d'autres qui touchent, et avec lesquelles on voudrait

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments. — 1.

¶ Ceux qui font bien mériteroient seuls d'être enviés, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie. — 4.

¶ Quelques-uns se défendent d'aimer et de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit. — 1.

¶ Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu[1]. — 1.

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION

Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.—1.

¶ C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie; il sait disparoître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part. — 1.

vivre. — Lamartine, dit M. Sainte-Beuve, n'a fait que traduire poétiquement le mot de La Bruyère, quand il s'écrie :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

[1] Ceci semble un regret adouci par la vertu, et voilà comme les plus tendres pensées peuvent devenir très-morales.

¶ L'on marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir longtemps le personnage : il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer. — 1.

¶ Il y a beaucoup d'esprits obscènes, encore plus de médisants ou de satiriques, peu de délicats. Pour badiner avec grâce, et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manières, trop de politesse, et même trop de fécondité : c'est créer que de railler ainsi, et faire quelque chose de rien. — 1.

¶ Si l'on faisoit une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamneroit peut-être à un silence perpétuel, qui seroit une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits; permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt des princes, le débit des beaux sentiments, et qui reviennent toujours les mêmes: il faut laisser *Aronce* parler proverbe, et *Mélinde* parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies. — 4.

¶ L'on voit des gens qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent, en parlant, ni la raison ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, et peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, et qui devient enfin leur idiome naturel; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une prononciation qui est con-

trefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes et de l'agrément de leur esprit, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont, et, ce qui est pire, on en souffre [1]. — 4.

¶ Que dites-vous? comment? je n'y suis pas : vous plairoit-il de recommencer? J'y suis encore moins; je devine enfin : vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous : Il fait froid? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : Il pleut, il neige. Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter; dites : Je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair; et d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant? Qu'importe, Acis? Est-ce un si grand mal [2] d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables les diseurs de *phébus*; vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement : une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout : il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien [3]. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre; je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille : Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point; c'est votre rôle : ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que

[1] L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

(Gresset, *le Méchant*.)

Voltaire ne trouvait pas à Voiture assez d'esprit, quoiqu'il le cherchât toujours. « Les maîtres à danser, dit-il, font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que Voiture était souvent dans ce cas. » (*Mélanges littéraires, Lettres familières.*)

[2] Var. *Malheur*, dans les 5e et 6e éditions.

[3] On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé.

(Molière, *les Femmes savantes*, acte 2, sc. 7.)

l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit; peut-être alors croira-t-on que vous en avez [1]. — 5.

¶ Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérés, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent, et qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre; on entre impunément et sans crainte de les interrompre : ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle; ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure; ils la tiennent de *Zamet*, de *Ruccelay*, ou de *Conchini* [2], qu'ils ne connoissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteroient de Monseigneur s'ils leur parloient : ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée, pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racon-

[1] « La vérité, dit Sénèque, doit parler un langage simple et sans art... Quiconque parle avec trop d'affectation est sûr de causer du dégoût et de l'ennui. » (*Epist.* 40 et 75.) — Et Montaigne : « La recherche des phrases nouvelles et des mots peu cogneus vient d'une ambition puérile et pédantesque... Je veulx que les choses surmontent... C'est aux paroles à servir et à suyvre... Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme vehement et brusque, esloingné d'affectation, desreglé, descousu et hardy, etc. » (*Essais*, liv. 1. chap. 25.)

[2] Sans dire *monsieur*. (*Note de l'auteur.*)

Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de *monsieur* est chez lui hors d'usage.

(Molière, *le Misanthrope*, acte 2, sc. 5)

Les trois personnages cités étaient des favoris de Marie de Médicis. Le dernier devint le maréchal d'Ancre, dont on connaît la fin tragique.

tent, et pour détourner les applications : vous les priez, vous les pressez inutilement ; il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauroient nommer, leur parole y est engagée ; c'est le dernier secret, c'est un mystère ; outre que vous leur demandez l'impossible ; car, sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes [1]. — 4.

¶ *Arrias* a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel ; il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole et l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en étoit originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original ; je l'ai appris de *Sethon*, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connois familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade [2]. — 8.

[1] Saint-Simon dit de Saumery, menin du duc de Bourgogne : « Il ne parloit qu'à l'oreille, ou sa main devant sa bouche... toujours des riens qu'il ramassoit mystérieusement... Il avoit pris l'habitude de ne dire *monsieur* de personne...et il citoit de la sorte les plus considérables personnages, dont il se donnoit pour avoir eu la confiance, et qui lui avoient dit ceci ou appris cela. » (t. VII, p. 201-2, et t. II, 332-3, in-8°, Hachette.)

Var. *Et qui arrive fraîchement de son ambassade*, 8e édition. Le mot *fraîchement* a été supprimé dans la 9e. — Dénoûment très-

¶ Il y a un parti à prendre, dans les entretiens, entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui, nous jetant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottes réponses; et une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe, pour le relever, badiner autour [1], y trouver un mystère que les autres n'y voient pas, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne. — 4.

¶ Être infatué de soi, et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point, ou qui en a peu : malheur, pour lors, à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage! combien de jolies phrases lui faudra-t-il essuyer! combien de ces mots aventuriers qui paroissent subitement, durent un temps, et que bientôt on ne revoit plus! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent que pour avoir le mérite de la dire, et de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains : il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toujours parler longtemps; il tombe ensuite en des parenthèses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, et à lui qui vous parle, et à vous qui le supportez. Que serait-ce de vous et de lui, si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle, et faire oublier la narration? — 4.

¶ J'entends *Théodecte* de l'antichambre; il grossit sa voix

piquant, vraie scène de comédie. On prétend que pareille aventure est arrivée à un certain Robert de Chatillon, conseiller au Châtelet. Delille a mis ce *caractère* en vers dans son poëme de *la Conversation* (voy. chant 2, p. 108, édit. Michaud, in-8°). Montesquieu, dans ses *Lettres persanes*, a aussi tracé le portrait d'un homme qui prétend tout savoir et tout décider (voy. lettre 72). Mais les deux imitations nous semblent fort inférieures au modèle. La Bruyère a reproduit quelques traits du *grand Parleur* de Théophraste. Voy. p. 82.

[1] Jolie expression, et qui était neuve alors.

à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre [1]. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise, et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche. Il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Eutidème*, qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. Le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense; les rieurs sont pour lui; il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparois, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent [2]. — 5.

1 Pareil au flot grondant qui vient battre la rive,
Damon le clabaudeur en mugissant arrive;
Du bas de l'escalier, par de fréquents éclats,
Son formidable abord s'annonce avec fracas.
Il entre : son salut vous a rompu la tête;
Sa bouche est un volcan, sa voix une tempête.

(Delille, *la Conversation*, ch. 3, p. 141, in-8°.)

2 Les *clefs* manuscrites et imprimées nomment encore pour ce *caractère* le comte d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon. « Il y avoit beaucoup d'embarrassant, dit Saint-Simon, à écouter tous ses propos, qu'on n'arrêtoit pas où on vouloit, et qu'il ne faisoit pas entre deux ou trois amis, mais à table devant tout le monde, sur un banc des Tuileries, et fort librement encore dans la galerie de Versailles, où il ne se contraignoit pas non plus qu'ailleurs de prendre un ton goguenard, et de dire très-ordinairement *le beau-frère*, lorsqu'il vouloit parler du roi... » (*Mém.*, t. II, p. 54, in-8°, Hachette.)

¶ *Troile* est utile à ceux qui ont trop de bien ; il leur ôte l'embarras du superflu; il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi, et de craindre un vol domestique. Il les aide dans leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions ; bientôt il les règle et les maîtrise dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je? dont on prévient, dont on devine les décisions. Il dit de cet esclave : Il faut le punir, et on le fouette; et de cet autre : Il faut l'affranchir. et on l'affranchit. L'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire; il peut lui déplaire : il est congédié. Le maître est heureux, si Troile lui laisse sa femme et ses enfants. Si celui-ci est à table, et qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviés. qui en mangeoient sans réflexion, le trouvent friand, et ne s'en peuvent rassasier; s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre : tous ont les yeux sur lui, observent son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne : c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers, et qu'il remet ses créanciers. Il régente, il domine [1] dans une salle; il y reçoit la cour et les hommages de ceux qui, plus fins que les autres, ne veulent aller au maître que par Troile. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agrée, il ride son front et il détourne sa vue; si on l'aborde, il ne se lève pas; si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne; si on lui parle, il ne répond point; si l'on continue de parler, il passe dans une autre chambre; si on le suit, il gagne l'escalier; il franchiroit tous les étages, ou il se lanceroit par

[1] Var. *Il prime, il domine*, 7e édition.

une fenêtre[1], plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a un visage ou un son de voix[2] qu'il désapprouve. L'un et l'autre sont agréables en Troïle, et il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient, avec le temps, au-dessous de ses soins, comme il est au-dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talents qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses méditations et de sa taciturnité pour contredire, et que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit. Bien loin d'attendre de lui qu'il défère à vos sentiments, qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation, ou qu'il souffre votre complaisance. — 7.

¶ Il faut laisser parler cet inconnu que le hasard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle[3]; et il ne vous coûtera bientôt pour le connoître que de l'avoir écouté : vous saurez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son emploi, celui de son père, la famille dont est sa mère, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison : vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets, et un carrosse[4]. — 4.

¶ Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé. Il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, et avec qui l'on souffre dans la conversation de tout

[1] L'auteur des *Sentiments critiques* (p. 225) condamne cette hyperbole, qu'il n'est pas nécessaire de justifier. C'est cependant ce qu'a fait Coste assez longuement dans son édition.

[2] Var. *Un ton de voix*, 9e édition.

[3] La Bruyère a encore emprunté à Théophraste quelques traits de ce *Caractère*. Voy. *l'Impertinent ou le diseur de rien*. p. 75.

[4] « Ces portraits, dit La Harpe, sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir. On convient, ajoute-t-il, que La Bruyère excelle également comme observateur et comme peintre. Je conseillerai toujours à un poëte comique de l'étudier ; il y trouvera des sujets, des idées et des couleurs. »

le travail de leur esprit; ils sont comme pétris de phrases et de petits tours d'expression, concertés dans leur geste et dans tout leur maintien; ils sont *puristes*[1], et ne hasardent pas le moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe; rien ne coule de source et avec liberté : ils parlent proprement et ennuyeusement. — 1.

¶ L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui[2]. — 1.

¶ Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits; elle ne produit souvent que des idées vaines et puériles, qui ne servent point à perfectionner le goût, et à nous rendre meilleurs : nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de notre jugement[3]. — 1.

¶ C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence. — 1.

¶ Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression; c'est une affaire.

[1] Gens qui affectent une grande pureté de langage. (*Note de l'auteur.*)

[2] « La Bruyère, dit encore La Harpe, a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner; en sorte qu'il fait en écrivant ce qu'un ancien prescrivait pour la conversation : il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien. »

[3] « On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires. » (Vauvenargues.)

Il est plus court de prononcer, d'un ton décisif et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrable, ou qu'elle est miraculeuse. — 4.

¶ Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux serments. Un honnête homme qui dit oui et non mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, et lui attire toute sorte de confiance [1]. — 1.

¶ Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, et qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien. — 1.

Un homme de bien ne sauroit empêcher, par toute sa modestie, qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme sait dire de soi [2]. — 1.

¶ *Cléon* parle peu obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre ; mais il ajoute qu'il est fait ainsi, et qu'il dit ce qu'il pense. — 5.

¶ Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos. C'est pécher contre ce dernier genre que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain ; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublements, un homme qui n'a ni rentes ni domicile ; en un mot, de parler de son bonheur devant des misérables : cette conversation est trop forte pour eux, et la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse. — 5.

[1] Ces mots : *son caractère jure pour lui*, sont d'une grande force. — Solon a dit : « La probité reconnue est le plus sûr de tous les serments. »

[2] Voilà encore des mots admirables : *empêcher par toute sa modestie*, etc. Il y a dans cette pensée une nouvelle distinction des pronoms *lui* et *soi*, que nous avons déjà observée ailleurs.

¶ Pour vous, dit *Eutiphron,* vous êtes riche, ou vous devez l'être : dix mille livres de rente, et en fonds de terre, cela est beau, cela est doux, et l'on est heureux à moins ; pendant que lui qui parle ainsi a cinquante mille livres de revenu, et qu'il croit n'avoir que la moitié de ce qu'il mérite. Il vous taxe, il vous apprécie, il fixe votre dépense, et s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune, et de celle même où il aspire, il ne manqueroit pas de vous la souhaiter. Il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations ou des comparaisons si désobligeantes [1] ; le monde est plein d'Eutiphrons. — 7.

¶ Quelqu'un, suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, et par l'habitude qu'il a à la flatterie et à l'exagération, congratule *Théodème* sur un discours qu'il n'a point entendu, et dont personne n'a pu encore lui rendre compte : il ne laisse pas de lui parler de son génie, de son geste, et surtout de la fidélité de sa mémoire ; et il est vrai que Théodème est demeuré court. — 5.

¶ L'on voit des gens brusques, inquiets, *suffisants* [2], qui, bien qu'oisifs et sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient, pour ainsi dire, en peu de paroles, et ne songent qu'à se dégager de vous; on leur parle encore, qu'ils sont partis et ont disparu. Ils ne sont pas moins impertinents que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer ; ils sont peut-être moins incommodes. — 4.

¶ Parler et offenser, pour de certaines gens, est précisément la même chose. Ils sont piquants et amers ; leur style est mêlé de fiel et d'absinthe; la raillerie, l'injure, l'insulte, leur découlent des lèvres comme leur salive. Il leur seroit utile d'être nés muets ou stupides ; ce qu'ils ont de vivacité et d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quel-

[1] Var. *Si odieuse*, 7e édition.

[2] La Bruyère a mis ce mot en italique, probablement parce qu'il était nouveau dans le sens qu'il lui donne.

ques autres leur sottise. Ils ne se contentent pas toujours de répliquer avec aigreur, ils attaquent souvent avec insolence; ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présents, sur les absents; ils heurtent de front et de côté, comme des béliers. Demande-t-on à des beliers qu'ils n'aient pas de cornes? De même n'espère-t-on pas de réformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles. Ce que l'on peut faire de mieux, d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir de toute sa force et sans regarder derrière soi. — 5.

¶ Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère avec qui il ne faut jamais se commettre, de qui l'on ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, et contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison. — 5.

¶ Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle, dont l'un a raison et l'autre ne l'a pas, ce que la plupart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un tempérament qui m'a toujours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant et indispensable de fuir à l'orient quand le fat est à l'occident, pour éviter de partager avec lui le même tort[1]. — 5.

¶ Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux, et sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. MONTAGNE diroit[2] : *Je veux avoir mes coudées franches, et être courtois et affable à mon point, sans remords ne consequence. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant, et aller au rebours de mon naturel, qui m'emmeine vers celuy que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal,*

[1] Var. *Ton* dans les 9e et 10e éditions. C'est une faute d'impression ; dans les précédentes éditions il y a *tort*. Nous avons rapporté comment une discussion s'était élevée à ce sujet entre un censeur de La Bruyère et son apologiste, sans que ni l'un ni l'autre se soit aperçu de la faute d'impression. (Voy. notre *Avertissement*.)

[2] Imité de Montagne. (*Note de l'auteur.*)

et qu'il ne m'est point ennemy, j'anticipe sur son accueil[1]*; je le questionne sur sa disposition et santé ; je luy fais offre de mes offices, sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne être, comme disent aucuns, sur le qui vive. Celuy-là me déplaist, qui, par la connoissance que j'ay de ses coûtumes et façons d'agir, me tire de cette liberté et franchise. Comment me ressouvenir tout à propos, et d'aussi loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave et importante, et qui l'avertisse que je crois le valoir bien et au delà? pour cela*[2] *de me ramentevoir de mes bonnes qualitez et conditions, et des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison? C'est trop de travail pour moy, et ne suis du tout capable de si roide et si subite attention ; et quand bien elle m'auroit succédé une première fois, je ne laisserois de fléchir et me démentir à une seconde tâche : je ne puis me forcer et contraindre pour quelconque à être fier.* — 5.

¶ Avec de la vertu, de la capacité, et une bonne conduite, l'on peut être insupportable. Les manières, que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal : une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire. — 4.

¶ La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, et fait paroître l'homme au dehors comme il devroit être intérieurement[3]. — 4.

[1] Var. *J'anticipe son bon accueil*, dans les éditions antérieures à la 9e.

[2] Var. *Et pour ce*, 5e édition.

[3] Voltaire a défini ainsi la politesse :

> La politesse est à l'esprit
> Ce que la grâce est au visage ;

L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage et les coutumes reçues; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions : l'esprit tout seul ne la fait pas deviner; il fait qu'on la suit par imitation, et que l'on s'y perfectionne. Il y a des tempéraments qui ne sont susceptibles que de la politesse; et il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talents, ou à une vertu solide. Il est vrai que les manières polies donnent cours au mérite, et le rendent agréable; et qu'il faut avoir de bien éminentes qualités pour se soutenir sans la politesse. — 1.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes[1]. — 1.

¶ C'est une faute contre la politesse que de louer immodérément, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talents; comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poète. — 1.

¶ Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présents qu'on leur fait, et dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, et faire selon leur goût; le dernier est préférable[2]. — 4.

De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

« La politesse, dit Duclos, est l'expression ou l'imitation des vertus sociales : c'en est l'expression, si elle est vraie, et l'imitation, si elle est fausse : et les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles ou agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. » (*Considérations sur les mœurs*.)

[1] « La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates. La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable. » (La Rochefoucauld.)

[2] On peut dire la même chose des ouvrages qu'on livre au public. Il y a écrire bien, et écrire selon le goût du siècle : le dernier est plus profitable.

¶ Il y auroit une espèce de férocité à rejeter indifféremment toutes sortes de louanges; l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables. — 1.

¶ Un homme d'esprit, et qui est né fier, ne perd rien de sa fierté et de sa roideur pour se trouver pauvre; si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus sociable, c'est un peu de prospérité[1]. — 4.

¶ Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein n'est pas un fort bon caractère : il faut, dans le commerce, des pièces d'or et de la monnoie[2]. — 4.

¶ Vivre avec des gens qui sont brouillés, et dont il faut écouter de part et d'autre les plaintes réciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience, et entendre du matin au soir plaider et parler procès. — 4.

¶ L'on sait des gens qui avoient coulé leurs jours dans une union étroite : leurs biens étoient en commun ; ils n'avoient qu'une même demeure; ils ne se perdoient pas de vue. Ils se sont aperçus à plus de quatre-vingts ans qu'ils devoient se quitter l'un l'autre et finir leur société ; ils n'avoient plus qu'un jour à vivre, et ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble; ils se sont dépêchés de rompre avant que de mourir; ils n'avoient de fonds pour la complaisance que jusque-là. Ils ont trop vécu pour le bon exemple; un moment plus tôt ils mouroient sociables,

[1] Que cela est vrai et bien senti! Que d'hommes fiers et pauvres se retrouvent ici!

[2] C'est tousjours un' aigreur tyrannique de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne... Il fault vivre entre les vivants... De vray, pourquoy, sans nous esmouvoir, rencontrons-nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basty, et ne pouvons-nous souffrir le rencontre d'un esprit mal rengé, sans nous mettre en cholere? Cette vicieuse aspreté tient plus au juge qu'à la faulte. » (Montaigne, *Essais*, l. 3, ch. 8.)

et laissoient après eux un rare modèle de la persévérance dans l'amitié [1]. — 5.

¶ L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies et par l'antipathie [2], pendant que des dehors contents, paisibles et enjoués, nous trompent, et nous y font supposer une paix qui n'y est point : il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique, qui n'attend que votre retraite pour recommencer. — 1.

¶ Dans la société, c'est la raison qui plie la première. Les plus sages sont souvent menés par le plus fou et le plus bizarre : l'on étudie son foible, son humeur, ses caprices; l'on s'y accommode : l'on évite de le heurter; tout le monde lui cède. La moindre sérénité qui paroît sur son visage lui attire des éloges; on lui tient compte de n'être pas toujours insupportable. Il est craint, ménagé, obéi, quelquefois aimé [3]. — 1.

¶ Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux, ou qui en ont encore, et dont il s'agit d'hériter, qui puissent dire ce qu'il en coûte. — 4.

¶ *Cleante* est un très-honnête homme; il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde, et la plus raisonnable : chacun, de sa part, fait tout le plaisir et tout l'agrément des sociétés où il se trouve, l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politesse. Ils se quittent

[1] « MM. Courtin et Saint-Romain, dit la *clef*, intimes amis très-longtemps, et enfin devenus ennemis. » Saint-Simon parle aussi de Mlle d'Armentières et de la duchesse d'Orval, qui logeaient ensembles et s'étaient rendu des services réciproques. « Elles ne laissèrent pas, dit-il, de se séparer d'habitation sur la fin, comme Saint-Romain et Courtin, deux conseillers d'État fort connus par leurs ambassades. » (T. X, p. 181.)

[2] Var *Par les défiances, les jalousies et l'antipathie*, dans les ditions antérieures à la 8e.

[3] Comme ces mauvais payeurs auxquels on sait gré des moindres à-compte; souvent plus ménagés et mieux servis que les bons payeurs.

demain, et l'acte de leur séparation est tout dressé chez le notaire. Il y a, sans mentir, de certains mérites qui ne sont point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles[1]. — 1.

¶ L'on peut compter sûrement sur la dot, le douaire et les conventions, mais foiblement sur les *nourritures* : elles dépendent d'une union fragile de la belle-mère et de la bru[2], et qui périt souvent dans l'année du mariage. — 1.

¶ Un beau-père aime son gendre, aime sa bru. Une belle-mère aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est réciproque. — 5.

¶ Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfants de son mari : plus elle est folle de son mari, plus elle est marâtre. — 5.

Les marâtres font déserter les villes et les bourgades, et ne peuplent pas moins la terre de mendiants, de vagabonds, de domestiques et d'esclaves, que la pauvreté. — 5.

¶ G** et H** sont voisins de campagne, et leurs terres sont contiguës ; ils habitent une contrée déserte et solitaire. Éloignés des villes et de tout commerce, il sembloit que la fuite d'une entière solitude, ou l'amour de la société, eût dû les assujettir à une liaison réciproque ; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, et qui perpétuera

[1] On lit dans Plutarque, à l'occasion d'une pareille séparation : « Il y a quelquefois de petites hargnes et riottes souvent répétées, procédantes de quelques fascheuses conditions, ou de quelque dissimilitude ou incompatibilité de nature, que les estrangers ne cognoissent pas, lesquelles, par succession de temps, engendrent de si grandes aliénations de volontés entre des personnes, qu'elles ne peuvent plus vivre ny habiter ensemble. » (*Vie de Paulus Emilius*, chap. 3, de la version d'Amyot.)

[2] Var. *De la belle-mère et de la bru, et...* ne se trouve pas dans les trois premières éditions. — *Nourritures*, style de notaire, clause de contrats, par laquelle il est stipulé que les époux seront nourris, pendant un certain temps, par les parents de l'un d'eux.

leurs haines dans leurs descendants. Jamais des parents, et même des frères, ne se sont brouillés pour une moindre chose[1]. — 1.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls, et qui la partagent toute entre eux deux : je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites. — 1.

¶ Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous [2]. — 7.

¶ J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte; une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours et ses clochers; elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir [3]. — 5.

¶ Il y a une chose que l'on n'a point vue sous le ciel, et que, selon toutes les apparences, on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis; où les fa-

[1] On aura remarqué ce trait satirique : *et même des frères*. — Les *clefs* citent des noms qui se rapportent aux initiales du texte. Suivant elles, il s'agirait de Vedeau de Grammont, conseiller, et d'Hervé, doyen du parlement. Voisins de campagne, ils se contestèrent la pêche d'un ruisseau. Le procès donna lieu à une inscription en faux de titre de noblesse de la part de Vedeau de Grammont, qui fut dégradé publiquement et enfermé pour le reste de sa vie.

[2] « Un esprit droit a souvent moins de peine à se soumettre aux esprits de travers que de les conduire. » (La Rochefoucauld.)

[3] On voit que La Bruyère sait aussi bien peindre le paysage que le portrait, et qu'il applique le pittoresque aux choses comme aux personnes.

milles sont unies, et où les cousins se voient avec confiance; où un mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous moments par l'offrande, l'encens et le pain bénit, par les processions et par les obsèques; d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge et la médisance; où l'on voit parler ensemble le bailli et le président, les élus et les assesseurs; où le doyen vit bien avec ses chanoines; où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains, et où ceux-ci souffrent les chantres. — 4.

¶ Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux, ou qu'on les méprise : il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit. — 4.

¶ On ne prime point avec les grands, ils se défendent par leur grandeur; ni avec les petits, ils vous repoussent par le *qui-vive*. — 5.

¶ Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement : si l'on vouloit être estimé, il faudroit vivre avec des personnes estimables. — 5.

¶ Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres, qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante. — 1.

¶ Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres. — 1.

¶ Rire des gens d'esprit, c'est le privilége des sots [1] : ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence. — 4.

¶ La moquerie est souvent indigence d'esprit. — 1.

1 « Personne ne se croit propre comme un sot à duper un homme d'esprit. » (Vauvenargues.)

¶ Vous le croyez votre dupe : s'il feint de l'être, qui est plus dupe de lui ou de vous [1] ? — 1.

¶ Si vous observez avec soin qui sont les gens qui [2] ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes dont personnes n'est content [3]. — 4.

¶ Le dédain et le rengorgement dans la société attirent précisément le contraire de ce que l'on cherche [4], si c'est à se faire estimer. — 1.

¶ Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, et par quelque différence d'opinions sur les sciences : par là, ou l'on s'affermit [5] dans ses sentiments, ou l'on s'exerce et l'on s'instruit par la dispute. — 1.

¶ L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts. — 1.

¶ Combien de belles et inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité, pour essayer de le rendre tranquille ! Les choses de dehors, qu'on appelles les événements, sont quelquefois plus fortes que la raison et que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre : harangues froides, et qui réduisent à l'impossible. Êtes-vous raisonnable de vous tant inquiéter ? N'est-ce pas dire : Êtes-vous fou d'être malheureux ? — 1.

[1] « La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les piéges qu'on nous tend, et l'on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres. » (La Rochefoucauld.)

[2] Cette répétition de *qui* pouvait être aisément évitée, en remplaçant le premier *qui* par *quels*.

[3] L'homme ennuyé partout est partout ennuyeux.
(Gresset, *le Méchant.*)

[4] Var. *De ce où l'on vise*, 1re et 2e édit.

[5] Var. *Ou l'on s'affermit et l'on se complaît*, dans les sept premières éditions.

¶ Le conseil, si nécessaire pour les affaires, est quelquefois, dans la société, nuisible à qui le donne, et inutile à celui à qui il est donné. Sur les mœurs, vous faites remarquer des défauts ou que l'on n'avoue pas, ou que l'on estime des vertus; sur les ouvrages, vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur auteur, où il se complaît davantage, où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs ni plus habiles. — I.

¶ L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible; une chose dite entre eux peu clairement en entraînoit une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissoit par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements : par tout ce qu'ils appeloient délicatesse, sentiments, tour et finesse d'expression, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne falloit, pour fournir à ces entretiens, ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité; il falloit de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a trop de part [1]. — I.

¶ Je le sais, *Théobalde* [2], vous êtes vieilli; mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que vous n'êtes plus poète ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage que méchant auteur, que vous n'avez plus rien de naïf et de délicat dans la con-

[1] Allusion aux conversations de l'hôtel de Rambouillet.

[2] Boursault, selon la *clef* imprimée; mais des *clefs* manuscrites désignent Benserade, auquel ce *caractère* paraît mieux convenir. Il s'était opposé à l'admission de La Bruyère à l'Académie, en 1691, et c'est la même année que cet article parut, dans la 6e édition. Depuis, l'auteur a donné le même nom de *Théobalde* à tous ses détracteurs, dans la préface de son Discours à l'Académie.

versation? Votre air libre et présomptueux me rassure, et me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais, et peut-être meilleur : car, si à votre âge vous êtes si vif et si impétueux, quel nom, Théobalde, falloit-il vous donner dans votre jeunesse, et lorsque vous étiez la *coqueluche* ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juroient que par vous et sur votre parole, qui disoient : *Cela est délicieux; qu'a-t-il dit?* — 6.

¶ L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention : tout occupé du désir de répondre à ce qu'on n'écoute point [1], l'on suit ses idées, et on les explique sans le moindre égard pour les raisonnements d'autrui : l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces sortes de conversations et les écrire, feroit voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite [2]. — 1.

¶ Il a régné pendant quelque temps une sorte de conversation fade et puérile, qui rouloit toute sur des questions frivoles qui avoient relation au cœur et à ce qu'on appelle passion ou tendresse. La lecture de quelques romans les avoit introduites parmi les plus honnêtes gens de la ville et de la cour ; ils s'en sont défaits, et la bourgeoisie les a reçues, avec les pointes et les équivoques [3]. — 1.

[1] Var. *A ce que l'on ne se donne pas même la peine d'écouter*, dans les quatre premières éditions.

[2] Cette pensée a beaucoup de rapport avec celle-ci de La Rochefoucauld : « Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit, etc. »

[3] Il est très-vrai que la société de l'hôtel de Rambouillet, qui avait mis le langage précieux à la mode, se composait en général, comme le dit La Bruyère, des *plus honnêtes gens de la ville et de la cour*, c'est-à-dire des gens les plus distingués par leur mérite et leur rang. La

¶ Quelques femmes de la ville ont la délicatesse de ne pas savoir ou de n'oser dire le nom des rues, des places, et de quelques endroits publics, qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus. Elles disent : *le Louvre*, *la Place-Royale*; mais elles usent de tours et de phrases plutôt que de prononcer de certains noms ; et, s'ils leur échappent, c'est du moins avec quelque altération du mot, et après quelques façons qui les rassurent : en cela moins naturelles que les femmes de la cour, qui, ayant besoin, dans le discours, des *Halles*, du *Châtelet*, ou de choses semblables, disent : *les Halles*, *le Châtelet*. — 4.

¶ Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, et si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion [1] qu'on a du sien. — 4.

¶ L'on dit par belle humeur, et dans la liberté de la conversation, de ces choses froides, qu'à la vérité l'on donne pour telles, et que l'on ne trouve bonnes que parcequ'elles sont extrêmement mauvaises. Cette manière basse de plaisanter a passé du peuple, à qui elle appartient, jusque dans une grande partie de la jeunesse de la cour, qu'elle a déjà infectée. Il est vrai qu'il y entre trop de fadeur et de grossièreté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, et qu'elle fasse de plus grands progrès dans un pays qui est le centre du bon goût et de la politesse : l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent ; car, bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place, dans leur esprit et dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur. — 1.

¶ Entre dire de mauvaises choses ou en dire de bonnes

bourgeoisie, en imitant un ridicule de ce qu'on appelait la bonne compagnie, l'a fort exagéré, et les *Précieuses* de Molière sont des bourgeoises parodiant les *précieuses* de la cour.

[1] Var. *On feint de ne se pas souvenir....., et on affecte de....*, *par la bonne opinion*, dans la 4e édition.

que tout le monde sait, et les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir. — 5.

¶ *Lucain a dit une jolie chose; Il y a un beau mot de Claudien; Il y a cet endroit de Sénèque* [1] : et là-dessus une longue suite de latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas, et qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens et bien de l'esprit; car ou l'on se passeroit des anciens, ou, après les avoir lus avec soin, l'on sauroit encore choisir les meilleurs, et les citer à propos [2]. — 1.

¶ *Hermagoras* ne sait pas qui est roi de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême: ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre; il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini: combats, siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géants, il en raconte le progrès et les moindres détails, rien ne lui est échappé; il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien; il connoît à fond les Égyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles [3], il ne le verra point : il a presque vu la tour de Babel; il en compte les degrés; il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage; il sait

[1] Var. Dans les cinq premières éditions, ce qui précède n'était pas en italique.

[2] « Nous ne travaillons, dit Montaigne, qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster pour en faire bechée à leurs petits, ainsi nos pedants vont pillotants la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la degorger seulement et mettre au vent... Nous sçavons dire : « Cicero dict ainsi: Voila les mœurs de Platon; Ce sont » les mots mesmes d'Aristote. » Mais nous, que disons-nous nous-mêmes? que jugeons-nous? que faisons-nous? Autant en diroit bien un perroquet. » (*Essais*, liv. 1, chap. 14.)

[3] Var. *Il n'a jamais vu Versailles; oui, Versailles*, 5e et 6e édit., où le mot *Versailles* est en italique, ainsi que dans la 7e édit.

le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV [1] fils de Henri III? Il néglige du moins de rien connoître aux maisons de France, d'Autriche et de Bavière : Quelles minuties! dit-il; pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS et de BOURBON. Il demande si l'empereur a jamais été marié; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, étoit valétudinaire, et qu'il tenoit cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sérimaris, parloit comme son fils Ninyas; qu'on ne les distinguoit pas à la parole : si c'étoit parce que la mère avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot étoit gaucher, et Sésostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerce ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tomboient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite; qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche [2]. — 5.

¶ Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Æschine foulon, et *Cydias* [3] bel esprit; c'est sa profession. Il a une enseigne,

[1] Henri le Grand. (*Note de l'auteur.*)

[2] Lord Chesterfield, donne, sur cette manie de savoir, de fort bons conseils à son fils. « Ne paraissez jamais, lui dit-il, ni plus sage, ni plus savant, que ceux avec qui vous êtes. Portez votre savoir comme votre montre, dans une poche particulière, que vous ne tirez point, et que vous ne faites point sonner uniquement pour faire voir que vous en avez une. »

[3] On reconnut Fontenelle dans ce *caractère*, et il s'y reconnut

un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous sauroit rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithée*, qui l'a engagé à faire une élégie : une idylle est sur le métier ; c'est pour *Crantor*, qui le presse, et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? Il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation, ou sur une absence, il les entreprendra ; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde, et de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'une exquise conversation ; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiques. Différent de ceux qui, convenant de principes, et connoissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire : *Il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites* ; ou : *Je ne saurois être de votre opinion* ; ou bien : *Ç'a été autrefois mon entêtement, comme il est le vôtre ; mais... il y a trois choses*, ajoute-t-il, *à considérer...*, et il en ajoute une quatrième : fade discoureur, qui n'a pas mis plus tôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions : car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soup-

lui-même, à ce que prétend Trublet ; mais comme il était en grande faveur lorsque la *clef* fut publiée, c'est Perrault qui fut nommé par elle.

çonné d'avoir en vue ni le vrai ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule ; il évite uniquement de donner dans le sens des autres, et d'être de l'avis de quelqu'un [1] : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque [2], se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite ; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes : il se met en ce cas à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est, en un mot, un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même [3]. — 8.

[1] Il penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.

(*Le Misanthrope*, acte 2, sc. 5.)

[2] Philosophe et poète tragique. (*Note de l'auteur.*)

[3] La Bruyère se moque ici fort plaisamment de deux sortes de pédants, le pédant érudit et le pédant bel esprit. Molière, dans *le Misanthrope*, a peint ainsi le dernier :

Il est guindé sans cesse, et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots,
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit ;
Que c'est être savant que trouver à redire ;
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre ;
Ce sont propos trop bas pour daigner y descendre ;
Et les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

(Acte 2, sc. 5.)

¶ C'est la profonde ignorance qui inspire [1] le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même ; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment [2]. — 1.

¶ Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement ; elles se gâtent par l'emphase. Il faut dire noblement les plus petites ; elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière [3]. — 1.

¶ Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire. — 1.

¶ Il n'y a guère qu'une naissance honnête, ou qu'une [4] bonne éducation, qui rende les hommes capables de secret. — 1.

¶ Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance. — 4.

¶ [5] Des gens vous promettent le secret, et ils le révèlent eux-mêmes, et à leur insu ; ils ne remuent pas les lèvres, et on les entend ; on lit sur leur front et dans leurs yeux ; on voit au travers de leur poitrine ; ils sont transparents.

[1] Var. *Qui inspire ordinairement*, dans les éditions antérieures à la 7e.

[2] « Les gens qui savent peu, dit Rousseau, parlent beaucoup, et les gens qui savent beaucoup, parlent peu. Il est naturel de croire qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, et le dise à tout le monde ; mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire : il aurait trop à dire ; et comme il voit encore plus à dire après lui, il se tait. »

[3] « Le secret de la conversation est de parler toujours noblement des choses basses, assez simplement des choses élevées. » (Mlle de Scudéri, *Conversations sur divers sujets. — De la conversation.*)

[4] Var. *Ou une*, dans les éditions antérieures à la 9e. — Cet article, dans les trois premières éditions, se trouvait au chapitre *de l'Homme*.

[5] Var. Cet article, dans les 5e, 6e et 7e éditions, se trouvait au chapitre *des Grands*.

D'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée; mais ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même. Enfin quelques-uns méprisent votre secret, de quelque conséquence qu'il puisse être : *C'est un mystère, un tel m'en a fait part, et m'a défendu de le dire*; et ils le disent. — 5.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié [1]. — 8.

¶ *Nicandre* s'entretient avec *Élise* de la manière douce et complaisante dont il a vécu avec sa femme, depuis le jour qu'il en fit le choix jusques à sa mort : il a déjà dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé des enfants, et il le répète : il parle des maisons qu'il a à la ville, et bientôt d'une terre qu'il a à la campagne; il calcule le revenu qu'elle lui rapporte; il fait le plan des bâtiments, en décrit la situation, exagère la commodité des appartements, ainsi que la richesse et la propreté des meubles; il assure qu'il aime la bonne chère, les équipages : il se plaint que sa femme n'aimoit point assez le jeu et la société. Vous êtes si riche, lui disoit l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge? pourquoi ne pas faire cette acquisition qui étendroit votre domaine? On me croit, ajoute-t-il, plus de bien que je n'en possède. Il n'oublie pas son extraction et ses alliances : *Monsieur le Surintendant, qui est mon cousin; madame la Chancelière, qui est ma parente*; voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches, et de ceux même qui sont ses héritiers : Ai-je tort? dit-il à Élise; ai-je grand sujet de leur vouloir du bien? et il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé

[1] « Avant d'ouvrir son cœur à quelqu'un, il faut bien s'assurer que celui qu'on choisit soit sincère et fidèle, et ne fasse pas, comme la mer, qui ne reçoit presque rien dans son sein qu'elle ne rejette et n'étale sur ses rivages bientôt après. — Celui qui révèle son secret à un ami indiscret, est plus indiscret que l'indiscret même. » (Mlle de Scudéri, *Nouvelle conversation de morale. — De la confiance.*)

foible et languissante, et il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux, à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Élise n'a pas le courage d'être riche [1] en l'épousant. On annonce, au moment qu'il parle, un cavalier qui, de sa seule présence, démonte la batterie de l'homme de ville : il se lève déconcerté et chagrin, et va dire ailleurs qu'il veut se remarier [2]. — 5.

¶ Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé [3]. — 1.

DES BIENS DE FORTUNE

Un homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcoves, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un duc dans sa famille, et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort; mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents. — 1.

¶ Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite, et le fait plus tôt remarquer. — 1.

¶ Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui

[1] *Le courage d'être riche*... Une de ces heureuses alliances de mots si fréquentes chez La Bruyère.

[2] N'est-ce pas là encore une excellente scène de comédie ?

[3] Var. Cet article, dans les trois premières éditions, était placé au chapitre *du Mérite personnel*.

trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, et aussi grand qu'il croit l'avoir [1]. — 4.

¶ A mesure que la faveur et les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvroient, et qui y étoit sans que personne s'en aperçût. — 1.

¶ Si l'on ne le voyoit de ses yeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de pièces de monnoie met entre les hommes? — 1.

Ce plus ou ce moins détermine à l'épée, à la robe, ou à l'Église : il n'y a presque point d'autre vocation. — 1.

¶ Deux marchands étoient voisins, et faisoient le même commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute différente. Ils avoient chacun une fille unique; elles ont été nourries ensemble, et ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge et une même condition : l'une des deux, pour se tirer d'une extrême misère, cherche à se placer; elle entre au service d'une fort grande dame et l'une des premières de la cour, chez sa compagne [2]. — 6.

¶ Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru; s'il réussit, ils lui demandent sa fille [3]. — 7.

¶ Quelques-uns ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier, pour en exercer un autre, et fort différent, le reste de leur vie [4]. — 6.

[1] Rapport avec l'article de la page 170 : *Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner*, etc.

[2] Dénoûment d'autant plus frappant qu'il est inattendu. Il y a dans ces quelques lignes la matière d'un roman ou d'une pièce de théâtre.

[3] Mme de Grignan ayant marié son fils à la fille du fermier général Saint-Amand, disait qu'*il fallait bien de temps en temps du fumier sur les meilleures terres*. (Voy. Saint-Simon, t. IV, p. 361, in-8°.) Montesquieu s'est servi de la même expression en parlant des laquais enrichis : « Ils relèvent les grandes maisons, a-t-il dit, par le moyen de leurs filles, qui souvent sont comme une espèce de *fumier* qui engraisse les terres montagneuses et arides. » (*Lettres persanes*, XCVIII.)

[4] Les partisans. dont quelques-uns avaient commencé par être la-

¶ Un homme est laid, de petite taille, et a peu d'esprit; l'on me dit à l'oreille: Il a cinquante mille livres de rente. Cela le concerne tout seul, et il ne m'en fera jamais ni pis ni mieux. Si je commence à le regarder avec d'autres yeux, et si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise! — 1.

¶ Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule; les rieurs sont de son côté. — 4.

¶ N**, avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse, avec un vestibule et une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un et se morfondre, qu'il paroisse enfin avec une mine grave et une démarche mesurée, qu'il écoute un peu et ne reconduise point; quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de lui-même quelque chose qui approche de la considération. — 4.

¶ Je vais, *Clitiphon*, à votre porte; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre: plût aux dieux que je ne fusse ni votre client ni votre fâcheux! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, et que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entière. Je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux, qui vous empêche de m'entendre? Vous enfilez quelques mémoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez. Je n'avois qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui, ou non. Voulez-vous être rare?

quais. Mme de Sévigné cite à ce sujet un bon mot de Mme Cornuel. Elle écrit à sa fille le 7 oct. 1676: « Madame Cornuel étoit l'autre jour chez B... (Berrier), dont elle étoit maltraitée; elle attendoit à lui parler dans une antichambre qui étoit pleine de laquais. Il vient une espèce d'honnête homme qui lui dit qu'elle étoit mal dans ce lieu-là: *Hélas!* dit-elle, *j'y suis fort bien; je ne les crains point, tant qu'ils sont laquais.* »

Rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui, à votre tour, avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet : le philosophe est accessible ; je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connoissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes ; mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant ; passez jusqu'à moi sans me faire avertir. Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires, est un ours qu'on ne sauroit apprivoiser ; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine : que dis-je? on ne le voit point ; car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de lettres, au contraire, est trivial comme une borne au coin des places ; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nu, habillé, sain ou malade ; il ne peut être important, et il ne le veut point être [1]. — 8.

[1] Oui, l'homme de lettres du dix-septième siècle. — L'auteur se rend noblement justice à lui-même dans ce morceau éloquent, où il oppose la généreuse popularité du philosophe à l'importance nouvelle du parvenu. Au surplus, ses ennemis lui rendent aussi justice, en s'efforçant de le critiquer : « Sans supposer *d'antichambre ni cabinet*, dit le pseudonyme Vigneul-Marville, on avoit une grande commodité pour s'introduire soi-même auprès de M. La Bruyère, avant qu'il eût un appartement à l'hôtel de... (Condé). Il n'y avoit

¶ N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses; ils les ont à titre onéreux, et qui ne nous accommoderoit point : ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir; cela est trop cher, et il n'y a rien à gagner à un tel marché. — 1.

¶ Les P. T. S. [1] nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre : l'on commence par le mépris, à cause de leur obscurité; on les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, et on les respecte; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion. — 1.

¶ *Sosie*, de la livrée, a passé, par une petite recette, à une sous-ferme; et par les concussions, la violence, et l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs*, il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade. Devenu noble par une charge, il ne lui manquoit que d'être homme de bien : une place de marguillier a fait ce prodige. — 1.

¶ *Arfure* cheminoit seule et à pied vers le grand portique

qu'une porte à ouvrir, et qu'une chambre proche du ciel, séparée en deux par une légère tapisserie. Le vent, toujours bon serviteur des philosophes, courant au-devant de ceux qui arrivoient, et retournant avec le mouvement de la porte, levoit adroitement la tapisserie, et laissoit voir le philosophe, le visage riant, et bien content d'avoir occasion de distiller dans l'esprit et le cœur des survenants l'élixir de ses méditations. » (*Mélanges d'histoire et de littérature*, 4e édit., t. I, p. 403.) — Puis, voici une remarque bien judicieuse que l'on trouve dans les *Sentiments critiques*, p. 249 : « Ce n'est point faire l'éloge d'un homme de mérite, que de le rendre visible *au lit*, et de le produire tout *nu*. Quel moyen de croire que le mérite a de la pudeur, si les gens de mérite se laissent voir *au lit*, *nus*... ? etc. » Il faut avouer que les ennemis de La Bruyère avaient un rare discernement.

[1] « C'est sous le voile assez transparent de ces trois lettres que La Bruyère avoit jugé à propos de cacher le nom de *partisans*, que les éditeurs venus après lui ont écrit en entier. On ne peut pas croire que ce fût de sa part un ménagement pour les partisans de son temps, puisque ailleurs il les nomme en toutes lettres. Il ne vouloit peut-être que procurer à ses lecteurs le petit plaisir de deviner cette espèce d'énigme. » (*Note d'Auger*.)

de Saint **, entendoit de loin le sermon d'un carme ou d'un docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement, et dont elle perdoit bien des paroles. Sa vertu étoit obscure, et sa dévotion connue comme sa personne. Son mari est entré dans le *huitième denier :* quelle monstrueuse fortune en moins de six années! Elle n'arrive à l'église que dans un char; on lui porte une lourde queue; l'orateur s'interrompt pendant qu'elle se place; elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole ni le moindre geste : il y a une brigue entre les prêtres pour la confesser; tous veulent l'absoudre, et le curé l'emporte. — 1.

¶ L'on porte *Crésus* au cimetière : de toutes ses immenses richesses, que le vol et la concussion lui avoient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et par la bonne chère [1], il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer; il est mort insolvable, sans biens, et ainsi privé de tous les secours. L'on n'a vu chez lui ni julep, ni cordiaux, ni médecins, ni le moindre docteur qui l'ait assuré de son salut. — 1.

¶ *Champagne*, au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôteroit le pain à toute une province, si l'on n'y remédioit. Il est excusable : quel moyen de comprendre, dans la première heure de la digestion, qu'on puisse quelque part mourir de faim [2]? — 1.

¶ *Sylvain*, de ses deniers, a acquis de la naissance et un autre nom; il est seigneur de la paroisse où ses aïeuls payoient la taille : il n'auroit pu autrefois entrer page chez *Cléobule*, et il est son gendre [3]. — 4

[1] Var. *Et la bonne chère*, 1re, 2e et 3e édit.

[2] Trait d'ironie, que le contraste rend plus piquant. — La *clef* désigne pour ce *caractère* Monnerot, riche partisan.

[3] Il s'agirait ici, suivant la *clef*, de George, autre partisan fameux, qui s'était enrichi sous Fouquet, et avait acheté le marquisat d'An-

¶ *Dorus* passe en litière par la voie *Appienne*, précédé de ses affranchis et de ses esclaves, qui détournent le peuple et font faire place; il ne lui manque que des licteurs; il entre à *Rome* avec ce cortége, où il semble triompher de la bassesse et de la pauvreté de son père *Sanga*[1]. — 4

¶ On ne peut mieux user de sa fortune que fait *Périandre*: elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité; déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même : *un homme de ma sorte*; il passe à dire : *un homme de ma qualité*. Il se donne pour tel; et il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe; un dorique règne dans tous ses dehors; ce n'est pas une porte, c'est un portique. Est-ce la maison d'un particulier, est-ce un temple? le peuple s'y trompe. Il est le seigneur dominant de tout le quartier. C'est lui que l'on envie, et dont on voudroit voir la chute; c'est lui dont la femme, par son collier de perles, s'est fait des ennemies de toutes les dames du voisinage. Tout se soutient dans cet homme; rien encore ne se dément dans cette grandeur[2] qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son père, si vieux et si caduc, n'est-il mort il y a vingt ans et avant qu'il se fît dans le monde aucune mention de Périandre! Comment pourra-t-il

trague, dont il prit le nom. Il épousa ensuite Mlle de Valencey, fille du marquis de ce nom. Boileau le cite dans sa première satire :

> Que George vive ici, puisque George y sait vivre;
> Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
> De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis.

Var. Dans la 4e édition, *Thersite et Théramène*, au lieu de *Sylvain* et *Cléobule*.

[1] *Triompher de la bassesse et de la pauvreté de son père*, encore une remarquable alliance de mots.

[2] Var. *De cette grandeur*, 5e et 6e édit.

soutenir ces odieuses pancartes [1] qui déchiffrent les conditions, et qui souvent font rougir la veuve et les héritiers? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, et aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obsèques? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son père un *Noble homme*, et peut-être un *Honorable homme*, lui qui est *Messire* [2]? — 5.

¶ Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts et avancés que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vus croître, et qui ne connoissent ni leurs commencements ni leurs progrès! — 1.

¶ Si certains morts revenoient au monde, et s'ils voyoient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux titrées, avec leurs châteaux et leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les pères étoient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourroient-ils avoir de notre siècle [3]. — 1.

¶ Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissements et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, et le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus [4]. — 1.

¶ Si vous entrez dans les cuisines, où l'on voit réduit en

[1] Billets d'enterrement. (*Note de l'auteur.*)

[2] Langlée, dit la *clef*. Voyez des détails sur ce personnage, ci-après ch. *De la cour*.

[3] Ils auraient pensé que ce siècle, tout brillant qu'il était, contenait déjà le germe d'une révolution politique. La puissance de l'argent qui commençait à prédominer, en altérant les mœurs, dissolvait l'ancien principe du gouvernement français.

[4] « Lorsque rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies, ah! qu'il m'est aisé de comprendre que Dieu fait peu d'état de telles faveurs, et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente! » (Bossuet, *Sermon sur la Providence*.)

art et en méthode le secret de flatter votre goût et de vous faire manger au delà du nécessaire; si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prépare; si vous regardez par quelles mains elles passent, et toutes les formes différentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis, et d'arriver à cette propreté et à cette élégance qui charment vos yeux, vous font hésiter sur le choix, et prendre le parti d'essayer de tout; si vous voyez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletés! quel dégoût! Si vous allez derrière un théâtre, et si vous nombrez les poids, les roues, les cordages, qui font les vols et les machines; si vous considérez combien de gens entrent dans l'exécution de ces mouvements, quelle force de bras, et quelle extension de nerfs ils y emploient, vous direz : Sont-ce là les principes et les ressorts de ce spectacle si beau, si naturel, qui paroît animé et agir de soi-même ? vous vous récrierez : Quels efforts! quelle violence! De même, n'approfondissez pas la fortune des partisans. — 5.

¶ Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfices : tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or [1]. Il y a ailleurs six vingts familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain; leur pauvreté est extrême et honteuse. Quel partage! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir [2] ? — 1.

[1] Var. *Louis d'or*. (*Note de l'auteur*, dans les deux premières éditions.)

[2] Excellente morale et bien consolante; ce qui s'applique également à la pensée de la page précédente, *Rien ne fait mieux comprendre*, etc. On sent que l'auteur puise cette morale et dans la religion et dans son cœur. — *Le seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfices* est, dit-on, Le Tellier, archevêque de Reims, le

¶ *Chrysippe*, homme nouveau, et le premier noble de sa race, aspiroit, il y a trente années, à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien : c'étoit là le comble de ses souhaits et sa plus haute ambition; il l'a dit ainsi, et on s'en souvient. Il arrive, je ne sais par quels chemins, jusques à donner en revenu à l'une de ses filles, pour sa dot, ce qu'il désiroit lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie. Une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfants qu'il doit pourvoir, et il a un grand nombre d'enfants : ce n'est qu'en avancement d'hoirie; il y a d'autres biens à espérer après sa mort. Il vit encore, quoique assez avancé en âge, et il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir[1]. — 5.

¶ Laissez faire *Ergaste*, et il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la rivière, ou qui marchent sur la terre ferme : il sait convertir en or jusques aux roseaux, aux joncs et à l'ortie. Il écoute tous les avis, et propose tous ceux qu'il a écoutés[2]. Le prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'Ergaste[3], et ne leur fait de grâces

même dont Mme de Sévigné raconte si plaisamment la chute sur le chemin de Saint-Germain (lettre du 5 février 1674).

[1] L'effet de ces derniers mots a été habilement préparé par la modération des premiers désirs de Chrysippe, et par l'opulence où il est parvenu.

[2] Les grands donneurs d'avis pour les impôts étaient : Monnerot, fils du fameux partisan; Berrier, commis de Colbert; le baron de Beauvais, capitaine des chasses, et Basville, intendant de Languedoc. Voyez Saint-Simon, sur les deux derniers. Basville avait inventé et proposé la capitation, impôt très-sujet aux abuts et aux injustices. Pontchartrain y avait résisté longtemps. « Mais à la fin, dit Saint-Simon, il eut la main forcée par la nécessité des dépenses, par les persécutions de Basville, et par les mouvements des financiers » (T. I, p. 227-8, et t. III, p. 139-40, in-8°, Hachette.)

[3] Var. *Qu'à ses dépens*, 4e, 5e et 6e édit.

que celles qui lui étoient dues [1]. C'est une faim insatiable d'avoir et de posséder; il trafiqueroit des arts et des sciences, et mettroit en parti jusques à l'harmonie. Il faudroit, s'il en étoit cru, que le peuple, pour avoir le plaisir de le voir riche, de lui voir une meute et une écurie, pût perdre le souvenir de la musique d'*Orphée*, et se contenter de la sienne. — 4.

¶ Ne traitez pas avec *Criton*, il n'est touché que de ses seuls avantages. Le piége est tout dressé à ceux à qui sa charge, sa terre, ou ce qu'il possède, feront envie : il vous imposera des conditions extravagantes. Il n'y a nul ménagement et nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses intérêts et si ennemi des vôtres : il lui faut une dupe. — 5.

¶ *Brontin*, dit le peuple, fait des retraites, et s'enferme huit jours avec des saints : ils ont leurs méditations, et il a les siennes. — 4.

¶ Le peuple souvent a le plaisir de la tragédie; il voit périr sur le théâtre du monde les personnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scènes, et qu'il a le plus haïs. — 1.

¶ Si l'on partage la vie des P. T. S. en deux portions égales; la première, vive et agissante, est tout occupée à vouloir affliger le peuple; et la seconde, voisine de la mort, à se déceler et à se ruiner les uns les autres. — 4.

¶ Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pu soutenir la sienne, ni assurer avant sa mort celle de sa femme et de ses enfants : ils vivent cachés et

[1] Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

(Molière, *le Misanthrope*, acte 2, sc. 5.)

Et Massillon a dit, en parlant des ambitieux : « Jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. » (*Petit Carême; Sermon sur le malheur des grands qui abandonnent Dieu.*)

malheureux. Quelque bien instruit que vous soyez de la misère de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir; vous ne le pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez; mais vous conservez par reconnaissance le portrait de votre bien-facteur [1], qui a passé, à la vérité, du cabinet à l'antichambre : quels égards! il pouvoit aller au garde-meuble. — 4.

¶ Il y a une dureté de complexion; il y en a une autre de condition et d'état. L'on tire de celle-ci, comme de la première, de quoi s'endurcir sur la misère des autres, dirai-je même de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille? Un bon financier [2] ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants. — 4.

¶ Fuyez, retirez-vous; vous n'êtes pas assez loin. Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique. Passez sous le pôle et dans l'autre hémisphère; montez aux étoiles, si vous le pouvez. M'y voilà. Fort bien, vous êtes en sûreté [3]. Je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, inexorable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin et à sa rencontre, et quoi qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à lui seul, grossir sa fortune, et regorger de bien. — 5.

¶ Faire fortune est une si belle phrase, et qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel [4] : on la recon-

1 Du temps de La Bruyère, on disait *bienfacteur* et *bienfaiteur*; mais l'usage du dernier mot commençait à prévaloir. Vaugelas s'était déclaré pour *bienfaiteur*. Balzac écrivait : « Béni soit mon *bienfacteur* ou *bienfaiteur*, puisque M. Vaugelas le veut ainsi, et que, pour si peu de chose, il ne faut pas se brouiller avec ses amis. » Cependant le Dictionnaire de l'Académie de 1694 porte : *Bienfacteur, bienfactrice*.

2 Var. *Un bon partisan*, 4e, 5e et 6e édit.

3 Suard, dans sa Notice, cite ce beau mouvement, en regrettant qu'il n'en résulte pas une morale plus importante.

4 Var. Après ce mot, dans les 4e, 5e, 6e et 7e édit., l'article se terminait ainsi : *Elle a passé de la cour à la ville, elle a percé les*

noît dans toutes les langues; elle plaît aux étrangers et aux barbares; elle règne à la cour et à la ville; elle a percé les cloîtres et franchi les murs des abbayes de l'un et de l'autre sexe : il n'y a point de lieux sacrés où elle n'ait pénétré, point de désert ni de solitude où elle soit inconnue. — 4.

¶ A force de faire de nouveaux contrats, ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête, et presque capable de gouverner. — 7.

¶ Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, et surtout une grande fortune : ce n'est ni le bon, ni le bel esprit, ni le grand, ni le sublime, ni le fort, ni le délicat; je ne sais précisément lequel c'est, et j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire [1]. — 1.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'expérience pour faire sa fortune; l'on y songe trop tard, et quand enfin l'on s'en avise, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toujours le loisir de réparer : de là vient peut-être que les fortunes sont si rares. — 5.

Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit, qu'à une seule chose, qui est de s'avancer. Il a commencé de bonne heure, et dès son adolescence, à se mettre dans les voies de la fortune : s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, et va à droit [2] ou à gauche, selon qu'il y voit de jour et d'apparence; et si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier

cloîtres et franchi les murs des abbayes de l'un et de l'autre sexe; il n'y a point de lieux sacrés ou profanes où elle n'ait pénétré; on la reconnoît dans toutes les langues; elle plaît aux étrangers, aux barbares; il suffit d'être homme pour s'en servir.

[1] La Bruyère, dans les articles suivants, explique très-bien ce genre d'esprit; il démontre même qu'en certaines circonstances, il n'en faut d'aucune sorte, et qu'il ne s'agit que de *puiser*.

[2] On écrivait alors *à droit* sans *e*.

L'un à droit, l'autre à gauche, et courant vainement.

(Boileau, *Satire* 4.)

qu'il avoit quitté. Il est déterminé, par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures; son intérêt, l'usage, les conjonctures, le dirigent. Faut-il de si grands talents et une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin, et, s'il est plein et embarrassé, prendre la terre, et aller à travers champs, puis regagner sa première route, la continuer, arriver à son terme? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche et accrédité? — 5.

Il y a même des stupides, et j'ose dire des imbéciles, qui se placent en de beaux postes, et qui savent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle manière d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie: quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hasard seul les y a fait rencontrer; on leur a dit: Voulez-vous de l'eau? puisez; et ils ont puisé. — 5.

¶ Quand on est jeune, souvent on est pauvre: ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions, ou les successions ne sont pas échues. L'on devient riche et vieux en même temps: tant il est rare que les hommes puissent réunir tous leurs avantages! et si cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoi leur porter envie: ils ont assez à perdre par la mort pour mériter d'être plaints. — 5.

¶ Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune; elle n'est pas faite à cinquante: l'on bâtit dans sa vieillesse, et l'on meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers.— 1.

¶ Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail et de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, et de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité? — 5.

¶ L'on ouvre [1] et l'on étale tous les matins pour tromper

[1] Var. Dans les cinq premières éditions, il y a seulement *l'on étale*. *L'on ouvre* est une addition de la 6e.

son monde; et l'on ferme [1] le soir après avoir trompé tout le jour. — 1.

¶ Le marchand fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire; il a le cati et les faux jours afin d'en cacher les défauts, et qu'elle paroisse bonne; il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut; il a des marques fausses et mystérieuses, afin qu'on croie n'en donner que son prix; un mauvais aunage pour en livrer le moins qu'il se peut; et il a un trébuchet, afin que celui à qui il l'a livrée la lui paie en or qui soit de poids. — 8.

¶ Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie. Le savoir-faire et l'habileté ne mènent pas jusques aux énormes richesses. — 1.

L'on peut s'enrichir dans quelque art, ou dans quelque commerce que ce soit, par l'ostentation d'une certaine probité. — 1.

¶ De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court et le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien. — 5.

¶ Les hommes, pressés par les besoins de la vie, et quelquefois par le désir du gain ou de la gloire, cultivent des talents profanes, ou s'engagent dans des professions équivoques, et dont ils se cachent longtemps à eux-mêmes le péril et les conséquences; ils les quittent ensuite par une dévotion discrète, qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récolte, et qu'ils jouissent d'une fortune bien établie. — 1.

¶ Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. Il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples bourgeois, seulement à

[1] Var. *Et l'on se retire,* dans les cinq premières éditions.

cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux ni heureux; je me jette et me réfugie dans la médiocrité [1]. — 5.

¶ On sait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, et que personne ne les soulage; mais s'il est vrai que les riches soient colères, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur résister. — 5.

¶ Celui-là est riche, qui reçoit plus qu'il ne consume; celui-là est pauvre, dont la dépense excède la recette [2]. — 7.

Tel, avec deux millions de rente, peut être pauvre chaque année de cinq cent mille livres. — 7.

Il n'y a rien qui se soutienne plus longtemps qu'une médiocre fortune; il n'y a rien dont on voie mieux la fin que d'une grande fortune. — 7.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses. — 7.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a

[1] La Bruyère, touché des souffrances du pauvre, qui *redoute l'hiver*, qui *appréhende de vivre*, poursuit l'homme opulent dans toutes les conditions, pour le faire rougir de son inhumanité : il nous a peint le riche financier *ne comprenant pas, dans la première heure de la digestion, qu'on puisse quelque part mourir de faim;* le riche abbé jouissant de bénéfices qui lui *rapportent six vingt mille livres de revenu,* tandis qu'ailleurs *six vingts familles manquent de pain;* voici le riche bourgeois qui a l'*audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles.* Nous verrons encore, dans beaucoup d'autres endroits, que l'auteur se déclare toujours pour le faible et l'opprimé contre le fort et le puissant.

[2] « C'est par proportion aux besoins que se mesure ce qu'on appelle la richesse... Si vous avez des passions innombrables qui chacune tariroit en un instant les plus gros trésors, comment pourrai-je dire de vous que vous êtes riche? » (Cicéron, paradoxe 6.) — « S'accommoder avec la pauvreté, c'est être riche; l'on est pauvre, non pour avoir peu, mais pour désirer beaucoup. » (Sénèque.)

pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage[1]. — 7.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté[2]. — 7.

¶ Les passions tyrannisent l'homme; et l'ambition suspend en lui les autres passions, et lui donne pour un temps les apparences de toutes les vertus. Ce *Triphon* qui a tous les vices, je l'ai cru sobre, chaste, libéral, humble et même dévot : je le croirois encore, s'il n'eût enfin fait sa fortune. — 4.

¶ L'on ne se rend point sur le désir de posséder et de s'agrandir : la bile gagne, et la mort approche, qu'avec un visage flétri et des jambes déjà foibles, l'on dit : *Ma fortune, mon établissement.* — 4.

¶ Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres[3]. — 4.

¶ Les traits découvrent la complexion et les mœurs; mais la mine désigne les biens de fortune : le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages[4]. — 1.

[1] Qui vit content de rien, possède toute chose.
(Boileau, Épître 5.)

[2] J.-B. Rousseau a dit de l'avare :

Moins riche de ce qu'il possède
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.
(Livre 2, ode 9.)

[3] « Il faut aussi compter, observe Mme de Genlis, le bonheur pour un troisième moyen : on a gagné des quaternes et des quines à la loterie. Enfin, ceux qui gouvernent ont eu quelquefois la gloire de tirer de la médiocrité des hommes de génie, qui ne prétendoient à rien. Remarquons encore qu'il y a une grande différence entre *parvenir* et *s'élever*. On peut, sans talent et sans esprit, amasser beaucoup d'argent ; on ne s'élève point sans mérite. » (*Les Caractères de La Bruyère, avec des notes critiques* par Mme de Genlis. Eymery, 1812.)

[4] Vérité proverbiale.

¶ *Chrysante*, homme opulent et impertinent, ne veut pas être vu avec *Eugène*, qui est homme de mérite, mais pauvre; il croiroit en être déshonoré. Eugène [1] est pour Chrysante dans les mêmes dispositions : ils ne courent pas risque de se heurter. — 4.

¶ Quand je vois de certaines gens, qui me prévenoient autrefois par leurs civilités, attendre au contraire que je les salue, et en être avec moi sur le plus ou sur le moins, je dis en moi-même : Fort bien, j'en suis ravi; tant mieux pour eux : vous verrez que cet homme-ci est mieux logé, mieux meublé et mieux nourri qu'à l'ordinaire; qu'il sera entré depuis quelques mois dans quelque affaire [2], où il aura déjà fait un gain raisonnable. Dieu veuille qu'il en vienne dans peu de temps jusqu'à me mépriser! — 8.

¶ Si les pensées, les livres et leurs auteurs dépendoient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription! Il n'y auroit plus de rappel. Quel ton, quel ascendant ne prennent-ils pas sur les savants! Quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs*, que leur mérite n'a ni placés ni enrichis, et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement! Il faut l'avouer, le présent est pour les riches, et l'avenir pour les vertueux et les habiles. HOMÈRE est encore et sera toujours : les receveurs de droits, les publicains ne sont plus; ont-ils été? leur patrie, leurs noms, sont-ils connus? y a-t-il eu dans la Grèce des partisans? Que sont devenus ces importants personnages qui méprisoient Homère, qui ne songeoient dans la place qu'à l'éviter, qui ne lui rendoient pas le salut, ou qui le saluoient par son nom, qui ne daignoient pas l'associer à leur table, qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche, et qui faisoit un livre? Que deviendront les *Faucon-*

[1] Var. *celui-ci*, dans les 4e et 5e éditions.

[2] *Quelques*, *quelque*. On éviterait aujourd'hui ces répétitions de mots.

nets[1]? iront-ils aussi loin dans la postérité que DESCARTES, *né François et mort en Suède*[2]. — 5.

¶ Du même fond d'orgueil dont l'on s'élève fièrement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi[3]. C'est le propre de ce vice, qui n'est fondé ni sur le mérite personnel ni sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le crédit, et sur de vaines sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espèce de biens, et à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre. — 1.

¶ Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu ; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre ; curieuses et avides du denier dix ; uniquement occupées de leurs débiteurs ; toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnoies ; enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent[4]. — 1.

¶ Commençons par excepter ces âmes nobles et courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingé-

[1] Il y avait un bail des fermes sous ce nom.

[2] Ces mots ont été imprimés en italiques pour mieux faire sentir l'injuste persécution dont Descartes a été l'objet, et le contraste de sa destinée avec l'orgueilleuse prospérité des parvenus, que l'auteur vient d'exposer en termes si énergiques. Néanmoins, les hommes d'argent, en se civilisant, ont recherché les gens de lettres, et, au dix-huitième siècle, ils s'honoraient de les *associer à leur table*.

[3] Aussi fort d'expression que de pensée.

[4] La Bruyère a déjà dit, page 263 : « *Un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants.* » Ce qui s'appliquait aux partisans, de son temps, peut s'appliquer parfaitement, de nos jours aux spéculateurs, aux hommes de Bourse, qui forment une classe plus étendue encore. La passion des richesses n'a fait que croître par nos révolutions, qui ont aboli presque toutes les autres distinctions sociales.

nieuses à faire du bien, que nuls besoins, nulle disproportion, nuls artifices, ne peuvent séparer de ceux qu'ils se sont une fois choisis pour amis; et, après cette précaution, disons hardiment une chose triste et douloureuse à imaginer : Il n'y a personne au monde si bien lié avec nous de société et de bienveillance, qui nous aime, qui nous goûte, qui nous fait mille offres de services, et qui nous sert quelquefois, qui n'ait en soi, par l'attachement à son intérêt, des dispositions très-proches à rompre avec nous, et à devenir notre ennemi [1]. — 6.

¶ Pendant qu'*Oronte* augmente, avec ses années, son fonds et ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'élève, croît, s'embellit, et entre dans sa seizième année. Il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet homme sans naissance, sans esprit et sans le moindre mérite, est préféré à tous ses rivaux [2]. — 1.

¶ Le mariage, qui devroit être à l'homme une source de tous les biens, lui est souvent, par la disposition de sa fortune, un lourd fardeau sous lequel il succombe : c'est alors qu'une femme et des enfants sont une violente tentation à la fraude, au mensonge, et aux gains illicites; il se trouve entre la friponnerie et l'indigence : étrange situation! — 1.

Épouser une veuve, en bon françois, signifie faire sa fortune; il n'opère pas toujours ce qu'il signifie. — 4.

¶ Celui qui n'a de partage avec ses frères que pour vivre à l'aise bon patricien, veut être officier; le simple officier se fait magistrat, et le magistrat veut présider : et ainsi de toutes les conditions, où les hommes languissent serrés et

[1] Avant de présenter une observation générale, attristante pour l'humanité, La Bruyère commence par reconnaître des exceptions honorables et consolantes. La Rochefoucauld n'aurait point eu ce ménagement; il se serait exprimé d'une manière absolue ; et cela fait sentir la différence des deux moralistes.

[2] Nous avons déjà observé ces contrastes dont La Bruyère tire un si grand parti, et qui sont un des secrets de l'art d'écrire.

indigents, après avoir tenté au delà de leur fortune, et forcé, pour ainsi dire, leur destinée; incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches et de demeurer riches. — 4.

¶ Dîne bien, *Cléarque*, soupe le soir, mets du bois au feu, achète un manteau, tapisse ta chambre : tu n'aimes point ton héritier; tu ne le connois point, tu n'en as point. — 5.

¶ Jeune, on conserve pour sa vieillesse; vieux, on épargne pour la mort. L'héritier prodigue paie de superbes funérailles, et dévore le reste. — 5.

¶ L'avare dépense plus mort, en un seul jour, qu'il ne faisoit vivant en dix années; et son héritier plus en dix mois, qu'il n'a su faire lui-même en toute sa vie. — 5.

¶ Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son héritier : ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même. Le milieu est justice pour soi et pour les autres. — 5.

¶ Les enfants peut-être seroient plus chers à leurs pères, et, réciproquement, les pères à leurs enfants, sans le titre d'héritiers. — 5.

¶ Triste condition de l'homme, et qui dégoûte de la vie! il faut suer, veiller, fléchir, dépendre, pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches. Celui qui s'empêche de souhaiter que son père y passe bientôt est homme de bien [1]. — 5.

¶ Le caractère de celui qui veut hériter de quelqu'un rentre dans celui du complaisant : nous ne sommes point mieux flattés, mieux obéis, plus suivis, plus entourés, plus cultivés, plus ménagés, plus caressés de personne pendant notre vie [2], que de celui qui croit gagner à notre mort, et qui désire qu'elle arrive. — 5.

¶ Tous les hommes, par les postes différents, par les titres et par les successions, se regardent comme héritiers

[1] *Y passe* nous paraît trivial et bas. Ce sont heureusement des taches rares chez La Bruyère.

[2] Var. *On n'est pas mieux flatté... pendant sa vie*, 5e, 6e et 7e édit.

les uns des autres, et cultivent par cet intérêt, pendant tout le cours de leur vie, un désir secret et enveloppé de la mort d'autrui [1] : le plus heureux dans chaque condition est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort, et à laisser à son successeur. — 7.

¶ L'on dit du jeu qu'il égale les conditions [2] ; mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, et il y a entre telle et telle condition un abîme d'intervalle si immense et si profond, que les yeux souffrent de voir de telles extrémités se rapprocher : c'est comme une musique qui détonne, ce sont comme des couleurs mal assorties, comme des paroles qui jurent et qui offensent l'oreille, comme de ces bruits ou de ces sons qui font frémir ; c'est en un mot, un renversement de toutes les bienséances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident, je réponds que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, et que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de

[1] « Nous nous hâtons de profiter des débris les uns des autres. Nous ressemblons à ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer des ennemis, se chargent avidement de leurs habits, et à peine en sont-ils revêtus qu'un coup mortel leur ôte, avec la vie, cette folle décoration dont ils venoient de se parer. » (Massillon, *Carême, Sermon du jeudi de la 4e semaine*.) — « Il n'y a peut-être pas un homme aisé à qui des héritiers avides, et souvent ses propres enfants, ne souhaitent la mort en secret... Nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, et la perte de l'un fait toujours la prospérité de l'autre. » (Rousseau, *Discours sur l'inégalité des conditions*, note.)

[2] « Vous connoissez Langlée, écrit Mme de Sévigné à sa fille ; il est fier et familier au possible : il jouoit l'autre jour au brelan avec M. le comte de Gramont, qui lui dit, sur quelques manières un peu libres : « M. de Langlée, gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec le roi. » (Lettre du 5 janvier 1672.)

familiarité ne les rebute davantage que nous ne sommes blessés de leur *zombaye*[1] et de leurs autres prosternations. — 6.

¶ Une tenue d'états, ou les chambres assemblées pour une affaire très-capitale, n'offrent point aux yeux rien[2] de si grave et de si sérieux qu'une table de gens qui jouent un grand jeu : une triste sévérité règne sur leur visage; implacables l'un pour l'autre, et irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnoissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinctions : le hasard seul, aveugle et farouche divinité, préside au cercle, et y décide souverainement ; ils l'honorent tous par un silence profond, et par une attention dont ils sont partout ailleurs fort incapables; toutes les passions, comme suspendues, cèdent à une seule : le courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant, ni même dévot. — 6.

¶ L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu et le gain ont illustrés la moindre trace de leur première condition : ils perdent de vue leurs égaux, et atteignent les plus grands seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé ou du lansquenet les remet souvent où elle les a pris. — 1.

¶ Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics, comme autant de piéges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres où l'argent des particuliers tombe et se précipite sans retour, comme d'affreux écueils où les joueurs viennent se briser et se perdre; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour savoir à heure marquée qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procès d'où on lui a compté une grosse somme, qui a reçu un don, qui a fait au jeu un gain considérable, quel

[1] Voyez les relations du royaume de Siam. (*Note de l'auteur.*)

[2] *Point* est de trop.

De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.
(Molière, *les Femmes savantes*, acte 2, sc. 7.)

fils de famille vient de recueillir une riche succession, ou quel commis imprudent veut hasarder sur une carte les deniers de sa caisse [1]. C'est un sale et indigne métier, il est vrai, que de tromper; mais c'est un métier qui est ancien, connu, pratiqué de tout temps par ce genre d'hommes que j'appelle des brelandiers. L'enseigne est à leur porte, on y liroit presque : *Ici l'on trompe de bonne foi*; car se voudroient-ils donner pour irréprochables? Qui ne sait pas qu'entrer et perdre dans ces maisons est une même chose? Qu'ils trouvent donc sous leur main autant de dupes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe. — 5.

¶ Mille gens se ruinent au jeu, et vous disent froidement qu'ils ne sauroient se passer de jouer : quelle excuse! Y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage? Seroit-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter? Un jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a en vue que la ruine totale de son adversaire, où l'on est transporté du désir du gain, désespéré sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une carte ou à la fortune du dé la sienne propre, celle de sa femme et de ses enfants, est-ce une chose qui soit permise ou dont l'on doive se passer? Ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque, poussé par le jeu jusques à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits et de nourriture, et de les fournir à sa famille? — 5.

Je ne permets à personne d'être fripon; mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu : je le défends à un hon-

[1] *Quaisse* dans toutes les éditions données par La Bruyère. M. Walckenaër dit qu'aucun Dictionnaire du temps, ni antérieur, n'autorise cette ortographe. Nous trouvons dans Nicot (1606) : « *Quesse*, qu'on doit écrire *quaisse*, tout ainsi que le Languedoc, qui le prononce *caisse*, comme étant fait du mot *capsa*. »

nête homme. C'est une trop grande puérilité que de s'exposer à une grande perte [1]. — 5.

¶ Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte de biens [2] : le temps, qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-ci. Nous sentons à tous moments, pendant le cours de notre vie, où le bien que nous avons perdu nous manque [3]. — 1.

¶ Il fait bon avec celui qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à payer ses dettes, ou à faire des contrats, pourvu que l'on ne soit ni ses enfants ni sa femme. — 4.

¶ Ni les troubles, *Zénobie*, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice : l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant. Les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y

[1] C'était en effet trop de puérilité que de s'exposer non-seulement aux chances du jeu, mais aux friponneries des joueurs. Saint-Simon dit que plusieurs seigneurs en *usoient ainsi et qu'on en rioit*. Il rapporte comment M. de Seissac, maître de la garde-robe, s'étant permis de pareilles infidélités au jeu même du roi, fut forcé de se démettre de sa charge et de quitter la cour. (T. II, p. 112-13, in-8°.) Mme de Sévigné écrit à ce sujet (18 mars 1671) : « Le roi a commandé à M. de S... de se défaire de sa charge, et tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi ? Pour avoir trompé au jeu, et avoir gagné cinq cent mille écus avec des cartes ajustées. » Dans une autre lettre, (30 mars 1672), elle cherche à prémunir sa fille contre ces dangers : « Voilà une réflexion qui me vient sur les pertes fréquentes que vous faites au jeu, et sur celles de M. de Grignan : prenez-y garde ; il n'est pas agréable d'être dupe ; soyez persuadée que ce n'est pas une chose naturelle de gagner et de perdre continuellement... Il ne faut pas croire que tout le monde joue comme vous. »

[2] Var. *Des biens*, dans les quatre premières éditions.

[3] « Ceux qui se ruinent me font pitié : c'est la seule affliction dans la vie qui se fasse sentir également, et que le temps augmente au lieu de diminuer. » (Sévigné, L. du 28 juin 1671.)

auroient pu choisir une plus belle demeure. La campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre ; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine ; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes ; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres[1] qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune[2]. — 8.

¶ Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux, vous enchantent et vous font récrier d'une première vue

[1] La *clef* dit : « de Gourville, intendant de feu M. le Prince, qui, non content du château de Saint-Maur, quelque beau qu'il fût, et dont M. le Prince s'étoit contenté, a fait beaucoup de dépenses pour l'embellir. »

[2] « Si l'on examine avec attention tous les détails de ce beau tableau, on verra que tout y est préparé, disposé avec un art infini pour produire un grand effet. Quelle noblesse dans le début ! quelle importance on donne au projet de ce palais ! que de circonstances adroitement accumulées pour en relever la magnificence et la beauté ! Et, quand l'imagination a été bien pénétrée de la grandeur de l'objet, l'auteur amène un *pâtre, enrichi des péages de vos rivières, qui achète à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui.* » (Suard.)

sur une maison si délicieuse, et sur l'extrême bonheur du maître qui la possède. Il n'est plus; il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous : il n'y a jamais eu un jour serein, ni une nuit tranquille; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit. Ses créanciers l'en ont chassé : il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois; et il est mort de saisissement [1]. — 4.

¶ L'on ne sauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hasard ou les jeux de la fortune. Il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles, qu'elles n'étoient point : le ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur; les biens, les honneurs, les dignités, fondent sur elles à plusieurs reprises; elles nagent dans la prospérité. *Eumolpe*, l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-pères, a eu un père du moins qui s'étoit élevé si haut, que tout ce qu'il a pu souhaiter pendant le cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre; et il l'a atteint. Etoit-ce dans ces deux personnages éminence d'esprit, profonde capacité? étoit-ce les conjonctures? La fortune enfin ne leur rit plus : elle se joue ailleurs, et traite leur postérité comme leurs ancêtres [2]. — 5.

¶ La cause la plus immédiate de la ruine et de la déroute des personnes des deux conditions, de la robe et de l'épée, est que l'état seul, et non le bien, règle la dépense. — 4.

¶ Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune, quel

[1] « Ce passage est d'un pathétique simple et vrai. La Bruyère, qui s'est tant indigné contre le faste des parvenus, nous attendrit à présent sur leur chute, et rend avec la même vivacité les impressions les plus différentes. » (Edition de La Bruyère par M. Hémardinquer, 1849.)

[2] La Bruyère semble avoir eu l'intention ici de désigner quelqu'un, et la *clef* nomme Seignelay : mais M. Walckenaër observe avec raison que la famille de Colbert ne tomba point dans l'oubli et l'obscurité.

travail ! Si vous avez négligé la moindre chose, quel repentir ! — 4.

¶ *Giton* a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance ; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche : tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche. — 6.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle ; il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire : il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide : il marche

doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau : il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége : il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre néanmoins [1] sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre [2]. — 6.

DE LA VILLE

L'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public [3], mais fort exact, tous les soirs, au Cours ou

[1] Var. Il y a de plus dans la 6e édition : *avec ses amis*.

[2] Suard fait remarquer, dans sa Notice, l'effet extraordinaire qui résulte de ces mots, *Il est riche, Il est pauvre*, rejetés à la fin des deux portraits.

[3] Var. *Rendez-vous général*, 1e, 2e, 3e et 4e édit.

aux Tuileries, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres. — 1.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, et dont l'on se moque. — 1.

L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique [1]; l'on y passe en revue l'un devant l'autre : carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; et, selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne. — 7.

¶ Tout le monde connoît cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la Marne, qu'elle vient de recevoir : les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule; on les voit de fort près se jeter dans l'eau; on les en voit sortir : c'est un amusement. Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore; et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus [2].— 5.

¶ Dans ces lieux d'un concours général, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe, et pour recueillir le fruit de leur toilette, on ne se promène pas avec une compagne par la nécessité de la conversation; on se joint ensemble pour se rassurer sur le théâtre, s'apprivoiser avec le public, et se raffermir contre la critique : c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passants, pour ceux mêmes en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule et l'on badine, l'on pen-

[1] Vincennes, selon la *clef*.

[2] Cette tournure est pleine de malice. Le lieu désigné, où les femmes se promenaient pendant la saison des bains, est le quai Saint-Bernard. On peut conjecturer, comme le dit M. Walckenaër, que l'article de La Bruyère aura donné l'idée d'une comédie représentée au Théâtre Italien en 1696, sous ce titre : *Les bains de la porte Saint-Bernard*.

che négligemment la tête, l'on passe et l'on repasse[1]. — 5.

¶ La ville est partagée en diverses sociétés, qui sont comme autant de petites républiques, qui ont leurs lois, leurs usages, leur jargon, et leurs mots pour rire. Tant que cet assemblage est dans sa force, et que l'entêtement subsiste, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait que ce qui part des siens, et l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs[2]; cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiés dans leurs mystères. L'homme du monde d'un meilleur esprit, que le hasard a porté au milieu d'eux, leur est étranger : il se trouve là comme dans un pays lointain, dont il ne connoît ni les routes, ni la langue, ni les mœurs, ni la coutume; il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, et qui retombe ensuite dans un morne silence; il y perd son maintien, ne trouve pas où placer un seul mot, et n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine, et qui est comme le héros de la société : celui-ci s'est chargé de la joie des autres, et fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle ne sache point rire des choses qu'elle n'entend point, et paroisse insensible à des fadaises qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites : ils ne lui pardonnent ni son ton de voix, ni son silence, ni sa taille, ni son visage, ni son habillement, ni son entrée, ni la manière dont elle est sortie. Deux années cependant ne

[1] Ce manége de la coquetterie est si bien saisi, si bien décrit, que les femmes doivent se demander si ce n'est pas l'une d'entre elles qui a trahi leurs secrets. Mais nous avons déjà dit qu'elles n'en avaient aucun pour La Bruyère, ce qui n'a pas dû le mettre en grande faveur près d'elles. — La promenade dont il s'agit est, selon la *clef*, le jardin des Tuileries.

[2] Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

(Molière, *les Femmes savantes.*)

passent point sur une même *coterie* ; il y a toujours, dès la première année, des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre : l'intérêt de la beauté, les incidents du jeu, l'extravagance des repas, qui, modestes au commencement, dégénèrent bientôt en pyramides de viandes et en banquets somptueux, dérangent la république, et lui portent enfin le coup mortel : il n'est en fort peu de temps non plus parlé de cette nation que des mouches de l'année passée. — 1.

¶ Il y a dans la ville la grande et la petite robe ; et la première se venge sur l'autre des dédains de la cour, et des petites humiliations qu'elle y essuie. De savoir quelles sont leurs limites, où la grande finit, et où la petite commence, ce n'est pas une chose facile. Il se trouve même un corps considérable qui refuse d'être du second ordre, et à qui l'on conteste le premier [1] : il ne se rend pas néanmoins, il cherche au contraire, par la gravité et par la dépense, à s'égaler à la magistrature, ou ne lui cède qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son emploi, l'indépendance de sa profession, le talent de la parole et le mérite personnel, balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du partisan ou du banquier a su payer pour son office. — 4.

¶ Vous moquez-vous de rêver en carrosse, ou peut-être de vous y reposer ? *Vite*, prenez votre livre ou vos papiers, lisez, ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage ; ils vous en croiront plus occupé ; ils diront : Cet homme est laborieux, infatigable ; il lit, il travaille jusque dans les rues ou sur la route. Apprenez du moindre avocat qu'il faut paroître accablé d'affaires, froncer le sourcil, et rêver à rien très-profondément ; savoir à propos perdre le boire et le manger ; ne faire qu'apparoir dans sa maison, s'évanouir et se perdre comme un fantôme dans le sombre de

[1] Les avocats.

son cabinet ; se cacher au public, éviter le théâtre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux GOMONS, aux DUHAMELS. — 5.

¶ Il y a un certain nombre de jeunes magistrats que les grands biens et les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la cour de *petits-maîtres :* ils les imitent, ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la robe, et se croient dispensés par leur âge et par leur fortune d'être sages et modérés. Ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire : ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices leur étoient dus [1] ; et, affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent enfin, selon leurs souhaits, des copies fidèles de très-méchants originaux [2]. — 4.

¶ Un homme de robe à la ville, et le même à la cour, ce sont deux hommes. Revenu chez soi, il reprend ses mœurs, sa taille et son visage, qu'il y avoit laissés : il n'est plus ni si embarrassé, ni si honnête. — 4.

¶ Les *Crispins* se cotisent et rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage qui, avec un essaim de gens de livrée, où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, et aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jason*, qui se ruine, et avec *Thrason*, qui veut se marier, et qui a consigné [3]. — 4.

1 Var. *Lui étoient dus*, 8e et 9e édit. Nous préférons la leçon des éditions antérieures.

2 On a cru reconnaître dans ce *caractère* de Mesme, premier président, et le portrait qu'en fait Saint-Simon est tout à fait conforme. « Sa vie libertine, dit-il, le lia avec la jeunesse la plus distinguée, qu'il recherchoit avec soin ; et il ne voyoit que le moins qu'il pouvoit de palais et de gens de robe... A toute force il vouloit être un homme de qualité et de cour, et il se faisoit souvent moquer de lui par ceux qui l'étoient en effet, et avec qui il vivoit tant qu'il pouvoit. » (*Mém.*, t. X, p. 57 et 60, in-8°, Hachette.)

3 Déposé son argent au trésor public pour une grande charge. (*Note de l'auteur.*)

¶ J'entends dire des *Sannions* : Même nom, mêmes armes; la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche; ceux-là portent les armes pleines, ceux-ci brisent d'un lambel, et les autres d'une bordure dentelée. Ils ont avec les BOURBONS, sur une même couleur, un même métal[1]; ils portent, comme eux, deux et une : ce ne sont pas des fleurs de lis, mais ils s'en consolent; peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pièces aussi honorables, et ils les ont communes avec de grands seigneurs qui en sont contents : on les voit sur les litres et sur les vitrages, sur la porte de leur château, sur le pilier de leur haute-justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui méritoit le bannissement : elles s'offrent aux yeux de toutes parts; elles sont sur les meubles et sur les serrures; elles sont semées sur les carrosses. Leurs livrées ne déshonorent point leurs armoiries. Je dirois volontiers aux Sannions : Votre folie est prématurée; attendez du moins que le siècle s'achève sur votre race; ceux qui ont vu votre grand-père, qui lui ont parlé, sont vieux, et ne sauroient plus vivre longtemps. Qui pourra dire comme eux : Là il étaloit, et vendoit très-cher[2]? — 5.

Les Sannions et les Crispins veulent encore davantage que l'on dise d'eux qu'ils font une grande dépense, qu'ils n'aiment à la faire. Ils font un récit long et ennuyeux d'une

1 Var. *Métail*, dans la 8e édition seulement. Les 5e, 6e, 7e et 9e portent *métal*.

2 La *clef* dit : « MM. de Lesseville... L'on veut qu'après la bataille d'Ivry, en 1590, Henri IV, s'étant retiré du côté de Mantes, et manquant d'argent, apprit que deux riches tanneurs, Leclerc et Pelletier, pouvoient lui en prêter. Il les manda à cet effet, et tira d'eux vingt mille écus, dont il voulut leur donner son billet; mais Pelletier lui ayant représenté qu'il falloit donc créer un huissier exprès pour faire payer le roi, ils se contentèrent de sa parole. Le roi leur donna ensuite des lettres de noblesse; et c'est de ces deux tanneurs que descendent les Pelletier et les Leclerc de Lesseville, qui sont dans presque toutes les cours du parlement. »

fête ou d'un repas qu'ils ont donné; ils disent l'argent qu'ils ont perdu au jeu, et ils plaignent fort haut celui qu'ils n'ont pas songé à perdre. Ils parlent jargon et mystère sur de certaines femmes; *ils ont* réciproquement *cent choses plaisantes à se conter; ils ont fait depuis peu des découvertes;* ils se passent les uns aux autres qu'ils sont gens à belles aventures. L'un d'eux, qui s'est couché tard à la campagne, et qui voudroit dormir, se lève matin, chausse des guêtres, endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fourniment, renoue ses cheveux, prend un fusil : le voilà chasseur, s'il tiroit bien. Il revient de nuit, mouillé et recru, sans avoir tué. Il retourne à la chasse le lendemain, et il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix. — 7.

Un autre, avec quelques mauvais chiens, auroit envie de dire : *Ma meute.* Il sait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve; il est au laisser-courre; il entre dans le fort, se mêle avec les piqueurs; il a un cor. Il ne dit pas, comme *Ménalippe* [1] : *Ai-je du plaisir?* il croit en avoir. Il oublie lois et procédure : c'est un Hippolyte. *Ménandre*, qui le vit hier sur un procès qui est en ses mains, ne reconnoîtroit pas aujourd'hui son rapporteur. Le voyez-vous le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave et capitale? il se fait entourer de ses confrères, il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'est étouffé de crier après les chiens qui étoient en défaut, ou après ceux des chasseurs qui prenoient le change; qu'il a vu donner les six chiens. L'heure presse; il achève de leur parler

[1] De Nouveau, surintendant des postes, dont le mot était célèbre. « Ce Nouveau, dit Tallemant, un jour, au commencement qu'il eut un équipage de chasse, courant un cerf, demanda à son veneur : *Ai-je bien du plaisir?* » (Tallemant des Réaux, *Mémoires*, tome IV, p. 323.) — Mme de Sévigné fait allusion à ce mot dans sa lettre du 24 mai 1676.

des abois et de la curée, et il court s'asseoir avec les autres pour juger. — 7.

¶ Quel est l'égarement de certains particuliers qui, riches du négoce de leurs pères, dont ils viennent de recueillir la succession, se moulent sur les princes pour leur garderobe et pour leur équipage, excitent, par une dépense excessive et par un faste ridicule, les traits et la raillerie de toute une ville qu'ils croient éblouir, et se ruinent ainsi à se faire moquer de soi ! — 5.

Quelques-uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent ; c'est le seul théâtre de leur vanité. L'on ne sait point dans l'Ile qu'*André* [1] brille au Marais, et qu'il y dissipe son patrimoine : du moins, s'il étoit connu dans toute la ville et dans ses faubourgs, il seroit difficile qu'entre un si grand nombre de citoyens qui ne savent pas tous juger sainement [2] de toutes choses il ne s'en trouvât quelqu'un qui diroit de lui : *Il est magnifique*, et qui lui tiendroit compte des régals qu'il fait à *Xante* et à *Ariston*, et des fêtes qu'il donne à *Élamire :* mais il se ruine obscurément ; ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes [3], qui ne l'estiment point, qu'il court à l'indigence, et qu'aujourd'hui en carrosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied. — 5.

¶ *Narcisse* se lève le matin pour se coucher le soir ; il a ses heures de toilette comme une femme ; il va tous les jours fort régulièrement à la belle messe aux Feuillants ou aux Minimes ; il est homme d'un bon commerce, et l'on compte sur lui au quartier de *** pour un tiers ou pour un cinquième à l'hombre ou au reversi. Là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez *Aricie*, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la Gazette de Hollande

[1] Var. *Qu'Onuphre*, 5e édition.
[2] Var. *Sûrement*, 5e édition.
[3] Var. *De cinq ou six personnes*, 5e édit.

et le Mercure galant; il a lu Bergerac[1], Des Marets[2], Lesclache[3], les Historiettes de Barbin[4], et quelques recueils de poésies. Il se promène avec des femmes à la Plaine ou au Cours, et il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier, et il meurt ainsi après avoir vécu[5]. — 1.

¶ Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vu quelque part: de savoir où, il est difficile; mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres; et je vais, s'il se peut, aider votre mémoire. Est-ce au boulevard sur un strapontin, ou aux Tuileries dans la grande allée, ou dans le balcon à la comédie? Est-ce au sermon, au bal, à Rambouillet[6]? Où pourriez-vous ne l'avoir point vu? où n'est-il point? S'il y a dans

[1] Cyrano. (*Note de La Bruyère*). — Auteur du *Pédant joué*, où Molière a *repris* plusieurs choses de son *bien*, entre autres deux des meilleures scènes des *Fourberies de Scapin*, le conte de la galère turque et la plaisante répétition : *Qu'allait-il faire dans cette galère?* — Boileau a dit dans son *Art poétique :*

> J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
> Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

[2] Saint-Sorlin. (*Note de La Bruyère.*) Auteur de la comédie satirique des *Visionnaires*, du poëme de *Clovis*, et de plusieurs autres ouvrages, tant en vers qu'en prose, qui eurent de la vogue dans leur temps. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie française, et protégé par le cardinal de Richelieu.

[3] Lesclache s'était acquis de la célébrité par des ouvrages de philosophie et de grammaire.

[4] Historiettes fort à la mode, qu'on appelait *Barbinades*, dit l'auteur des *Sentiments critiques*, à cause que Barbin, fameux libraire, en faisait un grand débit.

[5] Le même critique fait l'observation suivante : « Comme le mot *ainsi* n'a aucun rapport au verbe *il meurt*, ce peut être une transposition échappée à l'auteur, qui, s'il y avoit pris garde, n'auroit pas manqué d'écrire : *il meurt après avoir ainsi vécu.* » (*Sentiments critiques*, p. 276.)

[6] L'enclos de Rambouillet, dans le faubourg Saint-Antoine, qui bordait une jetée près des rives de la Seine, sur laquelle on allait se promener.

la place une fameuse exécution, ou un feu de joie, il paroît à une fenêtre de l'Hôtel de Ville; si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échafaud; s'il se fait un carrousel, le voilà entré, et placé sur l'amphithéâtre; si le roi reçoit des ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haie quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux serments des ligues suisses que celle du chancelier et des ligues mêmes. C'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple ou l'assistance [1]. Il y a une chasse publique, une *Saint-Hubert*, le voilà à cheval; on parle d'un camp et d'une revue, il est à Ouilles, il est à Achères. Il aime les troupes, la milice, la guerre; il la voit de près, et jusques au fort de Bernardi. CHANLEY sait les marches [2], JACQUIER les vivres, DU METZ l'artillerie [3] : celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois en voyant, il est spectateur de profession; il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sait rien de ce qu'il doit savoir; mais il a vu, dit-il, tout ce qu'on peut voir, et il n'aura point regret de mourir. Quelle perte alors pour toute la ville! Qui dira après lui : Le Cours

[1] « Les almanachs du temps, dont il y a une belle collection à la Bibliothèque royale, représentent le roi, les princes, les généraux, les grands dignitaires. Plus bas sont des portraits d'échevins, ou de personnages du tiers état; c'est le *peuple ou l'assistance.* » (Walckenaër.)

[2] « Chamlay, dit Saint-Simon, étoit l'homme de confiance du roi pour toutes les affaires de la guerre : il le méritoit par sa capacité et son secret. » (*Mém.*, t. I, p. 106, in-8°, Hachette.) « Il avoit un grand sens et un talent unique à connoître les pays, et n'oublier jamais la position des moindres lieux... M. de Turenne qui l'avoit fort vanté au roi, l'en avoit fait connoître. Il étoit déjà entré dans les secrets militaires; M. de Louvois ne lui cacha rien, et y trouva un grand soulagement pour les dispositions et les marches des troupes. » (T. XII, p. 421.)

[3] Jacquier, munitionnaire des vivres; Du Metz, lieutenant général de l'artillerie. — Var. Au lieu de ces deux noms, il y a dans la 5e édition : VAUBAN *les siéges.*

est fermé, on ne s'y promène point; le bourbier de Vincennes est desséché et relevé, on n'y versera plus? Qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la foire? Qui vous avertira que Beaumavielle mourut hier, que Rochois est enrhumée [1] et ne chantera de huit jours? Qui connoîtra comme lui un bourgeois à ses armes et à ses livrées? Qui dira : *Scapin* porte des fleurs de lis, et qui en sera plus édifié? Qui prononcera avec plus de vanité et d'emphase le nom d'une simple bourgeoise? Qui sera mieux fourni de vaudevilles? Qui prêtera aux femmes les Annales galantes et le Journal amoureux? Qui saura comme lui chanter à table tout un dialogue de l'*Opéra*, et les fureurs de Roland dans une ruelle? Enfin, puisqu'il y a à la ville comme ailleurs de fort sottes gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement leur convenir? — 5.

¶ *Théramène* étoit riche et avoit du mérite; il a hérité, il est donc très-riche et d'un très-grand mérite. Voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant [2], et toutes les filles pour *épouseur*. Il va de maison en maison faire espérer aux mères qu'il épousera. Est-il assis, elles se retirent, pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables, et à Théramène de faire ses déclarations. Il tient ici contre le mortier; là il efface le cavalier ou le gentilhomme. Un jeune homme fleuri, vif, enjoué, spirituel, n'est pas souhaité plus ardemment ni mieux reçu; on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite [3]. Combien de galants va-t-il mettre

[1] Beaumavielle et M[lle] Rochois, chanteurs en vogue alors. Marthe Le Rochois était surtout fort applaudie dans *Armide*, opéra de Quinault. Elle a été aimée de Chaulieu, qui a fait des vers pour elle.

[2] *Pour l'avoir pour.* Ces répétitions de mots, fréquentes chez La Bruyère, nuisent à l'élégance et à l'harmonie.

[3] Var. Ce qui se trouve entre les mots *épouseur* et *il tient*, est une addition de la 8[e] édition. On lit dans les 5[e], 6[e] et 7[e] : *Il tient ici contre le mortier; là il le dispute au cavalier ou au gentilhomme; on se l'arrache des mains; un jeune homme fleuri, vif, enjoué,*

en déroute! quels bons partis ne fera-t-il pas manquer! Pourra-t-il suffire [1] à tant d'héritières qui le recherchent? Ce n'est pas seulement la terreur des maris, c'est l'épouvantail de tous ceux qui ont envie de l'être, et qui attendent d'un mariage à remplir le vide de leur consignation. On devroit proscrire de tels personnages si heureux, si pécunieux, d'une ville bien policée, ou condamner le sexe, sous peine de folie ou d'indignité, à ne les traiter pas mieux que s'ils n'avoient que du mérite. — 5.

¶ Paris, pour l'ordinaire le singe de la cour, ne sait pas toujours la contrefaire; il ne l'imite en aucune manière dans ces dehors agréables et caressants que quelques courtisans, et surtout les femmes, y ont naturellement pour un homme de mérite, et qui n'a même que du mérite : elles ne s'informent ni de ses contrats ni de ses ancêtres; elles le trouvent à la cour, cela leur suffit; elles le souffrent, elles l'estiment; elles ne demandent pas s'il est venu en chaise ou à pied, s'il a une charge, une terre ou un équipage : comme elles regorgent de train, de splendeur et de dignités, elles se délassent volontiers avec la philosophie ou la vertu. Une femme de ville entend-elle le bruissement d'un carrosse qui s'arrête à sa porte, elle pétille de goût et de complaisance pour quiconque est dedans, sans le connoître : mais si elle a vu de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, et que plusieurs rangs de clous parfaitement dorés l'aient éblouie, quelle impatience n'a-t-elle pas de voir déjà dans sa chambre le cavalier ou le magistrat! quelle charmante réception ne lui fera-t-elle point? ôtera-t-elle les yeux de

spirituel, ne seroit pas souhaité plus ardemment ni mieux reçu; son char demeuroit aux portes, il entre dans les cours, tout lui est ouvert. Dans la 8e édition, le second membre de phrase, *son char*, etc., a été remplacé bien heureusement par cette piquante observation : *on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite.*

[1] Var. *Suffire seul*, 5e édition.

dessus lui? Il ne perd rien auprès d'elle; on lui tient compte des doubles soupentes et des ressorts qui le font rouler plus mollement; elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux [1]. — 8.

¶ Cette fatuité de quelques femmes de la ville, qui cause en elles une mauvaise imitation de celles de la cour, est quelque chose de pire que la grossièreté des femmes du peuple, et que la rusticité des villageoises : elle a sur toutes deux l'affectation de plus. — 4.

¶ La subtile invention, de faire de magnifiques présents de noces qui ne coûtent rien, et qui doivent être rendus en espèces! — 4.

¶ L'utile et la louable pratique, de perdre en frais de noces le tiers de la dot qu'une femme apporte [2]! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas et l'entassement de choses superflues, et de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier [3], les meubles et la toilette! — 4.

¶ Le bel et le judicieux usage, que celui qui, préférant une sorte d'effronterie aux bienséances et à la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, et la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un et de l'autre sexe, qui, connus ou inconnus, accourent de toute

[1] Il n'est pas possible d'exprimer plus fortement l'effet que produit la visite d'un homme de cour sur la vanité d'une femme de la ville. Et comme tout cet empressement, ce *pétillement de goût et de complaisance*, pour celui qui possède un équipage, est opposé heureusement à la satiété des femmes de la cour, qui se *délassent volontiers avec la philosophie ou la vertu!*

[2] « On a maintenant la sotte coutume de dépenser en meubles, présents et frais de noces la moitié de la dot d'une femme. » (Furetière, *le Roman bourgeois*.)

[3] Fameux marchand de soierie. « Gaultier, écrit Mme de Sévigné, ne peut plus se plaindre ; il aura touché en noces cette année plus d'un million. » (Lettre du 29 décembre 1679.)

une ville à ce spectacle pendant qu'il dure! Que manque-t-il à une telle coutume, pour être entièrement bizarre et incompréhensible, que d'être lue dans quelque relation de la Mingrélie [1]? — 4.

¶ Pénible coutume, asservissement incommode! se chercher incessamment les unes les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer; ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite, et dont il importe peu [2] que l'on soit instruite; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir; ne sortir de chez soi l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vu en cinq petites heures trois suisses, une femme que l'on connoît à peine, et une autre que l'on n'aime guère! Qui considéreroit bien [3] le prix du temps, et combien sa perte est irréparable, pleureroit amèrement sur de si grandes misères. — 1.

[1] *Une femme d'une seule nuit*, mot hardi, qui marque toute l'indignation de La Bruyère contre un usage indécent : il semble qu'il dédaigne la pudeur du langage pour venger la pudeur des mœurs. — Voici l'explication que donne la *clef :* « C'est un usage à Paris que les nouvelles mariées reçoivent, les trois premiers jours, leurs visites sur un lit, où elles sont magnifiquement parées, en compagnie de quelques demoiselles de leurs amies ; et tout le monde les va voir, et examine leur fermeté et leur contenance, sur une infinité de questions et de quolibets qu'on leur dit dans cette occasion. » — Un pareil usage, selon Mme de Genlis, avoit pour but d'éviter l'ennuyeux cérémonial des reconduites; et il étoit observé par toutes les femmes forcées de recevoir un grand nombre de visites, soit de condoléance, soit de félicitation, etc. Sous le règne de Louis XV, il cessa à l'égard des visites de mariage, et fut modifié pour les autres visites de compliments, que les femmes recevoient tout habillées, étendues sur une chaise longue ou canapé. (*Les Caractères*, etc., Emery, 1812.)

[2] Var. *Ou dont il importe si peu*, dans les six premières éditions; *ou dont il importe peu*, dans la 7e.

[3] Var. *Qui connoîtroit bien*, 1re, 2e et 3e édit.

¶ On s'élève à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres; on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, et le blé froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le méteil : on se contente de se nourrir et de s'habiller. Ne parlez [1] à un grand nombre de bourgeois ni de guérets, ni de baliveaux, ni de provins, ni de regains, si vous voulez être entendu; ces termes pour eux ne sont pas françois. Parlez aux uns d'aunage, de tarif, ou de sou pour livre, et aux autres de voie d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connoissent le monde, et encore par ce qu'il a de moins beau et de moins spécieux; ils ignorent la nature, ses commencements, ses progrès, ses dons et ses largesses. Leur ignorance souvent est volontaire, et fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession et pour leurs talents. Il n'y a si vil praticien qui, au fond de son étude sombre et enfumée, et l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, et qui fait de riches moissons; et s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des patriarches, de leur vie champêtre et de leur économie, il s'étonne qu'on ait pu vivre en de tels temps, où il n'y avoit encore ni offices, ni commissions, ni présidents, ni procureurs; il ne comprend pas qu'on ait jamais pu se passer du greffe, du parquet et de la buvette. — 7.

¶ Les empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément, ni si sûrement même, contre le vent, la pluie, la poudre et le soleil, que le bourgeois sait à Paris se faire mener par toute la ville : quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres! Ils ne savoient point encore se priver du nécessaire pour avoir le superflu, ni préférer le faste aux choses utiles. On ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies, et se chauffer à un petit feu : la

[1] Var. *Ne parlez pas*, 7e et 8e édit. La 9e a corrigé.

cire étoit pour l'autel et pour le Louvre. Ils ne sortoient point d'un mauvais dîner pour monter dans leur carrosse; ils se persuadoient que l'homme avoit des jambes pour marcher, et ils marchoient. Ils se conservoient propres quand il faisoit sec, et dans un temps humide ils gâtoient leur chaussure, aussi peu embarrassés de franchir les rues et les carrefours, que le chasseur de traverser un guéret, ou le soldat de se mouiller dans une tranchée. On n'avoit pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une litière; il y avoit même plusieurs magistrats qui alloient à pied à la chambre ou aux enquêtes, d'aussi bonne grâce qu'Auguste autrefois alloit de son pied au Capitole. L'étain, dans ce temps, brilloit sur les tables et sur les buffets, comme le fer et le cuivre dans les foyers; l'argent et l'or étoient dans les coffres. Les femmes se faisoient servir par des femmes; on mettoit celles-ci jusqu'à la cuisine. Les beaux noms de gouverneurs et de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos pères : ils savoient à qui l'on confioit les enfants des rois et des plus grands princes; mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfants, contents de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes : leur dépense étoit proportionnée à leur recette; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la ville et de la campagne, tout étoit mesuré sur leurs rentes et sur leur condition. Il y avoit entre eux des distinctions extérieures qui empêchoient qu'on ne prît la femme du praticien pour celle du magistrat, et le roturier ou le simple valet pour le gentilhomme. Moins appliqués à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissoient entier à leurs héritiers, et passoient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils ne disoient point : *Le siècle est dur, la misère est grande, l'argent est rare*; ils en avoient moins que nous, et en avoient assez, plus riches par leur économie et par leur modestie que de leurs revenus et de leurs domaines. Enfin l'on étoit alors pénétré de cette

maxime, que ce qui est dans les grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie, dans le particulier [1]. — 5.

[1] Voltaire s'exprime ainsi au sujet de ce morceau : « Que prétendait l'amer, le satirique La Bruyère, que voulait dire ce misanthrope forcé en s'écriant : *Nos ancêtres ne savoient point préférer le faste aux choses utiles; on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies; la cire étoit pour l'autel et pour le Louvre..... Ils ne disoient point : Qu'on mette les chevaux à mon carrosse... L'étain brilloit sur les tables et sur les buffets. l'argent étoit dans les coffres, etc.?* Ne voilà-t-il pas un plaisant éloge à donner à nos pères de ce qu'ils n'avaient ni abondance, ni industrie, ni goût, ni propreté ? L'argent était dans les coffres ! Si cela était, c'était une très-grande sottise. L'argent est fait pour circuler, pour faire éclore tous les arts, pour acheter l'industrie des hommes. Qui le garde est mauvais citoyen, et même est mauvais ménager. C'est en ne le gardant pas qu'on se rend utile à la patrie et à soi-même. Ne se lassera-t-on jamais de louer les défauts du temps passé pour insulter aux avantages du nôtre ? » (*Politique et législation*, t. Ier.) — Si Voltaire avait lu avec attention et sans prévention, il aurait reconnu que La Bruyère louait dans nos ancêtres, non l'avarice et la *malpropreté*, mais l'économie, la simplicité, la modestie, qui s'accordent mieux que le luxe avec la véritable *abondance. On ne les voyoit point*, dit le moraliste, *s'éclairer avec des bougies et se chauffer à un petit feu, et ils ne sortoient pas d'un mauvais dîner pour monter dans leur carrosse.* Ce texte, altéré avec intention par Voltaire, prouve que La Bruyère blâmait seulement le luxe qui impose des privations, celui auquel on sacrifie le nécessaire, c'est-à-dire l'excès de luxe ; et, en disant que *l'argent étoit dans les coffres*, il n'entendait pas qu'il y restait, mais qu'on le réservait pour *les choses utiles;* tandis que dans d'autres temps, par une vaine ostentation, on l'étale *sur les tables, sur les buffets*, et souvent il manque dans les coffres. Au surplus, l'auteur, dans la phrase qui termine le morceau, explique parfaitement sa pensée.

DE LA COUR

Le reproche, en un sens, le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour : il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot. — 1.

¶ Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage ; il est profond, impénétrable ; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur [1] déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté ; quelquefois aussi inutile au courtisan pour sa fortune, que la franchise, la sincérité et la vertu. — 1.

¶ Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde ? de même, qui peut définir la cour ? — 4.

¶ Se dérober à la cour un seul moment, c'est y renoncer : le courtisan qui l'a vue le matin la voit le soir, pour la reconnoître le lendemain, ou afin que lui-même y soit connu. — 4.

¶ L'on est petit à la cour, et, quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel ; mais le mal est commun, et les grands mêmes y sont petits. — 4.

¶ La province est l'endroit d'où la cour, comme dans son point de vue, paroît une chose admirable : si l'on s'en approche, ses agréments diminuent comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près. — 1.

¶ L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe

[1] Le duc d'Orléans, régent, disait d'un grand seigneur : « C'est un parfait courtisan : il n'a ni humeur ni honneur. »

dans une antichambre, dans des cours, ou sur l'escalier. — 1.

¶ La cour ne rend pas content; elle empêche qu'on ne le soit ailleurs [1]. — 7.

¶ Il faut qu'un honnête homme [2] ait tâté de la cour : il découvre en y entrant, comme un nouveau monde qui lui étoit inconnu, où il voit régner également le vice et la politesse, et où tout lui est utile, le bon et le mauvais. — 1.

¶ La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis [3]. — 6.

¶ L'on va quelquefois à la cour pour en revenir, et se faire par là respecter du noble de sa province, ou de son diocésain [4]. — 1.

¶ Le brodeur et le confiseur seroient superflus, et ne feroient qu'une montre inutile, si l'on étoit modeste et sobre : les cours seroient désertes, et les rois presque seuls, si l'on étoit guéri de la vanité et de l'intérêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, et puiser là de quoi dominer ailleurs. Il semble qu'on livre en gros aux premiers de la cour l'air de hauteur, de fierté et de commandement [5], afin qu'ils le distribuent en détail dans les provinces [6] : ils

[1] On pourrait dire la même chose des hautes positions sociales, surtout de celles où l'on exerce le pouvoir, objet de tant d'envie et d'ambition.

[2] Pour galant homme, homme de bonne compagnie. (Voy. la note 3 de la page 169.)

[3] Nous ne savons si un jeu de mots peut être admis dans un livre de morale; mais celui-ci est excellent.

[4] Var. Ces mots : *Ou de son diocésain*, ont été ajoutés dans la 4e édition.

[5] Var. *De fierté et commandement*, 7e, 8e et 9e édit. Nous avons préféré la leçon des éditions antérieures.

[6] Hardiesse d'expression et de pensée. Voltaire s'est inspiré de notre moraliste quand il a dit des courtisans : Ils

Vont en poste à Versaille essuyer des mépris
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris

font précisément comme on leur fait, vrais singes de la royauté. — 1.

¶ Il n'y a rien qui enlaidisse certains courtisans comme la présence du prince : à peine les puis-je reconnoître à leurs visages; leurs traits sont altérés, et leur contenance est avilie. Les gens fiers et superbes sont les plus défaits, car ils perdent plus du leur : celui qui est honnête et modeste s'y soutient mieux; il n'a rien à réformer. — 1.

¶ L'air de cour est contagieux : il se prend à V** [1], comme l'accent normand à Rouen ou à Falaise; on l'entrevoit en des fourriers, en de petits contrôleurs, et en des chefs de fruiterie : l'on peut, avec une portée d'esprit fort médiocre, y faire de grands progrès. Un homme d'un génie élevé et d'un mérite solide ne fait pas assez de cas de cette espèce de talent pour faire son capital de l'étudier et se le rendre propre; il l'acquiert sans réflexion, et il ne pense point à s'en défaire [2]. — 1.

¶ N** arrive avec grand bruit : il écarte le monde, se fait faire place; il gratte [3], il heurte presque; il se nomme : on respire, et il n'entre qu'avec la foule. — 4.

¶ Il y a dans les cours des apparitions de gens aventuriers et hardis, d'un caractère libre et familier, qui se produisent eux-mêmes [4], protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, et qui sont crus sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté : ils percent la foule, et parviennent jusqu'à l'oreille du prince, à qui le courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être vu. Ils ont cela de commode pour les grands,

[1] Versailles. — Var. Dans les cinq premières éditions il n'y avait que des étoiles, sans lettre initiale.

[2] Le verbe *faire* trop répété.

[3] « Il n'est pas permis, dit Furetière, de heurter à la porte du roi, mais seulement de *gratter*. »

[4] Var, *d'eux-mêmes*, dans les quatre premières éditions.

qu'ils en sont soufferts sans conséquence, et congédiés de même : alors ils disparoissent tout à la fois riches et décrédités; et le monde qu'ils viennent de tromper est encore près d'être trompé par d'autres [1]. — 1.

¶ Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que légèrement, qui marchent des épaules, et qui se rengorgent [2] comme une femme : ils vous interrogent sans vous regarder; ils parlent d'un ton élevé, et qui marque qu'ils se sentent au-dessus de ceux qui se trouvent présents; ils s'arrêtent, et on les entoure; ils ont la parole, président au cercle, et persistent dans cette hauteur ridicule et contrefaite, jusqu'à ce qu'il survienne un grand, qui, la faisant tomber tout d'un coup par sa présence, les réduise à leur naturel, qui est moins mauvais. — 4.

¶ Les cours ne sauroient se passer d'une certaine espèce de courtisans, hommes flatteurs, complaisants, insinuants, dévoués aux femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les foibles et flattent toutes les passions : ils leur soufflent à l'oreille des grossièretés, leur parlent de leurs maris et de leurs amants dans les termes convenables, devinent leurs chagrins, leurs maladies, et fixent leurs couches [3]; ils

[1] Il est probable que La Bruyère a eu en vue dans ce *caractère* le célèbre Caretti, médecin empirique, qui acquit de grandes richesses et des amis puissants à la cour. (Voy. *Mém.* de Saint-Simon, t. II, p. 135-6, in-8°, — et lettre de Mme de Sévigné du 4 août 1694.) — Var. Après cet article, dans les trois premières éditions, se trouvait celui commençant par ces mots : *Le favori n'a point de suite*, etc., lequel, dans la 4e édit., a été transposé au chapitre *du Souverain*, avec un autre article, qui a été supprimé dans la 6e édition, et que nous donnons en variante au même chapitre *du Souverain et de la République* (*Une belle ressource*, etc.)

[2] Var. *Et se rengorgent*, dans les éditions antérieures à la 8e ; et plus loin, au lieu de *ils parlent*, *parlent*.

[3] Var. Ce qui précède et commence par *ils leur soufflent à l'oreille* est une addition de la 8e édition. Dans les 4e, 5e, 6e et 7e, les mots : *toutes les passions*, sont suivis immédiatement de ceux-ci : *ils font les modes*.

font les modes, raffinent sur le luxe et sur la dépense, et apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer de grandes sommes en habits, en meubles et en équipages; ils ont eux-mêmes des habits où brillent l'invention et la richesse, et ils n'habitent d'anciens palais qu'après les avoir renouvelés et embellis. Ils mangent délicatement et avec réflexion; il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essayent, et dont ils ne puissent rendre compte. Ils doivent à eux-mêmes leur fortune, et ils la soutiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée. Dédaigneux et fiers, ils n'abordent plus leurs pareils, ils ne les saluent plus; ils parlent où tous les autres se taisent; entrent, pénètrent en des endroits et à des heures où les grands n'osent se faire voir : ceux-ci, avec de longs services, bien des plaies sur le corps, de beaux emplois ou de grandes dignités, ne montrent pas un visage si assuré, ni une contenance si libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands princes, sont de tous leurs plaisirs et de toutes leurs fêtes, ne sortent pas du Louvre ou du château, où ils marchent et agissent comme chez eux et dans leur domestique, semblent se multiplier en mille endroits, et sont toujours les premiers visages qui frappent les nouveaux venus à une cour : ils embrassent, ils sont embrassés; ils rient, ils éclatent, ils sont plaisants, ils font des contes : personnes commodes, agréables, riches, qui prêtent, et qui sont sans conséquence [1]. — 4.

[1] On a désigné pour ce *caractère* Langlée, dont Saint-Simon fait un portrait assez conforme. « C'étoit, dit-il, un homme de rien, fils d'une femme de chambre de la reine-mère... Elle profita de sa position pour produire son fils de bonne heure parmi le grand monde, où il s'étoit mis dans le jeu... Il y gagna un bien immense... Avec très-peu ou point d'esprit, mais une grande connoissance du monde, il sut prêter de bonne grâce, attendre de meilleure grâce encore, se faire beaucoup d'amis et de la réputation à force de bons procédés... Il fut de toutes les parties, de toutes les fêtes, lié avec toutes les maîtresses, puis avec toutes les filles du roi, et tellement familier avec elles, qu'il leur disoit souvent leurs vérités. Il étoit fort

¶ Ne croiroit-on pas de *Cimon* et de *Clitandre* qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'État, et que seuls aussi ils en doivent répondre? L'un a du moins les affaires de terre, et l'autre les maritimes. Qui pourroit les représenter exprimeroit l'empressement, l'inquiétude, la curiosité, l'activité, sauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vus assis, jamais fixes et arrêtés : qui même les a vus marcher? On les voit courir, parler en courant, et vous interroger sans attendre de réponse. Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part; ils passent et ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine; ne leur faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer et de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous et longtemps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui pressent et qui entourent le prince; mais ils l'annoncent et le précèdent; ils se lancent impétueusement dans la foule des courtisans; tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril. Leur profession est d'être vus et revus, et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux, et si utile à la république. Ils sont, au reste, instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes, et ils savent à la cour tout ce que l'on peut y ignorer [1] : il ne leur manque aucun des talents nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillés et alertes sur tout

bien avec tous les princes du sang... Il régentoit au Palais-Royal... enfin, chez tous les gens en première place. Il s'étoit rendu maître des modes, des fêtes, des goûts. » Mme de Sévigné écrit à sa fille : « Pour être à la mode, c'est Langlée. » En annonçant la mort de ce personnage, arrivée en 1708, Saint-Simon dit encore : « Le monde y perdit du jeu, des fêtes et des modes, et les femmes beaucoup d'ordures. » Conférez Saint-Simon, *Mém.*, t. II, p. 385-6, et t. VI, p. 179, in-8°. — Sévigné, lettres des 5 janvier 1672 et 6 novembre 1676.

1 *Y ignorer*. « Cela est étrangement rude, dit l'auteur des *Sentiments critiques*. (P. 280.)

ce qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenants, légers et précipités; le dirai-je? ils portent au vent. attelés tous deux au char de la fortune. et tous deux fort éloignés de s'y voir assis [1]. — 5.

¶ Un homme de la cour qui n'a pas un assez beau nom, doit l'ensevelir sous un meilleur; mais, s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme sa maison de toutes les maisons la plus ancienne: il doit tenir aux PRINCES LORRAINS, aux ROHANS, aux CHASTILLONS, aux MONTMORENCIS, et, s'il se peut, aux PRINCES DU SANG; ne parler que de ducs, de cardinaux et de ministres; faire entrer dans toutes les conversations ses aïeuls paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme et pour les croisades; avoir des salles parées d'arbres généalogiques, d'écussons chargés de seize quartiers, et de tableaux de ses ancêtres et des alliés de ses ancêtres; se piquer d'avoir un ancien château à tourelles, à créneaux et à mâchecoulis; dire en toute rencontre: *ma race, ma branche, mon nom et mes armes*; dire de celui-ci qu'il n'est pas homme de qualité, de celle-là qu'elle n'est pas demoiselle [2]; ou, si on lui dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot, demander s'il est gentilhomme [3]. Quelques-uns riront de ces contre-temps, mais il les laissera rire; d'autres en feront des contes, et il leur permettra de conter: il dira toujours qu'il marche après la maison régnante, et à force de le dire, il sera cru. — 4.

¶ C'est une grande simplicité que d'apporter à la cour la moindre roture, et de n'y être pas gentilhomme. — 4.

[1] Var. *Ils portent au vent, et sont comme attelés au char de la Fortune, où ils sont tous deux fort éloignés de se voir assis*, 5e et 6e édit.

[2] Var. *Dire de celui-ci, il n'est pas gentilhomme*, 4e et 5e édit. — *Il n'est pas homme de qualité*, 6e et 7e édit. — *De celle-là, elle n'est pas demoiselle*, 4e, 5e 6e et 7e édit.

[3] Var. *Demander, est-il homme de qualité?* 4e et 5e éditions. — *Est-il gentilhomme?* dans la 6e.

¶ L'on se couche à la cour et l'on se lève sur l'intérêt : c'est ce que l'on digère le matin et le soir, le jour et la nuit ; c'est ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit ; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns et qu'on néglige les autres, que l'on monte et que l'on descend ; c'est sur cette règle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris. Quelques pas que quelques-uns [1] fassent par vertu vers la modération et la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmène avec les plus avares, les plus violents dans leurs désirs, et les plus ambitieux : quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remue, et de ne pas courir où les autres courent ? On croit même être responsable à soi-même de son élévation et de sa fortune : celui qui ne l'a point faite à la cour est censé ne l'avoir pas dû faire ; on n'en appelle pas. Cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t-on à y demeurer sans grâces et sans récompenses ? question si épineuse, si embarrassée, et d'une si pénible décision, qu'un nombre infini de courtisans vieillissent sur le oui et sur le non, et meurent dans le doute. — 6.

¶ Il n'y a rien à la cour de si méprisable et de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer. — 6.

¶ Celui qui voit loin derrière soi un homme de son temps et de sa condition, avec qui il est venu à la cour la première fois, s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre mérite et de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin, ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensait de soi-même et de ceux qui l'avoient devancé [2]. — 4.

[1] *Quelques pas que quelques-uns*, dur à l'oreille, outre la répétition de *quelques*. — Ce morceau d'ailleurs est remarquable par la vivacité de mouvement et d'expression.

[2] La rédaction de cet article nous semble embarrassée.

¶ C'est beaucoup tirer de notre ami, si, ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de notre connoissance. — 1.

¶ Si celui qui est en faveur ose s'en prévaloir avant qu'elle lui échappe, s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin, s'il a les yeux ouverts sur tout ce qui vaque, poste, abbaye, pour les demander et les obtenir, et qu'il soit muni de pensions, de brevets et de survivances, vous lui reprochez son avidité et son ambition ; vous dites que tout le tente, que tout lui est propre, aux siens, à ses créatures, et que, par le nombre et la diversité des grâces dont il se trouve comblé, lui seul a fait plusieurs fortunes. Cependant qu'a-t-il dû faire ? Si j'en juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation, c'est ce qu'il a fait [1]. — 4.

L'on blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions, parce que l'on désespère, par la médiocrité de la sienne, d'être jamais en état de faire comme eux, et de s'attirer ce reproche. Si l'on étoit à portée de leur succéder, l'on commenceroit à sentir qu'ils ont moins de tort, et l'on seroit plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation. — 4.

¶ Il ne faut rien exagérer, ni dire des cours le mal qui n'y est point : l'on n'y attente rien de pis contre le vrai mérite que de le laisser quelquefois sans récompense ; on ne l'y méprise par toujours, quand on a pu une fois le discerner, on l'oublie ; et c'est là où l'on sait parfaitement ne faire rien,

[1] Var. *C'est précisément ce qu'il a fait*, 4e, 5e, 6e, 7e et 8e édit. — La Bruyère ne pardonne pas aux vices, mais il pardonne aux hommes, parce qu'il connaît leur faiblesse. C'est ce mélange de rigueur et d'indulgence qui fait son caractère propre. (Voy. la Notice). Ainsi il expose ici toute l'ambition, l'avidité insatiable du courtisan, et nous empêche de le haïr, en nous avertissant que, dans sa position, nous agirions de même. On peut juger qu'avec cet esprit sage jamais La Bruyère n'eût appelé une révolution.

ou faire très-peu de chose, pour ceux que l'on estime beaucoup [1]. — 4.

¶ Il est difficile à la cour que, de toutes les pièces que l'on emploie à l'édifice de sa fortune, il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux : l'un de mes amis qui a promis de parler ne parle point ; l'autre parle mollement ; il échappe à un troisième de parler contre mes intérêts et contre ses intentions ; à celui-là manque la bonne volonté, à celui-ci l'habileté et la prudence ; tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement lui a coûté à faire, ainsi que des secours qui lui en ont frayé le chemin ; on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçus des uns par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit aux autres, si le premier et l'unique soin qu'on a, après sa fortune faite, n'étoit pas de songer à soi [2]. — 5.

¶ Les courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse et de finesse, pour trouver les expédients d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leur secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire ; et ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié où de la reconnoissance. — 7.

Personne à la cour ne veut entamer ; on s'offre d'appuyer, parce que, jugeant les autres par soi-même, on espère que nul n'entamera, et qu'on sera ainsi dispensé d'appuyer. C'est une manière douce et polie de refuser son crédit, ses offices et sa médiation à qui en a besoin. — 6.

¶ Combien de gens vous étouffent de caresses dans le parti-

[1] On aura remarqué le tour ironique dont l'auteur se sert pour enfoncer plus profondément le trait satirique.

[2] Nouvelle ironie fine et mordante, qui reçoit une grande force de ces mots : *après sa fortune faite*.

culier, vous aiment et vous estiment, qui sont embarrassés de vous dans le public, et qui, au lever ou à la messe, évitent vos yeux et votre rencontre! Il n'y a qu'un petit nombre de courtisans qui, par grandeur ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul et dénué de grands établissements [1]. — 1.

¶ Je vois un homme entouré et suivi ; mais il est en place : j'en vois un autre que tout le monde aborde ; mais il est en faveur. Celui-ci est embrassé et caressé, même des grands ; mais il est riche. Celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt ; mais il est savant et éloquent. J'en découvre un que personne n'oublie de saluer ; mais il est méchant. Je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, et qui soit recherché. — 4.

¶ Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de louanges en sa faveur qui inonde les cours et la chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la galerie, tout l'appartement ; on en a au-dessus des yeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes sur ce personnage ; l'envie, la jalousie, parlent comme l'adulation : tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en pensent ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de louer souvent celui qu'ils ne connoissent point. L'homme d'esprit, de mérite ou de valeur, devient en un instant un génie du premier ordre, un héros, un demi-dieu. Il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de lui, qu'il paroît difforme près de ses portraits ; il lui est impossible d'arriver jamais jusqu'où la bassesse et la complaisance viennent de

[1] Probablement il s'agit ici d'humiliations personnelles, que l'auteur aura ressenties avec sa fierté naturelle. Au surplus même chose aujourd hui. Que de gens en place, que de courtisans ministériels sont embarrassés de vous et ne font pas signe de vous reconnaître dans le salon de leurs patrons!

le porter ; il rougit de sa propre réputation. Commence-t-il à chanceler dans ce poste où on l'avoit mis, tout le monde passe facilement à un autre avis : en est-il entièrement déchu, les machines qui l'avoient guindé si haut par l'applaudissement et les éloges sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris [1] ; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement, et qui en disent plus de mal, que ceux qui s'étoient comme dévoués à la fureur d'en dire du bien [2]. — 5.

¶ Je crois pouvoir dire d'un poste éminent et délicat, qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve. — 7.

¶ L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avoient fait monter. — 7.

¶ Il y a dans les cours deux manières de ce que l'on appelle congédier son monde ou se défaire des gens : se fâcher contre eux, ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous et s'en dégoûtent. — 8.

¶ L'on dit à la cour du bien de quelqu'un pour deux raisons : la première, afin qu'il apprenne que nous disons du bien de lui ; la seconde, afin qu'il en dise de nous. — 4.

¶ Il est aussi dangereux à la cour de faire les avances, qu'il est embarrassant de ne les point faire. — 1.

[1] La *clef* imprimée porte : « Cela est arrivé à M. de Luxembourg. »

[2] « Il ne fault que veoir un homme eslevé en dignité : quand nous l'aurions cogneu, trois jours devant, homme de peu, il coule insensiblement, en nos opinions, une image de grandeur de suffisance ; et nous persuadons que, croissant de train et de crédit, il est creu de mérite ; nous jugeons de luy, non selon sa valeur, mais à la mode des jectons, selon la prerogative de son reng. Que la chance tourne aussi, qu'il retumbe et se mesle à la presse, chascun s'enquiert avecques admiration de la cause qui l'avoit guindé si hault : « Est-ce luy ? » faict-on. N'y sçavoit-il aultre chose quand il y estoit ? Les princes se » contentent-ils de si peu ? Nous estions vrayement en bonnes mains ! » C'est chose que j'ay veu souvent de mon temps. » (Montaigne, *Essais*, l. III, chap. 8.)

¶ Il y a des gens à qui ne connoître point le nom et le visage d'un homme est un titre pour en rire et le mépriser. Ils demandent qui est cet homme; ce n'est ni *Rousseau*, ni un *Fabry*[1], ni *La Couture*[2]; ils ne pourroient le méconnoître. — 1.

¶ L'on me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun, qui éteigne celui des autres. — 1.

¶ Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux favoris, uniquement attaché à votre maître et à votre devoir: vous êtes perdu. — 1.

¶ On n'est point effronté par choix, mais par complexion; c'est un vice de l'être, mais naturel. Celui qui n'est pas né tel est modeste, et ne passe pas aisément de cette extrémité à l'autre. C'est une leçon assez inutile que de lui dire : Soyez effronté, et vous réussirez. Une mauvaise imitation ne lui profiteroit pas, et le feroit échouer. Il ne faut rien de moins dans les cours qu'une vraie et naïve impudence pour réussir. — 4.

¶ On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est refusé, on demande et on obtient, mais, dit-on, sans l'avoir demandé, et dans le temps que l'on n'y pensoit pas et que l'on songeoit même à tout autre chose : vieux style, menterie innocente, et qui ne trompe personne. — 4.

¶ On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste, on prépare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises, et l'on doit être servi selon ses souhaits; les uns doivent entamer, les autres appuyer; l'amorce est déjà con-

[1] Brûlé il y a vingt ans. (*Note de l'auteur.*) Var. *Puni pour des saletés*, dans les deux premières éditions.

[2] « La Couture, dit la *clef*, tailleur d'habits de Mme la Dauphine. Il étoit devenu fou; et, sur ce pied, il demeuroit à la cour, et y faisoit des contes fort extravagants. Il alloit souvent à la toilette de Mme la Dauphine. »

duite, et la mine prête à jouer : alors on s'éloigne de la cour. Qui oseroit soupçonner d'*Artemon* qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place, lorsqu'on le tire de sa terre ou de son gouvernement pour l'y faire asseoir? Artifice grossier, finesses usées, et dont le courtisan s'est servi tant de fois, que, si je voulois donner le change à tout le public et lui dérober mon ambition, je me trouverois sous l'œil et sous la main du prince, pour recevoir de lui la grâce que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement. — 5.

¶ Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vues qu'ils ont sur leur fortune, ni que l'on pénètre qu'ils pensent à une telle dignité, parce que, s'ils ne l'obtiennent point, il y a de la honte, se persuadent-ils, à être refusés; et, s'ils y parviennent, il y a plus de gloire pour eux d'en être crus dignes par celui qui la leur accorde, que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues et par leurs cabales : ils se trouvent parés tout à la fois de leur dignité et de leur modestie [1]. — 5.

Quelle plus grande honte y a-t-il d'être refusé d'un poste que l'on mérite, ou d'y être placé sans le mériter? — 5.

Quelques grandes difficultés qu'il y ait à se placer à la cour, il est encore plus âpre et plus difficile de se rendre digne d'être placé. — 5.

Il coûte moins à faire dire de soi : Pourquoi a-t-il obtenu ce poste? qu'à faire demander : Pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu [2]? — 5.

L'on se présente encore pour les charges de ville, l'on postule une place dans l'Académie françoise; l'on demandoit le consulat : quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premières années de sa vie à se rendre capable d'un

[1] « Un habile homme emploie toute son industrie à se faire donner ce qu'il ne demande pas. » (Saint-Evremont.)

[2] Caton répondait à ceux qui s'étonnaient de ce qu'on ne lui eût pas élevé de statues : « J'aime mieux que l'on demande pourquoi on n'a pas érigé de statues à Caton, que pourquoi on lui a fait cet honneur. »

grand emploi, et de demander ensuite, sans nul mystère et sans nulle intrigue, mais ouvertement et avec confiance, d'y servir sa patrie, son prince [1], la république? — 5.

¶ Je ne vois aucun courtisan à qui le prince vienne d'accorder un bon gouvernement, une place éminente ou une forte pension, qui n'assure, par vanité ou pour marquer son désintéressement, qu'il est bien moins content du don que de la manière dont il lui a été fait. Ce qu'il y a en cela de sûr et d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi [2]. — 4.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grâce : le plus fort et le plus pénible est de donner; que coûte-t-il d'y ajouter un sourire [3]? — 4.

Il faut avouer néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement que d'autres ne savoient donner ; qu'on a dit de quelques-uns qu'ils se faisoient si longtemps prier, qu'ils donnoient si sèchement, et chargeoient une grâce qu'on leur arrachoit de conditions si désagréables, qu'une plus grande grâce étoit d'obtenir d'eux d'être dispensé de rien recevoir [4]. — 4.

[1] Var. *Le prince*, dans les éditions antérieures à la 9e.

[2] Mme de Sévigné écrit à sa fille : « Mme de La Fayette vous aura mandé comme M. de La Rochefoucauld a fait duc le prince (*de Marcillac*) son fils, et de quelle façon le roi a donné une nouvelle pension : enfin la manière vaut mieux que la chose, n'est-il pas vrai? Nous avons quelquefois ri de ce discours commun à tous les courtisans. » (Lettre du 23 août 1671.)

[3] « Quelques-uns, dit Sénèque, promettent de l'air dont on refuse. Combien n'est-il pas mieux d'ajouter de bonnes paroles aux bons effets, de faire valoir un service par quelques mots de politesse et de bienveillance! » (*Des bienfaits.*)

> Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne ;
> La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
>
> (P. Corneille, *le Menteur*, acte I, sc Ire.)

[4] Le ministre Servien refusait d'une manière si polie qu'on sortait toujours satisfait de ses audiences. Au contraire, Mazarin ne pouvait obliger de bonne grâce, et il offensait en donnant. (Voy. *Mém.* de M. de***, t. I, p. 69, et *Mém.* de Montglas, t. III, p. 62, collection Petitot.)

¶ L'on remarque dans les cours des hommes avides qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages : gouvernement, charge, bénéfice, tout leur convient; ils se sont si bien ajustés que, par leur état, ils deviennent capables de toutes les grâces; ils sont *amphibies*, ils vivent de l'Église et de l'épée, et auront le secret d'y joindre la robe. Si vous demandez : Que font ces gens à la cour? ils reçoivent, et envient tous ceux à qui l'on donne. — 4.

¶ Mille gens à la cour y traînent leur vie à embrasser, serrer et congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir. — 8.

¶ *Ménophile* emprunte ses mœurs d'une profession, et d'une autre [1] son habit; il masque toute l'année, quoiqu'à visage découvert; il paroît à la cour, à la ville, ailleurs, toujours sous un certain nom et sous le même déguisement. On le reconnoît, et on sait quel il est à son visage [2]. — 6.

¶ Il y a pour arriver aux dignités ce qu'on appelle la grande voie ou le chemin battu; il y a le chemin détourné ou de traverse, qui est le plus court. — 6.

¶ L'on court les malheureux pour les envisager; l'on se range en haie, ou l'on se place aux fenêtres, pour observer les traits et la contenance [3] d'un homme qui est condamné, et qui sait qu'il va mourir : vaine, maligne, inhumaine curiosité [4]? Si les hommes étoient sages, la place publique seroit abandonnée, et il seroit établi qu'il y auroit de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles. Si vous êtes si

[1] Var. *D'un autre*, dans toutes les éditions originales. Ce doit être une faute d'impression.

[2] Var. *On sait quel il est, et on le reconnoît à son visage*, dans la 6e édition. Au lieu de *Ménophile*, il y a *N****.

[3] Var. *Les traits, le visage et la contenance*, 5e, 6e, et 7e édit.

[4] Mme de Sévigné écrit qu'elle est allée avec d'autres dames de la cour voir passer la Brinvilliers et la Voisin. (L. des 17 juillet 1676 et 23 février 1680.)

touchés de curiosité, exercez-la du moins en un sujet noble : voyez un heureux, contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste, et qu'il en reçoit les compliments ; lisez dans ses yeux, et au travers d'un calme étudié et d'une feinte modestie, combien il est content et pénétré de soi-même ; voyez quelle sérénité cet accomplissement de ses désirs répand dans son cœur et sur son visage ; comme il ne songe plus qu'à vivre et à avoir de la santé ; comme ensuite sa joie lui échappe et ne peut plus se dissimuler ; comme il plie sous le poids de son bonheur ; quel air froid et sérieux il conserve pour ceux qui ne sont plus ses égaux ; il ne leur répond pas, il ne les voit pas : les embrassements et les caresses des grands, qu'il ne voit plus de si loin, achèvent de lui nuire ; il se déconcerte, il s'étourdit, c'est une courte aliénation. Vous voulez être heureux, vous désirez des grâces ; que de choses pour vous à éviter [1] ! — 5.

¶ Un homme qui vient d'être placé ne se sert plus de sa raison et de son esprit pour régler sa conduite et ses dehors à l'égard des autres ; il emprunte sa règle de son poste et de son état : de là l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude. — 6.

¶ *Théonas*, abbé depuis trente ans, se lassoit de l'être. On a moins d'ardeur et d'impatience de se voir habillé de pourpre, qu'il en avoit de porter une croix d'or sur sa poitrine ; et parce que les grandes fêtes se passoient toujours sans rien changer à sa fortune, il murmuroit contre le temps présent, trouvoit l'État mal gouverné, et n'en prédi-

[1] Victorin Fabre cite cet article pour caractériser la sensibilité de La Bruyère, *qui*, dit-il, *est celle du philosophe et de l'homme de bien*. (Voy. *Éloge de La Bruyère*, note.) — *L'on court les malheureux* est un trait d'une singulière énergie. On est ensuite charmé de la peinture vive et animée de l'homme heureux, dont la joie éclate *au travers d'un calme étudié*, et qui *plie sous le poids de son bonheur*... C'est dommage que la fin du morceau tombe un peu.

soit rien que de sinistre. Convenant en son cœur que le mérite est dangereux dans les cours à qui veut s'avancer, il avoit enfin pris son parti, et renoncé à la prélature, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé à un évêché. Rempli de joie et de confiance sur une nouvelle si peu attendue : Vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, et qu'ils me feront archevêque. — 8.

¶ Il faut des fripons à la cour auprès des grands et des ministres, même les mieux intentionnés; mais l'usage en est délicat, et il faut savoir les mettre en œuvre : il y a des temps et des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres. Honneur, vertu, conscience, qualités toujours respectables, souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien [1] ? — 1.

¶ Un vieil auteur, et dont j'ose rapporter ici les propres termes, de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction, dit que *s'élongner des petits, voire de ses pareils, et iceulx vilainer et dépriser; s'accointer de grands et puissants en tous biens et chevances, et en cette leur cointise et privauté estre de tous ébats, gabs, mommeries, et vilaines besoignes; estre eshonté, saffranier et sans point de vergogne; endurer brocards et gausseries de tous chacuns, sans pour ce feindre de cheminer en avant, et à tout son entregent, engendre heur et fortune* [2]. — 4.

¶ Jeunesse du prince, source des belles fortunes. — 4.

[1] La Bruyère n'est point ici inférieur à Bossuet, qui a dit : « L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, entrer dans tous les intérêts : à quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir ? Il n'y a rien de si sec, ni de moins flexible ; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, entièrement inutile : ainsi l'on se résout facilement à le mépriser, et ensuite à le sacrifier... » (*Sermon contre l'ambition.*)

[2] Auger pense que la citation est simulée, et que La Bruyère a fait un *pastiche*, comme déjà, dans un chapitre précédent, il s'est amusé à imiter Montaigne.

¶ *Timante* [1], toujours le même, et sans rien perdre de ce mérite qui lui a attiré la première fois de la réputation et des récompenses, ne laissoit pas de dégénérer dans l'esprit des courtisans : ils étoient las de l'estimer; ils le saluoient froidement, ils ne lui sourioient plus, ils commençoient à ne le plus joindre, ils ne l'embrassoient plus, ils ne le tiroient plus à l'écart pour lui parler mystérieusement d'une chose indifférente, ils n'avoient plus rien à lui dire. Il lui falloit cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur mémoire, et en rafraîchir l'idée : ils lui font comme dans les commencements, et encore mieux. — 4.

¶ Que d'amis, que de parents naissent en une nuit au nouveau ministre ! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur société d'études, les droits du voisinage; les autres feuillettent leur généalogie, remontent jusqu'à un trisaïeul, rappellent le côté paternel et le maternel : l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit, et l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient; on l'imprimeroit volontiers : *C'est mon ami, et je suis fort aise de son élévation; j'y dois prendre part, il m'est assez proche* [2]. Hommes vains et dévoués à la fortune, fades courtisans, parliez-vous ainsi il y

[1] De Pompone, suivant les *clefs* manuscrites et imprimées. Saint-Simon dit de lui : « Poli, obligeant, et jamais ministre qu'en traitant, il se fit adorer à la cour, où il mena une vie égale, unie, et toujours éloignée du luxe et de l'épargne ; ne connoissant de délassement de son grand travail qu'avec sa famille, ses amis et ses livres. » De Pompone, disgracié depuis la paix de Nimègue, et privé de sa charge de secrétaire d'Etat, par les intrigues réunies de Colbert et de Louvois, fut rappelé après la mort de ce dernier. Il était l'ami de Mme de Sévigné, qui en parle souvent dans ses lettres. (Voy. sur Pompone et les causes de sa disgrace : *Mém.* de Saint-Simon, t. II, p. 322 et suivantes, in-8°. — Lettres de Sévigné des 22, 29 nov., 6, 8 et 13 déc. 1679, et 7 fév. 1680.)

[2] Le maréchal de Villeroi, lors de l'élévation de M. Pelletier au contrôle général, s'écria qu'il en était ravi, parce qu'ils étaient parents, bien que cela ne fût pas vrai.

a huit jours? Est-il devenu, depuis ce temps, plus homme de bien, plus digne du choix que le prince en vient de faire? Attendiez-vous cette circonstance pour le mieux connoître? — 5.

¶ Ce qui me soutient et me rassure contre les petits dédains que j'essuie quelquefois des grands et de mes égaux, c'est que je me dis à moi-même : Ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, et ils ont raison; elle est bien petite. Ils m'adoreroient sans doute si j'étois ministre. — 5.

Dois-je bientôt être en place? le sait-il? est-ce en lui un pressentiment? il me prévient, il me salue. — 5.

¶ Celui qui dit : *Je dinai hier à Tibur*, ou : *J'y soupe ce soir*, qui le répète, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus* dans les moindres conversations, qui dit : *Plancus me demandoit... Je disois à Plancus...*, celui-là même apprend dans ce moment que son héros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire. Il part de la main [1], il rassemble le peuple dans les places ou sous [2] les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son consulat, lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde, ne lui passe point une mémoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme sévère et laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire, parmi les ennemis de l'empire, un ennemi [3]. — 7.

¶ Un homme de mérite se donne, je crois, un joli spectacle, lorsque la même place à une assemblée, ou à un spectacle, dont il est refusé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, ni

1 « Expression métaphorique, empruntée à l'équitation, dit Walckenaër. *Il part de la main*, c'est-à-dire avec empressement, avec promptitude, comme un cheval qui commence à se mettre au galop. »

2 Var. *Sur*, dans la 9e édit. Faute d'impression.

3 Cet article, qui parut dans la 7e édition en 1692, a été appliqué à Louvois, mort subitement l'année précédente. *Tibur* serait Meudon, où ce fameux ministre avait une habitation presque royale.

d'esprit pour connoître et pour juger; qui n'est recommandable que par de certaines livrées, que même il ne porte plus. — 6.

¶ *Théodote*, avec un habit austère, a un visage comique, et d'un homme qui entre sur la scène : sa voix, sa démarche, son geste, son attitude, accompagnent son visage; il est fin, *cauteleux*, doucereux, mystérieux; il s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille : *Voilà un beau temps; voilà un grand dégel*[1]. S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites, et celles même qui ne conviennent guère qu'à une jeune précieuse[2]. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de cartes ou à se saisir d'un papillon, c'est celle de Théodote pour une affaire de rien, et qui ne mérite pas qu'on s'en remue : il la traite sérieusement, et comme quelque chose qui est capital; il agit, il s'empresse, il la fait réussir : le voilà qui respire et qui se repose, et il a raison; elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur; ils y pensent le jour, ils y rêvent la nuit; ils montent l'escalier d'un ministre, et ils en descendent; ils sortent de son antichambre, et ils y rentrent; ils n'ont rien à lui dire, et ils lui parlent; ils lui parlent une seconde fois : les voilà contents, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption[3]. Vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connoissent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné : c'est à leurs parents à en prendre soin et à les renfermer,

[1] De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

(Molière, *le Misanthrope*, acte 2, sc. 5.)

[2] La *clef* cite l'abbé de Choisy. On connaît ses goûts futiles et sa manie de se déguiser en femme.

[3] On ne peut être plus hardi et plus énergique. C'est trop fort pour l'auteur des *Sentiments critiques*, qui trouve les expressions *hasardées* et la *métaphore outrée* (p. 286 et 287).

de peur que leur folie ne devienne fureur, et que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperdument ; mais sa passion a moins d'éclat ; il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement ; il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur : ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement, reconnoissance. Si la place d'un Cassini devenoit vacante, et que le suisse ou le postillon du favori s'avisât de la demander, il appuieroit sa demande, il le jugeroit digne de cette place, il le trouveroit capable d'observer et de calculer, de parler de parélies et de parallaxes. Si vous demandiez [1] de Théodote s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerois ses ouvrages, et je vous dirois : Lisez, et jugez ; mais s'il est dévot ou courtisan, qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire ? Je prononcerois plus hardiment sur son étoile. Oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance ; vous serez placé, et bientôt. Ne veilliez plus, n'imprimez plus ; le public vous demande quartier. — 7.

¶ N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté, dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnoissez-vous à son visage, à ses entretiens ? Il ne nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents ; celui dont il lui échapperoit de dire ce qu'il en pense est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcheroit de *cheminer*. Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins lui soit

[1] Var. *Si vous demandez*, 7e édition.

contraire [1]. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit; la vérité blesse son oreille. Il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan; et, parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable. Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue et des distractions fréquentes. Il a une profusion, le dirai-je? des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique [2]; il a des formules de compliments différents pour l'entrée et pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité; et il n'y a personne de ceux qui se payent de mines et de façons de parler qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures; il est médiateur, confident, entremetteur: il veut gouverner. Il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour; il sait où il faut se placer pour être vu; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires; et, pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet; ou, s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée; il se tait au contraire, et fait le

[1] Il faudrait *que nul ne lui soit...*

[2] « Il n'y a pas de gens qui crachent plus, dit l'auteur des *Sentiments critiques*, et qui, par conséquent, soient plus humides, que les pulmoniques. » (P. 287.)

mystérieux, sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point[1]. — 8.

¶ Il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels. Qui croiroit que l'empressement pour les spectacles, que les éclats et les applaudissements aux théâtres de Molière et d'Arlequin, les repas, la chasse, les ballets, les carrousels, couvrissent tant d'inquiétudes, de soins et de divers intérêts, tant de craintes et d'espérances, des passions si vives et des affaires si sérieuses[2] ?— 1.

¶ La vie de la cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique. Il faut arranger ses pièces et ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois, et jouer de caprice; et après toutes ses rêveries et toutes ses mesures on est échec, quelquefois mat. Souvent, avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame, et l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte, ou le plus heureux[3]. — 4.

¶ Les roues, les ressorts, les mouvements, sont cachés;

[1] *Se taire sur ce qu'on ne sait point* est une de ces hardiesses particulières à La Bruyère. Il y a d'autres traits, dans ce *caractère*, qui définissent parfaitement le courtisan : *Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne...Il se croit complice et responsable des observations qu'il a entendues... Il vise également à se faire des patrons et des créatures... Il pleure d'un œil et rit de l'autre*, etc.

[2] « La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouverez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai : vous diriez qu'on ne songe qu'à se divertir.» (Bossuet, *Orais. funèbre d'Anne de Gonzague.*)

[3] Var. *Quelquefois mat : le plus fou l'emporte, ou le plus heureux*, dans les 4e, 5e et 6e éditions. La phrase intermédiaire : *souvent*, etc., et la substitution du mot *habile* à celui de *fou*, sont de la 7e édition.

rien ne paroît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour : image du courtisan, d'autant plus parfaite qu'après avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti. — 5.

¶ Les deux tiers de ma vie sont écoulés ; pourquoi tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste ? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne, ni les petitesses où je me surprends, ni les humiliations, ni les hontes que j'essuie. Trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyoit bien qu'à force de lever la tête : nous disparoîtrons, moi qui suis si peu de chose, et ceux que je contemplois si avidement, et de qui j'espérois toute ma grandeur. Le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite, et un endroit qui soit son domaine. N*** a pensé cela dans sa disgrâce, et l'a oublié dans la prospérité [1]. — 1.

¶ Un noble, s'il vit chez lui dans sa province, il vit libre, mais sans appui ; s'il vit à la cour, il est protégé, mais il est esclave : cela se compense. — 1.

¶ *Xantippe* [2], au fond de sa province, sous un vieux toit et dans un mauvais lit, a rêvé pendant la nuit qu'il voyoit le prince, qu'il lui parloit, et qu'il en ressentoit une extrême joie. Il a été triste à son réveil ; il a conté son songe, et il a dit : Quelles chimères ne tombent point dans l'esprit des hommes pendant qu'ils dorment ! Xantippe a continué de vivre : il est venu à la cour, il a vu le prince, il lui a parlé ; et il a été plus loin que son songe, il est favori. — 4.

¶ Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu ? — 1.

¶ L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune [3]. — 1.

[1] Var. *Sa prospérité*, dans la Ire édition seulement.

[2] Bontems, valet de chambre du roi, suivant les *clefs* manuscrites et imprimées.

[3] Bourdaloue a dit en parlant de l'ambitieux : « Il a dans une

¶ Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vus du prince, qui n'en sauroit voir mille à la fois ; et, s'il ne voit aujourd'hui que ceux qu'il vit hier et qu'il verra demain, combien de malheureux [1] ! — 1.

¶ De tous ceux qui s'empressent auprès des grands et qui leur font la cour [2], un petit nombre les honore dans le cœur, un grand nombre les recherche par des vues d'ambition et d'intérêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une sotte impatience [3] de se faire voir. — 1.

¶ Il y a de certaines familles qui, par les lois du monde ou ce qu'on appelle de la bienséance, doivent être irréconciliables. Les voilà réunies ; et où la religion a échoué quand elle a voulu l'entreprendre, l'intérêt s'en joue, et le fait sans peine. — 7.

¶ L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens, au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse [4] : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils leur préfèrent des repas, des viandes, et des amours ridicules. Celui-là, chez eux, est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en

cour autant de maîtres dont il dépend qu'il y a de gens de toutes conditions dont il espère d'être secondé ou dont il craint d'être desservi. » (*Sermon sur l'ambition.*)

[1] Bussy-Rabutin, au commencement de sa disgrace, obtint une audience du roi : « Sire, lui dit-il, il y a trois semaines que je ne fais que languir : Votre Majesté ne daignoit pas jeter les yeux sur moi. J'aime autant qu'elle me fasse mourir que de ne me plus regarder. Et en disant cela, ajoute-t-il, les larmes me vinrent aux yeux. » (*Mémoires de messire Roger de Rabutin*, 1697, t. II, p. 304 ; *l'Usage des adversités*, p. 134.)

[2] Var. *Et leur font la cour*, dans les éditions antérieures à la 8e.

[3] Var. *Ou une sotte impatience*, dans les cinq premières éditions.

[4] Mme de Scudéry écrivait en 1673 au comte de Bussy : « Le maréchal de Gramont est plus galant mille fois que nos jeunes gens : cela me fait voir que ce qui s'en va vaut mieux que ce qui vient. »

ont fait le leur a rendu insipide. Ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignoient de cacher l'endroit par où elles pourroient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels, et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche [1] qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur dieu et leur roi. Les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu'ils nomment église. Il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur dieu, où un prêtre célèbre des mystères, qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables. Les grands [2] forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paroissent debout, le dos tourné directement au prêtre [3] et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination; car ce peuple paroît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment ***; il est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus d'onze

[1] Var. *Ils descendent..., changent... et empêchent,* dans les deux premières éditions.

[2] Var. *Ces grands*, dans les trois premières éditions.

[3] Var. *Aux prêtres*, dans toutes les éditions antérieures à la 9e;

cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons[1]. — I.

¶ Qui considérera que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe[2] et se remplit pendant toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire et tout le bonheur des saints[3]. — I.

[1] Quelle énergie dans ces mots : *Il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte !* et quelle hardiesse dans la peinture des courtisans, qui, à l'église *ont le dos tourné au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi !* Comme ensuite l'auteur raille amèrement ! *On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination*, etc. — Plusieurs éditeurs avaient remplacé les étoiles par le mot *Versailles ;* sur quoi Auger observe avec sagacité que « c'est dénaturer le morceau, dont tout l'effet, dont le charme consiste à décrire la résidence royale en termes de relation, comme une contrée récemment découverte par les voyageurs, et à nous faire sentir combien les usages de ce pays nous sembleraient singuliers, bizarres et ridicules, s'il appartenoit à un autre continent que l'Europe, à un autre royaume que la France. »

[2] Var. *Qui s'occupe*, dans les sept premières éditions.

[3] Il n'y a rien d'exagéré dans cette ingénieuse raillerie : l'idolâtrie pour le roi est attestée par les mémoires et correspondances du temps. Mme de Sévigné, revenant de Versailles (mars 1683), parle à Mme de Guitaut de tous les enchantements qu'elle y a trouvés : — « Mais, ajoute-t-elle, ce qui me plaît souverainement, c'est de vivre quatre heures entières avec le roi, être dans ses plaisirs et lui dans les nôtres : c'est assez pour contenter tout un royaume qui aime passionnément à voir son maître. » Le maréchal de Villeroi écrit à Mme de Maintenon (24 février 1712) : « Je commence à voir les cieux ouverts, le roi m'a accordé une audience. » Et le duc de Richelieu (13 septembre 1715) : « J'aime autant mourir que d'être deux ou trois mois sans voir le roi. » On ne se faisait nul scrupule de le comparer sérieusement à la divinité. Mlle de Montpensier, dans une réponse à une lettre de Bussy, dit en parlant du roi : « Il est comme Dieu, il faut attendre sa volonté avec soumission, et tout espérer de sa justice et de sa bonté sans impatience, afin d'en avoir plus de mérite. » Le même Bussy s'adressant à M. de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la chambre : « Je m'imaginois que comme la patience dans les adversités et la résignation aux volontés de Dieu apaisoient sa colère et rendoient enfin digne de ses grâces, il en étoit de même à l'égard

¶ Les grands seigneurs sont pleins d'égards pour les princes; c'est leur affaire, ils ont des inférieurs. Les petits courtisans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, et vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne. — 4.

¶ Que manque-t-il de nos jours à la jeunesse? Elle peut et elle sait; ou du moins quand elle sauroit autant qu'elle peut, elle ne seroit pas plus décisive. — 4.

¶ Foibles hommes! Un grand dit de *Timagène*, votre ami, qu'il est un sot, et il se trompe. Je ne demande pas que vous répliquiez qu'il est homme d'esprit; osez seulement penser qu'il n'est pas un sot. — 4.

De même il prononce d'*Iphicrate* qu'il manque de cœur; vous lui avez vu faire une belle action : rassurez-vous, je vous dispense de la raconter, pourvu qu'après ce que vous venez d'entendre [1], vous vous souveniez encore de la lui avoir vu faire. — 4.

¶ Qui sait parler aux rois, c'est peut-être où se termine toute la prudence et toute la souplesse du courtisan. Une parole échappe, et elle tombe de l'oreille du prince bien avant dans sa mémoire, et quelquefois jusque dans son cœur : il est impossible de la ravoir; tous les soins que l'on prend et toute l'adresse dont on use pour l'expliquer ou pour l'affoiblir, servent à la graver plus profondément et à l'enfoncer davantage. Si ce n'est que contre nous-mêmes que nous ayons parlé, outre que ce malheur n'est pas ordinaire, il y a encore un prompt remède, qui est de nous instruire par notre faute, et de souffrir la peine de notre légèreté; mais si c'est contre quelque autre, quel abatte-

du roi... » — Mais, dit-il, dans une autre lettre, le roi sait bien mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes.» (Voy. *Mém. de Roger de Rabutin*, t. II, p. 199 et 203.)

[1] Var. *Qu'après ce qu'a dit un prince*, dans les 4e, 5e, 6e et 7e éditions.

ment! quel repentir! Y a-t-il une règle plus utile contre un si dangereux inconvénient, que de parler des autres au souverain, de leurs personnes, de leurs ouvrages, de leurs actions, de leurs mœurs ou de leur conduite, du moins avec l'attention, les précautions et les mesures dont on parle de soi? — 5.

¶ Diseurs de bons mots, mauvais caractère : je le dirois, s'il n'avoit été dit [1]. Ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres, plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante. Cela n'a pas été dit, et je l'ose dire [2]. — 4.

¶ Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un magasin, et dont l'on se sert pour se féliciter les uns les autres sur les événements. Bien qu'elles se disent souvent sans affection, et qu'elles soient reçues sans reconnoissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre, parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur, qui est l'amitié, et que les hommes, ne pouvant guère compter les uns sur les autres pour la réalité, semblent être convenus entre eux de se contenter des apparences [3]. — 1.

¶ Avec cinq ou six termes de l'art, et rien de plus, l'on se donne pour connoisseur en musique, en tableaux, en bâ-

[1] C'est Pascal qui l'a dit (Voy. *Pensées*, art. 6, p. 80, édit. Havet.) La Fontaine a dit aussi :

> Dieu ne créa que pour les sots
> Les méchants diseurs de bons mots.
>
> (*Le Rieur et les Poissons.*)

[2] « Qu'on réfléchisse un moment, observe Victorin Fabre, que c'est un écrivain satirique qui n'a pas craint d'avancer cela, et qu'aucun de ses nombreux ennemis, en vomissant contre lui tant d'injures, ne s'est jamais hasardé à lui en faire l'application.» (*Éloge de La Bruyère.*)

[3] « L'effet de la politesse d'usage est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. » (Duclos, *Considérations sur les mœurs.*)

timents, et en bonne chère : l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir, et à manger ; l'on impose à ses semblables, et l'on se trompe soi-même. — 1.

¶ La cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, et suppléent au mérite. Ils savent entrer et sortir ; ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point ; ils plaisent à force de se taire, et se rendent importants par un silence longtemps soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes ; ils payent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste et d'un sourire : ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur ; si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf [1]. — 6.

¶ Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident [2] ; ils en sont les premiers surpris et consternés : ils se reconnoissent enfin, et se trouvent dignes de leur étoile ; et comme si la stupidité et la fortune étoient deux choses incompatibles, ou qu'il fût impossible d'être heureux et sot tout à la fois, ils se croient de l'esprit ; ils hasardent, que dis-je ? ils ont la confiance de parler en toute rencontre, et sur quelque matière qui puisse s'offrir, et sans nul discernement des personnes qui les écoutent. Ajouterai-je qu'ils épouvantent ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité et par leurs fadaises ? Il est vrai du moins qu'ils déshonorent sans ressource ceux qui ont quelque part au hasard de leur élévation. — 6.

¶ Comment nommerai-je cette sorte de gens qui ne sont fins que pour les sots ? Je sais du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils savent tromper. — 4.

[1] « A combien de sottes âmes, en mon temps, a servy une mine froide et taciturne de tiltre de prudence et de capacité ! » (Montaigne, *Essais*, liv. 3, chap. 8.)

[2] Var. Dans les 6e et 7e édit., il y a, entre les mots *accident* et *ils en sont*, ceux-ci : *ils ne l'espéroient point*.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soi que l'on n'est que médiocrement fin [1]. — 1.

La finesse n'est ni une trop bonne ni une trop mauvaise qualité ; elle flotte entre le vice et la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse, et peut-être où elle ne doive être suppléée par la prudence. — 4.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie ; de l'un à l'autre le pas est glissant ; le mensonge seul en fait la différence : si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie. — 4.

Avec les gens qui, par finesse, écoutent tout et parlent peu, parlez encore moins ; ou si vous parlez beaucoup, dites peu de chose. — 4.

¶ Vous dépendez, dans une affaire qui est juste et importante, du consentement de deux personnes. L'un vous dit : J'y donne les mains pourvu qu'un tel y condescende ; et ce tel y condescend, et ne désire plus que d'être assuré des intentions de l'autre. Cependant rien n'avance ; les mois, les années, s'écoulent inutilement. Je m'y perds, dites-vous, et je n'y comprends rien ; il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent, et qu'ils se parlent. Je vous dis, moi, que j'y vois clair, et que j'y comprends tout : ils se sont parlé. — 5.

¶ Il me semble que qui sollicite pour les autres a la confiance d'un homme qui demande justice, et qu'en parlant ou en agissant pour soi-même on a l'embarras et la pudeur de celui qui demande grâce. — 7.

¶ Si l'on ne se précautionne à la cour contre les piéges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné, avec tout son esprit, de se trouver la dupe de plus sots que soi. — 1.

[1] Et La Rochefoucauld : « C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté. »

¶ Il y a quelques rencontres dans la vie où la vérité et la simplicité sont le meilleur manége du monde [1].

¶ Êtes-vous en faveur, tout manége est bon, vous ne faites point de fautes, tous les chemins vous mènent au terme [2] : autrement, tout est faute, rien n'est utile, il n'y a point de sentier qui ne vous égare. — 6.

¶ Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps ne peut plus s'en passer ; toute autre vie pour lui est languissante. — 1.

¶ Il faut avoir de l'esprit pour être homme de cabale : l'on peut cependant en avoir à un certain point, que l'on est au-dessus de l'intrigue et de la cabale, et que l'on ne sauroit s'y assujettir ; l'on va alors à une grande fortune ou à une haute réputation par d'autres chemins [3]. — 1.

¶ Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toutes épreuves, et un mérite très-accompli, n'appréhendez pas, ô *Aristide*, de tomber à la cour ou de perdre la faveur des grands, pendant tout le temps qu'ils auront besoin de vous. — 4.

¶ Qu'un favori s'observe de fort près ; car, s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers, et s'il me reconduit un peu plus

1 « Il est difficile de démêler si un procédé net, sincère et honnête, est un effet de probité ou d'habileté. » (La Rochefoucauld.)

2 « La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise. » (La Rochefoucauld.) — Et Mme de Sévigné : « N'est-il pas vrai, ma fille, que tout tourne à bien pour ceux qui sont heureux ? » (L. du 6 déc. 1679.)

3 Var. Après cet article, on lisait dans les trois premières éditions : *Toutes les vues, toutes les maximes et tous les raffinements de la politique tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé et de tromper les autres.* L'auteur, dans sa quatrième édition, a transposé cette réflexion, en l'appliquant au *caractère* du *plénipotentiaire*, qu'elle termine. (Voir chapitre *du Souverain ou de la République*.)

loin, je penserai qu'il commence à tomber, et je penserai vrai. — 1.

L'homme a bien peu de ressources dans soi-même, puisqu'il lui faut une disgrâce ou une mortification pour le rendre plus humain, plus traitable, moins féroce, plus honnête homme. — 1.

¶ L'on contemple dans les cours de certaines gens, et l'on voit bien, à leur discours et à toute leur conduite, qu'ils ne songent ni à leurs grands-pères, ni à leurs petits-fils : le présent est pour eux ; ils n'en jouissent pas, ils en abusent. — 5.

¶ *Straton* est né sous deux étoiles : malheureux, heureux dans le même degré. Sa vie est un roman : non, il lui manque le vraisemblable. Il n'a point eu d'aventures ; il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais : que dis-je ? on ne rêve point comme il a vécu. Personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait ; l'extrême et le médiocre lui sont connus : il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune ; rien ne lui est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il assuroit fort sérieusement qui étoient en lui ; il a dit de soi : *J'ai de l'esprit, j'ai du courage* ; et tous ont dit après lui : *Il a de l'esprit, il a du courage*. Il a exercé dans l'une et l'autre fortune le génie du courtisan, qui a dit de lui plus de bien peut-être et plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joli, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'héroïque, ont été employés à son éloge ; et tout le contraire a servi depuis pour le ravaler : caractère équivoque, mêlé, enveloppé ; une énigme, une question presque indécise [1]. — 6.

[1] Ici La Bruyère a particularisé le *caractère*. Il s'agit évidemment de Lauzun, et Saint-Simon l'a reconnu lui-même : « Il a été, dit-il, un personnage si extraordinaire et si unique en tout genre, que c'est avec beaucoup de raison que La Bruyère a dit de lui dans ses *Caractères*, qu'il n'étoit pas permis de rêver comme il a vécu. » (*Mémoires*, t. XX, p. 38, in-8°, Hachette.) — Il est remarquable que Mme de Sévigné, en annonçant le mariage de Lauzun, mariage lui-

¶ La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux; et sa chute, au-dessous[1]. — 5.

¶ Celui qui, un beau jour, sait renoncer fermement ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, et quelquefois de bien des crimes. — 1.

¶ Dans cent ans, le monde subsistera encore en son entier; ce sera le même théâtre et les mêmes décorations; ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grâce reçue, ou ce qui s'attriste et se désespère sur un refus, tous auront disparu de dessus la scène. Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles; ils s'évanouiront à leur tour; et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus; de nouveaux acteurs ont pris leur place. Quel fond à faire sur un personnage de comédie[2]? — 5.

même si extraordinaire, a employé les expressions les plus opposées, comme les qualités du personnage. (Voy. Lettre du 15 décembre 1670.)

[1] Var. *Et la chute*, 5e édition.

[2] « Les âges se renouvellent, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement. Rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint... Une nouvelle cour a succédé à celle que nos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs... Un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que nous nous en soyons aperçus, sur les débris du premier. » (Massillon, *Carême, jeudi de la 4e semaine*.) On retrouve aussi la même pensée dans le roman de Cervantes : « A le bien prendre, Sancho, dit Don Quichotte, tout ici-bas n'est que comédie, et ce monde lui-même n'est qu'un vaste théâtre sur lequel nous jouons chacun le rôle dont la Providence nous a chargés dans la pièce qu'on appelle la *vie*... Et comme, la pièce finie, les comédiens quittent leur costume de théâtre, et ne conservent entre eux d'autre distinction que celle de leur mérite personnel, de même en ce monde, à la fin de la vie, la mort ne nous laisse plus que l'habit de la nature, qui est le même pour tous, et nous entasse dans le tombeau, sans autre distinction réelle et durable que celle des vertus et des talents que nous avons montrés sur la scène du monde. » (2e part., chap. 12.)

¶ Qui a vu la cour a vu du monde ce qui est le plus beau, le plus spécieux et le plus orné : qui méprise la cour, après l'avoir vue, méprise le monde. — 7.

¶ La ville dégoûte de la province; la cour détrompe de la ville, et guérit de la cour. — 6.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite. — 1.

DES GRANDS

La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle, et l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix et leurs manières si général, que, s'ils s'avisoient d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie. — 1.

¶ Si vous êtes né vicieux, ô *Théagène*, je vous plains; si vous le devenez par foiblesse pour ceux qui ont intérêt que vous le soyez, qui ont juré entre eux de vous corrompre, et qui se vantent déjà de pouvoir y réussir, souffrez que je vous méprise. Mais si vous êtes sage, tempérant, modeste, civil, généreux, reconnoissant, laborieux, d'un rang d'ailleurs et d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, et à faire les règles plutôt qu'à les recevoir, convenez avec cette sorte de gens de suivre par complaisance leurs déréglements, leurs vices et leur folie, quand ils auront, par la déférence qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous chérissez; ironie forte, mais utile, très-propre à mettre vos mœurs en sûreté, à renverser tous leurs projets, et à les jeter dans le

parti de continuer d'être ce qu'ils sont, et de vous laisser tel que vous êtes [1]. — 6.

¶ L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit. Je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois [2]. — 1.

¶ Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie; mais de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusque-là [3]. — 1.

¶ On demande si, en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange ou une espèce de compensation de bien et de mal qui établiroit entre elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'une [4] ne seroit guère plus désirable que l'autre. Celui qui est puissant, riche, et à qui

[1] On ne peut douter que l'auteur n'ait eu l'intention de particulariser encore ce *caractère*. On a reconnu généralement le grand prieur de Vendôme, dont les déréglements sont signalés dans les vaudevilles et les libelles du temps. Saint-Simon aussi ne l'a pas ménagé. (Voy. t. V, p. 140, in-8°.)

[2] En écrivant cette réflexion, La Bruyère pensait peut-être à sa position chez des princes, et osait s'apprécier avec une noble fierté. — Ménage observe que Michel Cervantes fait dire la même chose à peu près à Don Quichotte, dans le chap. 31, part. 2. (Voy. *Ménagiana*, t. III, p. 381.)

[3] La Bruyère est ici tout à la fois satirique et touchant. Il semble qu'il puise dans son cœur l'amertume qu'il répand sur l'inhumanité des grands.

[4] Var. *L'un*, dans les édit. qui ont suivi la 4e.

il ne manque rien, peut former cette question ; mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide [1]. — 4.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, et qui y demeure, jusques à ce que la misère l'en ait ôté. Ainsi les grands se plaisent dans l'excès, et les petits aiment la modération : ceux-là ont le goût de dominer et de commander, et ceux-ci sentent du plaisir et même de la vanité à les servir et à leur obéir : les grands sont entourés, salués, respectés ; les petits entourent, saluent, se prosternent ; et tous sont contents. — 4.

¶ Il coûte si peu aux grands à ne donner que des paroles, et leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement. — 4.

¶ Il est vieux et usé, dit un grand ; il s'est crevé à me suivre : qu'en faire ? Un autre, plus jeune, enlève ses espérances, et obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux que parce qu'il l'a trop mérité [2]. — 4.

¶ Je ne sais, dites-vous avec un air froid et dédaigneux, *Philante* a du mérite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exactitude sur son devoir, de la fidélité et de l'attachement pour son maître, et il en est médiocrement considéré ; il ne plaît

[1] Non ; car un homme pauvre ne connait que les peines de sa position, et peut se faire illusion sur les avantages de la puissance et de la richesse. Une semblable question ne saurait être bien résolue que par celui qui aurait passé alternativement par les deux conditions. — Cette pensée, au surplus, rappelle celle-ci de La Rochefoucauld : « Quelque différence qui paroisse entre les fortunes, il y a une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales. »

[2] Toujours un intérêt compatissant au malheur. Il y a encore aujourd'hui de ces victimes de leur dévouement, sinon au service des grands, du moins au service de l'État. Que de pauvres employés *vieillis et usés*, qui se voient supplantés par *de plus jeunes*, et auxquels on ne refuse de l'avancement *que parce qu'ils l'ont trop mérité !*

pas, il n'est pas goûté. Expliquez-vous : est-ce Philante, ou le grand qu'il sert, que vous condamnez ? — 4.

¶ Il est souvent plus utile de quitter les grands que de s'en plaindre. — 6.

¶ Qui peut dire pourquoi quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres la faveur des grands ? — 1.

¶ Les grands sont si heureux, qu'ils n'essuient pas même, dans toute leur vie, l'inconvénient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leur genre, et dont ils ont tiré le plus de plaisir et le plus d'utilité. La première chose que la flatterie sait faire, après la mort de ces hommes uniques, et qui ne se réparent point[1], est de leur supposer des endroits foibles, dont elle prétend que ceux qui leur succèdent sont très-exempts : elle assure que l'un, avec toute la capacité et toutes les lumières de l'autre, dont il prend la place, n'en a point les défauts ; et ce style sert aux princes à se consoler du grand et de l'excellent par le médiocre[2]. — 4.

¶ Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit ; les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur. Les gens de bien plaignent les uns et

1 Une chose se *répare*, non un homme. Il semble donc qu'il eût fallu ou faire rapporter le verbe à *la mort*, ou substituer : *et qui ne se remplacent point*. Mais il y a eu intention de la part de La Bruyère ; la hardiesse de l'ellipse devait plaire à un écrivain aussi énergique. Nous avons déjà vu *guérir de la beauté*, p. 184.

2 Les *clefs* nomment Louvois pour le serviteur peu regretté, et l'application paraît frappante ; mais M. Walckenaër observe avec raison que, cet article ayant paru en 1689, dans la 4e édition, La Bruyère n'a pu faire allusion à Louvois, qui est mort deux ans après, en 1691. Il n'a pu également penser à Vauban, dont la mort est plus éloignée encore (1707). « Le roi, dit Saint-Simon, y fut insensible jusqu'à ne pas faire semblant de s'apercevoir qu'il eût perdu un serviteur si utile et si illustre. » (T. V, p. 368, in-8°.) Ces exemples se reproduisent en tout temps, et la vérité de l'observation est malheureusement générale.

les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu. — 1.

¶ Quand je vois, d'une part, auprès des grands, à leur table, et quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, empressés, intrigants, aventuriers, esprits dangereux et nuisibles, et que je considère, d'autre part, quelle peine ont les personnes de mérite à en approcher, je ne suis pas toujours disposé à croire que les méchants soient soufferts par intérêt, ou que les gens de bien soient regardés comme inutiles; je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée, que grandeur et discernement sont deux choses différentes, et l'amour pour la vertu et pour les vertueux une troisième chose. — 4.

¶ *Lucile* aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques grands, que d'être réduit à vivre familièrement avec ses égaux[1]. — 1.

La règle de voir de plus grands que soi doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talents pour la réduire en pratique. — 1.

¶ Quelle est l'incurable maladie de *Théophile?* Elle lui dure depuis plus de trente années; il ne guérit point : il a voulu, il veut et il voudra gouverner les grands; la mort seule lui ôtera avec la vie cette soif d'empire et d'ascendant sur les esprits. Est-ce en lui zèle du prochain? est-ce habitude? est-ce une excessive opinion de soi-même? Il n'y a point de palais où il ne s'insinue : ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête; il passe à une embrasure, ou au cabinet : on attend qu'il ait parlé, et longtemps, et avec

[1] « La plupart des hommes savent mieux vivre avec leurs supérieurs et leurs inférieurs qu'avec leurs égaux. L'ambition est attirée près de ceux-là ; la vanité est flattée près de ceux-ci; tandis que l'intérêt éloigne des autres, avec lesquels on a des concurrences et des rivalités à soutenir. » (*Observations morales*, Paris, 1830.) — Var. L'article ci-dessus, ainsi que le paragraphe qui le suit, était au chapitre *de l'Homme*, dans les trois premières éditions.

action, pour avoir audience, pour être vu. Il entre dans le secret des familles; il est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux; il prévient, il s'offre, il se fait de fête; il faut l'admettre. Ce n'est pas assez, pour remplir son temps ou son ambition, que le soin de dix mille âmes dont il répond à Dieu comme de la sienne propre; il y en a d'un plus haut rang et d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, et dont il se charge plus volontiers. Il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de médiation et de manége [1]. A peine un grand est-il débarqué, qu'il l'empoigne et s'en saisit; on entend plus tôt dire à Théophile qu'il le gouverne [2], qu'on n'a pu soupçonner qu'il pensoit à le gouverner [3]. — 6.

¶ Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au-dessus de nous nous les fait haïr [4]; mais un salut ou un sourire nous les réconcilie [5]. — 1.

[1] Var. *Ou de manége*, 6ᵉ, 7ᵉ et 8ᵉ édit. La 9ᵉ a substitué *et* à *ou*.

[2] Var. *Je le gouverne*, 6ᵉ et 7ᵉ édit. où ces mots sont en italique.

[3] Encore un portrait plutôt qu'un *caractère*. La Bruyère a voulu peindre certainement l'abbé Roquette, évêque d'Autun, qui avait la manie d'intriguer et de s'insinuer auprès des grands pour les gouverner. — *A peine un grand a-t-il débarqué*... Il s'agit du roi d'Angleterre, Jacques II, arrivé en France, dans l'année 1689, et qui embrassa presque aussitôt la religion catholique, vers laquelle il penchait. — Saint-Simon, l'abbé de Choisy et Mᵐᵉ de Sévigné s'accordent à désigner l'abbé Roquette pour l'original de *Tartufe*. (Voy. *Mém.* de Saint-Simon, t. V, p. 346-7, in-8°; *Mém.* de Choisy, livre 8, p. 371, collection Petitot; Lettres de Sévigné des 3 sept. 1677 et 12 avril 1680.) — On connait l'épigramme suivante, attribuée à Boileau :

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui;
Moi, qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

[4] Var. *Nous les rend haïssables*, dans la 1ʳᵉ édit. seule.

[5] Bussy, en alternative de faveur et de disgrace auprès du prince de Condé, dit à ce sujet : « Voilà la manière d'agir des princes, par-

¶ Il y a des hommes superbes, que l'élévation de leurs rivaux humilie et apprivoise; ils en viennent, par cette disgrâce, jusqu'à rendre le salut : mais le temps, qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel. — 6.

¶ Le mépris que les grands ont pour le peuple les rend indifférents sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, et tempère leur vanité. De même les princes, loués sans fin et sans relâche des grands ou des courtisans, en seroient plus vains, s'ils estimoient davantage ceux qui les louent. — 4.

¶ Les grands croient être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talents, comme de choses dues à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions : ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas toujours venu de leur fonds. Ils ont de grands domaines et une longue suite d'ancêtres; cela ne leur peut être contesté [1]. — 1.

¶ Avez-vous de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement? en croirai-je la prévention et la flatterie, qui publient hardiment votre mérite? elles me sont suspectes, et je les récuse. Me laisserai-je éblouir par un air de capacité ou de hauteur qui vous met au-dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit et de ce qui s'écrit; qui vous rend sec sur les louanges, et empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation? Je conclus de là plus naturellement que vous avez de la faveur, du crédit et

ticulièrement en France, où ils savent bien qu'après mille dégoûts qu'ils auront donnés à un gentilhomme, la moindre de leurs caresses le fera revenir et oublier tout le passé. » (*Mém.* t. Ier, p. 190.)

[1] Pour dire de telles vérités, l'auteur ne consultait pas sans doute les *Altesses auxquelles il étoit.* (Voy. *Lettre à Bussy*, Notice.)

de grandes richesses. Quel moyen de vous définir, *Téléphon*[1]? on n'approche de vous que comme du feu, et dans une certaine distance; et il faudroit vous développer, vous manier, vous confronter avec vos pareils, pour porter de vous un jugement sain et raisonnable. Votre homme de confiance, qui est dans votre familiarité, dont vous prenez conseil, pour qui vous quittez *Socrate* et *Aristide*[2], avec qui vous riez, et qui rit plus haut que vous, *Dave* enfin, m'est très-connu : seroit-ce assez pour vous bien connoître[3]? — 6.

¶ Il y en a de tels, que, s'ils pouvoient connoître leurs subalternes et se connoître eux-mêmes, ils auroient honte de primer. — 5.

¶ S'il y a peu d'excellents orateurs, y a-t-il bien des gens qui puissent les entendre? S'il n'y a pas assez de bons écrivains, où sont ceux qui savent lire? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les rois, et de les aider dans l'administration de leurs affaires. Mais s'ils naissent enfin, ces hommes habiles et intelligents, s'ils agissent selon leurs vues et leurs lumières, sont-ils aimés, sont-ils estimés autant qu'ils le méritent? Sont-ils loués de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font pour la patrie? Ils vivent, il suffit; on les censure s'ils échouent, et on les envie s'ils réussissent. Blâmons le peuple où il seroit ridicule de vouloir l'excuser. Son chagrin et sa jalousie, regardés des grands ou des puissants comme inévitables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien, et à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en faire même une règle de politique. — 5.

[1] Var. *Antiphon*, 6e et 7e édit.

[2] Var. Ce qui se trouve entre les mots *familiarité* et *avec qui* a été ajouté à la 8e édit.

[3] On a appliqué ce *caractère* au duc de la Feuillade (Louis), fils du maréchal, favori de Louis XIV. Saint-Simon fait de ce personnage un portrait peu avantageux. (T. III, p. 335-6, in-8°.)

Les petits se haïssent les uns les autres lorsqu'ils se nuisent réciproquement. Les grands sont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font, et par tout le bien qu'ils ne leur font pas. Ils leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté et de leur infortune; ou du moins ils leur paroissent tels. — 5.

¶ C'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même religion et un même Dieu : quel moyen encore de s'appeler Pierre, Jean, Jacques, comme le marchand ou le laboureur? Évitons d'avoir rien de commun avec la multitude; affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en séparent. Qu'elle s'approprie les douze apôtres, leurs disciples, les premiers martyrs (telles gens, tels patrons); qu'elle voie avec plaisir revenir, toutes les années, ce jour particulier que chacun célèbre comme sa fête. Pour nous autres grands, ayons recours aux noms profanes; faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de César et de Pompée, c'étoient de grands hommes; sous celui de Lucrèce, c'étoit une illustre Romaine; sous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier et de Tancrède, c'étoient des paladins, et le roman n'a point de héros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achille, d'Hercule, tous demi-dieux; sous ceux même de Phébus et de Diane. Et qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter, ou Mercure, ou Vénus, ou Adonis [1]? — 5.

¶ Pendant que les grands négligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires; qu'ils ignorent l'économie et la science d'un père de famille, et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance; qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des intendants; qu'ils se contentent d'être

[1] Plusieurs grands personnages du temps portaient ces noms. La *clef* cite entre autres : *César* de Vendôme, *Annibal* d'Estrées, *Hercule* de Rohan, *Achille* de Harlay, *Phébus* de Foix, *Diane* de Chastignier.

gourmets ou *coteaux* [1], d'aller chez *Thaïs* ou chez *Phryné*, de parler de la meute et de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon, ou à Philisbourg, des citoyens s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le foible de tout un État, songent à se mieux placer, se placent, s'élèvent, deviennent puissants, soulagent le prince d'une partie des soins publics [2]. Les grands, qui les dédaignoient, les révèrent; heureux s'ils deviennent leurs gendres [3] ! — 7.

¶ Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paroît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sauroit faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux. L'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y

[1] *Et qui s'est dit profes dans l'ordre des coteaux.* (Boileau, satire 3. Dans l'édition de la Haye, 1694, une note explique que « ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étoient partagés sur l'estime qu'on devoit faire des vins des coteaux qui sont aux environs de Reims. » C'étaient le duc de Mortemart, le commandeur de Souvré et le marquis de Sillery, ou, selon Ménage, les comtes d'Olonne et de Broussain et l'abbé de Villarceaux.) Mme de Sévigné parle d'un dîner qu'on lui donna, qui, « par l'extrême délicatesse des mets, surpassoit, dit-elle, celle de tous les coteaux. » (L. du 4 mars 1672). De Visé fit jouer une comédie, en 1665, sous ce titre : *les Coteaux, ou les Friants Marquis.*

[2] Décadence de la noblesse, progrès du tiers état : voilà une révolution qui se prépare. Ce mouvement d'ailleurs était secondé par le monarque, qui ne croyait pas, dans l'intérêt de son autorité, devoir prendre pour ministres des hommes d'une qualité éminente. (Voyez *Mém. de Louis XIV*, t. I, p. 32-3). C'est ce qui désolait Saint-Simon : « Je sentois, dit-il avec amertume, l'impossibilité de lui persuader qu'il pût sûrement admettre dans son conseil personne qui ne fît preuves complètes de roture. » (T. VII, p. 100 et 253, in-8°.)

[3] Le même Saint-Simon raconte comment le duc de la Feuillade rechercha en mariage la fille de Chamillart, qui était fort laide. (T. III, p. 338.)

joint les pernicieuses. Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme : celui-là a un bon fond, et n'a point de dehors; ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter? Je ne balance pas, je veux être peuple [1]. — 5.

¶ Quelque profonds que soient les grands de la cour, et quelque art qu'ils aient pour paroître ce qu'ils ne sont pas et pour ne point paroître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire aux dépens d'autrui, et à jeter un ridicule souvent où il n'y en peut avoir. Ces beaux talents se découvrent en eux du premier coup d'œil; admirables sans doute pour envelopper une dupe et rendre sot celui qui l'est déjà, mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sauroit se tourner et se plier en mille manières agréables et réjouissantes, si le dangereux caractère du courtisan ne l'engageoit pas à [2] une fort grande retenue. Il lui oppose un [3] caractère sérieux, dans lequel il se retranche; et il fait si bien que les railleurs, avec des intentions si mauvaises, manquent d'occasions de se jouer de lui [4]. — 1.

¶ Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité, font que les princes ont de la joie de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbécile et d'un mauvais conte : les gens moins heureux ne rient qu'à propos [5]. — 1.

[1] Voy. la Notice.

[2] Var. *Ne lui imposoit pas*, dans les deux premières édit.

[3] Var. *Il ne lui reste que le*, dans les deux premières édit. *Il lui propose*, dans la 9e : faute d'impression.

[4] Probablement La Bruyère indique ici le moyen dont il usait pour échapper à la malignité des princes de Condé et ne pas leur servir de jouet comme le pauvre Senteul. (Voy. la Notice.)

[5] « Mme Panache, dit Saint-Simon étoit une petite et fort vieille créature, avec des lippes et des yeux éraillés à faire mal à ceux qui

¶ Un grand aime la Champagne, abhorre la Brie ; il s'enivre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule différence que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le seigneur et l'estafier. — 8.

¶ Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des princes un peu de celui d'incommoder les autres. Mais non, les princes ressemblent aux hommes, ils songent à eux-mêmes, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité ; cela est naturel. — 1.

¶ Il semble que la première règle des compagnies, des gens en place [1] ou des puissants, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre. — 1.

¶ Si un grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir et dans l'occasion de faire plaisir ; et, si elle naît, cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir : si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit appréhender qu'elle ne lui échappe. Mais, comme c'est en une chose juste, il doit prévenir la sollicitation, et n'être vu que pour être remercié ; et, si elle est

la regardoient ; une espèce de gueuse qui s'étoit introduite à la cour sur le pied d'une manière de folle ; qui étoit tantôt au souper du roi, tantôt au dîner de Monseigneur et de madame la Dauphine, ou à celui de Monsieur, à Versailles ou à Paris, où chacun se divertissoit à la mettre en colère, et qui chantoit pouille aux gens à ces dîners-là, pour faire rire, mais quelquefois fort sérieusement et avec des injures qui embarrassoient et qui divertissoient encore plus ces princes et ces princesses, qui lui emplissoient ses poches de viandes et de ragoûts dont la sauce découloit tout le long de ses jupes. Les uns lui donnoient une pistole ou un écu, et les autres des chiquenaudes et des croquignoles dont elle entroit en furie... C'étoit le passe-temps de la cour ! » (*Mém.* t. I, p. 420, in-8°.)

[1] Var. *De gens en place*, 8e et 9e édit. Cette variante nous a paru une faute d'impression, et nous avons adopté la leçon des sept premières éditions.

facile, il ne doit pas même la lui faire valoir. S'il la lui refuse, je les plains tous deux [1]. — 4.

¶ Il y a des hommes nés inaccessibles ; et ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dépendent. Ils ne sont jamais que sur un pied ; mobiles comme le mercure, ils pirouettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent : semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une fête publique, ils jettent feu et flamme, tonnent et foudroient ; on n'en approche pas ; jusqu'à ce que, venant à s'éteindre, ils tombent, et par leur chute deviennent traitables, mais inutiles. — 6.

¶ Le suisse, le valet de chambre, l'homme de livrée, s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur première bassesse, mais par l'élévation et la fortune des gens qu'ils servent, et mettent tous ceux qui entrent par leur porte, et montent leur escalier, indifféremment au-dessous d'eux et de leurs maîtres : tant il est vrai qu'on est destiné à souffrir des grands et de ce qui leur appartient [2] ! — 4.

¶ Un homme en place doit aimer son prince, sa femme, ses enfants [3], et après eux les gens d'esprit ; il les doit

[1] Cicéron a dit, en s'adressant à César : « Il n'est rien tout à la fois ni de plus grand dans votre fortune que de pouvoir faire des heureux, ni de meilleur dans votre caractère que de le vouloir. » (*Pour Ligarius*, chap. 12.) — Et Massillon, s'adressant à Louis XV : « Employez votre autorité à faire des heureux... vous sentirez alors le plaisir d'être né grand, vous goûterez la véritable douceur de votre état ; c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. » (*Sermon pour le 4e dimanche, sur l'humanité des grands envers le peuple, Petit Carême.*)

[2] Nouvelle allusion à la position de l'auteur dans la maison de Condé. Le marquis de Lassay, qui y vivait aussi, et qui a dû connaître La Bruyère (il avait épousé une fille naturelle de monsieur le le Prince), se plaint également de l'entourage des grands : « Les cabales de leur petite cour, dit-il, l'insolence de leurs valets avec lesquels il ne faut jamais se commettre et dont il est plus sage de souffrir, tout devient insupportable. » (*Recueil de différentes choses. — Lettre à madame de****, t. II, p. 473.)

[3] Var. *Sa femme, ses enfants, son prince,* 4e et 5e édit.

adopter, il doit s'en fournir et n'en jamais manquer. Il ne sauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions et de bienfaits, mais de trop de familiarité et de caresses, les secours et les services qu'il en tire, même sans le savoir. Quels petits bruits ne dissipent-ils pas ? quelles histoires ne réduisent-ils pas à la fable et à la fiction ? Ne savent-ils pas justifier les mauvais succès par les bonnes intentions ; prouver la bonté d'un dessein et la justesse des mesures par le bonheur des événements ; s'élever contre la malignité et l'envie pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs ; donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaises ; détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus, et les mettre dans leur jour ; semer en mille occasions des faits et des détails qui soient avantageux, et tourner le ris et la moquerie contre ceux qui oseroient en douter ou avancer des faits contraires [1] ? Je sais que les grands ont pour maxime de laisser parler, et de continuer d'agir ; mais je sais aussi qu'il leur arrive, en plusieurs rencontres, que laisser dire les empêche de faire. — 4.

¶ Sentir le mérite, et, quand il est une fois connu, le bien traiter, deux grandes démarches à faire tout de suite, et dont la plupart des grands sont fort incapables. — 4.

¶ Tu es grand, tu es puissant, ce n'est pas assez ; fais que je t'estime, afin que je sois triste d'être déchu de tes bonnes grâces, ou de n'avoir pu les acquérir. — 4.

¶ Vous dites d'un grand ou d'un homme en place qu'il est prévenant, officieux, qu'il aime à faire plaisir ; et vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a su que vous preniez intérêt. Je vous entends :

[1] « Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les plus grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux, et qu'il les soutienne en leur absence même, qu'ils doivent tout faire pour en avoir. Mais qu'ils choisissent bien ; car s'ils font tous leurs efforts pour des sots, ceux-là leur seront inutiles, et même ils en médiront par compagnie. » (Pascal, *Pensées*, art. 6, p. 97, édit. Havet.)

on va pour vous au-devant de la sollicitation, vous avez du crédit, vous êtes connu du ministre, vous êtes bien avec les puissances : désiriez-vous que je susse autre chose ? — 4.

Quelqu'un vous dit : *Je me plains d'un tel ; il est fier depuis son élévation, il me dédaigne, il ne me connoît plus.* — *Je n'ai pas, pour moi,* lui répondez-vous, *sujet de m'en plaindre ; au contraire, je m'en loue fort, et il me semble même qu'il est assez civil.* Je crois encore vous entendre : vous voulez qu'on sache qu'un homme en place a de l'attention pour vous, et qu'il vous démêle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux, de peur de tomber dans l'inconvénient de leur rendre le salut ou de leur sourire. — 7.

Se louer de quelqu'un, se louer d'un grand, phrase délicate dans son origine, et qui signifie sans doute se louer soi-même, en disant d'un grand tout le bien qu'il nous a fait, ou qu'il n'a pas songé à nous faire. — 4.

On loue les grands pour marquer qu'on les voit de près, rarement par estime ou par gratitude. On ne connoît pas souvent ceux que l'on loue : la vanité ou la légèreté l'emporte quelquefois sur le ressentiment ; on est mal content d'eux et on les loue. — 4.

¶ S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un grand : il s'en tire, et vous laisse payer doublement, pour lui et pour vous [1]. — 4.

[1] Gil Blas, sacrifié par le duc de Lerme, dont il avait servi les intrigues, dit aussi : « C'est à quoi doivent s'attendre tous les petits agents dont les grands seigneurs se servent dans leurs secrètes et périlleuses négociations. » (Chap. 8.) La Bruyère et Le Sage ont pu avoir en vue Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et la reine Anne d'Autriche, qui, après avoir échoué dans leurs conspirations contre Richelieu, abandonnèrent, pour se sauver, ceux qu'ils avaient compromis. La duchesse du Maine, plus tard, fournit un nouvel exemple. Saint-Simon nous dit qu'elle dénonça elle-même les complices de sa conspi-

¶ Le prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut récompenser y a mis du sien ; et il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu. — 5.

¶ La noblesse expose sa vie pour le salut de l'État et pour la gloire du souverain[1] ; le magistrat décharge le prince d'une partie du soin de juger les peuples : voilà de part et d'autre des fonctions bien sublimes et d'une merveilleuse utilité ; les hommes ne sont guère capables de plus grandes choses, et je ne sais d'où la robe et l'épée ont puisé de quoi se mépriser réciproquement. — 4.

¶ S'il est vrai qu'un grand donne plus à la fortune lorsqu'il hasarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir et l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables, il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire et la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu ; il meurt obscur et dans la foule : il vivoit de même, à la vérité, mais il vivoit ; et c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses et serviles. Ceux, au contraire, que la naissance démêle d'avec le peuple, et expose aux yeux des hommes, à leur censure et à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur tempérament, s'il ne les portoit pas à la vertu ; et cette disposition de cœur et d'esprit, qui passe des aïeuls par les pères dans leurs descendants, est cette bravoure si familière aux personnes nobles, et peut-être la noblesse même. — 4.

ration contre le régent, et il ajoute : « C'est ainsi que font tous les princes et princesses quand ils n'ont plus besoin des gens. » (T. XVII, p. 374.)

[1] Var. *Pour la gloire du souverain et pour le salut de l'État*, 4e édition. — Changement remarquable. Plus haut (p. 344) l'auteur a corrigé pour mettre le *prince* avant une *femme* et des *enfants*. Ici il corrige pour mettre le *salut de l'État* avant *la gloire du souverain*.

Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite; mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aie à répondre à toute l'Europe, je suis ACHILLE. — 5.

¶ Les princes, sans autre science ni autre règle [1], ont un goût de comparaison: ils sont nés et élevés au milieu et comme dans le centre des meilleures choses, à quoi ils rapportent ce qu'ils lisent, ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de LULLI, de RACINE et de LE BRUN, est condamné. — 1.

¶ Ne parler aux jeunes princes que du soin de leur rang est un excès de précaution, lorsque toute une cour met son devoir et une partie de sa politesse à les respecter, et qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards dus à leur naissance, qu'à confondre les personnes et les traiter indifféremment et sans distinction des conditions et des titres. Ils ont une fierté naturelle, qu'ils retrouvent dans les occasions; il ne leur faut des leçons que pour la régler, que pour leur inspirer la bonté, l'honnêteté et l'esprit de discernement. — 1.

¶ C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, et que tout le monde lui cède. Il ne lui coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui, de prendre dans une assemblée une dernière place, afin que tous l'y voient et s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amère aux hommes d'une condition ordinaire : s'ils se jettent dans la foule, on les écrase; s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure. — 1.

¶ *Aristarque* se transporte dans la place avec un héraut et un trompette : celui-ci commence; toute la multitude accourt et se rassemble. Écoutez, peuple, dit le héraut;

[1] Var. *Sans d'autre science ni d'autre règle*, dans les deux premières éditions.

soyez attentifs; silence, silence! *Aristarque, que vous voyez présent, doit faire demain une bonne action.* Je dirai plus simplement et sans figure: Quelqu'un fait bien; veut-il faire mieux? que je ne sache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris [1]. — 5.

¶ Les meilleures actions s'altèrent et s'affoiblissent par la manière dont on les fait, et laissent même douter des intentions. Celui qui protége ou qui loue la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faste, sans affectation [2]: il n'use point de réponses graves et sentencieuses, encore moins de traits piquants et satiriques [3]; ce n'est jamais une scène qu'il joue pour le public, c'est un bon exemple qu'il donne, et un devoir dont il s'acquitte: il ne fournit rien aux visites des femmes, ni au cabinet [4], ni aux nouvellistes; il ne donne

[1] La *clef* nomme pour ce *caractère* et le précédent, de Harlay, premier président, qui, « ayant reçu, dit-elle, un legs de vingt-cinq mille livres, se transporta de sa terre à Fontainebleau, où la cour étoit alors, et par-devant un notaire royal, déclara cette somme au profit des pauvres. » Saint-Simon, d'accord avec la *clef*, accuse de Harlay d'hypocrisie, et en fait un portrait fort désavantageux. (Voy. *Mém.*, t. I, p. 142-3, et t. V, p. 380 et suiv., in-8.) Mme de Sévigné, au contraire, lui est favorable, et cite des traits de son désintéressement et de son intégrité. (Voy. Lettres des 13 octobre, 1675 et 9 octobre 1689.)

[2] Var. Ce qui suit, jusqu'à *ce n'est jamais*, a été ajouté dans la 7e édit.

[3] Autre allusion à de Harlay, suivant la *clef*. Saint-Simon dit effectivement que « les sentences et les maximes étoient son langage ordinaire. » (T. V, p. 380), et que « on feroit un volume de ses traits, tous d'autant plus piquants qu'il avoit infiniment d'esprit. » (T. I, p. 142-3.)

[4] Rendez-vous à Paris de quelques honnêtes gens pour la conversation. (*Note de l'auteur.*) — Peut-être les mauvais poëtes trouvaient-ils le moyen de faire lire leurs vers dans ce lieu de réunion :

point à un homme agréable la matière d'un joli conte. Le bien qu'il vient de faire est un peu moins su, à la vérité; mais il a fait ce bien: que voudroit-il davantage? — 6.

¶ Les grands ne doivent point aimer les premiers temps; ils ne leur sont point favorables: il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frère et de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille; il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté. — 1.

¶ *Théognis* est recherché dans son ajustement, et il sort paré comme une femme: il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déjà ajusté ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droit où il y a un grand monde, et à gauche où il n'y a personne; il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas. Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main; il lui presse la tête contre sa poitrine: il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile; il va le trouver, lui fait sa prière: Théognis l'écoute favorablement; il est ravi de lui être bon à quelque chose; il le conjure de faire naître des occasions de lui rendre service; et, comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point; il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge. Le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé [1]. — 6.

alors on reconnoîtrait le *cabinet* où Alceste, dans *le Misanthrope*, envoie le sonnet d'Oronte:

> Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

Et ainsi serait justifié le mot dont on a déjà contesté le sens grossier, peu d'accord, en effet, avec le ton de bonne compagnie qui règne dans toute la pièce.

[1] Ces derniers traits sont excellents, ainsi que ceux-ci: *Il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas... Il demande ensuite*

¶ C'est avoir une très-mauvaise opinion des hommes, et néanmoins les bien connoître, que de croire, dans un grand poste, leur imposer par des caresses étudiées, par de longs et stériles embrassements. — 1.

¶ *Pamphile* ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours ; si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie. Il a des termes tout à la fois civils et hautains, une honnêteté impérieuse et qu'il emploie sans discernement : il a une fausse grandeur qui l'abaisse, et qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, et qui ne veulent pas le mépriser [1]. — 4.

Un Pamphile est plein de lui-même [2], ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances,

qui est celui qu'il a embrassé. Lesage a fait une peinture à peu près semblable : « Ce prélat est d'un caractère assez plaisant ; il a quelque crédit à la cour, mais il voudroit bien persuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de service à tout le monde et ne sert personne. Un jour il rencontre chez lui un cavalier qui le salue ; il l'arrête, l'accable de civilités, et lui serrant la main : « Je suis, dit-il, tout acquis à » Votre Seigneurie. Mettez-moi, de grâce, à l'épreuve ; je ne mourrai » point content si je ne trouve une occasion de vous obliger.» Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnoissance ; et, quand ils furent tous deux séparés, le prélat dit à un de ses officiers qui le suivoit : « Je crois connoître cet homme-là ; j'ai une idée confuse de » l'avoir vu quelque part. »

[1] Var. Ce *caractère*, dans les 4e et 5e éditions, se trouvait au chapitre *de la Société et de la Conversation.*

[2] Le nom de *Pamphile* a été traduit par celui de Dangeau. « C'étoit, dit Saint-Simon, le meilleur homme du monde, mais à qui la tête avoit tourné d'être seigneur. Cela l'avait chamarré de ridicules, et Mme de Montespan disoit qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer ni de s'en moquer... Sa fadeur naturelle, entée sur la bassesse du courtisan et recrépie de l'orgueil du seigneur postiche, fit un composé que combla la grande-maîtrise de l'ordre de Saint-Lazare, que le roi lui donna. » (*Mém.*, t. I, p. 360, in-8°.) Et ailleurs : « Ses charges et son argent en avoient fait non pas un seigneur, mais, comme a si plaisamment dit La Bruyère, un homme d'après un seigneur. » (T. V, p. 104.)

de sa charge, de sa dignité ; il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir ; il dit : *Mon ordre, mon cordon bleu* ; il l'étale ou il le cache par ostentation : un Pamphile, en un mot, veut être grand ; il croit l'être, il ne l'est pas, il est d'après un grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste, qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage, s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique. Il est sévère et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous aperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit ; et le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public, ou, s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous, et il vous dit : *Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir* [1]. Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis ; et tantôt, s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe et vous les enlève. Vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arrête pas ; il se fait suivre [2], vous parle si haut que c'est une scène pour ceux qui passent. Aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre ; gens nourris dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de comédie, des Floridors, des Mondoris [3]. — 6.

[1] Var. Toute cette phrase : *Il vous aperçoit*, etc., est une addition de la 7e édition.

[2] Imitation de Théophraste. Voyez *De l'Orgueil*, p. 109, lignes 1 et 2.

[3] On sent tout ce qu'il y a d'amère raillerie et de verve caustique dans ces passages : *Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un* HOMME D'ESPRIT, *etc... Aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage, s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni*

On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas et timides devant les princes et les ministres, pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu; muets et embarrassés avec les savants; vifs, hardis et décisifs avec ceux qui ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robe, et de politique à un financier; ils savent l'histoire avec les femmes; ils sont poètes avec un docteur, et géomètres avec un poète. De maximes, ils ne s'en chargent pas; de principes, encore moins : ils vivent à l'aventure, poussés et entraînés par le vent de la faveur et par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre; ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin; et celui à qui ils ont recours n'est guère un homme sage, ou habile, ou vertueux; c'est un homme à la mode. — 7.

¶ Nous avons pour les grands et pour les gens en place une jalousie stérile ou une haine impuissante, qui ne nous venge point de leur splendeur et de leur élévation, et qui ne fait qu'ajouter à notre propre misère le poids insupportable du bonheur d'autrui. Que faire contre une maladie de l'âme si invétérée et si contagieuse? Contentons-nous de peu, et de moins encore, s'il est possible ; sachons perdre dans l'occasion : la recette est infaillible, et je consens à l'éprouver. J'évite par là d'apprivoiser un suisse ou de fléchir un commis, d'être repoussé à une porte par la foule innombrable de clients ou de courtisans dont la maison d'un ministre se dégorge plusieurs fois le jour; de languir dans sa salle d'audience; de lui demander, en tremblant et en balbutiant, une chose juste; d'essuyer sa gravité, son ris amer et son *laconisme* [1]. Alors je ne le hais plus, je ne lui porte

puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son DOMESTIQUE... *Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un* PREMIER COMMIS...

[1] Var. *Sa gravité et son laconisme*, 6e et 7e édit. *Son ris amer*, est une addition de la 8e édition. — M. Walckenaër observe que

plus d'envie; il ne me fait aucune prière, je ne lui en fais pas; nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille, et que je le suis [1]. — 6.

¶ Si les grands ont les occasions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté; et s'ils désirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occasions. Ainsi l'on peut être trompé dans l'espèce de culte qu'on leur rend [2], s'il n'est fondé que sur l'espérance ou sur la crainte; et une longue vie se termine quelquefois sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre intérêt, ou qu'on leur doive [3] sa bonne ou mauvaise fortune. Nous devons les honorer, parce qu'ils sont grands et que nous sommes petits, et qu'il y en a d'autres plus petits que nous qui nous honorent. — 1.

¶ A la cour, à la ville, mêmes passions, mêmes foiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies. Partout des brus et des belles-mères, des maris et des femmes, des divorces, des ruptures, et de mauvais raccommodements; partout des humeurs, des colères, des partialités, des rapports, et ce qu'on appelle de mauvais discours. Avec de bons yeux on voit sans peine la petite ville, la rue Saint-Denis, comme transportées à V** ou à F*** [4]. Ici l'on croit se haïr avec plus de fierté et de hauteur, et peut-être avec plus de dignité : on se nuit réciproquement avec plus d'habileté et de finesse; les colères sont plus éloquentes, et l'on se dit des injures plus poli-

le mot *laconisme* est en italique parce qu'il était nouveau, et peut-être créé par l'auteur. Il ne se trouve ni dans le Dictionnaire de Richelet, ni dans celui de l'Académie, dont la première édition est postérieure à l'époque où parut cet article.

[1] La médiocrité de la fortune de La Bruyère prouve assez qu'il pratiquait ces sages conseils.

[2] Var. *Que l'on leur rend*, dans les trois premières éditions.

[3] Var. *Ou que l'on leur doive*, dans les trois premières éditions.

[4] Versailles et Fontainebleau.

ment et en meilleurs termes ; l'on n'y blesse point la pureté de la langue ; l'on n'y offense que les hommes ou que leur réputation : tous les dehors du vice y sont spécieux ; mais le fond, encore une fois, y est le même que dans les conditions les plus ravalées ; tout le bas, tout le foible et tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si polies et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et ils sont peuple[1]. — 6.

Qui dit le peuple dit plus d'une chose : c'est une vaste expression, et l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, et jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux grands ; c'est la populace et la multitude : il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux ; ce sont les grands comme les petits. — 4.

¶ Les grands se gouvernent par sentiment : âmes oisives, sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive ; ils en parlent trop ; bientôt ils en parlent peu ; ensuite ils n'en parlent plus, et ils n'en parleront plus. Action, conduite, ouvrage, événement, tout est oublié ; ne leur demandez ni correction, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnoissance, ni récompense. — 6.

¶ L'on se porte aux extrémités opposées à l'égard de certains personnages. La satire, après leur mort, court parmi le peuple, pendant que les voûtes des temples retentissent de leurs éloges. Ils ne méritent quelquefois ni libelles

[1] « Les grands et les petits ont mêmes accidents, mêmes fâcheries et mêmes passions ; mais les uns sont au haut de la roue et les autres près du centre, et ainsi moins agités par les mêmes mouvements... On croit n'être pas tout à fait dans les vices du commun des hommes quand on se voit dans les vices des grands ; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. » (Pascal, *Pensées*, art. 6, p. 84, 85, édit. Havet.)

ni discours funèbres; quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux. — 1.

¶ L'on doit se taire sur les puissants : il y a presque toujours de la flatterie à en dire du bien; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts. — 1.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

—

Pages.

Pages.





